
COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
Ο ΒΙΟϹ
ΤΕΧΝΗ
ΒΡΑΧΥϹ Η
ΔΕ
ΜΑΚΡΗ

ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF
DE L'ESPAGNE.

ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF
DE L'ESPAGNE,

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

PAR M. LE C^TE AL. DE LABORDE;

PRÉCÉDÉE

d'une *Notice* sur la configuration de l'Espagne et son climat, par M. *de Humboldt;* d'un *Aperçu* sur la géographie physique, par M. le colonel *Bory de Saint-Vincent*, et d'un *Abrégé historique* de la Monarchie espagnole et des invasions de la Péninsule *jusqu'à nos jours;*

ENRICHIE

1° de *Vignettes*, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, représentant les principaux Monuments et Vues de l'Espagne; 2° de *deux grandes cartes* de ce royaume, l'une *physique* et l'autre *politique, coloriées*; 3° d'un *Atlas* in-4° contenant les *plans* de *Madrid*, *Grenade*, *Cadix* et *Gibraltar*, et un grand nombre de *cartes routières* dressées et dessinées d'après les derniers documents parvenus au ministère de la guerre.

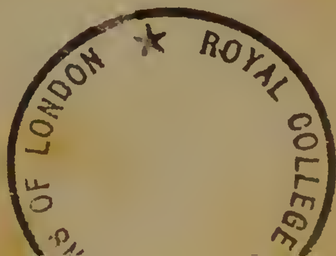
Tome Troisième.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

1828.





Cawton del. *Couché fils dir.* *Lejeune sculp.*

VUE GÉNÉRALE DE CADIX.

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

ROYAUME DE MURCIE.

La province qui porte ce nom dans la monarchie espagnole, et qui en est l'une des moins étendues, occupe dans le sud-est de la péninsule autant de surface à peu près qu'en ont vers le nord les provinces vascondades et la Navarre réunies. Bornée au levant par le prolongement méridional du royaume de Valence, au sud par la Méditerranée, au couchant par l'Andalousie (royaume de Grenade), au nord-ouest par la Manche, et au nord par la Castille-Nouvelle (province de Cuença), sa forme est irrégulière et pourtant à peu près carrée. On peut la considérer comme composant le bassin de la Ségura, l'un des fleuves d'Espagne de second ordre. Elle doit à ce cours d'eau ce qu'elle offre de beautés naturelles et de fertilité. Il s'y voit des montagnes du même nom, qui, avec la Sierra Sagra, firent

partie de ce que les anciens appelaient *montes Orospedani*, et que M. le colonel Bory de Saint-Vincent, le seul des géographes français qui ait visité le royaume de Murcie, regarde comme dépendans de ce qu'il nomme *Système marianique*[1]. La Ségura et ses affluens, torrens épouvantables, déchirent d'abord un pays à peu près désert, horriblement coupé, qui offre, entassés les uns sur les autres, des rochers dont la verdure, protégée par quelques bois de pins, nourrit des troupeaux peu nombreux où les chèvres dominent, et que gardent des pâtres à demi sauvages, bien peu différens encore aujourd'hui des Arabes, si long-temps possesseurs du pays. Non loin de Callasparra et avant d'arriver à cette ville, la Ségura reçoit le Rio Mondo, qui arrose la belle campagne d'Hellin de Tobarra, Cièza, et le délicieux vallon de Ricote. Le Rio Alcafa et la Rambla de los Aguzadéros, circulant aussi par divers vallons et ruisseaux, se réunissent ensuite au fleuve pour en former le cours, qui est très-considérable vers son embouchure dans la Méditerranée.

Autant les vallons sont frais, fertiles et verdoyans, et les monts où sont les sources des eaux qui les arrosent altiers et pittoresques, autant les plateaux que sillonnent le fleuve et les

[1] Voyez tome I, page 261.

rivières au sortir des grands accidens du système marianique sont arides, tristes, unis et dépouillés. Ce sont des steppes brûlantes, dévorées par l'ardeur d'un soleil sans nuage, pierreuses, brunâtres, ne produisant que des lavandes, des thyms, quelques autres arbustes aromatiques, et principalement une graminée à feuillage cylindrique, rigide et piquant, appartenant au genre *stipa* des botanistes, et appelé *spart*, d'où dérive le nom de *campi Spartarii* que les Romains donnaient à ces steppes, ou du moins à la contrée où elles attristent la vue; et celui de *Carthago Spartaria* donné à la ville qui en était le chef-lieu, bâtie par les Carthaginois, prédécesseurs des Romains.

Outre la Sierra Sagra, montagne énorme qui élève son faîte en dôme jusque dans la région où les neiges persistent durant neuf à dix mois, et la Sierra de Ségura dont il a été question, quelques autres montagnes moins considérables et dépouillées s'élèvent çà et là, comme indépendantes les unes des autres, au-dessus des plateaux déserts, même en se rapprochant de la mer. L'une de ces montagnes, vers les confins de la Manche, est celle de *las Peñas de San Pédro*; vers Chinchilla sont celles de la *Pinosa* et de *las losillas*. Ce nom indique une constitution schisteuse. Autour d'Almanza et d'Yécla se voient des fragmens pareils d'un système alpin brûlé, ainsi qu'au nord de la capitale, où sont

les Sierra d'Orihuela, del Rolo et de la Murada. Aux bords de la mer sont, comme vieux monumens d'îles réunies au continent par la retraite des eaux, la Sierra de Carthagena, et un pic auquel sa forme singulière mérita le nom de *Cuchillo de Roldan*, ou sabre de Roland.

La province de Murcie, à qui sa ville capitale donna son nom, contient un évêché avec son chapitre, une collégiale, six commanderies des ordres militaires, 91 maisons religieuses, douze hôpitaux, deux hospices, huit colléges pour l'éducation de la jeunesse, deux gouvernemens militaires, un des trois grands départemens de la marine royale, une intendance de province, une intendance de marine, six cités, soixante-quatre bourgs, sept villages, et plusieurs aldées ou hameaux épars. Il y existe deux ports sur la Méditerranée, celui de *las Aguillas* (des Aiguilles), demeuré peu important, et celui de *Carthagena*, le plus grand, le plus sûr, et le plus antiquement célèbre des côtes espagnoles méditerranées. Les six cités sont *Murcie*, capitale; *Carthagène*, place forte, jadis siége d'un évêché; *Lorca*, *Chinchilla*, *Albacete*, *Villéna*, et *Almanza*. Le nom de cité devrait aussi appartenir à *Caudete*, *Jumilla*, *Yécla*, *Carravaca*, et surtout *Ceheguin*, qui sont certainement plus que des bourgs.

Le royaume de *Murcie* fut la première partie

de l'Espagne qu'occupèrent les Carthaginois : ces peuples en firent un pays de prédilection ; ils y fondèrent leur première colonie en y bâtissant une ville dont ils se proposèrent de faire l'émule de *Carthage*, et la nommèrent la *Nouvelle-Carthage*. C'est à l'an 562 de Rome qu'on en rapporte la fondation par Asdrubal : on l'appelle actuellement *Carthagène*. Elle fut célèbre dans les temps reculés, étant alors la métropole du pays des *Contestani*, qui comprenait le royaume de *Murcie* et s'étendait dans celui de *Valence* jusqu'à l'embouchure du *Jucar*, dont le lit lui servait de limites. Elle fut le chef-lieu d'une province romaine, qui, de son nom, fut appelée *Provincia Carthaginensis*, et conserva la qualité de métropole, lorsqu'on établit les évêchés en Espagne ; elle eut un siége archiépiscopal, dont les prélats disputèrent long-temps la primatie aux archevêques de *Tolède*, mais qui, réduit à un simple siége épiscopal, fut transféré à *Murcie* en 1291.

Ce pays, conquis par les Carthaginois sur les Espagnols, leur fut enlevé par les Romains. On y voit encore des restes de la voie militaire de ces derniers : elle partait du *Campus Juncarius*, où est la *Junquera* en Catalogne ; elle passait par la ville de *Betulo*, aussi en Catalogne, à *Tarragona*, à *Tortosa*, à *Sagonte*, aujourd'hui *Murviedro*, à *Setabis*, nommé après *Xativa*, et ac-

tuellement *San-Felipe ;* là, elle s'éloignait de la mer; elle s'en rapprochait plus loin, et venait aboutir au *Campus Spartarius*, où est *Carthagène.* Ainsi les deux extrémités d'une grande route du premier ordre tiraient leurs noms des végétaux dont les campagnes y étaient couvertes. Les peuples du pays l'appellent *Voie d'Hercule.* Enlevé ensuite aux Romains par les Goths, ce même pays fit partie de la monarchie que ces derniers établirent en Espagne; mais il fut ravagé par les Vandales, qui détruisirent *Carthagène* de fond en comble : cette ville fut rebâtie, par la suite, à cause de son port.

En 552, toute la partie maritime du royaume de *Murcie* tomba sous l'empire des Grecs, qui la possédèrent jusqu'en 624; elle rentra alors sous la domination des Goths. Mais les Arabes s'emparèrent à leur tour de cette province; *Abdelazis*, fils de *Muza*, leur général, en fit la conquête en 714, selon l'opinion la plus commune, et, en 715, selon le traité de paix dont il sera parlé. Il paraît qu'à cette époque un prince du sang des Goths gouvernait le pays de *Murcie*, peut-être au nom des rois goths, peut-être même comme sa propre principauté. Quoi qu'il en soit, ce prince, digne d'un meilleur sort, s'opposa vigoureusement à l'irruption des Arabes; il défendit avec vaillance son pays; les Arabes n'y pénétrèrent qu'avec peine, et ne purent s'en

emparer qu'à des conditions honorables pour ce prince, qui partout les arrêtait : ils furent forcés de conclure avec lui un traité dont on conserve encore l'original dans la bibliothèque de l'*Escurial* : il est écrit en arabe avec une traduction latine. Cet acte politique peut donner une idée de la morale et de la loyauté de ces temps.

« Articles de paix convenus et jurés entre Ab-« delazis, fils de Muza, fils de Nassir, et Théo-« demir, prince des Goths.

« Au nom du Dieu miséricordieux, Abdelazis « fait sa paix à condition qu'on n'inquiètera point « Théodemir dans sa principauté ; qu'on n'atten-« tera ni à sa vie, ni à ses propriétés, ni aux « femmes, ni aux enfans, ni à la religion, ni aux « temples des chrétiens ; que Théodemir livrera « ses sept villes d'Orihuella, Valentola, Alicante, « Mola (aujourd'hui Mula), Vacasora, Bigerra « (aujourd'hui Bejar), Ora (ou Opta), et Lorca ; « qu'il ne secourra et ne recevra les ennemis « du calife, mais qu'il communiquera fidèlement « ce qu'il saura de leurs projets d'hostilités ; qu'il « paiera annuellement, ainsi que chacun des « Goths d'une famille noble, une pièce d'or, qua-« tre mesures de blé, quatre d'orge, une certaine « quantité de miel, d'huile et de vinaigre, et que « l'impôt de chacun de leurs vassaux sera de la « moitié de cette contribution. *Fait* le 4 de regeb, « l'an de l'hégire 94 (ce qui revient au 5 avril

« 715). Signé de quatre témoins musulmans. »

Ce traité ne fait aucune mention de la ville de Murcie; cela peut prouver qu'elle n'était point alors importante; peut-être la laissa-t-on à Théodemir; peut-être ne faisait-elle point partie des états de ce prince, ou était-elle déja conquise par les Arabes. Depuis cet événement, il n'est plus question de Théodemir, de ses états et des Goths pour lesquels il avait stipulé. Le sort de ce prince est fait pour inspirer de l'intérêt; mais l'histoire n'en parle plus : on voit seulement que, bientôt après, tout le pays de Murcie fut au pouvoir des Arabes. Ce pays fit d'abord partie des états des califes de Damas, et, peu de temps après, de ceux des rois maures de Cordoue. Une révolution ayant divisé ceux-ci en 1144, le Murcie fut annexé au nouveau royaume que les Maures agéréniens, vainqueurs des Almoravides, fondèrent alors, et dont ils rendirent Grenade la capitale; il repassa, en 1221, sous la domination des rois de Cordoue; il forma enfin un état particulier. Le royaume de Cordoue fut démembré en 1236. Des usurpateurs fondèrent des royaumes particuliers, et *Aben-Hudiel* se fit proclamer roi de Murcie; il fixa la capitale de son nouvel empire dans la ville de ce nom. Attaqué bientôt après par le roi maure de Grenade, et ne pouvant lui résister, il offrit, en 1240, à Ferdinand II, roi de Castille et de Léon,

de lui remettre ses états, et conserva sa couronne pour en jouir pendant sa vie, avec la moitié de ses revenus, en faisant hommage et payant un tribut à Ferdinand. L'infant don Alphonse prit alors possession du Murcie au nom de son père, et mit garnison dans toutes les places; il soumit par les armes, en 1244, les villes de Carthagène, de Lorca et de Mula, qui avaient refusé de reconnaître la souveraineté des rois de Castille. *Aben-Hudiel*, regrettant dans la suite son ancienne indépendance, voulut secouer le joug qu'il s'était imposé lui-même, et se ligua, en 1264, avec le roi de Grenade; mais Alphonse x [1], successeur, au trône de Castille, de Ferdinand II son père, l'attaqua et fut au moment de succomber, lorsque Jacques I, roi d'Aragon [2], accourut à son secours. Celui-ci entra à la tête de ses troupes dans le Murcie; il enleva un convoi de 2,000 bêtes de charge, mit le siége devant la capitale en janvier 1265, força cette ville à se rendre au bout d'un mois d'attaque, et la remit au roi de Castille. Alphonse priva *Aben-Hudiel*

[1] Surnommé l'Astrologue; il fit composer des tables astronomiques, connues sous le nom d'*Alphonsines*, qui lui coûtèrent 400,000 écus. Il trouvait de si grands défauts dans l'arrangement des parties de l'univers, qu'il disait souvent que s'il s'était trouvé à la création du monde, il n'aurait pas été de l'avis du créateur.

[2] Surnommé le Justicier.

du titre et des honneurs de roi; et il les donna à *Mahomad*, avec le tiers des revenus de la couronne. Ce Maure fut un fantôme de roi, et le dernier qui porta ce titre à Murcie. Depuis cette époque, ce pays fit toujours partie de la couronne de Castille, à un intervalle près de deux ans, où il lui fut enlevé par Jacques II, roi d'Aragon, pour les infants de *la Cerda*, dont ce prince soutenait le parti; mais cette conquête, faite en 1302, rentra au pouvoir des monarques castillans en 1304, par la cession que Jacques leur en fit pour l'échange de la ville d'Alicante et quelques lieux voisins qui lui furent cédés par Ferdinand IV.

Le royaume de Murcie fut assujetti dès ce moment au même régime et aux mêmes lois que les autres provinces de la couronne de Castille.

Route depuis la frontière de la Manche *jusqu'à* MURCIE, 25 lieues [1].

	lieues.	
Une Venta à 1 lieue $\frac{3}{4}$ de la Roda, à		
La Gineta, *village.*	»	$\frac{3}{4}$
Albacete, *ville.*	2	$\frac{1}{2}$
Pozo de la Cañada, *village.*	3	$\frac{1}{4}$
Venta Nueva, *auberge.*	1	$\frac{1}{4}$
Transporté	7	$\frac{3}{4}$

[1] Route de Madrid et d'Aranjuez à Murcie et à Carthagène.

Transporté lieues	7	3/4
Albatana, *village.*	3	1/2
Jumilla, *ville.*	3	1/4
Caserias de la Pinosa, *maisons éparses.*	2	1/4
Venta Roman.	»	3/4
Venta de la Rembla.	3	1/2
Molina, *ville.*	2	
Torre de Espinardo, *village.*	1	1/2
MURCIE, *cité.*	»	1/2
Total 25 l. [1].		

En sortant de la Manche, vers la *Venta* de la *Roda*, on entre dans la partie la plus plate du royaume de Murcie; et, trois quarts d'heure après, on arrive à la *Gineta,* première peuplade de cette province : c'est un village du *Partido* au canton de *Chinchilla.* Tout y représente la misère; beaucoup de maisons y sont en ruines, et la plupart n'ont que le rez-de-chaussée; la *Posada* y est spacieuse, neuve et bien bâtie, mais du reste mauvaise; et le voyageur ne trouve absolument rien à manger dans le village. L'église a deux portails de pierre de taille, décorés par des colonnes cannelées, de l'ordre corinthien, et par des ornemens en bas-reliefs; le

[1] Dans la carte d'étapes récemment publiée par le dépôt de la guerre, on compte 3 lieues ½ de la Gineta à Albacete, et 5 lieues d'Albacete à Pozo de la Cañada.

clocher est d'une architecture agréable. Au sortir de ce village, la campagne est sèche, aride et sans arbres, le plus souvent sans culture. Les hauteurs de Chinchilla se présentent en face, mais le pays est toujours uni comme la main. Après une lieue et demie, on trouve un cabaret; bientôt on découvre *Albacete*, dont les environs n'offrent que des arbres dispersés çà et là, il est vrai, mais qu'on voit avec plaisir après la nudité du territoire qu'on vient de parcourir. On arrive dans cette ville par une longue avenue mal soignée et dont les arbres se meurent.

ALBACETE, autrefois *Cetide*, petite ville située assez agréablement dans une vaste plaine; on prétend, sans aucune preuve, qu'elle fut fondée par des peuples sortis de la Cilicie. Elle est gouvernée par un corrégidor; elle a une église paroissiale, trois couvens de religieux, deux de religieuses et un hôpital; elle avait une maison d'Antonins, qui a été supprimée en 1791. La population de cette ville est de 7 à 8,000 habitans. On y compte 62 rues, dont 30 principales; celles par où l'on y arrive sont remplies de bourbiers et d'ornières profondes; mais les autres sont mieux entretenues. Autrefois elle a dû être habitée par des hommes importans, si on en juge par le grand nombre d'armoiries dont les maisons sont décorées. Quelques bâtimens se font distinguer par leurs décorations : on voit, sur la

place de l'Hôtel-de-Ville, une maison ornée de belles colonnes de l'ordre corinthien ; une autre, dans la rue qui conduit à cette place, offre des pilastres, une corniche, une frise, un couronnement et des bas-reliefs qui ont quelque mérite. Deux autres maisons, situées dans la *Calle mayor*, méritent d'être remarquées. Leurs façades, bâties en pierres blanches, ont deux corps d'architecture de l'ordre corinthien ; elles sont ornées de colonnes, de pilastres, de frises, de bas-reliefs, de caryatides, de têtes, de vases et de balcons.

Le portail de l'église des Franciscains observantins est remarquable par l'inscription suivante, *Christi signifero Francisco sacrum*, qui se rapproche de celle que les Cordeliers de Reims avaient placée sur la porte de leur église : *Christo et Francisco, utrique crucifixo sacrum*. La faculté de théologie de l'université de Paris porta une censure contre cette dernière, soit par rapport à l'assimilation qu'on y avait faite de saint François avec Jésus-Christ, soit parce que les églises ne peuvent être dédiées qu'à Dieu seul, tandis qu'elles sont seulement sous l'invocation des saints, ce qui fut cause de sa suppression.

On fabrique à Albacete beaucoup de coutellerie ; 28 maîtres y faisaient chacun 6 à 7,000 pièces tous les ans. Mais cette industrie tombe tous les jours, encore que dans la traduction espagnole de notre Itinéraire, le nombre des ro-

saires et couteaux fournis annuellement par Albacete soit porté à 200,000.

Les productions du territoire offrent à cette ville des ressources plus étendues et plus certaines: on y recueille du blé, de l'orge, beaucoup de fruits, de vin et de safran. On porte à plus de 80,000 *arobas*, ou 20,000 quintaux, le vin qu'on y récolte tous les ans; et on évalue à 40 ou 50,000 *pezos*, c'est-à-dire 150,000 jusqu'à 180,000 francs la valeur du safran qu'on y recueille. Il se tient tous les ans dans cette ville, au mois de septembre, une foire fameuse dans les contrées voisines, et destinée principalement à la vente des bestiaux. Cette ville fut la patrie du théologien Didace Alarcon, et du poète Antoine de Agraz. La *Posada* est grande, belle, construite à neuf et bien distribuée. On y trouve ordinairement assez de provisions; mais on n'y a aucune attention pour les voyageurs; et les lits y sont mauvais.

En sortant d'*Albacete* on tourne à droite, en continuant à voyager sur la même plaine, qui est ici pierreuse, en partie cultivée et en partie en friche; on aperçoit, à gauche, la hauteur sur laquelle est bâti le château de *Chinchilla*, et, à droite, la *Sierra de las Peñas*. Ce n'est plus ici le chemin neuf et beau qu'on a suivi depuis Madrid, et dont il sera parlé quand nous nous occuperons de la Nouvelle-Castille; on le quitte

à Albacete, d'où il conduit à Valence; celui que nous allons suivre pour nous rendre à Murcie n'est que large et uni, sans rien devoir à l'art.

Après une lieue et demie, on commence à entrer dans les montagnes, qui sont peu élevées; on y suit par une pente douce et par un bon chemin autour duquel tout est inculte et sans arbres. On parvient à un vallon assez étendu, dont une grande partie forme un pâturage; une autre grande partie est cultivée en grains; le surplus est inculte. On y trouve quelques granges ou métairies (*cortijos*). La voie tracée n'est bientôt que sur la roche vive. On passe à *Pozo de la Cañada*, village de moyenne grandeur, situé à l'extrémité du vallon; les maisons en sont de terre : elles ont cependant assez bonne apparence; ses approches sont embellies par un bouquet d'oliviers qui l'avoisine : il est à 3 lieues et demie d'Albacete [1]. Un quart d'heure après on sort du vallon; le spectacle change désagréablement, ainsi que la route : on s'enfonce dans une gorge entre des montagnes calcaires, où l'on ne voit que des objets arides, tristes, même effrayans; les détours se multiplient et se succèdent avec rapidité; la montée est rude, escarpée, naturellement pavée de marbre; il n'y a d'autres accidens que les creux formés par les roues de

[1] A cinq, d'après la carte d'étapes du dépôt de la guerre.

mauvais chariots et par les pieds des chevaux : ceux-ci et les plus fortes mules ont de la peine à s'en tirer; le voyageur craint, à chaque instant, de se voir culbuter avec sa voiture dans un lieu où il ne doit s'attendre à d'autres secours qu'à ceux que le hasard peut lui procurer. Ce passage ne dure que dix minutes; mais il est si détestable, que le peuple lui a donné le nom de *Puerto del Infierno*. La beauté du vallon dans lequel on entre dédommage des désagrémens qu'on vient d'éprouver : une culture soignée et variée s'y aperçoit de toutes parts : les grains y naissent à l'envi sous les mains cependant paresseuses du cultivateur. De vastes et riches pâturages se prolongent au loin : ils forment des tapis immenses de mousse verdoyante; différens arbres fruitiers et des chênes verts (*quercus ilex*), répandus de tous côtés, s'y multiplient sans confusion; des montagnes boisées bornent ces campagnes, et forment autour d'elles une enceinte d'une verdure graduée; des maisons éparses leur donnent un air de vie: le coup d'œil en est délicieux, surtout lorsqu'on vient de parcourir les déserts qui les précèdent.

Après une demi-lieue, les plantations se rapprochent; elles forment un bois épais, qu'on traverse pendant une demi-heure. Les arbres s'éclaircissant ensuite, le bois disparaît, la culture recommence; bientôt après on arrive à la *Venta*

Nueva; c'est bien la plus mauvaise de toutes les *Ventas :* les appartemens y sont malpropres et mal tenus, tout y manque. Le vallon est ici inculte et entouré de bois ; on en sort 20 minutes après: on monte, on descend, et on entre dans un autre vallon, en partie cultivé et en partie couvert d'arbres, ayant trois ou quatre maisons de laboureurs. Un vaste rideau se présente en face: il est formé par un bois profond et touffu de chênes verts; on le côtoie pendant long-temps; on s'en éloigne et on traverse un bois de pins, par un chemin hérissé de roche vive. On entre dans un autre vallon, qu'on traverse dans sa largeur : il est étroit, mais long, bordé par des montagnes assez élevées, qui sont garnies d'arbres d'un côté et absolument nues de l'autre. La plume n'a rien à détailler sur le triste pays qu'on parcourt ensuite : des montagnes arides, des roches accumulées les unes sur les autres, des pierres répandues de tout côté et laissant entrevoir quelques parties d'une terre desséchée, calcinée, blanchie par l'action violente d'un soleil brûlant. La rosée bienfaisante n'a jamais humecté ce lieu sauvage; des vallons à jamais stériles, des collines couvertes de pierres arrêtées, suspendues dans leur chute par d'autres pierres éboulées avant elles : tout y présente l'image du chaos et d'une terre qui semble être proscrite. On n'y voit de créatures humaines

que celles que la nécessité contraint à la traverser; les animaux les plus solitaires n'y existent même pas; les oiseaux fuient ce séjour de tristesse; on n'y aperçoit que le lugubre corbeau; et sa présence ajoute aux sentimens de tristesse et d'ennui qu'on y éprouve. On est environ deux heures dans ce désert, et l'on ne sort de l'accablement qu'il inspire que lorsque le souffle d'un air pur rappelle les esprits. Dans un instant les montagnes s'éloignent, l'espace s'élargit, le ciel s'étend et paraît plus beau, des vestiges de la main des hommes égaient la pensée : la culture des blés, des oliviers, est vivifiée par un très-petit filet d'eau, qui opère une fécondité qu'on regarde alors comme une merveille, mais qui l'instant d'après doit encore disparaître. On retrouve bientôt un sol abandonné à lui-même, couvert de pierres et de ronces, ou de quelques arbustes rabougris : frappée de stérilité, cette terre ingrate repousse la main du cultivateur; sèche, elle n'est que poussière; mouillée, elle n'est que boue. Peut-être cependant ne serait-il pas impossible d'en tirer parti; le fumier pourrait lui donner de la consistance; les arbres, en la garantissant des ardeurs du soleil, diminueraient son aridité : peut-être un hydroscope habile, s'il est vrai qu'il en existe, y découvrirait-il des sources abondantes qui féconderaient les travaux des cultivateurs.

Après une heure employée à parcourir ce sol

désagréable, on arrive à la *Venta de Albatana*, fort mauvaise. On passe sur-le-champ à côté *d'Albatana*, village d'environ 260 habitans, bâti sur le roc, et misérable, mais où l'on voit une preuve de ce que peut l'industrie sur un méchant sol : c'est le même dont on vient de parler ; cependant la patience des habitans est parvenue à le rendre fertile. On voit auprès de ce village du blé, du chanvre, des haricots, quelques petits jardins, et des arbres fruitiers. Un travail assidu, le fumier et l'eau d'un petit ruisseau opèrent cette fertilisation.

Au sortir *d'Albatana*, la culture, quoique assez languissante, se soutient encore dans l'immense vallon qu'on traverse ; on le prendrait pour une grande plaine, si l'aspect des montagnes qui le couvrent ne rappelait l'enceinte qui le circonscrit. Après avoir fait une lieue, on en sort par une gorge étroite, profonde et désagréable ; et, rentrant dans d'autres petits et tristes vallons, on en trouve un des plus étendus, pour sortir duquel il faut une heure et demie. Il est cultivé dans presque toutes ses parties ; quoique sans arbres, il serait agréable, si sa monotonie ne fatiguait pas les yeux. A l'extrémité, le site devient riant et pittoresque : quelques maisons éparses, une culture soignée, des tapis de verdure, des arbres assez multipliés, surtout des oliviers, forment un tableau nouveau ; la verdure qui couvre le

penchant des collines ajoute à la beauté du coup-d'œil, et un ruisseau d'eau fraîche et vive en augmente l'agrément. On voit en même temps le flanc d'une montagne escarpée, sur laquelle on aperçoit les ruines de l'ancien château de *Jumilla*: cette vue contraste singulièrement bien avec les richesses et la gaieté des campagnes voisines. Après avoir encore rencontré quelques cultures en vignes et oliviers, on tourne la montagne de l'ancien château de *Jumilla*; elle présente, à droite, le spectacle de monceaux de pierres, restes des ruines de cette forteresse; et, à gauche, celui d'une superbe campagne. On arrive dans le même instant à *Jumilla*, distant de 3 lieues un quart *d'Albatana*.

Jumilla est une petite ville, d'environ 8,000 habitans, fondée, à ce que l'on dit, par une colonie d'Aragonais. Elle est située à l'entrée d'une grande et magnifique plaine, au pied de la montagne nue, aride et peu élevée, quoique coupée à pic de tous côtés, où est son ancien château. Ses rues sont assez belles, droites, fort longues, assez larges : il ne leur manque que d'être pavées; ses maisons ont peu d'apparence, mais elles présentent toutes un air de propreté. Elle a un hôpital sous le titre du Saint-Esprit, un couvent de religieux franciscains, et deux églises paroissiales, dont une est desservie par un curé et trente prêtres. Lorsque, dans la retraite d'Andalousie,

les troupes françaises, conduites par le maréchal Soult, passèrent dans les environs, la fièvre jaune y exerçait ses ravages; l'armée n'y entra point, et bivouaqua dans les environs. On a récemment découvert dans la ville de Jumilla des pavés mosaïques et autres restes d'antiquité, qui dénotent quelle fut son opulence sous l'empire des Romains.

Edifices publics. L'*église paroissiale de Saint-Jacques* est située dans la partie la plus élevée de la ville; on y arrive par une rue tortueuse et étroite, et par un talus d'une pente rapide. Elle a un portail de quatre colonnes cannelées, accouplées, appuyées sur un pareil nombre de pilastres. Sa façade n'est point terminée, quoique commencée depuis 1575. L'église est longue, étroite, décorée par des ornemens massifs; mais elle a une chapelle, celle de la Communion, de construction moderne assez belle; elle est divisée en trois parties carrées, avec des pilastres, une corniche saillante. Un dôme bien coupé, bien éclairé, terminé en lanterne, s'élève au-dessus de la partie du milieu. La sacristie est aussi construite depuis peu de temps: c'est un beau vaisseau, d'un carré long orné de pilastres, de médaillons et de bas-reliefs, le tout en pierres blanches.

L'*église paroissiale de Saint-Sauveur* est moderne, et n'est terminée que depuis environ 30 ans. Sa façade a deux corps d'architecture, ornés de pilastres, de l'ordre corinthien et de l'ordre dorique; sur les deux parties latérales du second corps s'élèvent deux pavil-

lons carrés en forme de tours, ornés de pilastres corinthiens; ils se terminent en une aiguille de plomb, qui supporte un globe doré surmonté d'une croix de fer assez bien travaillée. Le portail est au milieu du premier corps; il est formé par quatre colonnes cannelées, appuyées sur un nombre égal de pilastres pareils; elles supportent une corniche qui couvre un écusson contenant un calice surmonté d'une hostie en bas-relief, et sur laquelle est une figure du Bon Pasteur. Une terrasse élevée, faisant retour sur les deux côtés de l'édifice, en forme de grand perron, précède cette façade; on y monte par deux escaliers latéraux de six marches. Cette façade, dont le fond est de brique et les ornemens de pierre blanche, est belle et exécutée selon les règles de la bonne architecture. Il lui manque une place, qui en rendrait le développement plus facile. L'église n'a qu'une nef, qui est petite, mais régulière, de 53 pieds 9 pouces de long, sur 25 de large; elle est ornée de grands pilastres creux à chapiteaux d'ordre dorique, avec une corniche saillante; mais des fenêtres carrées, ornées de balcons de fer, placées au-dessus des chapelles et s'ouvrant dans la nef, nuisent à la majesté du lieu. Un dôme bien éclairé, orné de pilastres accouplés, s'élève au-dessus de la croisée. Cette église contient beaucoup de tableaux de François Folch de Cardona, qui les a faits en 1785; ils ne méritent guère d'attention; quelques uns du maître-autel valent un peu mieux.

Le *château* qui domine cette ville est en ruine; on y remarque encore des vestiges considérables de son enceinte : tels que murailles, petites tours carrées, et

dans son milieu, une grande masse qui a l'apparence d'une tour ronde élevée sur une partie carrée. Sans monter jusqu'à ce château, on peut savoir, à *Jumilla*, que cette tour ou forteresse intérieure s'est conservée dans son entier, que les fortifications extérieures sont presque entièrement détruites, et que l'enceinte renferme une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame de grace, qui est habitée par un ermite.

En quittant *Jumilla*, on continue de suivre la plaine à l'entrée de laquelle cette ville est située. Cette plaine est également belle dans presque toute son étendue; des champs, des vignes, des arbres répandus dans les terres, quelquefois réunis en groupes, des maisons éparses, des cultivateurs en mouvement, une belle verdure sur les collines environnantes, donnent à ce canton un air d'activité qu'on n'a point aperçu depuis la sortie d'Aranjuez, en traversant la Manche monotone. On la parcourt pendant une lieue; mais on doit se disposer à payer un peu l'agrément que le trajet fait éprouver. On arrive à une montée rude, escarpée, profonde, étroite, souvent sur le roc, où les chevaux ont beaucoup de peine, et où, dans quelques endroits, ils ne peuvent aller deux de front. Cette pénible montée dure 25 minutes, et conduit à deux passages fort étroits, peu éloignés l'un de l'autre, et qui paraissent des portes sépulcrales : c'est ce qu'on

appelle le *Puerto de la Pinosa.* Si deux voitures s'y rencontraient, elles ne pourraient ni avancer ni reculer. On descend ensuite pendant 7 minutes, et on entre dans un grand vallon d'une lieue de longueur : on y trouve des champs mal cultivés, quelques vignes, oliviers et autres arbres, et des maisons isolées qu'on appelle *las Caserias de la Pinosa.* De là on passe à un vallon considérable, dont le commencement est un peu cultivé. Après trois quarts d'heure, on rencontre la *Venta Roman*, à 3 lieues de *Jumilla.* Cette *Venta* est le plus mauvais gîte qu'on puisse trouver. Le vallon prend ici une forme désagréable ; il est inculte, sans arbres, couvert de pierres; il porte partout des traces de destruction, dans le cours de 2 lieues. De nouvelles montagnes se présentent; pour les franchir, on arrive à une montée douce pendant 35 minutes; et le chemin n'est d'abord pas très mauvais; mais tout à coup ce n'est plus qu'une roche vive, tantôt lisse et polie, tantòt brisée et inégale, offrant mille dangers aux chevaux et aux voyageurs: les montées et les descentes se succèdent avec rapidité; elles sont escarpées et rudes : ce qui dure 25 minutes, de la *Tour de Losillas* au *Puerto de Losillas.* Ici une descente douce est à peine finie, qu'on rencontre de nouvelles descentes et montées, des escarpemens, des gorges réitérées, des montagnes qui de tout côté n'offrent qu'un aspect affreux, et

qui se succèdent pendant une heure jusques à la *Venta de la Rambla*, à 3 lieues et demie de la *Venta de Roman*. Alors le pays, plus uni et découvert, laisse bientôt apercevoir à droite de belles plantations d'arbres qui se prolongent au loin sur les rives de la *Ségura;* elles suivent, en tournant, le vallon que cette rivière arrose, et vont se joindre à la belle *Huerta de Murcia.* On voit en même temps, en avant, aussi sur la droite, plusieurs maisons précédées et entourées de bouquets d'arbres épais, très-multipliés. Mais à gauche, tout est inculte, calciné, environné de monticules d'une terre blanche poudreuse. Le chemin, après avoir monté encore, s'aplanit enfin; bientôt on aperçoit, de loin, la continuation des mêmes plantations, à travers lesquelles se découvre le village de *Zenti* qu'on laisse fort loin à droite; puis une immense plantation d'oliviers et de mûriers se présente dans les terres; on s'en approche, on la traverse, on la côtoie pendant long-temps; on rencontre plusieurs maisons éparses parmi cette immensité d'arbres. On aperçoit de nouveau le village de *Zenti*, plus développé, dont les maisons et les clochers se distinguent aisément à travers les feuillages, et quelquefois au-dessus de la cime des arbres. C'est ainsi qu'on arrive à *Molina*, après avoir laissé, dans un enfoncement sur la droite, presqu'à moitié chemin, *Lorqui*, bourg d'environ 500

habitans, placé sur la rive gauche de la *Ségura*. C'est à cet endroit, et près de *Lorqui*, que se donnèrent, vers l'an 542 de Rome, les deux batailles sanglantes entre les Carthaginois et les Romains, où les deux *Scipions*, *Cneius* et *Publius*, furent défaits et tués, l'armée romaine presque entièrement détruite, par la victoire que remporta sur elle *Massinissa*, général des Carthaginois.

Molina est une petite ville contenant environ 3,000 habitans. Elle est placée dans une situation heureuse et riante, au bord du vallon arrosé par la *Ségura*. Des plantations considérables d'arbres de toutes les espèces, des jardins fertiles et riches en productions l'entourent et sont embellis par des oliviers, orangers, limoniers, grenadiers et palmiers, qui semblent s'y disputer le terrain. Les rues sont larges, droites, bien percées et agréables.

Edifices. L'*église paroissiale* est située sur une place carrée; sa façade en pierres de taille est formée par deux corps d'architecture, chacun de quatre pilastres de l'ordre corinthien; le second est terminé par un attique triangulaire, surmonté d'une croix de fer; une tour carrée, construite en briques, s'élève sur le côté droit; mais elle est chargée d'ornemens en forme de pilastres, disposés d'une manière disproportionnée et ridicule, qui déprécie beaucoup la façade. L'église a trois nefs; elle est ornée de pilastres doriques et d'un

dôme bien éclairé; elle est d'une bonne architecture; mais de mauvaises peintures bleues et jaunes, dont on a couvert les pilastres, les chapiteaux, les frises et les corniches, l'enlaidissent.

En sortant de cette ville, on jouit d'une charmante vue qu'offrent les jardins et les belles campagnes qui l'avoisinent sur la droite. On rentre dans les montagnes; et on aperçoit par des échappées le beau vallon de la *Ségura:* bientôt des montagnes bornent entièrement le coup-d'œil, et on ne voit plus que leur sécheresse et leur aridité; mais le chemin est roulant et facile. Après une demi-heure, on découvre tout à coup la ville de *Murcie*, qui disparaît et se montre un peu plus loin. Alors les montagnes s'éloignent, les terres s'étendent et paraissent couvertes d'oliviers. On aperçoit la belle *Huerta* (le verger) *de Murcia*, qui s'élargit à mesure qu'on avance. En y entrant, on est frappé de la richesse du sol: les campagnes sont bien cultivées, une eau bienfaisante y circule, les arbres s'y multiplient, des forêts de mûriers s'y accumulent; on les traverse par un superbe chemin qui a la forme d'une chaussée. Cette grande beauté de la campagne nuit au développement pittoresque de la ville, cachée derrière cette multitude d'arbres, et on y arrive sans avoir pu en observer la moindre partie. On passe à la *Torre de Espi-*

nardo; on laisse, à la droite, le bourg d'*Espinardo*, qui a une population d'environ 1,500 habitans, et, à la gauche, celui de *Monte-Agudo*, dont il sera parlé dans la suite. Une demi-heure après, on arrive à *Murcie*, où l'on entre par la porte de Castille [1].

Murcie, en espagnol *Murcia*, est la ville capitale du royaume de ce nom. Quelques antiquaires attribuent sa fondation au peuple appelé *Murgetes*, 2730 ans avant Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, ce qui porte à croire qu'elle n'existait vraisemblablement ni sous les Carthaginois, ni sous les Romains, c'est qu'il n'en est fait aucune mention sous ces peuples, quoique le pays où elle est située ait été pendant long-temps le théâtre de leurs guerres. Carthagène était alors la seule ville importante du pays. Si *Murcie* existait, il y a lieu de croire que ce n'était qu'une peuplade d'une médiocre population. Il n'en est parlé pour la première fois que vers la fin de la domination des rois goths en Espagne, sous lesquels on prétend qu'elle portait le nom d'*Oreola.* Elle ne parut dans l'histoire que dans le commencement du huitième siècle, lorsqu'elle subit le sort des autres villes d'Espagne enva-

[1] La hauteur de Murcie au-dessus du niveau de la mer, calculée d'après des mesures barométriques que prit dans cette ville D. Louis del Vado, est de 163 vares.

hies par les Maures : elle fut assiégée et prise en 714 par *Abdelazis*. De ce moment, elle fut soumise aux califes de Damas, ensuite de Bagdad ; elle passa, en 756, sous la domination des Maures *Almohades*, nouveaux souverains de l'Espagne, qui prirent le titre de califes de Cordoue. En 1144, elle fut dépendante du royaume de Grenade ; elle revint, en 1221, aux rois de Cordoue ; enfin, en 1236, elle fut la capitale d'un royaume particulier [1]. En 1265, le 13 février, Alphonse x, roi de Castille, s'en étant rendu le maître, la fortifia et la peupla de Catalans, d'Aragonais, et principalement de Français. Les meilleures et les plus anciennes maisons de cette ville, dont plusieurs existent encore, ont toujours reconnu une origine française ; leurs noms l'annoncent également.

Deux époques signalées ont placé la ville de Murcie dans l'histoire. Elle doit la première à l'un de ses gouverneurs, et la seconde à l'un de ses évêques. Assiégée, en 714, par *Abdelazis*, général maure, elle manquait de soldats pour la défendre. Le gouverneur, quoique vaincu dans une sortie, ne perdit point courage ; il fit habiller les femmes en hommes, les plaça sur les remparts, et obtint ainsi une capitulation honorable. Dix siècles

[1] Voyez ce qui a été dit plus haut sur la province en général.

après (en 1706), pendant les guerres de la succession, cette ville tenait pour Philippe V; mais elle était ouverte et sans défense; et les troupes de l'archiduc s'avançaient pour s'en emparer. Louis de Belluga, qui en était évêque, rassembla les peuples des environs, les arma, se mit à leur tête, et se prépara à la défense; mais, se croyant encore trop faible pour résister à des troupes nombreuses, il fit ouvrir les réservoirs, couper les canaux, détourner la rivière de *Ségura* pour entourer la ville de l'inondation des campagnes. Les troupes de l'archiduc ne purent avancer; le prélat marcha sur-le-champ à la tête de sa petite armée, s'empara d'*Orihuéla*, et mit le siége devant Carthagène, qu'il força à se rendre le cinquième jour; depuis, il fut fait cardinal.

Situation. Cette ville est située sur un terrain uni, dans un grand et beau vallon, qui est arrosé par la *Ségura.* Elle est sur la rive gauche de cette rivière, au milieu d'une campagne superbe, dont les mûriers font le principal ornement. Cette campagne est absolument découverte à l'ouest, au sud et au nord; mais elle est bornée à l'est, à la distance d'une lieue, par des montagnes élevées, escarpées et nues, d'un aspect désagréable.

Population. On porte la population de cette ville à 34,800 personnes; sans comprendre dans ce nombre celle de la *Huerta*, c'est-à-dire des campagnes voisines,

qui en sont des dépendances, mais dont on n'a pas fait de recensement.

Clergé. Murcie est le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de *Tolède*, qui, établi d'abord à Carthagène, demeura éteint sous la domination des Maures, y fut établi de nouveau après la conquête faite sur ces peuples en 1265, et transféré ensuite à *Murcie* en 1291, où il a resté depuis cette époque. Son diocèse comprend presque tout le royaume actuel de *Murcie;* il contient 1 chapitre de cathédrale, dans la ville de *Murcie;* 1 chapitre de collégiale, dans la ville de *Lorca;* 11 archiprêtres et vicaires, et 113 paroisses. L'évêque jouit d'un revenu d'environ 200,000 ducats ou 550,000 francs.

Le chapitre de la cathédrale est composé de 10 dignitaires, 14 chanoines, 12 prébendés, 12 demi-prébendés, et d'un grand nombre d'autres prêtres et ministres employés au service divin. Les dignitaires jouissent d'un revenu de 60, 80 et 120,000 réaux, ou 15, 20 et 30,000 francs; les prébendés de 20,000 réaux ou 5,000 francs, et les demi-prébendés de 8,000 réaux, ou 2,000 francs. L'habit des chanoines est fort simple: il consiste en un grand manteau noir porté sur le surplis.

La ville de *Murcie* a 11 paroisses, 10 couvens de religieux, une maison de l'oratoire, 9 couvens de religieuses, 3 colléges ou séminaires pour des clercs séculiers, un hôpital pour les malades, tenu par les religieux de la charité, un hôpital pour les orphelins, et un hospice de miséricorde, ou maison de réclusion.

Administration. Cette ville est du gouvernement

militaire de Valence; elle a ordinairement une garnison de deux escadrons de cavalerie; elle est la résidence d'un intendant de province, et le chef-lieu d'une intendance qui comprend tout le royaume de Murcie. On y battait monnaie dans les 14e et 15e siècles. Elle était gouvernée par des assistans, qui ont été remplacés dans la suite par des corrégidors. Aussi est-elle aujourd'hui le chef-lieu d'un corrégidorat d'épée. Elle a un alcade mayor, un corps de ville composé de trente régidors, un contador principal.

Etablissemens publics. Une douane, une société économique, deux bibliothèques publiques, un jardin de botanique, une raffinerie de salpêtre, une fabrique de poudre à canon, quelques manufactures de soieries, et un établissement considérable pour filer et pour tordre la soie.

Etendue. La ville de Murcie fut autrefois une place de guerre; elle était entourée de hautes murailles, soutenues de distance en distance par des tours, et percées de treize portes : on en voit encore quelques vestiges. Son enceinte était alors infiniment plus petite que celle qu'elle a aujourd'hui. Elle n'a plus de murailles et s'ouvre de tous les côtés dans la campagne; cependant elle a conservé quatre portes. Cette ville s'étend aujourd'hui de l'autre côté de la rivière, où elle a un faubourg qui est assez agréable, et avec lequel elle communique par un pont de deux arches. Ce pont est assez beau et bien lancé; mais il est défiguré par de mauvaises statues. Les rues sont étroites, tortueuses, irrégulières, mal pavées et distribuées sans aucun ordre; elles sont incommodes, et se coupent

continuellement les unes et les autres, en formant beaucoup de ruelles dont les angles aigus avancent et reculent continuellement : à peine en est-il trois ou quatre où peuvent passer deux carrosses de front. La plus large et la plus régulière est celle de la *Traperia*, qui conduit de la cathédrale à la place du Marché ou de Saint-Dominique. La ville est mal bâtie; on y voit peu de maisons d'un aspect agréable; et il n'y en a aucune qui mérite une attention particulière; beaucoup sont très anciennes, surchargées d'ornemens d'architecture et de sculpture sans aucun goût, de pilastres, de colonnes; de figures d'hommes, d'animaux, de sauvages, de sirènes, de caryatides, de satyres, souvent d'une grandeur colossale et mal exécutées. Les armoiries y sont multipliées : on en voit sur les portes de presque toutes les maisons, lesquelles sont toutes terminées en terrasses, qui formeraient un agréable coup-d'œil si elles étaient garnies de quelques arbustes.

Places. On y compte plusieurs places : celle de *Santa-Ollala* n'a rien de remarquable; celle *del Esparto* est très longue : elle serait plutôt une grande rue qu'une place; celle de *Santo-Domingo* est grande et carrée : elle serait belle si elle était ornée de maisons plus agréables. La place de *Santa-Maria* forme un carré long, mais irrégulier : elle est décorée, d'un côté, par la façade de la cathédrale, de l'autre, par celle du palais épiscopal; celle de *los Toros*, ou des Taureaux, destinée aux courses, est à l'entrée du faubourg, de l'autre côté de la rivière, c'est-à-dire hors de la ville; elle est grande et carrée, entourée de maisons dont la symétrie et la régularité servent à

l'embellir. Elle s'ouvre, d'un côté, sur un pont, et, de l'autre, sur la promenade nommée le *Jardin botanique*. Les autres places sont multipliées, mais très-petites.

Édifices publics. Les édifices publics de Murcie se réduisent à quelques églises qui, sans avoir rien de bien intéressant, méritent cependant d'être connues. Avant les églises, nous citerons la bourse (*la Alhondiga*), qui est un magnifique salon environné de bancs de pierre, et soutenu par quarante colonnes de marbre.

L'église paroissiale de Santa-Ollala et celle de *Saint-Jean* sont bâties sur le même plan, avec la même architecture et les mêmes ornemens, tels que pilastres doriques et corinthiens, dômes bien coupés et bien éclairés. Toutes deux se développent avec grace; mais la dernière est plus grande et moins élégante que l'autre.

L'église de Saint-Jean de Dieu, ou *de la Charité*, n'est qu'une chapelle formée d'un petit vaisseau ovale, orné de 16 pilastres corinthiens, accouplés de deux en deux, devant lesquels sont placées 6 statues de saints de grandeur naturelle, en marbre blanc. Il est surmonté d'un dôme supporté par 16 pilastres accouplés, et orné de médaillons en peintures d'une exécution médiocre : tous ces ornemens sont en plâtre.

Le couvent de Saint-François n'a de remarquable que le portail de son église en pierres de taille, et formé de deux corps d'architecture : le premier de deux colonnes corinthiennes, accostées de grands panneaux rentrans, qui sont couverts de bas-reliefs; le second

de quatre pilastres ioniques; la frise en est garnie de petites figures d'enfans et autres ornemens en bas-reliefs. Ce portail est placé dans une encoignure, à l'extrémité d'un grand bâtiment : cette situation lui ôte toute sa grace.

L'église paroissiale de Saint-Pierre a une petite façade de deux corps d'architecture, chacun avec 4 pilastres, doriques au premier, et ioniques au dernier: le tout en pierres de taille; l'intérieur est petit, assez bien coupé, orné de pilastres ioniques; l'ensemble est gâté par beaucoup de peintures et de dorures distribuées sans goût; le maître-autel a un grand tableau de saint Pierre.

Le couvent de *Saint-Dominique* est situé sur une partie du terrain qu'occupaient le palais et les jardins de *Seguir*, roi maure de Murcie; ce terrain fut partagé entre les religieux de cet ordre et les religieuses franciscaines clairistes. La façade de l'église de ce couvent est ridicule par ses disproportions, ses irrégularités, et le mélange confus et mal entendu de tous les ordres d'architecture. Son intérieur a trois nefs, séparées de chaque côté par six arcs et autant de grands pilastres de l'ordre corinthien; le maître-autel a quelques tableaux qui ne sont pas sans mérite.

L'église cathédrale est située sur la même place que le palais épiscopal. Sa façade est en partie de pierres de taille et de différens marbres; elle a deux corps d'architecture d'ordre corinthien. Le premier est composé de 8 colonnes cannelées, portées sur des piédestaux très-élevés de marbre bleu, couverts de sculptures en bas-reliefs, et placées devant un nombre

égal de pilastres, dont la plupart sont couverts de trophées en bas-reliefs; un semblable pilastre la termine de chaque côté. Ce premier corps est couronné par une frise enrichie d'ornemens, et, de chaque côté, flanqué d'une tourelle peu élevée, qui est réunie au corps principal par une courte balustrade. Le second corps s'élève sur la partie moyenne du premier; il a 6 colonnes et la même décoration; il est aussi surmonté par un couronnement élevé, avec une Sainte-Vierge en bas-relief dans le milieu, et au-dessus un Christ embrassant la croix. Trente-deux statues sont distribuées dans différentes parties de cette façade. Le portail est aussi de l'ordre corinthien; il a de chaque côté une colonne de marbre rouge et bleu devant un pilastre et sur un piédestal élevé de marbre bleu: celui-ci est orné de petites figures d'anges; il est surmonté par un groupe de la Sainte-Vierge entourée d'anges. Les deux portes latérales ont chacune deux petites colonnes qui portent deux statues de saints.

Cette façade et ces portails, qui ont été construits dans le 18e siècle, ont coûté beaucoup de soin. Les pièces qui les composent, prises en détail, sont toutes travaillées avec délicatesse; cependant leur ensemble présente une masse confuse, où l'on désirerait plus de goût et de proportion. Un autre défaut qu'offre cette façade, c'est d'être de travers relativement à la direction de la place sur laquelle elle est située. De plus, le palais épiscopal la masque à moitié, de sorte qu'en entrant dans la place on ne peut en saisir l'ensemble.

La cathédrale a deux autres portails collatéraux :

l'un est ancien, et forme une grande porte ronde, avec quelques mauvaises statues et des ornemens gothiques : il est en pierres de taille; l'autre a été construit le siècle dernier; il est d'une pierre blanche et d'un meilleur goût; ce second portail a trois corps d'architecture, dont le premier a 6 pilastres doriques, avec ornemens en bas-relief sur les arcs et la frise; la corniche est sculptée et supporte une balustrade, derrière laquelle s'élève le second corps, qui consiste en petits pilastres, couverts de bas-reliefs, renfermant entre eux des grands panneaux décorés de même; il est accosté de chaque côté d'une grande colonne cannelée d'ordre composite, surmontée d'une urne qui s'élève presque jusqu'au haut du troisième corps, qui occupe le milieu de la façade, et se compose de 2 pilastres corinthiens, entre lesquels est une verge en bas-relief; enfin il se termine des deux côtés par une urne carrée et surmontée d'une croix. Ce dernier portail et cette façade ont coûté beaucoup de travail. Une tour carrée s'élève à côté : elle sert de clocher; elle fut commencée en 1521, et n'est point encore terminée; on y remarque l'empreinte des différens temps de sa construction. Cette tour est composée de six parties différentes au-dessus les unes des autres, ayant chacune des pilastres, et se termine par un corps octogone, qui lui donne une forme agréable et une élévation imposante. Il n'y a point de degrés pour y monter, mais une rampe en spirale fort douce, et néanmoins fatigante par ses contours multipliés.

La construction de l'église commença vers la fin du 14e siècle; le bâtiment est en général massif, l'inté-

rieur en est vaste : on y trouve trois nefs qui sont séparées par des piliers énormes, formés par des groupes de petites colonnes accumulées sans aucune grace. Les deux nefs latérales sont plus étroites et plus basses ; elles tournent et se joignent derrière le maître-autel. Le chœur et le sanctuaire sont placés dans la nef du milieu, où elles ne laissent de libre que l'espace qui tient lieu de croisée, et un autre espace pareil, en entrant dans l'église. Le chœur est entouré au-dehors de petites chapelles gothiques ; il n'a aucun ornement au-dedans. Le sanctuaire est de même sans ornemens : il n'est remarquable que par une urne d'argent de 4 pieds de long sur 2 pieds 6 pouces de large, qui est placée au côté droit de l'autel, et où sont les restes des saints évêques *Fulgentius* et *Florentinus*, et un mausolée placé du côté de l'évangile qui renferme les entrailles d'Alphonse X, roi de Castille, détrôné par son fils Sanche, après un règne de 32 ans.

A l'entrée de cette église, un dôme se présente d'abord; il couvre l'espace qui est entre la porte et le chœur. La partie qui correspond à ce dôme est extrêmement décorée, mais avec beaucoup de confusion. La façade du chœur que les Espagnols appellent *trascoro* est couverte par une chapelle à la Vierge; c'est une masse grossièrement exécutée en pierres de taille; on y a mêlé des incrustations de marbres de couleur; mais elles sont distribués sans goût. Les murailles de l'église sont couvertes de tableaux où l'on voit des inscriptions qui contiennent les noms, les crimes et le genre de supplice des personnes condamnées par l'inquisition.

On vante beaucoup une chapelle qu'on nomme de *los Velez;* elle est de forme octogone, assez spacieuse, et sa voûte est élevée. On y trouve pour décoration une multitude de petites colonnes gothiques avec des ornemens du même genre; mais tout cela y est trop abondant, quoique délicatement fait. Enfin, la cathédrale est bien loin de la magnificence qu'elle devroit avoir; elle est triste, nue et négligée. Son maître-autel n'est qu'une masse confuse en bois et où l'œil peut à peine distinguer quelques objets.

On remarque dans les pièces qui composent le trésor de la cathédrale un saint ciboire d'or du poids de 5 livres, enrichi de diamans d'un grand prix; un tabernacle destiné à porter le saint-sacrement; il est d'argent, pèse 1,300 marcs, et renferme un autre *custodia* d'or et du poids de 8 livres 4 onces : on y compte 600 émeraudes et beaucoup de diamans.

Promenades. Murcie a quatre promenades : l'*Arsenal*, le *Jardin de botanique*, la *Alameda* et le *Malecon.*

L'Arsenal était un lieu bas, au bord de la rivière, et rempli de sable, d'où lui est venu le nom qu'il porte; on l'a comblé, élevé, et soutenu par une forte muraille qui le met à l'abri des inondations; c'est aujourd'hui une très-grande place, d'un carré long et irrégulier, en forme de terrasse sur l'eau, entièrement découverte au sud-est où elle a sa vue sur la rivière, qu'elle domine; elle est presque entourée, sur les autres faces, de maisons de peu d'apparence, à l'exception d'une partie du derrière du palais épiscopal qui y fait une certaine décoration, et de la maison *del Ayuntamiento* ou maison de ville, qui, sans

être belle, présente une façade étendue et d'une régularité agréable. Cette place est située à la descente du pont, derrière l'inquisition et le palais épiscopal; elle n'a ni arbres, ni fontaines; elle est cependant fréquentée en été après le soleil couché : mais on ne s'y promène point, on y reste assis; les carrosses seuls, en très-petit nombre, tournent autour de la place.

Le *Jardin botanique* est hors de la ville, de l'autre côté de la rivière, derrière la place des Taureaux et sur le chemin de Carthagène. C'est un carré long d'environ 400 pieds. Il est fermé par une enceinte assez basse pour pouvoir s'y asseoir; en outre il y a des bancs de pierres. Il est garni d'arbres peu élevés, divisés en sept petites allées qui s'élargissent d'espace en espace pour former trois petites places circulaires; celles-ci sont entourées aussi d'arbustes, de bancs, et dans le milieu d'une grande touffe de rosiers. Sans doute ce jardin pourrait être agréable si l'on y conduisait de l'eau, et sur-tout s'il était tenu avec plus de soin; jusqu'à présent il est peu fréquenté.

La *Almeda* est une avenue plantée d'arbres, où l'on entre par le chemin qui conduit à Carthagène, après avoir passé le jardin de botanique; elle est fort courte, et retourne par un angle aigu devant le couvent des capucins. Cette promenade est tellement poudreuse, qu'elle est souvent presque impraticable.

Le *Malecon*, qui signifie *quai, chaussée, digue*, commence derrière le couvent de Saint-François, à peu de distance de *l'Arsenal*, et sur la même ligne. C'est une digue faite en forme de chaussée, construite au commencement du dernier siècle, pour contenir

et pour arrêter les efforts de la rivière de *Ségura :* elle est élevée d'environ une toise au-dessus du sol. On l'a rendue tortueuse pour lui faire suivre les détours de la rivière ; elle a 12 pieds 4 pouces de largeur sur une longueur de 600 toises. Elle n'est point garnie d'arbres, et forme cependant une promenade attrayante par la beauté des lieux qui l'environnent, par les tapis de verdure sur lesquels elle plonge, et les arbres nombreux et variés qui l'avoisinent ; enfin elle traverse une portion de *la Huerta,* c'est-à-dire des belles campagnes des environs : là on voit des maisons et des cabanes entremêlées avec des arbres nombreux et variés : ce qui en rend le coup-d'œil agréable. Cette promenade est absolument découverte ; aussi est-elle fréquentée en hiver dans le milieu du jour. On y reçoit sans obstacle la chaleur des rayons du soleil ; mais, par cette même raison, elle n'est point pratiquée en été ; on y serait brûlé par le soleil : en outre, elle est dangereuse aux approches de la nuit, par l'humidité excessive qui s'élève de la rivière, et par celle des campagnes voisines, qui sont toujours remplies de l'eau qu'on y conduit pour l'arrosage.

Ces promenades, au reste, deviennent inutiles ; car l'habitant de Murcie ne se promène point ; il reste chez lui ; il y mange, il y dort, il y fume son *cigarro ;* s'il se donne quelquefois un peu de mouvement, c'est pour aller visiter son champ, son jardin, son procureur, son avocat et son confesseur.

Instruction publique. Murcie a trois colléges, *Saint-Léandre*, *Saint-Fulgence* et *Saint-Isidore*. Le premier n'est destiné qu'à l'enseignement de la musique et du

plain-chant. Celui de Saint Fulgence existe depuis long-temps ; mais il a pris, dans le 18e siècle, des accroissemens considérables, par les bienfaits du cardinal de Belluga, évêque de cette ville. On y élève 250 jeunes gens ; 120 y sont entretenus aux frais de la maison, 60 paient une demi-pension, les autres une pension entière. Ces places sont à la nomination de l'évêque : on y enseigne la grammaire latine, les humanités, la rhétorique, la philosophie, la théologie et le droit ; il est dirigé par des ecclésiastiques, ainsi que le collége de Saint-Isidore, fondé par le cardinal de Belluga, destiné à former les jeunes prêtres destinés aux fonctions curiales. Ils y sont entretenus au nombre de 24. Les exercices consistent en des conférences sur des matières de théologie ; les places sont à la nomination de l'évêque.

Il y a deux bibliothèques publiques : l'une est dans un couvent de moines, l'autre dans le palais épiscopal ; celle-ci est l'ancienne bibliothèque des jésuites, qu'on a très-peu augmentée ; la théologie scolastique et la philosophie d'Aristote en forment la plus grande partie ; on n'y trouve aucun livre moderne.

Industrie. Manufactures. Cette ville a une société économique et quelques manufactures et fabriques dont la plupart sont peu importantes. Elle a une *raffinerie de salpêtre*, et une fabrique de *poudre à canon*, qui travaillent au compte du roi. On fait beaucoup de *poteries* de terre qui se consomment dans le pays. *La sparterie* y occupe beaucoup de monde ; on en fait des tissus, des paillassons, des paniers, des tapis, des souliers, des cordes, etc. : cet objet est

assez considérable. On fabrique des *étoffes de soie*, des satins, velours et taffetas; mais il n'y a aucune manufacture en grand. Ces étoffes se travaillent chez des particuliers, et sont même d'une qualité médiocre. La fabrication des *rubans de soie* y est plus étendue; il n'y en a aucune manufacture réunie; ils se font également chez les particuliers : on en compte 1,200 métiers.

Depuis long-temps on se livrait, dans cette ville, à l'art de tordre la soie. Cette partie occupait un grand nombre d'individus et formait une *jurande* particulière; mais les ouvriers, sans principes, ne connaissaient qu'une routine qu'ils avaient vu suivre à leurs devanciers; depuis quelque temps on y a introduit une machine à tordre la soie; et ce genre est déja porté à un degré de perfection dont on croit obtenir de grands avantages. Ce mécanisme a naturellement occasioné beaucoup de murmures, de plaintes et de réclamations. Il diminue en effet le nombre des tordeurs de soie.

Commerce. La ville de Murcie n'a presque aucun commerce particulier; mais elle participe au commerce général de la province, dont il sera parlé dans la suite. Son propre commerce se réduit à ses sparteries qu'elle envoie en différens endroits, et surtout à Madrid; à une certaine quantité de rubans qu'on y fabrique : ses poteries de terre et ses étoffes de soie se consomment dans le pays.

Noblesse et société. La ville de Murcie a été habitée par beaucoup de noblesse presque toute descendante de quelques-uns des guerriers qui accompagnèrent le roi Jacques II à la conquête de cette ville, ou de ceux

qui la peuplèrent immédiatement après. Une partie de ces premières maisons s'est éteinte; une partie s'est transplantée ailleurs; il en reste encore quelques unes; et il en est venu de nouvelles : ce qui forme encore un nombre assez considérable de nobles. Cascales, qui, au commencement du dix-septième siècle, écrivit une mauvaise histoire de Murcie, y comptait alors 210 familles principales de gentilshommes, formant les souches de leurs maisons, sans compter leurs branches collatérales; mais leur nombre a beaucoup diminué. Si l'on s'en rapporte à cet historien, qui en a donné les généalogies vraies ou fausses, cette noblesse est la plus distinguée de la monarchie espagnole, même de toute l'Europe; il lui donne l'origine la plus illustre : il fait descendre trois de ces maisons de la famille royale de France [1]; plusieurs autres des anciens seigneurs de Montpellier [2]; des anciens comtes de Toulouse [3]; des anciens comtes de Barcelone [4]; des douze pairs de Charlemagne [5]; des rois visigoths [6]; des rois goths; des rois maures de Grenade, de Murcie,

[1] La maison de *Rocamora*, celle de *Lison*, celle de *Fontes*, qui se dit venue de Provence en Catalogne, avec Bérenger le Conquérant.

[2] La maison de *Rocaful*, qui se prétend issue des seigneurs de Montpellier, en 1200.

[3] La maison de *Poyos*.

[4] La maison de *Guardiola*.

[5] La maison de *Galtero*, qu'on y dit de la maison des comtes de Bren.

[6] La maison d'*Almela*, qu'on fait descendre du duc Sévérien, fils du roi visigoth Théodoric.

de Maroc[1]; des anciens Grecs, des Lysons de la Grèce[2]; de Timothée, fils de Conon, général des Athéniens[3]; d'un Julius Pachecus, qui vivait sous Jules-César[4]; des empereurs de Rome[5]; et plus loin encore d'un Pinarius qui fut compagnon de Romulus et se trouva à la fondation de Rome[6].

1 La maison de *Quadro*, dont la prétendue généalogie sera rapportée à la note 11.

2 La maison de *Lison*. Le généalogiste est ici en pleine contradiction avec lui-même, en faisant descendre cette famille de la Grèce et de la maison royale de France.

3 La maison de *Usodemar*.

4 La maison de *Pacheco*.

5 La maison de *Quadro*. Cet historien fait les combinaisons les plus singulières et les contes les plus amusans pour établir les généalogies qu'il rapporte. Voici celle des *Quadro*. Un Dioclétien, de la famille des Césars, épousa une fille d'Ovigil, roi goth; il en eut un fils, Dioclétien Quadras, ainsi nommé, parce qu'il portait un bouclier écartelé de quatre quarties; il fut fait prisonnier par les Maures, et, conduit à Maroc, s'y maria avec une fille de l'empereur Miramolin; il en eut un fils mahométan qui succéda au trône de son grand-père maternel. Un de ses arrière-petits-fils et ses descendans régnèrent à Grenade et à Murcie jusqu'à Aben Hudiel, qui céda son royaume au roi de Castille. Aben Hudiel eut deux fils, Liban *Quadro* et Abrahen *Quadro*; celui-ci se convertit à la religion catholique, et fut la souche des *Quadro* de Murcie. Il résulterait de cet enchaînement généalogique que la famille des *Quadro* descendrait, 1° des empereurs de Rome; 2° des rois goths; 3° des empereurs de Maroc; 4° des rois de Grenade; 5° des rois de Murcie.

6 La maison de *Pinar*.

Quoi qu'il en soit des généalogies, cette noblesse est

On vante beaucoup à Murcie les plaisirs dont on prétend qu'on y jouissait autrefois; si cela est vrai, les temps sont bien changés. Il y a peu de villes en Espagne aussi ennuyeuses pour les étrangers. On n'y trouve ni spectacles, ni bals, ni sociétés.

Le Murcien ne sort presque jamais de la ville qui l'a vu naître; on ne le voit ni à la cour, ni dans les armées, ni dans les tribunaux, ni dans les universités, ni dans les villes de commerce; il passe sa vie apathiquement dans l'oisiveté et l'insouciance. Il boit, mange, dort, dit son rosaire, traîne son manteau dans un lieu où il s'asseoit pour ne penser à rien. Il ne se doute pas même qu'il y ait une vie plus agréable que celle qu'il mène, qu'il y ait des connaissances plus étendues que celles qu'il possède, qu'il y ait des séjours plus heureux que celui qu'il habite : enfin, il ne croit pas qu'il y ait des hommes plus utiles que lui. Aussi, parcourt-on l'histoire de l'Espagne sans y trouver quelques noms de Murciens qui se soient distingués dans les armes, les sciences et les arts. Le peuple partage cette indolence; un paysan, un portefaix qui doit transporter un léger fardeau, ne peserait-il que 25 livres, le charge sur un âne, et refuse de le porter lui-même.

L'ignorance et l'oisiveté en rendent les mœurs désagréables : les préjugés y sont portés au plus haut degré; on y est extrêmement litigieux. Chacun cherche à connaître les actions de son prochain pour devenir le censeur de sa conduite; de là naît une méfiance

presque toute française; elle descend de cette foule de guerriers qui, dans les treizième et quatorzième siècles, allaient tenter la fortune sous les bannières des princes étrangers.

générale : on se craint, on s'évite; chacun vit seul, concentré en lui-même, éloigné des siens, sans amis, sans alentours. Cette isolation fomente la défiance; elle aigrit l'humeur, et conduit à des habitudes farouches; la division se mêle dans les familles, qui, entre elles, ne se rassemblent presque jamais. Par curiosité, on veut connaître l'étranger, le voyageur, qu'on fuit ensuite avec une affectation étudiée. Ainsi la société y prend une teinte de cette sauvagerie que les Murciens reprochent mal-à-propos aux Maures, leurs prédécesseurs.

Ce détail est conforme à la vérité; il a pour garant le témoignage du cardinal de Belluga, qui a occupé long-temps le siége de cette ville, et qui fut distingué par ses lumières et son zèle pour Philippe V. Il apprécia avec justesse le caractère des Murciens; il a dit, et tout Murcie le sait : *El cielo y el suelo buenos, el entre suelo malo.* Le ciel et le sol sont bons; ce qui est entre est mauvais. Les Murciennes méritent une exception; elles ont de la douceur, de l'affabilité; elles aimeraient la société; mais leurs maris leur laissent peu de liberté, et sont toujours prêts à critiquer leurs actions les plus innocentes.

La ville de Murcie n'est point éclairée pendant la nuit : ce qui la rend dangereuse par la quantité de détours, de sinuosités, de culs-de-sac dont les rues sont remplies. Il y a quelques années qu'on y plaça des lanternes; on les alluma; et cette nouveauté déplut tellement au peuple, que, la même nuit, toutes les lanternes furent brisées à coups de pierres. Mais, ainsi qu'à Valence, les inconvéniens de l'obscurité sont di-

minués par l'établissement des *serenos*, hommes qui courent les rues dans la nuit en annonçant l'heure.

Le ciel est très-beau et toujours pur; à peine se couvre-t-il quelquefois de légers nuages. Le soleil y est brûlant en été et assez chaud en hiver. Il y pleut rarement; il se passe souvent sept à huit mois sans qu'il tombe une goutte d'eau. L'arrosage des campagnes voisines et le cours de la rivière entretiennent beaucoup d'humidité dans l'air, mais cette humidité n'est sensible qu'en hiver; en l'été, elle est tempérée ou affaiblie, pendant le jour, par la chaleur excessive des rayons du soleil, et elle se fait sentir fortement dès les approches de la nuit: quelquefois les vêtemens se couvrent d'eau à huit et neuf heures du soir, dans les mois de juillet et d'août. A peine, dans les mois d'hiver, y a-t-il quelques jours où l'on éprouve le besoin de se chauffer; et, dans l'été, on voit souvent le thermomètre, placé à l'ombre, monter jusqu'au trentième degré et au-delà. A moins que d'y être accoutumé, on ne peut supporter pendant un demi-quart d'heure l'action violente du soleil; et l'impression en est si forte qu'on est quelquefois comme étourdi, seulement pour passer une rue dans sa longueur, ou pour traverser une place. On doit le jour se tenir enfermé dans les maisons, avec la précaution de n'ouvrir les fenêtres que vers le soir; et alors même on n'ose pas toujours aller chercher le frais dans les endroits découverts : une humidité dangereuse s'oppose à ce plaisir.

Le Murcien a une couleur plus jaune que basanée, souvent même plombée; il est triste, sombre, colère, hypocondriaque, sujet aux maladies du foie : plusieurs

causes peuvent y contribuer : l'inaction ou le défaut d'exercice; la mauvaise nourriture, dont le piment fait la partie principale; l'abus excessif de l'eau à la glace, porté jusqu'à la fureur, même parmi le peuple : il y eut, en 1791, une émeute parce que la glace y manqua pendant une demi-journée; l'abus non moins excessif du sommeil; il se couche de bonne heure et se lève tard; il dort encore deux ou trois heures après son dîner. Il a des préjugés relatifs à la santé qui peuvent faciliter les maladies chroniques : il ne se baignerait jamais sans baigner sa tête, persuadé que sans cette précaution il éprouverait des dangers; aussi regarde-t-il les demi-bains comme pernicieux. L'abus de la saignée y est général : on se fait ouvrir la veine sans nécessité, et souvent par fantaisie; sans autre précaution, on entre chez le chirurgien; et, la saignée faite, on va courir où bon semble. Celui qui ne se fait ainsi saigner que dix à douze fois tous les ans croit agir avec modération. Rien de plus fréquent que de voir le journalier à son travail, l'ouvrier à son atelier, le bourgeois ou l'homme du monde dans les rues, les femmes à leur ouvrage, et les dames à l'église, avec une main enveloppée d'une bande ou d'un taffetas noir : car on n'y saigne qu'à la main; et il est douteux qu'on trouvât un chirurgien qui fût en état de faire une saignée au bras. Le Murcien est persuadé qu'on doit respecter les maladies chroniques, et qu'il est dangereux de tenter de les guérir; les médecins refusent de les traiter, et disent à celui qui en est attaqué qu'il faut vivre avec son ennemi. Ils agissent en cela très-prudemment : peut-être se méfient-ils de leurs lumières. La saignée est le remède à tous

les maux; elle est prescrite pour un malaise, et pour l'envie excessive de dormir, comme pour l'insomnie.

Hommes célèbres. La ville de Murcie est réduite à se glorifier d'avoir donné le jour à deux écrivains très-médiocres, et les seuls qu'elle puisse citer : François Cascales et Sauveur Hyacinte Polo de Medina. Le premier donna, vers le commencement du dix-septième siècle, une compilation sur l'histoire de sa patrie; et le dernier publia, en 1715, un ouvrage sous le titre de *Academias del Jardin*. Si les Murciens voulaient remonter jusqu'aux Maures, ils pourraient citer que leur ville a produit un Schamseddin, qui fut directeur du fameux collége de Grenade, et extrêmement célèbre chez les Arabes. La ville de Murcie a cependant produit de nos jours un homme dont le nom occupera une place distinguée dans les fastes de l'histoire, un ministre éclairé, intègre, qui a gouverné l'Espagne avec succès, qui voulut relever la gloire de sa nation, qui conserva, dans la place éminente où ses propres talens l'avaient élevé, la candeur d'une ame ingénue, la simplicité de mœurs analogue à sa naissance, une affabilité peu commune, un désintéressement que rien n'a pu altérer, enfin l'amour unique du bien général des sujets. Le nom de Muninos, ensuite de Florida Blanca, sera toujours l'objet de la vénération des Espagnols: ils n'ont jamais mieux apprécié ce qu'il avait fait pour eux que lorsqu'ils l'ont perdu [1]; ce moment fut marqué par une consternation générale.

Auberges. Murcie n'a point d'auberges; on n'y trouve que des *posadas*, dont la moins mauvaise est celle de

[1] En 1792.

San Francisco. Il est étonnant qu'il n'y ait point de meilleur gîte pour les voyageurs dans une ville où il y a un passage assez considérable, qui est sur la route de Madrid à Carthagène, et sur celle de la Catalogne et du royaume de Valence en Andalousie. Le gouvernement avait commencé à y faire bâtir une maison commode et décente pour y recevoir les voyageurs : on en voit les commencemens au bout du pont; mais cet ouvrage a été interrompu.

On vit assez à bon marché à Murcie, en proportion du prix qu'on paie dans beaucoup d'autres villes de l'Espagne; les légumes et les fruits y sont à très-bon compte; le poisson n'y est point cher : les autres vivres s'y vendaient, il y a quelques années, aux prix suivans par livres de 16 onces.

	en monnaie de veillon.	en centimes.
Le pain.	4 quartz.	12 cent.
Le chevreau. . .	16.	48
Le porc.	15.	44
Le mouton. . .	13.	38
Le bœuf.	11.	33

On y mange très-peu de bœuf; le peuple croit même qu'il n'y a que les Juifs qui en puissent consommer.

On sera surpris qu'avec des prix aussi modérés, la *posada* y soit aussi chère, et que cependant ceux qui la tiennent ne s'y enrichissent point; mais on en trouvera la cause dans les droits excessifs dont l'hôte est surchargé : il paie 30 réaux de veillon par jour, ou 7 francs 50 centimes, et en outre un impôt de 750 réaux de veillon ou 187 francs 50 centimes par an

pour le droit d'*alcavala*, ce qui fait tous les ans 2,837 francs 50 centimes.

Route depuis MURCIE *jusqu'à* LORCA, 13 lieues.

De MURCIE à	lieues.
Don Juan, *village*.	» 3/4
Arroyode Betlem, *rivière sans pont*.	1 1/2
Lébrilla, *village*.	1 3/4
Venta de Alhama.	1 1/2
Tutana, *ville*.	2 1/2
Guadalentin, *rivière sans pont*. / LORCA, *cité*.	5

On sort de Murcie en traversant le pont sur la rivière de Ségura; à la descente du pont, par la droite, se voit le majestueux et extraordinaire oratoire, pour employer l'expression des Espagnols, de Notre-Dame-des-Périls (*Nuestra Señora de los Peligros*), qui préserve des voleurs et de tous les maux. A la gauche est une grande auberge construite récemment par ordre du gouvernement. On côtoie la promenade nommée le Jardin Botanique, puis la place des Taureaux, bâtie en brique, avec des balcons en fer; et on entre dans un très-beau chemin construit depuis peu de temps, et qui va à Carthagène. Il est droit, bien ferré, bien entretenu, un peu élevé en forme de chaussée; et traverse la portion la

plus belle et la mieux tenue de la *Huerta* de Murcie. On n'y voit, de tous côtés, que des forêts de mûriers, des champs, des jardins, des cabanes éparses dans les terres et au milieu des arbres; une variété non interrompue d'objets agréables y fixe l'attention du voyageur. On suit ce chemin avec plaisir, et même admiration, lorsqu'on vient de parcourir les campagnes arides de la Manche, et les montagnes incultes du royaume de Murcie; mais l'humidité qui s'élève de ces belles campagnes semble se porter sur la route; on en sent les effets le matin et le soir, et principalement avant le lever et après le coucher du soleil.

On laisse à la droite, à peu de distance du chemin, les villages de la *Huera-Alta*, de *Non-Duermas* et de *la Raya*; et à la gauche celui d'*Aljezares*. Après trois quarts d'heure de marche, on arrive au village de *Don Juan*. On quitte ici le chemin de Carthagène, on tourne à droite, et, après avoir traversé le village, on entre dans une grande plaine, très-poudreuse, unie, nue, sans autres arbres que quelques oliviers, qu'on aperçoit de temps en temps; elle est bordée à la gauche, mais dans un éloignement considérable, par une grande chaîne de hautes montagnes, qui la sépare du campo de Carthagène; on y distingue surtout la *Sierra de Carascoy*, qui élève sa cime au-dessus des autres. A trois

quarts de lieue de *Don Juan*, on trouve un ruisseau qui parcourt les terres; trois quarts de lieue après, on passe l'*Arroyo de Betlem*, petite rivière sans pont: ils sont l'un et l'autre très-utiles pour l'arrosage des terres: cette plaine est cultivée en grains, mais d'une culture assez négligée. Bientôt après les oliviers commencent à se multiplier; la campagne devient plus belle; on aperçoit des forêts de mûriers, de peupliers, etc. On trouve enfin quelques jardins, et on arrive à *Lebrilla*, distant de quatre lieues de Murcie.

Lebrilla. Ce village contient environ 1,000 habitans. Il est d'une moyenne grandeur: on le dit riche; mais ses maisons n'ont point un extérieur d'opulence. Il est presque coupé et divisé en deux par une sorte de fondrière longue, large, profonde et sans issue, formée par les eaux de la pluie. On dit qu'elle s'est toujours accrue par la négligence qu'on a eue de la réparer à temps; et cette coupure aurait fini par détruire toute communication directe entre les deux parties de ce village et le chemin lui-même, si l'on ne se fût déterminé à y établir un pont. La *Posada* a un extérieur de magnificence qui contraste avec l'apparence misérable des maisons; elle a une façade à onze balcons de file, et deux portes cochères; en dedans elle est mal distribuée; c'est le duc d'Albe, seigneur du village, qui l'a fait anciennement construire à ses frais.

On continue à suivre la même plaine; un quart d'heure après, on trouve, à la droite, un grand dépôt, où l'on amasse et conserve de l'eau pour l'arrosage des terres; et, à la gauche, une assez grande quantité de mûriers, d'oliviers et de peupliers. A une lieue et demie de Lebrilla, on aperçoit, sur la droite, la montagne de *Espuna*, et la petite ville d'*Alhama*, située au pied de la montagne, à un gros quart d'heure du chemin; on la dit fondée par les Maures: le nom qu'elle porte l'indique assez. Elle a une population d'environ 4,000 habitans, une église paroissiale, deux couvens de religieux et un hôpital; on y voit encore les ruines de son ancien château; et elle est fameuse par ses bains et par ses eaux thermales.

On passe, aussitôt après, à la *Venta de Alhama*, qui est appuyée sur un petit bois de mûriers, et à côté de laquelle s'ouvre un chemin qui conduit à Carthagène. On aperçoit en même temps à la droite, et à côté de la ville de *Alhama*, des arbres épais et nombreux qui se prolongent fort loin, et parmi lesquels on voit quelques maisons éparses. Peu après commencent, à gauche, une vaste étendue de vignes, et, à droite, des plantations en oliviers et en mûriers. Les terres deviennent nues. On s'approche, à la droite, de montagnes peu élevées; et l'on aperçoit à deux cents pas, à la gauche, de grandes

plantations, avec des maisons éparses. Bientôt après, le pays est absolument aride et inculte; mais il se couvre insensiblement d'oliviers, dont on trouve des plantations considérables à la gauche; on les côtoie et l'on arrive à Tutana, après quatre heures de marche depuis Lebrilla.

Tutana est une ville de mauvaise apparence, quoique d'une population de 10,000 à 12,000 ames; ses maisons sont mal bâties, basses, et la plupart n'ont que le rez-de-chaussée; elle appartient à l'ordre de Saint-Jacques. Elle a une église paroissiale, avec un curé et vingt prêtres; un couvent de religieux franciscains, un alcade mayor, et un hôpital qui est petit, mal tenu, insuffisant pour les besoins d'une population pauvre et nombreuse. Elle a une place qui est grande, mais irrégulière; une de ses extrémités est ornée par une fontaine hexagone, qui serait mieux placée dans le centre; au milieu de son grand bassin est un piédestal de marbre bleu et blanc, dont les faces sont ornées de têtes qui jettent de l'eau; une pyramide interrompue, aussi hexagone, de marbre rouge et blanc, s'élève au-dessus, et supporte une cuvette de marbre blanc, qui contient un groupe de trois enfans et de trois têtes de satyres, entremêlés, qui jettent aussi de l'eau.

On sort de Tutana par une longue et belle avenue plantée d'ormeaux et de peupliers, qui ombragent le chemin; les environs en sont em-

bellis, sur la gauche, par une suite de petits jardins et par de belles plantations. Le chemin est uni; on aperçoit des montagnes de tous les côtés, mais dans un éloignement considérable. Les terres sont en partie cultivées, en partie incultes; elles sont absolument dépouillées d'arbres, à l'exception de quelques bouquets d'oliviers qu'on trouve à des distances éloignées, sans autres habitations que quelques maisons éparses de loin en loin. On fait ainsi trois lieues et demie en se rapprochant insensiblement des montagnes; du côté droit, on les côtoie, on entre dans de superbes plantations d'oliviers, qui forment des bois impénétrables à la lumière du jour, et qu'on parcourt pendant une demi-lieue; leur aspect serait agréable, sans la vue de quelques monts dépouillés et tristes, entre lesquels on se trouve resserré comme dans une espèce de gorge. On arrive ainsi à *Lorca*, éloigné de quatre lieues de Tutana[1], après avoir passé à gué la petite rivière de Guadalentin, qui en baigne les murailles, mais qui n'est ordinairement qu'un ruisseau. On a déja aperçu de loin cette ville; elle se développe d'une manière qui ne lui est pas avantageuse. La partie basse, qui est la plus intéressante, est cachée par les arbres. On n'aperçoit que la partie

[1] Cinq, selon la carte d'étapes du dépôt de la guerre.

haute, dont les maisons peu élevées, amoncelées et accroupies sur le flanc de la montagne, paraissent s'identifier avec elle, et n'être que des monceaux de rocher, dont elles ont la couleur; les clochers, qui semblent s'élever du sein de la terre, annoncent seuls des habitations plus considérables.

Lorca, si l'on s'en rapporte aux chroniques du pays, fut fondée dans l'année qui suivit la destruction de Troie, par *Elio* ou *Urzez*, grand seigneur troyen qui, fuyant sa triste patrie, arriva sur ces bords avec sa suite et d'immenses trésors qu'il put sauver du pillage. Il donna le nom d'*Elio* à la primitive Lorca qui, plus tard, s'appela *Eliocroca*. Il fonda également une cité au port de Las-Aguillas, et l'appela *Urci*, pour éterniser son nom, dit l'auteur espagnol dont nous empruntons les propres paroles. Le colonel Bory de Saint-Vincent remarque, au sujet d'une tradition pareille, sur quelques autres villes d'Espagne, que les antiquités du pays ont toutes été écrites dans ce goût.

La ville est assez grande, située très-près des confins du royaume de Grenade, sur le flanc oriental et au pied d'une montagne escarpée, presque toute schisteuse, appelée *Sierra del Caño*, sur la rive droite de la petite rivière de Guadalenta; elle est à l'entrée d'une campagne belle, riante, riche, couverte d'arbres, surtout d'oli-

viers et de mûriers, dans laquelle les eaux du *Guadalentin* serpentent de tout côté, et portent partout la fécondité. Lorca était dominé par un château d'une étendue assez considérable, construit sur le haut de la même montagne, dans une situation avantageuse; ce château était très-fort sous les Maures et sous les rois de Castille; mais il est presque détruit aujourd'hui: on ne voit plus que les murailles qui formaient son enceinte. Cette ville soutint plusieurs siéges: elle fut bloquée et prise par les Maures en l'an 714, et soumise alors à leur domination en même temps que le reste de l'Espagne; elle fut de nouveau assiégée et prise, en 1244, par l'infant don Alphonse, fils de Ferdinand II, roi de Castille et de Léon. Devenue frontière du royaume de Castille, après la réunion de celui de Murcie à la couronne, elle fut attaquée plusieurs fois par les rois maures de Grenade, jusqu'à ce que Ferdinand-le-Catholique s'emparât des États de ces derniers. Dès ce moment les fortifications furent négligées; elles tombèrent en ruines; et *Lorca* devint une ville ouverte. Parmi ces siéges, on en distingue deux: celui de 1244 et celui de 1302. Le premier fut fait par l'infant don Alphonse: la ville de *Lorca* et celles de Carthagène et de Mula ayant refusé de se soumettre au roi de Castille, lorsque *Aben Hudiel*, roi de Murcie, lui prit ses États,

en 1240, la place fut emportée après une résistance opiniâtre; on y conserve encore les drapeaux qui furent enlevés aux Maures. Le dernier fut mis devant *Lorca* par Jacques II, roi d'Aragon; ce prince soutenait le parti des infants Alphonse et Ferdinand de la Cerda, petits-fils et héritiers d'Alphonse IV, mais privés de la couronne par l'usurpation de Sanche-le-Brave, leur oncle. Jacques II s'empara, en 1302, de tout le royaume de Murcie, à l'exception des villes de Lorca, de Mula et d'Alcala, sur Ferdinand-le-Justicier, fils de Sanche-le-Brave; il mit le siége devant *Lorca*, vers la fin de l'an 1303, et la soumit, au mois de janvier 1304; mais il rendit ses conquêtes la même année au roi de Castille, en échange de la ville d'Alicante et de quelques lieux voisins, que celui-ci lui céda.

Situation. Etendue. Cette ville est aujourd'hui d'une étendue beaucoup plus considérable qu'elle n'était sous les Maures: bornée alors au flanc de la montagne, et ne s'étendant point, comme à présent, jusqu'à la plaine, on voit encore les vestiges de son ancienne enceinte, dont il reste des portes et quelques portions de murailles. Elle est divisée en ville haute et ville basse; la première est l'ancienne, qu'occupèrent les Maures; elle est entièrement sur la croupe de la montagne; ses rues sont petites, étroites, tortueuses, mal pavées, souvent très-escarpées; les maisons mal bâties, basses, irrégulières, et présentant presque toutes l'empreinte

de la pauvreté. La ville basse, plus moderne, est mieux percée et mieux bâtie; elle est presque toute sur un terrain uni; quelques-unes de ses rues sont longues, larges et alignées; on y trouve beaucoup de maisons régulières: quelques-unes sont assez agréables; elle a quatre portes et plusieurs places, mais petites, irrégulières et mal bâties; la seule place Mayor se distingue. Elle offre un carré long d'une moyenne étendue, orné de quelques édifices assez bien décorés. La ville basse a deux faubourgs, celui de *Gracia*, qui est à l'entrée, du côté de l'Andalousie, et celui de *Christoval*, qu'on trouve en venant de Murcie. Celui-ci est d'une étendue assez considérable pour avoir une population de 8,000 ames.

Population. On porte la population de *Lorca* à environ 22,000 habitans, parmi lesquels on compte beaucoup de noblesse, presque toute ancienne et livrée entièrement à l'agriculture; le reste consiste en peuple généralement très-pauvre. On y trouve quantité de *Gitanos*, autrement dit *Bohémiens*, race errante et vagabonde, que M. Bory de Saint-Vincent, dans son mémorable Traité de l'Homme, regarde comme d'origine neptunienne ou malaise, qui a fait pendant assez long-temps le malheur de plusieurs provinces de l'Espagne, et qui demeure l'objet des craintes ou au moins de la méfiance des voyageurs.

Clergé. On prétend que Lorca eut autrefois un siége épiscopal, établi l'an 54 de l'ère chrétienne, par *Indalucio*, qui en fut le premier évêque. A l'appui de cette opinion, on ajoute que *Successus* signa, en l'an 300, au concile d'Elvira, comme évêque de

Lorca; que l'empereur Constantin mit ce siége sous la métropole de Tolède; que son évêque assista, en 610, au concile de cette dernière ville; qu'environ cent ans après cette époque, il fut réuni à celui de Carthagène, et, selon quelques-uns, transféré dans cette ville; mais, généralement, on révoque en doute l'existence de ce siége: les uns le placent au port de *las Aguilas*, près de Lorca, qui serait l'*Urci* de l'antiquité, si l'on adoptait la tradition d'Elio Urzez, rapportée plus haut, mais qui, selon toute probabilité, est l'Orce du royaume de Grenade.

Lorca a aujourd'hui un chapitre de collégiale, huit églises paroissiales, sept couvens de religieux, deux couvens de religieuses, deux hôpitaux, un pour les hommes, un pour les femmes, et un collége pour l'instruction de la jeunesse. Le chapitre de la collégiale est présidé par un abbé; il est composé de 14 chanoines et de 24 chapelains. Les chanoines jouissent chacun d'un revenu d'environ 20,000 réaux, ou 5,000 francs.

Administration. Cette ville est le chef-lieu d'un corrégidorat. Elle est gouvernée par un corrégidor de robe et par 24 régidors, qui forment la municipalité. Elle a une fabrique de salpêtre, et est le chef-lieu d'un bataillon de milices provinciales.

Commerce. Elle n'a aucune espèce de commerce; elle envoie seulement au-dehors quelques-unes des productions de son territoire, surtout de la soie et de la soude. Ce commerce est fait par des étrangers, surtout par des Français qui y sont établis.

Edifices. L'Hôtel-de-Ville est sur la place Mayor.

Sa façade consiste en un double rang de galeries l'un sur l'autre, soutenus chacun par sept arcades; le rang supérieur est décoré par un balcon de fer, qui fait, dans le milieu, une saillie bombée en dehors; les deux parties latérales sont surmontées d'écus, d'armes; et celle du milieu d'une statue de la Sainte Vierge, qui est placée entre celles de la Justice et de la Charité: elles sont toutes d'une exécution médiocre.

L'église collégiale est dans une rue étroite et en pente, près de l'Hôtel-de-Ville. Sa façade est de l'ordre corinthien et de l'ordre composite; elle a trois corps d'architecture: le premier de huit colonnes cannelées, supportant une corniche bien exécutée; le second d'un pareil nombre de colonnes, avec une mauvaise statue de saint Patrice dans le milieu; le troisième de quatre colonnes, avec la statue de la Sainte Vierge: celui-ci est surmonté de plusieurs statues de saints et d'anges, d'une mauvaise fabrique. Cette façade est percée de trois portes, qui sont grandes, bien proportionnées, décorées d'ornemens en bas-relief, qu'on y a multipliés sans confusion. Elle est de pierres de taille, a de la régularité et de la noblesse. L'église offre trois nefs de moyenne grandeur, disposées avec grace. Le chœur est au milieu de l'église; celle de ses faces extérieures, qui est vis-à-vis de la porte principale de l'édifice, et que les Espagnols appellent *trascoro*, est couverte par un autel, masse énorme de pierres, avec pilastres, sculptures et statues, sans proportion et sans goût. On trouve sur l'autel de la chapelle de S. Diego un grand tableau où l'on voit quelques belles situations, et des têtes exécutées avec énergie.

L'église des Carmes déchaussés a une façade de trois corps d'architecture : le premier est de six pilastres, entre lesquels s'ouvrent trois grandes portes décorées d'ornemens en sculpture, fort simples, mais bien finis; le second a quatre pilastres pareils, avec deux fenêtres à encadrement, et dans le milieu une statue de *S. Indalucio;* il est surmonté, de chaque côté, d'une statue très-médiocre; le troisième a deux pilastres avec un grand médaillon dans le milieu, qui contient une Sainte Vierge en bas-relief, le tout surmonté par une statue du prophète Elie. L'église est d'une grandeur moyenne ; mais d'une bonne et élégante architecture; elle a trois nefs ornées de pilastres corinthiens et d'un dôme bien coupé et bien éclairé; elle serait noble et majestueuse, si on ne l'avait gâtée, en voulant y répandre un air de magnificence, par des masses de dorures et de mauvaises peintures multipliées sans goût et sans combinaison.

L'église paroissiale de Saint-Jacques est d'une grandeur moyenne et se présente avec dignité. Elle a trois nefs décorées par de grands pilastres de l'ordre corinthien, qui supportent une corniche; autour est une galerie, avec une balustrade en fer. La croisée est assez belle, quoiqu'elle n'ait pas plus de profondeur que les nefs collatérales ; elle supporte un dôme décoré avec élégance : seize pilastres d'ordre corinthien y soutiennent seize arcs qui sont élancés avec délicatesse et qui portent la voûte ; ce dôme est orné tout autour d'une belle balustrade en fer; les dorures sont mieux entendues et distribuées avec plus d'élégance que dans le reste de l'église.

Les Dominicains. Leur église n'a qu'une nef de grandeur moyenne, qui se présente avec grace, et qui s'ouvre de chaque côté par six arcs formant des chapelles; ces arcs sont séparés par des pilastres de l'ordre corinthien. Les chapiteaux des pilastres, la frise, la corniche, les fleurons placés au-dessus de l'ouverture des chapelles et les arcs de la voûte sont ornés de petits filets dorés multipliés avec goût et sans confusion. Un des arcs conduit à la chapelle de Notre-Dame du Rosaire, qui est presque aussi grande que l'église. C'est un vaisseau étendu; la voûte en est élevée avec grace; il s'ouvre de chaque côté par trois grands arcs, qui forment autant de chapelles, et qui sont séparées par des pilastres sur lesquels une corniche supporte une petite galerie ayant une balustrade de fer à ornemens dorés, peu saillante; elle orne la chapelle sans la défigurer; la croisée est bien proportionnée; elle a la même architecture et la même galerie : un dôme s'élève au-dessus; il est élancé, éclairé par quatre fenêtres à médaillons, orné d'une galerie avec balustrade en fer, et couvert d'assez bonnes peintures à fresque, de *Balthazar Martinez*, de Lorca. Le sanctuaire est petit, voûté en coquilles, fermé par une balustrade de fer à ornemens dorés. Le maître-autel est formé par des tableaux en bas-relief, avec quatre colonnes de l'ordre corinthien, et deux pilastres en retour; au milieu est un *camaril*, espèce d'oratoire en carré long, doré dans toutes ses parties, avec huit petits pilastres et un dôme fermé; il contient une statue de la Sainte Vierge.

Le couvent de la Merci[1] a deux cloîtres carrés assez beaux, doublés et répétés l'un et l'autre à l'étage supérieur, où ils forment galerie; ils ont à chaque face, l'un six arcades soutenues par vingt colonnes, l'autre quatre arcades soutenues par seize piliers carrés; ils sont couverts tout autour de grands tableaux sur divers sujets, peints par *Rebullosa*, mais d'une exécution médiocre. L'église est simple et déparée par des tribunes trop saillantes. Le *camaril* de l'autel de *la Soledad* renferme d'assez bons tableaux; il y en a dix-neuf dans la première pièce et quinze dans la seconde; on distingue, parmi les premiers, un *Couronnement d'épines*, un *Ecce homo*, avec un groupe de Juifs qui lui mettent le manteau; un *S. François de Paule* et un *S. Jean;* et, parmi les derniers, quatre grands tableaux, qui sont, un *Jésus-Christ dans les bras de la Sainte Vierge*, après la descente de la croix; un *Jésus-Christ au Calvaire*, avant sa crucification; une *Flagellation* et un *Porte-croix :* quelques-uns de ces tableaux sont de *Pierre Gamacho;* les autres, de peintres inconnus.

Ce couvent et son église ne subsistent plus; ils ont été détruits de fond en comble, dans un instant, par un événement qui mérite d'être rapporté ici; car les chefs des états se doivent à eux-mêmes d'être en garde contre les spéculations des particuliers, lorsqu'elles influent sur l'intérêt public. Il en est de bonnes, mais il en est bien plus souvent de mauvaises; l'entreprise du bassin de Lorca fut du nombre de ces dernières;

[1] Couvent de religieux destinés à la rédemption des captifs.

et son résultat malheureux doit servir d'un grand exemple.

Lorca s'enrichissait par la fécondité du sol qui l'environne; chacun y profitait avec soin des eaux répandues en plusieurs endroits, et s'en servait pour arroser et fertiliser son champ; mais un particulier fut autorisé, par ordre supérieur, à réunir toutes les eaux dans un *bassin* ou *réservoir* commun. L'entreprise eut lieu. Les propriétaires, en perdant les avantages qu'ils retiraient des eaux éparses et les plus à leur portée, murmurèrent des difficultés qu'ils éprouvaient pour profiter des eaux accumulées dans le *réservoir*, et du prix excessif qu'il fallait payer pour les obtenir. Les terres négligées devinrent arides, dans un pays surtout où il pleut rarement; les récoltes manquèrent souvent; la pauvreté succéda à l'aisance et à la richesse : c'était le langage qu'on tenait à Lorca, en 1792. D'un autre côté, on disait que ces murmures étaient les suites d'une injuste prévention contre l'individu qui avait la direction de cet établissement; que l'entreprise était avantageuse pour tout le monde; que, jusque là, quelques particuliers seulement se servaient des eaux éparses voisines de leurs propriétés, mais que ces eaux se perdaient ensuite par des divisions trop multipliées; qu'il fallait, il est vrai, acheter le droit d'arroser par une contribution proportionnée à l'étendue des terres, et que cette contribution était assez forte; mais que l'établissement avait à se rembourser des frais de construction qui étaient immenses, et des frais d'entretien de l'ouvrage et des employés. Cependant les esprits étaient exaspérés; et le cri des particuliers mécontens devint un

cri général; alors Lenourda, chargé de la direction du *bassin*, soutenu du gouvernement, ne cessa d'exercer des vexations, des abus d'autorité, des actes multipliés d'un despotisme inouï contre ceux qui murmuraient ou osaient faire éclater des plaintes : enlèvemens, emprisonnemens, bannissemens : il employa tout pour vaincre l'opinion. La division se glissa dans les familles, la méfiance parmi les parens; et la terreur isola les habitans.

Ce bassin était superbe, et paraissait d'une construction solide; son étendue était immense, et l'on peut dire effrayante; réunissant toutes les eaux éparses, il en renfermait une masse si considérable qu'elle pouvait suffire à arroser tout le territoire de Lorca et quelques territoires voisins pendant plusieurs années. Par cette raison même, il eut une courte existence. Les eaux le minèrent insensiblement par un angle; et il se rompit tout à coup le 30 avril 1802. L'eau s'en échappa avec tant d'impétuosité qu'elle renversa tout ce qui était sur son passage : édifices publics, maisons, arbres, rochers, hommes, animaux. Elle porta son plus grand effort sur la ville : un de ses faubourgs, environ 600 maisons, 2 hôpitaux, une caserne, 2 couvens, une église paroissiale, des moulins, des fontaines, furent engloutis et disparurent en un instant. Les mêmes ravages se sont étendus dans tous les endroits que l'eau a parcourus, c'est-à-dire dans un espace de 16 lieues : tout y a été renversé; beaucoup de villages y ont été ruinés; la ville de *Murcie*, éloignée de 12 lieues, et la ville d'*Orihuela*, qui est à 4 lieues plus loin, en ont souffert, quoiqu'avec moins de violence. On porte

à 6,000 le nombre des personnes, et à 24,000 celui des animaux qui ont péri. Les campagnes, auparavant si belles, sont aujourd'hui nues, appauvries, couvertes de sable, de décombres, de blocs de rochers, de pièces de bois; des fondrières se sont formées en beaucoup d'endroits; enfin ce pays opulent est passé tout à coup à un état de misère peut-être irréparable : on estime le dommage à 200 millions de réaux, ou 50 millions de francs.

Les habitans de Lorca regardèrent comme un effet de la justice divine que l'individu qui avait été chargé de la formation de cet établissement, celui auquel ils reprochaient toutes les vexations, l'objet de l'exécration de toute cette contrée, se trouvât alors, comme par hasard, à *Lorca;* il n'y faisait point sa résidence : il semblait pouvoir se sauver aisément; et cependant il fut poussé vers le danger par une main invisible; et, s'y précipitant, il y périt le premier.

Mœurs et sociétés. Cette entreprise et ses suites funestes sont une bien mémorable époque pour les habitans de Lorca; et leurs mœurs même en ont reçu une cruelle atteinte. On assure qu'autrefois le séjour de cette ville était assez agréable, qu'on s'y réunissait en société, qu'on y fréquentait les promenades, que tout y respirait la gaieté; mais, à présent, chacun reste chez soi; les promenades y sont désertes; les personnes tristes : on sent d'autant plus cette perte, que la douceur, la bonté, une sorte de bonhomie même, paraissent y faire le fond du caractère des habitans.

Promenades. Les promenades y rappellent encore le goût qu'on y eut pour ce genre de plaisir, et l'opulence

qui permit de les construire : leur beauté est peu commune. Elles sont composées d'un grand nombre d'allées, larges, longues, répandues entre la ville et la rivière, et disposées de manière qu'en se promenant on passe de l'une à l'autre. Plantées d'arbres très-élevés qui les ombragent, ceux-ci forment, dans quelques-unes, de magnifiques berceaux qui les couvrent entièrement; ils sont si épais, qu'en plein midi, au milieu de l'été, les rayons du soleil ne peuvent y pénétrer: on y trouve de grandes places ornées de bancs de pierre également ombragés. La vue y est embellie par la variété des terres qui les avoisinent : champs, prés, jardins, vergers, bosquets, s'y répètent de tout côté. On parcourt d'abord ces promenades avec un sentiment de plaisir; et bientôt une impression de tristesse succède, lorsqu'on s'y trouve seul.

On vient de construire à côté de ces promenades un chemin superbe, qui, par une étendue de 5 à 6 lieues, conduit au port de *las Aguilas;* il est solide, large, bordé d'arbres dans tout son trajet. On y entre par un pont qu'on vient de construire sur le Guadalentin; il est de trois arcades et orné d'une balustrade de fer.

Hommes célèbres. Lorca fut le lieu de la naissance de *Jean Azar*, qui écrivit sur la théologie, et mourut en 1613; du peintre *Jean de Toledo*, mort vers 1665, dont il reste des tableaux distingués; de *Balthazar Martinez*, peintre du troisième ordre, dont on voit d'assez bonnes peintures à fresque dans la chapelle du rosaire, église des dominicains de cette ville.

Les campagnes de Lorca sont belles; on les voit s'étendre à l'est par une espèce de bandeau de plusieurs

lieues de longueur; elles sont couvertes d'arbres si rapprochés qu'ils semblent une forêt immense : les peupliers, les oliviers, les mûriers, les arbres fruitiers de toutes les sortes, y rivalisent l'avantage de couvrir de leur ombre un sol riche et précieux, dont la fraîcheur entretient la fertilité. Des champs innombrables y étalent toute la richesse des plus abondantes moissons; des prairies multipliées y forment des tapis de la plus brillante verdure; des jardins cultivés avec soin s'y multiplient de toute part; des vergers propres et bien tenus embellissent ce vaste paysage; des maisons éparses et nombreuses y répandent la vie. On ne quitte ces lieux qu'à regret pour passer sur le sol aride et stérile qui les avoisine.

Route depuis Murcie *jusqu'aux* frontières du royaume de Valence, 3 lieues[1].

Murcie à	lieues.
Monte-Agudo, *village.*	1
El Cantillo, *hameau.*	» $\frac{1}{2}$
La Sierra de Orihuela, *montagne.*	1 $\frac{1}{2}$

Deux chemins conduisent de Murcie à la frontière du royaume de Valence: l'un, en sortant par la porte d'*Orihuela*, traverse une partie de la *Huerta*, et côtoie le plus souvent la rivière de *Segura*: il est impraticable en automne et en hiver; l'autre parcourt une partie de la *Huerta*,

[1] Route de Murcie à Valence et en Catalogne.

et passe au pied de quelques montagnes : il est praticable dans tous les temps; c'est celui dont il va être question.

On sort de Murcie par la porte Neuve; et, bientôt, on entre dans les vergers, qu'on traverse pendant une lieue, par des chemins remplis d'ornières et de coupures; quant à la vue, elle est toujours la même, et se borne à une grande quantité de mûriers, des terres semées en grains, mais d'un labour superficiel, et quelques mauvaises cabanes de terre, couvertes de paille et éparses, autour desquelles il n'y a pas un jardin potager, malgré l'abondance des eaux qui arrosent les terres. Après une lieue, on passe à *Monte-Agudo*, petit village qui paraît misérable, situé au pied d'une petite montagne escarpée; on aperçoit sur le sommet les ruines d'un château qui fut fameux autrefois par les siéges qu'il soutint et la résistance qu'il opposa. Cette montagne est calcaire; on y trouve beaucoup de fossiles.

On sort ici de la *Huerta*; on tourne autour de cette hauteur de *Monte-Agudo* (Mont-Pointu). On est pendant vingt minutes entre d'autres montagnes qui en sont comme des dépendances et qui se nomment de même. On trouve ensuite un prolongement de la *Huerta*, qu'on côtoie à la droite pendant dix minutes, tandis qu'on a les mêmes montagnes à la gauche; elles sont

absolument nues. On laisse à cent pas, à la droite, l'*Esparragal*, grand village long et étroit, situé au pied et sur le flanc d'une montagne du même nom, qu'il tourne en grande partie. On continue à marcher entre de petites montagnes, mais par un espace plus découvert, garni de temps en temps d'oliviers. On retrouve, à la droite, un nouvel échappement de la *Huerta;* peu après, on passe au *Cantillo*, hameau composé de quelques baraques. L'espace s'élargit et se boise; ensuite on se trouve au pied de la montagne de *Cavatellas*, qui est aride et nue; et on laisse, à 300 pas dans les terres, le village du même nom. En regardant ici en arrière, le coup-d'œil est superbe. En continuant la route, on passe au milieu des montagnes pour entrer dans un grand vallon, assez découvert, mais aride, cultivé en grains, avec quelques plants d'oliviers; il s'élargit à droite, et va s'ouvrir dans la *Huerta*, laissant apercevoir à un quart de lieue, à droite, le village de *Santo-Mera*. On traverse ce vallon pendant 40 minutes, et on parvient à la base de la *Sierra de Orihuela*; montagne grande, élevée, s'étendant au loin vers la séparation des royaumes de Murcie et de Valence.

On rentre cependant dans le pays de Murcie, après avoir fait onze lieues dans celui de Valence. Le premier forme un prolongement qui est comme enclavé dans le dernier; on quitte celui-ci

au-dessus d'*Elda*, sur la route de Valence; et on y rentre à la sortie de *Villéna*. On fait alors 3 lieues dans la province qui nous occupe, par une route dont on a donné la description lorsqu'il a été question du royaume de Valence. (*Voy.* t. II.)

Route depuis ALBACETE *jusqu'aux* frontières du royaume de Valence, 14 lieues[1].

ALBACETE, *ville*, à	lieues.
Venta del Rincon.	[illegible]
El Villar, *village*.	3
El Bonete, *village*.	2
Almanza, *cité*.	4
VENTA DEL PUERTO.	2

En sortant d'*Albacete*, on continue à suivre la plaine dans laquelle cette ville est située; l'on y trouve du blé, de l'orge et quelques pâturages secs : c'est sur cette plaine immense et parfaitement horizontale que les faiseurs de cartes, et M. Brué lui-même, malgré le dessin que lui avait communiqué M. Bory de Saint-Vincent, plaçaient des chaînes de hautes montagnes, pour faire suite aux Pyrénées, avant que le savant colonel eût signalé ce ridicule géographique, qui consistait à faire des monts de

[1] Route de Madrid à Valence.

la Péninsule un seul et même réseau. Après deux lieues, on aperçoit, sur la droite, le bourg et le château de *Chinchilla*, situé sur une éminence aride qui paraît dominer la plaine qu'on vient de parcourir. On trouve plus loin, entre, des éminences ou monticules nus et tristes, mais pas de montagnes. Une heure après, on arrive à la *Venta del Rincon*, maison isolée qui n'est pas une aussi mauvaise auberge que celles du reste du pays.

On suit la même route sur un terrain ingrat et dépeuplé; on passe, après 3 lieues, au village de *el Villar*, et, 2 lieues après, à celui de *Bonete*. Le terrain devient pierreux, couvert de bruyères et toujours désert; on parcourt les 4 lieues qui conduisent à *Almanza*, sans trouver d'autres habitations que quelques maisons éparses dans un canton pierreux et dépouillé. On traverse cependant un bois de chênes verts; et on côtoie, pendant environ une lieue, un bois de caroubiers.

ALMANZA, qu'on dit être l'*Almantica* des Romains, est une assez jolie ville, située dans une plaine, et contenant environ 6,000 habitans. Elle a une église paroissiale, un couvent de religieux franciscains, un couvent de religieuses augustines, un hôpital et un alcade mayor. Ses rues sont larges, et ses maisons assez agréables, quoique basses.

L'église paroissiale est grande, et n'est remarquable que par son portail ; il a deux corps d'architecture : le premier de 4 colonnes doriques, appuyées sur un nombre égal de pilastres, avec des niches entre les colonnes, et une Annonciation assez bien exécutée, sur la porte ; le second, de 4 colonnes ioniques, appuyées sur des pilastres du même ordre, avec une Assomption et les apôtres dans le milieu, mais d'une sculpture sans goût et sans dessin. La corniche du second corps supporte des candélabres bien travaillés, qui correspondent avec les colonnes. La seule industrie de cette ville consiste en la fabrication de toiles communes, ou toiles de ménage ; elles sont travaillées pour le compte de particuliers, par un grand nombre de tisserands qui ont leurs métiers chez eux.

On aperçoit de fort loin, au nord de cette ville, sur un monticule assez élevé, les ruines d'un ancien château, tandis qu'à un quart de lieue, à l'ouest, s'élève une montagne en forme de trapèze, à laquelle sa régularité, absolument symétrique, donne, de loin, l'apparence d'un énorme retranchement.

En sortant d'*Almanza*, on arrive à cette partie de la plaine qui fut, en 1707, le théâtre d'une bataille sanglante entre les armées combinées de France et d'Espagne, et les troupes portugaises, anglaises et allemandes, qui sou-

tenaient la cause de l'archiduc Charles. Cette victoire mémorable, que le duc de Berwick y remporta, et qui assura le trône d'Espagne à Philippe V, est consacrée par un obélisque d'environ 14 pieds de haut, surmonté d'un lion et porté sur un grand piédestal; on y monte par trois marches. On plaça sur chacune des quatre faces du piédestal des inscriptions en latin et en espagnol; mais on y employa une pierre si molle, que ce monument, d'ailleurs fort mesquin et d'assez mauvais goût, est déja dégradé: les inscriptions sont presque illisibles; le lion n'existe plus; et on lui a substitué une petite statue qui ne durera pas davantage. Cette plaine conduit à la montagne d'*Almanza*. Parvenu au sommet, on descend par ce col au port, d'où l'on découvre, en arrivant, un vallon d'un singulier aspect: la gauche en est déserte, sauvage et boisée, tandis que la droite, quoique également montueuse, est pittoresque et très-bien cultivée; enfin, on arrive à la *Venta del Puerto*, où finit le royaume de Murcie et commence celui de Valence.

Le chemin qu'on vient de parcourir, depuis *Albacete*, est construit assez récemment; il est large, beau, et fait la continuation du magnifique chemin qui conduit de Madrid et d'Aranjuez, par la Manche, jusqu'à cette même ville.

RÉSUMÉ STATISTIQUE DU ROYAUME DE MURCIE.

Population. Le royaume de Murcie ne s'est jamais bien repeuplé depuis l'expulsion des Maures; sa population est presque toujours restée à peu près la même. Ce pays est, ainsi qu'on l'a déja dit, rempli de montagnes, la plupart escarpées, sèches et arides, éparses ou enchaînées sur des plateaux desséchés, pierreux, stériles et presque partout incultes; les vallons sont les parties les moins arides; mais, quelle que soit leur fertilité, ils ne produisent guère sous la main peu industrieuse du cultivateur murcien.

Les *Campos,* c'est-à-dire ces plateaux qu'on peut qualifier de steppes brûlantes, n'ont guère d'habitans, quoique certaines parties de leur sol soient quelquefois excellentes; mais c'est la sécheresse et l'absence d'eau qui les calcinent. Le Murcien craint les travaux pénibles : il aime mieux se porter dans les *Huertas*, où la terre donne presque tout sans travail. Les *Huertas*, c'est-à-dire les vergers qui sont arrosés par la rivière de *Segura*, offrent un contraste frappant : tout y est habité; les cabanes s'y touchent, les peuplades s'y multiplient. Dans un espace de peu de lieues de long, sur une et demie au plus de large, elles renferment assez d'individus pour former plus du tiers des habitans de toutes les provinces.

Selon le dénombrement de 1787 et 1788, cette province n'avait qu'une population de 337,686 habitans. Ce nombre est peu proportionné à son étendue, qui est de 1,100 lieues carrées et pourrait en contenir le

double. La dernière évaluation, appelée *vecindat*, donne d'autres résultats, et porte la population qu'on a pu connaître à 383,226 ames, dont:

Curés	101
Prêtres séculiers	976
Religieux	2,000
Religieuses	646
Nobles	4,704
Avocats	168
Ecrivains	220
Etudians	902
Domestiques	6,408

Agriculture. Un sol sec et aride se trouve, dans le royaume de Murcie, à côté d'un terrain dont l'arrosage est facile et abondant; une terre qui paraît ingrate en avoisine une qui contient le principe le plus actif de végétation. La première est négligée comme pénible; et la seconde, produisant trop facilement, éloigne de l'agriculteur l'idée d'y apporter plus de soin, d'attention ou d'intelligence.

On a vu déja la description du superbe *Campo de Lorca;* celui de Carthagène ne lui est point inférieur : le fond en est une terre rougeâtre extrêmement productive; elle rend souvent 60 pour 1. La plaine d'*Albacete* est également fertile; celle de *Villena* ne lui cède en rien. On pourrait en citer quelques autres, riches en productions, comme on pourrait aussi en nommer quelques-unes absolument négligées, et qui seraient d'un bon rapport si elles étaient cultivées avec soin.

Avant d'entrer dans de plus grands détails sur les productions et le commerce du royaume de Murcie, il est à propos de dire quelques mots touchant des lieux qu'on y marquait à peine sur les anciennes cartes, et qu'on peut, en quelque sorte, dire avoir été révélés aux géographes par le colonel Bory de Saint-Vincent, duquel nous emprunterons ici quelques lignes.

« On peut considérer le royaume de Murcie comme le bassin de la *Segura*, cette rivière tortueuse, dont les premiers affluens coulent dans la partie la plus sauvage et la moins connue de la péninsule; de cette partie à peu près déserte, encore que fertile, presque partout assez bien arrosée, et dans laquelle cependant nous avions peine à reconnaître l'Europe, quand le hasard nous la fit traverser dans l'un de ses diamètres. On voit, partout où il y a de l'eau, verdoyer les plantes des pays chauds. L'on y cultive çà et là quelques rizières. La vigne réussit sur ceux des coteaux qu'on n'abandonne pas aux lentisques, aux philarias, aux sauges, aux astragales, aux cistes et aux romarins, et sur les cimes dépouillées par l'imprévoyance espagnole; mais, où quelques pins d'Alep, échappés à la destruction, indiquent qu'il exista des bois, le lynx guette le bouquetin rapide et l'épais mouflon; ce dernier animal, devenu si rare, qu'on n'en signalait plus l'existence qu'en Corse, est assez commun ici; et l'on ne traverse pas l'un des villages disséminés dans la contrée, sans y reconnaître les maisons nobles du lieu à quelque tête de mouflon qui en orne les façades misérables, à peu près comme dans la plupart des provinces de France, les gentilshommes campagnards décoraient jadis ex-

clusivement leur portail de quelque oiseau de proie crucifié, ou de bois de cerfs, attributs d'un antique lignage. Le Rio Mondo, dont on trouve la source contiguë à celle du Guadalimar, est le principal affluent de la Ségura; il coule d'abord vers le nord-est, et semble chercher le Jujar dans cette direction, comme s'il eût dû lui être plus facile de traverser ces immenses plaines qui en bordent la rive droite; mais forcé, non loin de *las Penas de San Pedro*, de changer de direction à angle droit, le Rio Mondo descend à travers les déserts vers Hélin, au sud-ouest, pour tomber, à vingt-cinq lieues de sa naissance, dans la Ségura, née des pentes septentrionales de la Sierra Suagra, ainsi que le rio Taybilla, qui, traversant également les hautes montagnes auxquelles la Ségura donne son nom, lui porte d'abondantes eaux. Nulle solitude n'est plus profonde que celle où circulent au fond de leur vallon, durant une vingtaine de lieues, les cours d'eaux dont il est question, lieux pourtant qui ne semblent attendre qu'une colonisation pour rendre à l'agriculture tout ce qu'elle en voudrait exiger. Quelques troupeaux de chèvres, broutant le cytise dans ces déserts escarpés, rappellent seuls au voyageur qu'ils sont enclavés dans le domaine de l'homme. Les rios de Moratailla, de Caravaca et Quipar, qui tombent successivement dans la Ségura par sa rive droite, présentent, dans quelques points de leur vallée, une culture accusatrice, puisqu'elle prouve que, si leur entière étendue n'offre pas les mêmes richesses en riz, en vin, en huile, en miel et en cire, la paresse des habitans du royaume de

Murcie est seule cause de la pauvreté dans laquelle ils gémissent.

« Au sortir de la riante Andalousie, après avoir traversé les plateaux incultes qui séparent cette heureuse contrée des rives sauvages de la Ségura, en arrivant à Chéégin, assez grande ville, dont le nom ne nous était pas même connu, nous nous crûmes redescendus dans les plus belles parties du pays de Grenade ou de Séville; et le corps d'armée dont nous faisions partie fut tout surpris de trouver en ce lieu, malgré l'abandon des habitans, des ressources énormes sur lesquelles aucune notion n'avait pu nous faire compter. Nous fûmes particulièrement surpris que l'excellente qualité de vins, dont la quantité parut inépuisable à nos soldats altérés, n'eût pas, dès long-temps, trahi l'existence d'une contrée dont la superstition seule avait donné quelques indices à la géographie. Chéégin n'est située qu'à une lieue de Caravaca, où les Espagnols s'étaient fortifiés dans un antique château, et qu'une image miraculeuse du Christ seule a fait connaître. Il suffit de porter au doigt quelque anneau qui ait touché cette image vénérable pour gagner des indulgences, et demeurer exempt d'un grand nombre de maladies. Voilà tout ce qu'on savait des parties supérieures du bassin de la Ségura. A partir du rio Quipar, ce fleuve ne reçoit plus un seul cours d'eau de la moindre importance jusqu'à son embouchure. Il ne traverse plus au fond d'un vallon, fertilisé par son cours, et passablement peuplé, qu'un grand espace de pays, tantôt uni, tantôt inégal, à la surface duquel quelques monts isolés sont jetés comme au hasard, où des graminées ri-

gides, dont on fait de la sparterie, couvrent seules un terrain désolé, où les ruisseaux n'ont point d'embouchures, enfin, où quelques étangs salés reproduisent autour d'eux les mêmes phénomènes dont il est question dans la description du Génil. Parmi ces ruisseaux sans embouchure, il faut surtout remarquer ce que dans le pays on appelle *Sangonera Avenidas de Lorca*. Au centre du lit de ce torrent est la petite ville qui lui donne son nom. Il descend du point culminant appelé *los Vertientes* (les versans), qu'on trouve sur le plateau nommé *Campo de Asnarès*, entre *las Sierras d'Oria* et de *Cullar*. Circulant de l'ouest à l'est, entre la *Sierra de Maria*, au nord, et la *Sierra d'Estantia*, au sud, sous le nom de *Rambla de Chicivel*, qu'il perd bientôt pour celui de *Rio de Velez*, il arrose l'un des villages de ce nom *Velez el Rubio* (Velez-le-Rouge), reçoit le *Rio Couro*, qui vient de l'autre Velez, *Velez el Blanco* (le blanc), prend le nom de *Guadalentin* jusqu'à Lorca, où le traverse la route de Lombréras. On peut suivre son lit jusque vers la Ségura; mais ce lit, presque à sec, n'offre de courant que par des crues subites, ce qui lui mérita son nom d'*Avenidas* (crues); et les cultivateurs du canton qu'on appelle la *Huerta de Murcia* (le Jardin de Murcie), s'emparant de ces eaux, la plupart du temps accidentelles, à une lieue environ du point où l'on chercherait en vain leur canal et leur embouchure, en ont tellement profité pour leurs arrosemens, que l'embouchure et le canal se sont totalement effacés.

« Le long de la Ségura, dans cette partie mitoyenne de son cours qu'on appelle *Val de Ricote*, le voya-

geur se croirait dans un nouvel Eden : c'est un verger continuel d'orangers, de cédrats, de limons, de grenadiers, qui donnent une quantité de fruits suffisans pour la consommation locale et pour l'exportation. On y parcourt des bois de mûriers; le figuier perce les fentes des rocs; et la végétation la plus vigoureuse brille partout où le moindre suintement d'eau vient humecter le sol et la pierre elle-même. » M. le colonel Bory de Saint-Vincent ajoute que les côtes abondent en poissons, que dans certaines parties du pays on cultive l'anis en grand; enfin, qu'il est plusieurs cantons de montagnes, vers les confins du royaume de Valence et aux sources de la Ségura principalement, qui sont assez bien pourvus de forêts pour fournir des bois de constructions navales que consomme le port de Carthagène. D'autres cantons déserts, des plaines abandonnées, offrent des solados, ruisseaux sans embouchure, dont plusieurs alimentent des étangs. L'un de ces lacs, dit toujours le même auteur, situé non loin de Villéna, et qui n'a pas moins de trois lieues de circonférence, présente absolument les mêmes phénomènes que celui dont il sera fait mention quand il sera question du bassin du Génil; il donne de grands revenus; et le sel, qui s'y cristallise naturellement, est affermé par l'état à des étrangers qui l'exploitent, à la condition de l'exporter.

Le long de la côte, on rencontre le petit port de las Aguilas, défendu par quelques fortifications, et Almazaron, des environs duquel se tirent d'immenses quantités d'une terre bolaire rouge, appelée en castillan *almagro*. On se sert de cet almagro pour polir

les glaces, et pour accommoder le tabac d'Espagne, auquel son mélange donne cette couleur qui ne le caractérise pas moins que sa finesse: on mêle l'almagro jusque dans la poudre de piment, employée dans la cuisine pour donner de la couleur et du liant aux sauces. Selon le traducteur espagnol de notre première édition de l'Itinéraire, qui ajouta quelques particularités à notre texte, en compensation de certaines vérités qu'il en supprima, par respect sans doute pour les préjugés de son pays, le port des Aiguilles, situé à une lieue du château de *Terreros*, où commencent les frontières maritimes du royaume de Grenade, est défendu par quatre batteries qui en font un lieu de sûreté. Il est fort bien situé pour le commerce de la baryte, de la soude et de la sparterie; il contient une soixantaine de maisons assez bien bâties. Dans les excavations qui se firent, en 1726, sous les restes d'antiques monumens qui confinent à Mole, on trouva diverses monnaies du temps de la fondation d'une ville antique, que l'on croit avoir été Urci (v. p. 58); une de ces médailles représentait un personnage dont la tête était ceinte d'un laurier, avec ces lettres autour: ELUHLCOHSTRUTIUSVORCUES; et au revers était une idole: cette monnaie se conserve dans les archives de la cité de Lorca.

Arrosement et productions. Le royaume de Murcie est, comme on a pu en juger précédemment, un pays très-sec, la *Ségura* étant la seule rivière considérable qui l'arrose. Son lit est cependant trop bas quelquefois pour que ses eaux puissent être conduites au loin dans l'intérieur des terres; de sorte que le climat de

cette province est très-chaud; les étés sont brûlans, et les terres dévorées par un soleil sans nuages. Malgré cela, le sol y est très-productif; dès qu'il y pleut, la culture la plus négligée lui suffit pour récompenser les travaux du cultivateur; son rapport est même prodigieux lorsque les pluies ont duré plus qu'à l'ordinaire. On y trouve aussi quelques eaux éparses, quelques fontaines, quelques petits ruisseaux : les Maures avaient soin de les ramasser et de les contenir dans des réservoirs; ils savaient les distribuer avec art pour l'arrosage de leurs terres; mais ces réservoirs sont presque tous détruits : on en voit encore un en sortant de *Lebrilla*. On a cité le résultat du bassin de *Lorca*, qui fut construit à leur exemple, et qui était sans doute d'une trop immense étendue. Il reste encore, dans cette province, d'autres monumens de l'industrie des Maures dans l'art de contenir les eaux, de les conduire et de s'en servir pour arroser leurs terres. Deux grands réservoirs, construits avec assez de solidité pour résister aux injures des siècles, se conservent encore en entier, depuis 6 à 700 ans, près de la ville de Murcie; il y reste aussi quelques-uns de leurs canaux; et ils servent encore à l'arrosage d'une portion de la *Huerta* dans une étendue de 4 lieues et demie.

On avait projeté, il y a environ 30 ans, un canal qui devait occuper une portion de la partie méridionale et orientale du royaume de Murcie; il devait servir à rafraîchir beaucoup de petites plaines, principalement du *Campo de Lorca* et du *Campo de Carthagène*. Ce projet était superbe, et aurait répandu la plus grande

opulence dans toute cette province : il fut commencé, et bientôt abandonné.

Le Murcien cultive, suivant la tradition de ses pères : il trace des sillons à fleur de terre, il sème ou il plante toujours la même chose; il recueille et se repose, sans penser qu'il pourrait mettre encore à profit le même sol, en attendant le temps où sa routine l'oblige à recommencer. Il ne connaît pas encore l'art de l'arrosage; il conduit les eaux sans apprécier ni le temps où il doit en faire usage, ni la quantité qu'il doit en distribuer, ni les parties qu'il doit préférer, ni la durée qu'il doit donner au séjour de ces eaux, selon les variétés de l'atmosphère, la qualité du sol et le genre des productions.

On s'attendrait à trouver cette belle *Huerta* de Murcie couverte de productions agréables, à y voir les légumes de toutes les espèces, à y rencontrer l'oranger, le grenadier, le limonier et l'anana. Tout cela a existé lorsque ce terrain appartenait à des peuples que l'on nomme *barbares :* aux Maures, qui furent les agriculteurs les plus intelligens que l'Espagne ait jamais eus. Tout cela existe encore dans une portion du même sol, qui n'appartient point aux Murciens, mais à des Valenciens et aux habitans du territoire de *Orihuela*, leurs voisins, desquels ils achètent les denrées qu'ils pourraient et devraient recueillir en abondance, et vendre à leur tour. Aussi les fruits et les légumes qui se consomment à Murcie viennent presque tous d'*Orihuela*, dans le royaume de Valence.

On ne voit guère que du blé et des mûriers dans la *Huerta;* à peine y trouve-t-on quelques légumes ou

herbages, et pas un arbre fruitier. On les cultive dans les *Campo de Lorca* et de *Carthagène*, à *Lebrilla*, à *Tutana*, à *Albacete* et à *Villena*.

Le *blé* fait donc la principale production du royaume de Murcie : c'est du froment dans quelques parties, du seigle dans d'autres. La récolte en va, année commune, à 1,200,000 fanegas, qui produisent environ 38,400,000 réaux de veillon, ou 9,600,000 francs. Ceci est pour les années où la récolte est au-dessus de la médiocre; dans les années fort sèches la quantité de blé que cette province recueille ne suffit point à ses besoins. Le blé de la *Huerta* est le plus beau quand il est frais; mais il se ride à mesure qu'il se dessèche : il perd beaucoup de son poids, et donne plus de son que de farine. Le blé des cantons secs se conserve mieux; il est plus savoureux et plus pesant, contenant plus de farine : cette différence peut provenir de ce que le premier est trop humecté par un arrosage trop fréquent. La culture de l'orge y est très-étendue, principalement dans les territoires de *Carthagène*, *Lorca*, *Caravaja* et *Albacete*; on en évalue la quantité, année commune, à 380,000 arobes ou 95,000 quintaux; ce qui, à 26 réaux le quintal, donne un produit de 9,880,000 réaux de veillon, ou 2,470,000 francs.

La *soude* fait un objet également important. On estime à 200,000 quintaux la quantité qu'on en recueille tous les ans. On la vend ordinairement 50 réaux ou 12 francs cinquante centimes le quintal; il en résulte un produit de 10,000,000 réaux de veillon, ou 2,500,000 francs.

Les *vignes* se trouvent à *Carthagène*, à *Sar*, à *Jumilla*, à *Alhama*, à *Villéna*, dans plusieurs autres endroits, et surtout dans le territoire d'*Albacete*, qui en donne plus que tout le reste du Murcie, puisqu'on évalue à 800,000 arobas, ou 200,000 quintaux, la quantité de vin qu'on y recueille tous les ans, tandis que celui de tous les autres territoires va à peine à 120,000 quintaux; cette dernière quantité ne fournirait pas le vin nécessaire à la consommation des habitans pour les deux tiers de l'année. Le quintal de ce vin s'estime ordinairement à 5 francs; il en résulte un produit de 6,400,000 réaux, ou 1,600,000 francs. Ce vin est liquoreux, mais chargé, épais et dur; peut-être cela vient-il de la manière de le faire. Le territoire de Carthagène donne le meilleur; il donne aussi un vin de liqueur qui est agréable et délicat, de la même qualité que celui d'*Alicante*, qu'il égale en bonté.

On recueille le spart, principalement dans la contrée de Carthagène, qui, sous les Romains, en était tellement couverte, que, selon Pline, il fournissait la matière du lit, des habits, des souliers et du feu pour le peuple. C'est de là que Carthagène avait reçu le nom de *Carthago Spartaria;* il sert encore aujourd'hui à faire des souliers. Quoique la récolte en ait beaucoup diminué, elle fait cependant encore un objet assez considérable pour fournir à une branche d'exportation.

Le *safran* est encore un objet assez important; on le cultive dans quelques parties du Murcie, mais principalement dans le territoire d'*Albacete;* on en re-

cueille environ 150 quintaux tous les ans, à raison de 60 réaux ou 15 francs la livre, ce qui fait un produit d'environ 900,000 réaux de veillon, ou 225,000 francs.

On fait quelquefois plusieurs lieues dans ce royaume sans apercevoir d'arbres; ceux qu'on rencontre sont peu variés: ce sont des mûriers et des oliviers, par-ci par-là quelques peupliers; les chênes verts y sont plus multipliés; il y a même des parties où ils sont assez nombreux. Un bois de caroubiers couvre les approches d'*Almanza*. Du reste, quelques palmiers, orangers et citronniers sont épars, et en si petit nombre, qu'ils ne peuvent faire un objet de revenu. Il y a des bois de pins dans les montagnes.

Les *oliviers* sont pourtant assez communs à *Jumilla*, à *Lorca*, etc.; il y en a moins à *Molina*, à *Lebrilla*, à *Alhama*, à *Tutana*, au *Cantillo*, etc. L'huile en paraît mauvaise, et cela dépend d'un vice dans sa fabrication. On en fait ordinairement environ 160,000 arobas tous les ans[1], lesquelles, à raison de 36 réaux de veillon, ou 9 francs chacune, rendent 5,760,000 réaux de veillon, ou 1,440,000 francs. Cette huile n'est point assez abondante pour fournir aux besoins de la province.

Les *mûriers* sont encore plus multipliés; il y en a considérablement à *Lebrilla*, *Tutana*, *Alhama*, *Lorca*; la *Huerta* de Murcie en est couverte. On n'y voit presque point d'autres arbres; ce qui est d'une monotonie fatigante, et qui diminue aux yeux de l'étran-

[1] C'est l'aroba de Castille, laquelle, pour l'huile, équivaut au poids de marc de 25 livres.

ger la beauté des campagnes. Tous sont des mûriers blancs, qu'on taille ou émonde chaque troisième année : ils sont d'un produit immense par rapport à la grande quantité de vers à soie qu'on élève; on y file environ 500,000 livres de soie tous les ans, qui se vend ordinairement 50 réaux, ou 12 francs cinquante centimes la livre pesant. On peut donc évaluer le produit total à 25,000,000 de réaux, ou 6,250,000 francs.

Le *chanvre* est d'une qualité supérieure; sa culture y devient d'autant plus aisée, que l'eau y est très-abondante. Elle y est cependant négligée; et la quantité qu'on en récolte est peu considérable.

Pâturages. Plusieurs des montagnes du royaume de Murcie sont couvertes d'excellens pâturages; mais ils deviennent comme inutiles : cette province a très-peu de vaches, et peu de troupeaux de bêtes à laine. Ce serait cependant un objet bien important, surtout pour la *Huerta,* où le sol, continuellement lavé par des arrosages, aurait besoin d'être fumé souvent.

Voici quels étaient les produits du royaume de Murcie vers le commencement du siècle. On ne sait point quelles innovations ont pu avoir lieu dans le tableau qui suit; mais il est à croire que nul article ne s'y est beaucoup élevé.

On remarquera qu'il y manque quelques objets dont il était difficile de connaître le produit, tels que le vin de liqueur de Carthagène, le spart, le chanvre et les légumes.

TABLEAU DES PRODUCTIONS DU ROYAUME DE MURCIE.

Productions.	Leurs quantités.	Valeur en réaux de veillon.	LEUR PRODUIT en réaux de veillon.	LEUR PRODUIT en francs.
		la liv.	réaux.	fr.
Vin......	320,000 quint..	20	6,400,000	1,600,000
Safran....	150 quint..	60	900,000	225,000
Soie......	500,000 livres..	50	25,000,000	6,250,000
Blé.......	1,200,000 faneg..	32	80,000,000	20,000,000
Huile.....	160,000 arobas.	36	5,760,000	1,440,000
Orge	95,000 quint..	26	9,880,000	2,470,000
Soude	200,000 quint..	50	10,000,000	2,500,000
			137,940,000	34,485,000

Fabriques et manufactures. Ce pays pourrait avoir les matières premières de quelques manufactures qui, alors, deviendraient intéressantes. Ainsi qu'il a été dit, le chanvre y réussit supérieurement dans les parties où on le cultive; il est doux et souple, il a les fils longs et substantiels. Le lin y réussirait également; on pourrait en faire des toiles aussi belles que bonnes. Cette branche, inconnue dans le Murcie, y introduirait

un genre d'industrie solide, qui accoutumerait le peuple à s'occuper, qui alimenterait beaucoup de pauvres, et qui y porterait des sommes d'autant plus considérables, que les belles toiles employées par les Espagnols viennent des pays étrangers. On ne fait en Murcie que la toile de ménage, qu'on expose en vente dans les marchés. Il n'y a aucun établissement en grand; on la fabrique principalement à *Villena*, à *Almanza* et dans les environs de Murcie.

Cette province a les matières premières d'autres manufactures non moins importantes. C'est d'abord cette quantité prodigieuse de vers à soie qu'elle élève, et dont elle ne profite pas; elle vend la plus grande partie des soies aux provinces voisines, et fait venir les soieries des manufactures étrangères, tandis qu'on pourrait les fabriquer dans le pays, et en faire un objet d'exportation considérable. La ville de Murcie est la seule où l'on en mette en œuvre une petite quantité; on y fabrique quelques soieries légères, principalement des taffetas, du velours, mais d'une qualité inférieure; et toute cette fabrication est réduite à un petit nombre de métiers. La quantité des rubans de soie est plus considérable; on y compte jusqu'à 1,200 métiers; mais ces rubans sont mal teints et mal lustrés. On prépare aussi les soies, on les file, on les tord; il y a même une jurande et un grand nombre de maîtres pour cette dernière opération, et, malgré son importance, ils la font sans être soumis à aucune inspection, et chacun agit comme bon lui semble; il en résulte des soies mal préparées, filées inégalement : on rassemble les fils sans aucune mé-

thode : tantôt plus, tantôt moins ; on les tord ensuite inégalement ; aussi ces soies sont peu propres à faire de belles étoffes ; et, par là, ce commerce de Murcie commençait à perdre. Le gouvernement sentit cet inconvénient : il voulut y subvenir par une méthode soumise à des règles particulières ; il forma un grand établissement qui fut dirigé par un homme habile ; il accorda l'entreprise à un étranger qu'il aida par des priviléges et de l'argent ; mais son espérance fut trompée, les fonds divertis et l'établissement culbuté. Depuis, il a été relevé par un corps des *Gremios* de Madrid : on y file la soie, on l'assemble et on la tord. La filature, et ce qui en dépend, occupe, pendant presque toute l'année, environ 1,200 personnes de tous les âges. Cet établissement a fait quelque bien ; il a animé et étendu la culture des vers à soie dans tout le Murcie ; il retient dans l'Espagne une grande quantité de matières premières qu'on exportait à l'étranger, et qu'on rapportait en Espagne après les avoir ouvrées ; car on y a joint une manufacture de soieries dans le genre de celle de *Talavera de la Reyna*.

Les autres manufactures du royaume de Murcie sont peu importantes. On fabrique du savon à Villena et à Murcie ; il fournit à une petite partie de la consommation. On fait de la poterie de terre à Murcie ; elle ne fournit presque qu'aux besoins de cette ville et de son voisinage.

On fait, à *Albacete*, de la coutellerie qui est assez renommée, mais qui ne mérite cependant point la sorte de réputation qu'on lui a faite. Cette coutellerie

reste en partie dans le pays, est transportée en partie dans les contrées voisines : l'exportation est d'environ 480,000 réaux, ou 120,000 francs.

On brûle des eaux-de-vie à *Sar* et à *Villéna;* cet objet est médiocre. On a déja dit que le spart s'y travaillait ; on en fait des souliers, des nattes, des paniers, des tapis, des cordes et des couvertures pour les ballots et autres. C'est l'ouvrage des particuliers dans leurs maisons ; les paysans s'en occupent beaucoup dans leur désœuvrement à la campagne. Murcie a une raffinerie de salpêtre et une fabrique de poudre à canon, l'une et l'autre très-considérables et pour le compte du roi.

Commerce. Le royaume de Murcie pourrait faire un commerce actif assez important, d'après tout ce qui a été précédemment expliqué, et qu'on ne rappellera pas ici. La situation de cette province sur la mer, et ses deux ports de *Carthagène*, et de *las Aguilas*, le favoriseraient beaucoup pour l'extérieur ; mais le mauvais état des chemins nuirait à son commerce intérieur avec les autres provinces de l'Espagne. D'ailleurs ses denrées sont en trop petite quantité pour étendre et soutenir un commerce au-dehors, puisqu'il faut, au contraire, pourvoir aux besoins de ses habitans. Beaucoup de fruits, d'herbages et de légumes lui viennent du royaume de Valence ; le blé, dans les années de mauvaise récolte, est au-dessous du médiocre, et ne lui suffit point ; alors elle en reçoit d'ailleurs. On a expliqué qu'il en était presque de même pour le vin. Les objets de commerce s'y réduisent donc aux suivans : la coutellerie, qui passe dans le royaume de Valence, la Nouvelle-Castille et la

Manche, dont l'exportation est d'environ 120,000 francs, et les rubans de soie, qu'on transporte pour la plus grande partie à Madrid, et qui rapportent, tous les ans, à peu près 50,000 francs. Il sortait autrefois du royaume de Murcie une grande quantité de spart en rame qui passait à l'étranger; mais on a mis tant d'entraves à sa sortie, que cette branche est entièrement tombée. On n'exporte plus que celui qui est travaillé: on le vend dans la Manche et dans la Nouvelle-Castille, surtout à Madrid. On évalue cette exportation, tous les ans, à environ 400,000 réaux, ou 100,000 francs. On recueille environ 800,000 arobas, ou 200,000 quintaux de vin d'*Albacete,* dans les années ordinaires ; il s'en consomme le quart dans le pays, et il en passe à peu près 600,000 arobas, ou 150,000 quintaux à Madrid, sous le nom de *vin de la Mancha:* ce qui est un objet de 3,000,000 à 3,150,000 réaux, c'est-à-dire de 750,000 à 787,500 francs.

Le vin de liqueur de Carthagène passe, en partie, dans les pays étrangers, mais en petite quantité; il n'est point assez connu, quoiqu'il ne soit point inférieur au vin d'Alicante, qu'il peut remplacer. La plus grande partie de la soie s'exporte; il ne se consomme dans le Murcie qu'à peu près 60,000 livres pesant; le surplus passe à Tolède, à *Talavera de la Reyna*, et autres villes de l'Espagne; il en résulte un produit de 5,500,000 de francs. Dans les années de récoltes au-dessus des médiocres, on peut évaluer à 400,000 fanegas la quantité de grains de trop, et qu'on exporte dans d'autres provinces; c'est un

objet de 12,000,000 de réaux, ou 3,000,000 francs, lequel, par rapport à la variété de ces récoltes, peut être réduit, année commune, à la moitié de cette somme. L'orge qu'on y recueille se consomme en grande partie dans la province même; on porte seulement à 200,000 arobas, ou 50,000 quintaux, ce qui en sort ordinairement tous les ans, et qu'on transporte en Catalogne et en Andalousie, par mer : ce produit est d'environ 325,000 francs.

La soude est exportée dans les pays étrangers, ce qu'on estime produire 2,000,000 et demi de francs. On recueille beaucoup de safran. *Albacete* en fournit tous les ans pour 40 ou 50,000 pézos, équivalant à 150 ou 187,500 francs. Une partie est consommée dans le royaume de Murcie, et les deux tiers passent dans la Manche, la Castille et le royaume de Valence; ce qui donne un produit de 112,500 francs. En ajoutant ici les opérations nécessaires pour la préparation de la soie qui sort du royaume de Murcie, elles peuvent faire pour le tableau actif du commerce, par chaque année, estimée au plus bas, une somme de 880,000 francs.

Cette province a, tous les ans, trois grandes foires : elles se tiennent dans le mois de septembre, à Murcie, à Lorca et à Albacete; elles durent plusieurs jours. Les deux premières furent autrefois, dit-on, assez brillantes : elles ont beaucoup déchu. La dernière s'est mieux soutenue : la vente des bestiaux en fait le principal objet.

TABLEAU DU COMMERCE DU ROYAUME DE MURCIE.

OBJETS de commerce.	LEURS quantités.	LEUR PRODUIT en réaux de veillon.	en francs.
Coutellerie.....	....	480,000	120,000
Rubans de soie..	....	200,000	50,000
Spart ouvré ou brut.........	....	400,000	100,000
Vin d'Albacete..	150,000 quint.	3,000,000	750,000
Soie..........	440,000 livres.	22,000,000	5,500,000
Blé...........	200,000 faneg.	6,000,000	1,500,000
Orge	50,000 quint.	1,300,000	325,000
Soude.........	200,000 quint.	10,000,000	2,500,000
Safran	125 quint.	240,000	60,000
Main - d'œuvre pour la préparation de la soie exportée......	....	3,520,000	880,000
		47,940,000	11,785,000

Il résulte pourtant que le commerce actif du royaume de Murcie est assez intéressant, sans être considérable : mais aussi cette province a un commerce passif qui doit en détruire les avantages : elle reçoit du dehors la viande, bœuf et mouton, presque tous les fruits, une grande partie de légumes et herbages, un peu d'huile, quelquefois du blé; dans les années au-dessous des médiocres, une assez grande quantité de vin, les épiceries, presque toutes les toileries, tous les draps et lainages, la plupart des soieries, les dorures, les quincailleries et tous les objets de luxe : ces derniers sont de peu d'importance, le luxe y étant très-borné. Malgré cela, le commerce actif excède encore beaucoup le passif : il rapporte annuellement quelques richesses au pays. Mais cette observation rend plus inconcevable la manière dont on y vit : loin d'annoncer l'opulence, même une sorte d'aisance seulement, elle présente de toute part une image de privations, de gêne et de détresse.

Chemins, charrois et auberges. Les chemins, dans cette province de l'Espagne, sont presque tous ce que la nature les a faits. L'art n'a rien employé pour adoucir l'escarpement des montagnes qu'il faut gravir à tous les momens : on doit traverser des gorges où rien n'a été prévu pour en diminuer les désagrémens. Il faut marcher souvent sur le marbre et sur un roc couvert d'inégalités : on n'a seulement pas pensé à y jeter un peu de terre. Il y a, à la vérité, des parties de chemins moins difficiles; lorsqu'ils traversent les vallons et les plaines : ils sont unis et solides, tels

celui qui conduit d'*Albacete* à *Pozo de la Canada;* celui qui traverse des vallons, en suivant la grande route d'Albacete à Murcie; celui aussi qui traverse la plaine de *Betlem*.

Les chemins qu'on trouve dans la *Huerta,* aux environs de Murcie, sont à peine frayés; les deux qui conduisent de cette ville à *Orihuela*, quoique sur un terrain uni, sont étroits, mal tenus, coupés par des ornières profondes : l'un d'eux est même tellement boueux, et si peu défendu des incursions de la rivière, qu'il est impraticable en automne et en hiver.

Cette province a cependant quelques chemins qui sont très-beaux, comme celui qui conduit de *Molina* à *Murcie;* il traverse des montagnes coupées et ouvertes exprès : il est large, uni, bien tenu; les montées y sont très-adoucies. A la *Torre de Espinardo,* il devient encore plus beau : il traverse ici la *Huerta* par une ligne droite jusqu'aux portes de la capitale; il est élevé en forme de chaussée. Le chemin de cette même capitale à Carthagène est également bon, à un intervalle près, où il n'est point continué. Enfin, celui de *Lorca* au port de *Las Aguilas,* et dont il a déja été fait mention, est d'une solidité peu commune.

Quelques carrosses, des calèches, *des volans*, forment, dans la province de Murcie, les voitures des voyageurs. Les charrettes de transport y sont traînées par des mules, attelées de deux en deux. Les paysans ont de petites charrettes qu'ils font traîner par des bœufs. Les petits chariots y sont assez multipliés; ils n'ont souvent que des ânes pour attelage. Les ânes sont ici très-utiles et fort employés; on s'en sert pour

porter les fardeaux dans l'intérieur des villes, dans les campagnes, même à des distances assez éloignées. Il part tous les jours de Murcie des troupes de ces animaux qui font continuellement le voyage de cette ville à Madrid, avec des charges souvent très-pesantes.

Il n'y a guère de ce qu'on peut appeler auberges, dans le pays de Murcie, qu'à Carthagène, où on en trouve trois qui sont assez bonnes, et servies à la française. Partout ailleurs, on ne trouve que des *posadas*, presque toutes mauvaises; les plus pitoyables, après la *Venta de Roman*, sont celles de la ville capitale de Murcie; celle d'Albacete est la plus supportable.

Histoire naturelle. Le royaume de Murcie offre un vaste champ à défricher pour l'histoire naturelle; c'est une carrière toute neuve où aucun naturaliste n'a tenté de pénétrer. On n'a rien fait pour la connaître à fond, quoiqu'elle mérite les recherches des personnes instruites dans cette science. Les montagnes doivent renfermer des richesses dont on ne doit pas s'occuper d'une manière superficielle; mais il est bien pénible de parcourir ce pays pendant les chaleurs violentes de l'été, surtout pour un étranger qui n'y est point accoutumé.

On assure que ces montagnes sont couvertes de plantes médicinales, et que, parmi les animaux qui les habitent, il y a des sangliers au *Pinar* et sur la *Sierra de Carascoy*: celle-ci paraît être la plus élevée.

On trouve des mines de plomb près du village de

los Alumbres, et près de *Lorca;* celle-ci fut exploitée autrefois.

On aperçoit les vestiges d'une ancienne mine de cuivre près de *Lorca*.

On voit également des vestiges d'une mine, qu'on dit avoir été très-riche en argent; ils sont près d'*Almazarron*, sur la chaîne des montagnes qui courent vers la mer, du côté de Carthagène.

On trouve une mine de soufre qui paraît très-abondante, près de *Hellin*; tandis qu'un terrain, aussi sulfureux, se prolonge par un espace de quatre lieues près de *Calasparra*.

Un bol, assez semblable au bol d'Arménie, abonde près de *Fortuna*.

Les environs de Murcie et les vallées voisines de *Lorca* contiennent beaucoup de terres nitreuses, ou chargées de nitre. Il existe encore des vestiges évidens de deux mines d'alun qui furent exploitées autrefois : l'une est dans une crypte, ou caverne, sur une montagne voisine de Carthagène; l'autre dans une carrière de marbre, près du hameau d'Alum, à une lieue de la montagne où est la *Cueva de San Juan*, dont il va être parlé, entre cette montagne et Carthagène.

On trouve de l'alun de plume, ou faux amiante, près du village d'*Almanzarron*, dont la situation a été déja indiquée.

Une partie de la montagne de *Monte Agudo*, située entre Murcie et Orihuela, est couverte de fossiles de différentes espèces.

Quelques collines, entre Murcie et Mula, sont d'un grès roux qui se décompose en terres grenées.

La montagne où est la *Cueva de San Juan* est couverte de rochers de chaux ferrugineux, parsemés de cristaux de roche blancs, rouges et bleus.

Les environs du village d'*Almanzarron*, situé sur la chaîne de montagnes qui se dirige vers la mer, près de Carthagène, sont remplis d'une terre rouge, fine et sans sable; on s'en sert pour polir les glaces de la manufacture de Saint-Ildephonse, et pour saumurer le tabac d'Espagne qu'on fabrique à Séville. On la mêle avec la poudre de cette plante; elle en fixe la volatilité, en même temps qu'elle lui donne la couleur et la douceur au tact et à l'odorat.

On trouve du cristal de roche sur deux montagnes, dont l'une est à l'est, l'autre à l'ouest de Carthagène, près des carrières de marbre mêlé d'ardoise.

Les marbres sont peu variés dans le royaume de Murcie; on en trouve mêlés d'ardoise sur les deux montagnes indiquées ci-dessus, un marbre varié près du hameau d'Alum, et de grandes masses de marbre blanc veiné de rouge, qui s'étendent depuis le milieu jusqu'au sommet d'une montagne très-élevée, sur les frontières du royaume de Grenade, au nord-est.

On connaît huit cryptes dans cette province: une près de Carthagène, où l'on voit des vestiges d'une mine d'alun, et où l'on trouve quatre sources d'eau thermale; une sur une montagne voisine de la mer, entre Carthagène et Murcie; cinq très-profondes dans

le territoire de Murcie, et une dans une montagne élevée à trois lieues de Carthagène; celle-ci est appelée *Cueva de San Juan* : on y trouve beaucoup de palmistes. On regarde, quoique sans aucune vraisemblance, les cinq cryptes du territoire de Murcie comme des restes d'anciens volcans, et la dernière comme une ancienne mine; mais elle paraît être une excavation naturelle.

On trouve un marais salant près de *Villéna;* il a deux lieues de circonférence, et fournit beaucoup de sel.

Le royaume de Murcie a quelques eaux minérales froides, peu connues et peu importantes. Il y a plusieurs eaux thermales, savoir : quatre sources dont on ne fait aucun usage; elles sont dans la crypte dont on vient de parler. — Les eaux de *Mula,* à sept lieues de Murcie; elles ont des bains mal tenus et éloignés du village; les malades y logent dans des baraques. — Les eaux de *Fortuna*, à quatre lieues de celles d'*Archena;* on y prend des bains dans un grand bassin commun à tout le monde; on en use aussi en boisson. — Les eaux d'*Alhama*, à six lieues de Murcie, à un quart de lieue à la droite du chemin qui conduit de Murcie à Lorca; elles sortent au pied de la montagne; on prend le bain en commun dans un grand bassin, placé au milieu de la ville du même nom. Ce bain est garni de degrés dans son intérieur; c'est un ouvrage mauresque. — Les eaux d'*Archena*, à quatre lieues et demie de Murcie, la source est à un quart de lieue du village; elle est abondante et très-chaude : il y a des bains qui ont été fameux sous les Arabes; ils le

furent vraisemblablement sous les Romains. On y découvrit, il y a quelques années, en creusant pour faire un bassin, les ruines d'un grand édifice, avec des restes de colonnes et une inscription romaine. Cerdan, médecin à *Villéna*, écrivit, en 1760, sur les eaux d'*Archena;* mais elles n'ont jamais été soumises à aucune analyse : les médecins y envoient leurs malades sans savoir pourquoi; ils les recommandent principalement dans les paralysies et les douleurs rhumatismales; ils les conseillent indifféremment dans toutes les maladies chroniques.

Animaux sauvages. Les animaux sauvages du royaume de Murcie sont ceux qu'on trouve dans le reste de la péninsule, à l'exception des ours qu'on n'y a jamais vus, non plus que les loups, à la place desquels le lynx fait la guerre aux troupeaux. On a vu (page 80) que le mouflon, qu'on regarde comme la souche du mouton domestique, s'y trouve encore; au sujet de ce rare quadrupède, nous lisons dans le bel article *Mouton*, dont le digne fils du célèbre professeur Geoffroy de Saint-Hilaire enrichit le Dictionnaire classique d'Histoire naturelle (chez Rey et Gravier, et Baudouin frères), le passage suivant : « Le mouflon était bien connu des anciens; il paraît avoir été désigné par les auteurs grecs sous le nom d'*ophion;* et il est très-clairement indiqué dans les écrits de Pline et de Strabon sous celui de *musmon*. L'historien latin le rapproche avec raison de la brebis domestique, et ajoute qu'il produit avec ce dernier animal des métis connus sous le nom d'ombres (*umbri*); il nous apprend en outre que, de son temps, l'espèce habitait

l'Espagne, et principalement la Corse. Ce fait, annoncé par Pline, ne doit pas être omis; car elle existe encore aujourd'hui dans les mêmes lieux, malgré l'opinion des naturalistes qui ne lui attribuent pour patrie que les montagnes de la Grèce et celles de la Corse, de la Sardaigne, ou quelques autres îles méridionales de l'Europe, et quoiqu'on pense généralement qu'il n'y a plus aujourd'hui de mouflons dans aucune partie de l'Espagne. En effet, le contraire se trouve parfaitement démontré; notre confrère Bory de Saint-Vincent ayant vu et même tué plusieurs individus dans la péninsule, et particulièrement dans les parties méridionales de la région qu'il désigne sous le nom de *climat africain;* l'espèce est même abondamment répandue dans le royaume de Murcie, ainsi que nous l'apprend, dans son Résumé de Géographie, le célèbre naturaliste auquel nous empruntons ce fait remarquable.»

Climat. Le ciel du royaume de Murcie est très-beau; il est toujours serein et azuré; il ne se couvre presque jamais de nuages, et on n'y voit point de brouillards. Aussi les pluies sont-elles fort rares dans tout le pays; on y passe quelquefois une année sans qu'il en tombe. Les automnes sont superbes, et de la température la plus agréable; les hivers y sont doux, on y éprouve rarement le besoin de se chauffer; les printemps y sont quelquefois venteux; les étés commencent de bonne heure : ils sont chauds et ensuite brûlans. Il y a cependant des variétés dans les différentes parties de cette province; ce qui dépend naturellement des localités. Les montagnes du nord et les vallons qu'elles renferment ont des étés également chauds; mais les

printemps et les automnes y sont très-frais, et les hivers souvent très-froids. Le pied des montagnes du sud et les environs de la mer sont plus tempérés que le centre de la province; le climat de ces montagnes est assez frais. *Lorca* et ses environs sont plus tempérés que Murcie, ville où la chaleur se fait ressentir d'une manière presque insoutenable. Les chaleurs sont encore plus ardentes dans le Campo de Carthagène. La pureté du ciel de cette province l'a fait appeler le *Sérénissime royaume.*

Des sciences et des arts. Le Murcien trouve un prétexte à son insouciance pour les sciences et les arts, dans le défaut absolu d'établissemens qui puissent lui en faciliter l'étude sans sortir de sa province. On n'y trouve en effet que quelques mauvaises écoles tenues par des religieux dans leurs couvens, où l'on enseigne la théologie scolastique et une mauvaise philosophie péripatéticienne. Une école semblable est dirigée par des ecclésiastiques dans la ville de Murcie; mais elle a le même vice radical: on n'y donne aucune leçon de théologie dogmatique et de théologie positive; on n'y enseigne ni la philosophie proprement dite, ni la physique fondée sur les découvertes postérieures les plus raisonnables. Dans le collége de Saint-Fulgence, à Murcie, on donne aussi des leçons du droit canonique. On peut joindre à ces établissemens une école de musique et de plain-chant dans le collége de Saint-Léandre à Murcie.

Il y a cependant des écoles très-intéressantes à Carthagène; mais elles ne sont point ouvertes au public, étant réservées aux seuls élèves de la marine royale.

Elles sont de trois espèces : la première a pour but de former de bons pilotes; on y enseigne la navigation et tout ce qui a rapport à cet état : la seconde est destinée aux cadets gardes-marine; elle a des maîtres pour les mathématiques, la physique expérimentale et les manœuvres : la troisième est une école d'artillerie de mer; on y enseigne le dessin, les mathématiques, la pyrotechnie, les fortifications, la statique, l'hydraulique, l'hydrostatique et l'aréométrie. Il y a aussi pour le jardin de botanique un professeur particulier qui enseigne, tant bien que mal, la science des plantes.

On n'a rien fait pour les arts dans le royaume de Murcie; aussi n'y jouissent-ils d'aucune considération : on n'y trouve ni un artiste, ni même un ouvrier passable. Les arts n'y sont ni estimés, ni appréciés en aucune manière. On ne peut citer qu'une seule personne, don Jesualdo Riquelme, d'une des plus anciennes maisons de Murcie, qui mérite ici une exception : sans maîtres, sans autre secours que celui des livres, entraîné par le désir de s'instruire, il a passé, à orner son esprit de connaissances utiles, le temps que les autres perdent dans l'oisiveté, et a fini par acquérir un fonds suffisant de lumières pour apprécier les ouvrages de l'art, et pour accorder aux artistes le degré d'estime qu'ils méritent. Ce gentilhomme est mort depuis quelques années.

Il y a deux bibliothèques publiques à Murcie; mais elles deviennent inutiles par leur mauvaise composition; et d'ailleurs très-souvent le bibliothécaire s'y trouve seul : les Murciens prétendent que la lecture fatigue la vue et l'affaiblit de trop bonne heure. On a

établi dans la même ville une société économique; et on a eu l'espoir qu'elle exciterait et dirigerait l'émulation : un particulier lui a légué un revenu d'environ 20,000 réaux ou 5,000 francs, afin de provoquer l'encouragement de ceux qui montreraient du zèle et des dispositions pour les progrès des sciences; mais le fondateur et le bienfaiteur se sont jusqu'à présent également trompés; la société ne s'assemble presque pas, et n'embrasse aucun point de vue étendu.

D'après ces simples considérations, il est aisé de concevoir que la province dont il vient d'être question n'a produit ni des écrivains, ni des artistes bien marquans. On y cite un historien très-médiocre du commencement du dix-septième siècle, *François Cascalès;* un autre auteur encore plus médiocre du commencement du dix-huitième, nommé *Polo de Medina*, dont les ouvrages ne sont lus de personne. On a déja mentionné *Didace Alarcon*, d'Albacete; *Antoine de Agraz*, du même lieu; et *Jean Azor*, de Lorca. Cette dernière ville a donné naissance à *Jean de Toledo*, bon militaire et bon peintre; il mourut en 1655. *François Correal* était de Carthagène : d'abord matelot, ensuite flibustier, il écrivit la relation de ses voyages dans les Indes occidentales, depuis 1666 jusqu'en 1697. Son ouvrage est mal écrit; mais on y voit le langage simple et naïf d'un homme assez bon observateur, qualité assez rare dans ces sortes de récits : le sien a été traduit en français et imprimé à Amsterdam en 1722.

Caractère, mœurs et coutumes des habitans. « Les

« enfans sont si entichés de leur mère, qu'ils ne peu-
« vent se déterminer qu'avec difficulté à perdre de vue
« le sommet de ses tours; de là vient qu'on voit peu
« de Murciens dans les universités, encore moins dans
« les armées, et peu qui se livrent à la navigation.....
« Ils sont adonnés à la bonne chère et à l'oisiveté.....[1] »
Tel est le portrait qu'un auteur espagnol fait lui-même des Murciens. Le fond principal de la manière d'être des Murciens est une habitude décidée pour l'oisiveté. Ce défaut d'éducation, sans doute, leur est généralement reproché par toute l'Espagne; il est commun à tous les états.

Les Murciens aisés ne se livrent à aucun genre d'occupation; leur véritable bonheur est le lit, la table, et un temps considérable passé tous les jours à fumer des *cigarros*. Ils emploient quelques momens dans la journée à des actes extérieurs de dévotion. Ils n'ouvrent jamais un livre; s'ils cherchent à s'instruire, c'est seulement de la conduite de leurs voisins. Ils dorment deux fois par jour, la nuit et l'après-midi, et fort long-temps. Ils font cinq repas très-exactement; ils déjeunent deux fois, d'abord avec du chocolat, ensuite avec du piment; ils dînent, ils goûtent encore avec du chocolat; le soir, ils soupent. Ils passent toutes

[1] . . . . Sus hijos son tan amartelados de su madre, que con
« dificuldad se resolven à perder de vista los chapiteles de
« sus torres; y de aqui nace que pocos Murcianos se ven las
« universidades, menos en los exercitos, y raros en las nave-
« gaciones... la gente esta dada, al regalo y al ocio... »

(Murillo, geogr. histor. de España.)

les autres heures à fumer le *cigarro* : cette opération est un grand plaisir pour eux; ils y apportent la plus grande tranquillité, ils s'asseyent paisiblement et fument gravement; ils sont alors dans un tel état de repos, que tout périrait autour d'eux sans qu'ils daignassent se déranger.

L'artisan et l'ouvrier dorment aussi deux fois et font le même nombre de repas : le premier dans sa boutique, et l'autre dans un atelier; ils quittent leur ouvrage pour fumer; ils y mettent beaucoup d'importance, et cela arrive souvent dans la journée. Ils commencent tard leur travail, et le finissent de bonne heure; ils y mettent beaucoup plus de lenteur encore que de réflexion; ils l'interrompent pour parler, ils le cessent pour répondre à une question; ils ne sauraient faire à la fois ces deux choses : travailler et converser. Avant de s'y remettre, ils prennent du tabac, et ils le font si lentement qu'un étranger a toujours lieu de s'en étonner. En calculant le temps qu'ils perdent le matin avant de commencer, celui qu'ils abrégent le soir en quittant de bonne heure, celui des cinq repas, celui qu'ils donnent au sommeil l'après-midi, celui qu'ils négligent par les interruptions fréquentes pour parler, fumer et prendre du tabac, on trouvera qu'à peine ils emploient un quart de la journée à leur ouvrage.

L'homme des champs ou le journalier en fait de même. Ses repas sont encore plus multipliés, quoique plus sobres; il quitte souvent son ouvrage pour se reposer ou pour dormir, et il travaille avec une égale nonchalance.

L'oisiveté règne aussi parmi les femmes. Celles d'une condition relevée ou qui sont riches dorment après leurs repas, passent le reste du temps assises, et ont presque toujours les bras croisés; elles ne prennent jamais un livre, et ne s'occupent d'aucun de ces petits ouvrages utiles dans une famille, qui sont d'ailleurs l'attribut naturel des femmes. Il est fort rare de leur voir une aiguille à la main; elles ne cousent ni ne brodent; elles ne font pas même des nœuds. On observe avec bien plus d'étonnement encore la même indolence chez les femmes du peuple. Le goût de l'oisiveté est si décidé parmi elles, qu'une maison qui n'a point de servantes ne saurait en trouver pendant l'été, et que beaucoup de celles qui sont placées quittent leurs conditions à l'entrée de la belle saison, au moment où les productions de la terre se multiplient; alors elles se procurent aisément de la salade, quelques fruits, des melons, surtout du piment: ces denrées suffisent à leur nourriture; elles les achètent à si bon marché, qu'avec la valeur d'un demi-réal ou deux sous et demi, elles se nourrissent toute la journée; elles prétendent que c'est une folie de se fatiguer au travail lorsqu'on trouve assez de quoi se nourrir.

Enfin, cette nonchalance ou indolence est portée à un tel excès d'habitude, que lorsque les personnes des deux sexes veulent prendre la peine d'aller jusqu'à une promenade, elles s'y asseyent tout de suite, tant elles craignent de se fatiguer!

L'apathie des Murciens paraîtra inconcevable à ceux qui connaîtront l'heureuse position de leur pays, les

richesses qu'il saurait leur fournir avec un peu de travail, les débouchés faciles pour en tirer un grand parti, car le port de Carthagène est le meilleur de l'Espagne; mais rien ne peut arracher les Murciens à leur état d'inertie. Ce défaut les éloigne des spéculations avantageuses au bien général; il absorbe en eux le désir qu'ils pourraient avoir de sortir de leur pays; ils ne communiquent même pas avec les provinces voisines, à plus forte raison avec les étrangers.

Les Murciens sont donc assez généralement confinés chez eux : ils y mènent une vie monotone et triste; chacun y paraît comme isolé au milieu d'un grand pays; leurs mœurs en ont contracté une nuance sauvage et embarrassée qui influe sur toutes leurs actions, et qui domine tous les instans de leur vie. Ils ne se voient point entre eux comme société; les familles ne se réunissent presque jamais; et la présence des étrangers paraît les effaroucher : ils fuient à leur approche. A Murcie même, un étranger y reçoit en arrivant quelques visites; mais elles sont de pure curiosité; et, lorsqu'à son tour il va pour les rendre, les portes lui sont souvent fermées.

Le genre de vie ne varie jamais; il se répète de même tous les jours. Les Murciens ne se livrent à aucune sorte de plaisir, même aux plaisirs les plus usités partout ailleurs. La musique et la danse, goûtées avec passion dans les autres provinces de l'Espagne, surtout dans les deux les plus voisines des Murciens, Valence et l'Andalousie, où l'on en jouit avec une espèce de fureur, n'ont aucun attrait pour eux : ils ne dansent presque jamais, et ils chantent encore

moins : on pourrait prendre tant de réserve pour une teinte de sagesse.

Le peuple, dont la figure est toujours sombre, et qui laisse pénétrer dans ses traits l'expression de la tristesse, est aussi plus farouche et plus rustre que dans les provinces voisines; son regard l'annonce, et ses actions le prouvent. Cette province est souvent le théâtre de disputes et de vengeances sanglantes.

Les Murciens ne sont pas recherchés pour leur table; les mets délicats y paraissent rarement; les herbages les plus communs sont leur principale nourriture. Parmi ceux-ci, le piment tient la première place; il est servi à tous les repas, le Murcien croirait n'avoir point dîné, s'il n'en avait point mangé : cet aliment fait essentiellement le fond de la nourriture du peuple. Un préjugé contre la viande de bœuf est généralement répandu à Murcie; personne n'en mange : le peuple, ainsi que nous l'avons déja remarqué, regarde comme juifs ceux qui en font servir sur leurs tables. Aussi n'en trouve-t-on point à Murcie; il faut l'envoyer chercher à Orihuela, qui en est à 3 lieues.

A la plus profonde paresse le Murcien joint la superstition la plus déplorable : un trait suffira pour justifier cette assertion; nous l'empruntons encore au colonel Bory de Saint-Vincent. « C'est au cœur du royaume de Murcie, dit ce savant géographe (Guide du Voyageur, p. 317) que nous avons vu un paysan qu'on soupçonnait d'espionnage, et qu'on menaçait de faire fusiller, afin d'en arracher un aveu, répondre avec assurance : Je vous défie de me tuer; j'ai sur moi un Christ qui a touché la sainte croix de Carovaca. On

laissa vivre ce pauvre diable, qui n'aura pas manqué d'attribuer son salut à quelque miracle de son amulette. »

Cette province forme donc, par ses mœurs et ses habitudes, comme un pays qui ne ressemble à aucun autre de l'Espagne : on ne conçoit pas comment elles sont devenues aussi rudes, aussi repoussantes, sous un ciel aussi beau et sur un sol aussi heureux; elles étaient plus douces chez les Maures, que les Murciens traitent cependant de barbares, quoique, en succédant à leurs propriétés, ils n'aient point remplacé leur activité, leur industrie, leur civilisation.

Une seule ville du royaume de Murcie, Carthagène, offre des mœurs différentes; on y trouve de l'affabilité, de la société, des amusemens et des plaisirs. En entrant dans cette ville après avoir parcouru le reste du royaume de Murcie, on croit être arrivé dans un nouveau pays : les étrangers y sont bien accueillis, et les habitans se réunissent souvent; mais, il faut le dire, peu d'entre eux sont Murciens; la plupart sont étrangers, non seulement à cette province, mais même à l'Espagne: ce sont des Français, des Anglais et des Italiens. Tout y est commerçant, marin ou militaire; il y a une garnison quelquefois assez nombreuse. Son port est un département de la marine royale, qui fournit à la ville un nombre considérable d'officiers de tous les grades et d'employés de tous les genres.

En Murcie, il ne règne aucun luxe ni dans la toilette, ni dans les ameublemens; ce n'est point par défaut de richesses, c'est par une suite de l'économie des habitans. L'habit des femmes est le même que dans le

reste de l'Espagne; mais, au lieu de ces belles *basquinas* de satin uni ou velouté, de ces belles houppes et crépines qui les ornent, de ces *chaussures* élégantes, de ces *redezillas*, riches, parées et élégamment variées, de ces *mantilles* d'une superbe mousseline unie ou brodée, de gaze, de crépon, ornées de dentelles, qu'on voit partout ailleurs, on n'y trouve que des chaussures communes, des basquinas de serge de laine, des redezillas simples et sans ornemens, de tristes mantilles lourdes. Au lieu des belles coiffures qui parent si bien les Espagnoles, on n'y voit que des cheveux noirs, plats, lisses et luisans. Un grand chapelet avec des grains fort gros et pendant des mains jusques à terre accompagne les femmes, lors même qu'elles ne vont point à l'église.

Quant aux hommes, les militaires, les négocians, les juges, les employés principaux y sont toujours vêtus à la française. Le peuple, dans les villes, porte un chapeau rond, le retz ou filet noir sur la tête, une veste ou un gilet noir, un large manteau ou noir ou brun. La noblesse présente un contraste frappant: les jours de *gala*, les jours de grande cérémonie, elle paraît avec des habits à la française, couverts d'énormes broderies en or ou en argent; et, dès le moment que la cérémonie est finie, elle reparaît avec les habits les plus communs; une grande partie de cette noblesse se plaît même à se dépouiller de cet habit, pour se vêtir entièrement comme le peuple: chapeau rond, filet, gilet et manteau; seulement les étoffes sont plus fines, plus ornées; le manteau est de drap en hiver et de taffetas en été.

Le peuple des campagnes, l'homme des champs s'enveloppe, au lieu de manteau, d'une pièce de grosse étoffe de laine rayée, d'environ demi-aune de largeur et deux aunes de longueur ; il la place sur l'épaule ; tantôt il la laisse pendre en avant et en arrière ; tantôt il la fait passer sous le bras du côté opposé, en la croisant sur le dos et sur la poitrine. Il porte une camisole blanche qui a la forme d'un large gilet, et quelquefois une ceinture de laine rouge ; sa culotte est blanche, ronde, courte, sans cordons ni jarretières, et extrêmement large : des souliers de corde de *spart* ou de corde de *chanvre* font sa chaussure, ainsi que celle des femmes de la campagne. Il porte quelquefois un chapeau ; le plus souvent il le remplace par un *montera* de cuir : c'est une espèce de bonnet légèrement arrondi. Lorsqu'on voit le paysan dans les champs avec ses jambes nues et brûlées, sa culotte large, sa camisole blanche flottant au gré du vent, son *montera*, sa figure rembrunie, on croit voir un Maure des côtes d'Afrique.

La province de Murcie n'a aucune langue qui lui soit particulière. On y parle le castillan, mais un peu altéré par le mélange de l'arabe et du valencien. Aussi un Castillan ne peut y comprendre un grand nombre d'expressions les plus usitées pour les choses familières.

Pour l'usage habituel de l'intérieur des ménages, on se sert de petites cruches qui portent le nom de *bujaros*, et, dans quelques lieux de l'Andalousie, celui d'*alcarrazas*. Ces vases sont à anses, ouverts dans la partie supérieure, d'une forme presque cylindrique, et bombés

dans le milieu; ils sont minces, poreux, lisses et à moitié cuits; ils sont faits avec une espèce particulière d'argile. Lorsqu'on y met de l'eau, ils répandent une odeur semblable à celle qui émane de la terre sèche quand il pleut en été. L'eau filtre très-lentement à travers leurs parois, et les conserve toujours humides; on s'en sert pour y faire rafraîchir l'eau et pour boire. Les fenêtres et les balcons de toutes les maisons ont de grands anneaux de fer posés à plat; on les y place la nuit; l'eau qui filtre sans cesse se trouve alors très-rafraîchie. Ces cruches, en Andalousie, sont les unes blanches, et les autres rouges; en Murcie, elles sont toutes blanches. Ces vases paraissent être absolument de la même nature que les vases évaporatoires de l'Afrique, de l'Égypte, de la Syrie et de l'Inde, dont les voyageurs ont tant parlé, et sur lesquels les savans ont fait tant de dissertations. Par quelle fatalité ne s'est-on occupé que de ceux qui viennent des pays lointains, et a-t-on gardé le silence sur ceux-ci, qui sont en usage dans le pays de Murcie et dans l'Andalousie depuis un temps immémorial?

ANDALOUSIE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET GÉNÉRALE DE LA PROVINCE.

L'ANDALOUSIE, qu'on nomme aussi LES ANDALOUSIES, parce que cette vaste et belle province se compose de quatre provinces distinctes qui furent autant de royaumes, occupe la région la plus méridionale de la péninsule. Sa surface n'a pas moins de 2,280 grandes lieues carrées, avec une population de près de 2,000,000 ames. Elle est bornée au sud par l'Océan, le détroit de Gibraltar et la Méditerranée; à l'ouest, par l'Alentejo et par les Algarves, provinces soumises à la couronne de Portugal; au nord, par l'Estramadure et la Manche; à l'est, par le royaume de Murcie. Elle forme à elle seule, à peu de chose près, le versant bétique ou bassin du Guadalquivir.

Les quatre provinces dont se composent les Andalousies, avec le titre de royaumes qu'elles conservent du temps des Maures, sont *Jaen*, *Cordoue*, *Grenade* et *Séville*. « Ce pays, célèbre

dès la plus haute antiquité sous le nom de *Tartesse*, dit M. le colonel Bory de St.-Vincent, fut l'objet de l'ambition de tous les peuples qui pénétrèrent en Espagne, et que frappa sa prodigieuse fertilité. Nulle partie du monde ne fut en effet mieux disposée par la nature pour tout produire. La surface et l'intérieur de la terre y semblent rivaliser de richesses; des mines de fer, d'amiante, de soufre, de cuivre, de plomb, d'argent, d'or même, y ont été et y sont encore exploitées; elles pourraient même devenir plus productives qu'elles n'ont jamais été; des montagnes calcaires y prodiguent les marbres les plus variés et l'albâtre le plus beau; des salines, dont plusieurs sont situées dans l'intérieur du pays, donnent un sel qui n'exige aucun soin pour sa préparation. Des races de chevaux qui égalent en légèreté les plus légères de l'Arabie dont elles sont originaires; d'innombrables troupes de bœufs les plus beaux du monde, cités dans les temps fabuleux de Géryon; des bandes de mérinos, célèbres par la supériorité de leur laine, y sont nourris dans les parties de la contrée les mieux appropriées à leur éducation. Les céréales, qui font des Andalousies les greniers de l'Espagne; des fruits de toute espèce, soit de notre zone tempérée, soit des climats équinoxiaux; des vins délicieux, secs ou liquoreux; de la cire et du miel exquis, d'abondantes huiles,

des matières tinctoriales, le lin, le chanvre, la soie, le coton et le sucre sont les denrées qu'y viennent chercher les commerçans du reste de l'univers. Les côtes n'offrent pas moins de sources de richesses : les pêcheries d'anchois et de thons y rivalisent avec celles de Provence; les rivières y sont également poissonneuses; et la chasse, excessivement productive, y alimente la table des moindres particuliers de cerfs, de chevreuils, de lièvres, de lapins renommés, de perdrix rouges et d'outardes. Malgré tous les avantages que présentent les Andalousies à ceux qui s'y voudraient établir, ces contrées si riches en productions variées, remplies de sites enchanteurs qui semblent appeler l'agriculture, avec des cités que ranimerait aisément l'industrie, sont déchues; et leur décadence va toujours croissant. Au temps des Maures, qui en firent la plus riche et la plus éclairée des parties de l'Europe, 12,000 villages se voyaient sur les rives du Guadalquivir, où il n'en existe plus guère aujourd'hui que 800. Le royaume de Grenade, qui seul avait 3,000,000 d'habitants, n'en contient maintenant que 692,924. Séville comptait près de 400,000 ames ; Cordoue, 200,000; Malaga, 80,000; Baéza, 150,000 : aujourd'hui Séville n'en a plus que 96,000; Cordoue, 35; Malaga, tout au plus 50, et Baéza, pas même 15 mille. Il est des cantons tellement déserts dans ces Andalousies fertiles,

qu'on s'y croirait au centre de l'Afrique même; et leur solitude est d'autant plus honteuse pour le gouvernement, qu'elle frappe les premiers regards de l'étranger, ces cantons si misérables étant généralement situés à la proximité des grandes villes, et traversés par les plus belles rivières ou par les grands chemins royaux. C'est ainsi, par exemple, que, d'Utréra, énorme et riche bourg des environs de Séville, jusqu'à Xérès, jolie ville renommée par l'excellence de ses vins, la route de Madrid à Cadiz suit plus de neuf lieues de pays, qui équivalent à douze lieues de France, sans que, dit l'Espagnol Antillon, pas même un hameau se rencontre dans cet espace fertile, qui languit inculte sous un climat délicieux. Malheur à la nation dont le maître eût traversé cette silencieuse étendue sans se demander les causes de sa dépopulation, et sans méditer sur les institutions qui la pourraient rendre à l'agriculture! »

Le royaume de Séville, qu'on appelle aujourd'hui plus particulièrement, mais mal à propos, Andalousie, occupe la partie occidentale de l'ancienne Bétique. Sa figure est irrégulière, et a 58 lieues de long de l'est à l'ouest, et 27 de large du nord au sud; une pointe s'avance vers le détroit de Gibraltar de 14 lieues du nord au sud, et 9 de l'est à l'ouest. Ce royaume confine, à l'est, avec celui de Cordoue; à l'est et

au sud-est, avec celui de Grenade; au sud, avec l'Océan et le détroit de Gibraltar; à l'ouest, avec le royaume d'Algarve, etc.; et au nord, avec l'Estramadure. Cette province a deux ports, l'un sur la Méditerranée, à *Algeziras*, l'autre sur l'Océan, à *Cadiz*: celui-ci est grand et beau, il est le plus connu et le plus fréquenté de l'Espagne; sa baie a 8 lieues de circonférence. Les principales villes du royaume de Séville sont sa propre capitale, ville archiépiscopale; *Cadiz*, ville épiscopale, place forte et port de mer; le port *Sainte-Marie*; *Xéres de la Frontéra*, *Ecija*, *Ossuna*, villes de l'intérieur des terres. Ses rivières sont : les *Saldos*, le *Guadiana*, le *Rio Tinto*, l'*Odiel*, la *Chanca*, le *Rio Verde*, le *Barbate*, le *Guadalette*, le *Guadalquivir*, fleuve principal, le *Xenil*, le *Guadiana-menor*, le *Guadayra*, etc., etc.

Le royaume de Grenade occupe la moitié de l'extrémité orientale et toute la partie méridionale de l'Andalousie jusqu'au détroit de Gibraltar; il a la forme d'une pyramide dont la base est appuyée, à l'est, sur le royaume de Murcie, et la pointe se dirige, au sud-ouest, vers l'extrémité de la Méditerranée, qui le borde au sud. Sa longueur est de 58 lieues de l'est au sud-ouest, et sa largeur de 7 à sa pointe, du sud-ouest au nord-est, et de 28 à sa base, du sud au nord. Il confine, à l'est et au nord-est, avec

le royaume de Murcie; à l'ouest, avec le royaume de Séville; à l'ouest et au nord-ouest, avec celui de Cordoue; au nord-ouest et au nord, avec celui de Jaen. Il a trois ports : celui d'*Almuñécar*, qui est défendu par trois forts, et qui n'est pas bien important; celui d'*Alméria*, qui fut célèbre sous les Arabes, et celui de *Malaga*, aujourd'hui le plus commerçant et le plus fréquenté des trois. Ses principales villes sont : *Grenade*, sa capitale, cité archiépiscopale; *Malaga*, *Alméria*, *Guadix*, toutes trois épiscopales; *Motril*, *Marbella*, *Vélez-Malaga*, *Baza*, *Véra*, *Ronda*, *Loja*, *Santa-Fé*, *Huesca*, *Antéquera* et *Alhama*. Ses rivières sont : le *Rio Verde*, le *Xenil*, le *Guadalentin*, le *Guadalaviar*, le *Guadalmeja*, le *Rio de Alméria*, le *Rio Frio*, le *Guadalmerina*, le *Darro*, l'*Andaraye*, le *Rio de Guadix*, l'origine du *Guadalete*, etc.

Le royaume de Cordoue occupe le milieu de l'Andalousie vers le nord. Sa plus grande longueur est de 24 lieues du nord-ouest au sud-est; et sa forme est irrégulière, n'ayant dans sa largeur que 14 lieues au plus du sud-ouest au nord-est. Il confine, au sud et à l'est, avec les royaumes de Grenade et de Jaen; au sud-ouest et à l'ouest, avec le royaume de Séville; au nord, avec la Manche, etc., etc. *Cordoue*, ville épiscopale, en est la capitale; les autres villes un peu considérables qu'il renferme sont : *Ar-*

chidona, *Bujalance*, *Lucéna et Priégo*. Ce pays est traversé diagonalement par le *Guadalquivir*.

Le royaume de JAEN occupe toute l'extrémité septentrionale et orientale de l'Andalousie. Il a 30 lieues de long de l'est à l'ouest, et 13 de large du nord au sud. Il confine à l'est avec le royaume de Murcie; au sud, avec celui de Grenade; à l'ouest, avec celui de Cordoue; au nord, avec la Manche, etc. Ses villes principales sont : *Jaen*, sa capitale, siége d'un évêché, *Ubéda*, *Baéza*, *Alcala la Réal*, et *Andujar*. Ses rivières sont : le *Guadalquivir*, à son origine, et le *Guadarmena*, qui s'y jette avec plusieurs autres affluens.

L'ANDALOUSIE CONTIENT:

Deux archevêchés	à Séville.	
	à Grenade.	
Six évêchés..............	à Cordoue.	
	à Jaen.	
	à Cadiz.	Royaume de Séville.
	à Malaga.	Royaume de Grenade.
	à Guadix.	
	à Alméria.	
Huit chapitres de cathédrale.	à Cordoue.	
	à Jaen.	
	à Cadiz.	Royaume de Séville.
	à Séville.	
	à Malaga.	Royaume de Grenade.
	à Guadix.	
	à Alméria.	
	à Grenade.	

Quatorze chapitres de collégiale	Un dans le royaume de Cordoue. Deux dans le royaume de Jaen. Trois dans le royaume de Séville. Huit dans le royaume de Grenade.
Quatorze commanderies des ordres militaires	Une dans le royaume de Cordoue. Treize dans le royaume de Grenade.
Neuf cent quatre-vingt-six paroisses	303 dans le royaume de Séville. 490 dans le royaume de Grenade. 75 dans le royaume de Cordoue. 118 dans le royaume de Jaen.
Sept cent soixante maisons religieuses	385 dans le royaume de Séville. 155 dans le royaume de Grenade. 125 dans le royaume de Cordoue. 105 dans le royaume de Jaen.
Quatre-vingt-dix-neuf hôpitaux	43 dans le royaume de Séville. 37 dans le royaume de Grenade. 7 dans le royaume de Cordoue. 12 dans le royaume de Jaen.
Quatorze hospices	6 dans le royaume de Séville. 3 dans le royaume de Grenade. 5 dans le royaume de Jaen.
Deux capitaines généraux de province	Un au port Sainte-Marie, roy. de Séville. Un à Grenade, pour la côte.
Deux grands gouverneurs militaires	Un pour le royaume de Séville. Un pour la côte de Grenade.
Un commandant	au camp vis-à-vis Gibraltar.
Un alcayde	à l'Alambra de Grenade.
Un intendant de province et d'armée	à Séville.
Trois intendans de province	à Grenade. à Cordoue. à Jaen.
Un département de la marine royale Un capitaine-général de la marine Un intendant de la marine	à l'île de Léon, près de Cadiz, dans le royaume de Séville.
Une chancellerie royale	à Grenade.
Une royale audience	à Séville.
Deux universités	à Séville. à Grenade.

Vingt-cinq colléges pour l'éducation de la jeunesse...	10	dans le royaume de Séville.
	10	dans le royaume de Grenade.
	3	dans le royaume de Cordoue.
	2	dans le royaume de Jaen.
Trente-neuf cités..........	15	dans le royaume de Séville.
	15	dans le royaume de Grenade.
	4	dans le royaume de Cordoue.
	5	dans le royaume de Jaen.
Quatre cent dix bourgs....	163	dans le royaume de Séville.
	180	dans le royaume de Grenade.
	54	dans le royaume de Cordoue.
	13	dans le royaume de Jaen.
Trois cent vingt villages....	89	dans le royaume de Séville.
	167	dans le royaume de Grenade.
	39	dans le royaume de Cordoue.
	25	dans le royaume de Jaen.

Neuf ports principaux.....	à Almuñécar.	Dans le roy. de Grenade.
	à Alméria.	
	à Malaga.	
	à Algésiras.	Dans le royaume de Séville.
	à Cadiz.	
	à Sainte-Marie.	
	à Rota.	
	à Saint-Lucar de Barameda.	
	à Mouguer.	

Avant de pénétrer en Andalousie et d'y voyager, il nous paraît important de faire connaître sa surface sous les rapports de la constitution physique et des accidens de terrain qui contribuent tant à l'embellir. Nous ne pouvons mieux faire que de choisir pour guide dans cette partie de notre travail l'excellent Résumé géographique du savant voyageur et militaire à qui nous avons déja fait tant d'emprunts.

Encore que de magnifiques plaines et de rians coteaux soient très-nombreux dans les Andalousies, les hautes montagnes y dominent.

Celles qui s'y présentent d'abord bornent le pays vers le nord dans toute son étendue, et, courant de l'est à l'ouest, le séparent à peu près de la Manche et de l'Estramadure. On ne peut pourtant pas dire que ces montagnes forment la démarcation exacte entre les eaux du Guadiana et du Guadalquivir, plusieurs affluens de ce dernier fleuve les coupant en divers sens, et venant prendre leurs sources dans des plateaux que d'abord on pourrait croire être tributaires du premier. Les montagnes dont il est question, vulgairement confondues sous le nom de *Sierra-Moréna* (chaîne ou cordélière noire), étaient appelées *Montes Mariani*, d'où le colonel Bory de St.-Vincent, dans la Notice sur la géographie physique dont il a bien voulu enrichir notre premier volume, a formé le nom de système marianique, sous lequel il a si bien décrit la Sierra-Moréna dans ses ouvrages précédens.

Les *Sierra* d'*Alcaras*, de *Ségura* et *Sagra* sont les premières et les plus orientales des montagnes dont se compose le système marianique; et peut-être celles de Cazorla en devraient faire aussi partie. Ici, les cours d'eau traversent si souvent à pic ce qu'on nomme la chaîne, ou la chaîne semble se plaire si fort à couper les cours d'eau, qu'on ne sait trop souvent à quel système de monts séparés par un grand fleuve rapporter tel ou tel contresol anomal. La grande route de

Madrid en Andalousie, à travers les plateaux de la Nouvelle-Castille et de la Manche, qui sera soigneusement décrite incessamment, coupe la *Sierra-Moréna*, qui est plus particulièrement la partie centrale du système dans l'une de ses parties les plus étroites, et en même temps des plus élevées. On a profité de l'embrasure naturelle formée par un précipice épouvantable appelé *Despeña Peros* (précipite-chiens), pour établir une communication des plus sûres, mais en même temps où il serait facile d'arrêter de nombreux assaillans. Les cols de l'*Almudiel* et *del Rey* (du roi), qui en sont voisins, ont de 8 à 900 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. A droite de ces passages sont les Sierra de *Pédroches* et de *Cordoue*, qu'unissent à la *Sierra de Constantina* des montagnes intermédiaires. A celles-ci succèdent celles de *Guadalcanal* et de *Monastério*, où passe la grande route d'Estramadure à Séville. Des contre-forts plus ou moins considérables, dirigés au sud-ouest vers le Guadiana, semblent vouloir s'unir à ceux qui, de l'autre côté de ce fleuve, sont descendus du système lusitanique, comme pour lui barrer le passage. Enfin, aux environs d'Aracéna, le système marianique s'élève de nouveau; deux contre-forts considérables, que sépare le Rio Chanza, affluent du Guadiana, et se fourchent en ce lieu; le septentrional se dirige à l'ouest vers

Serpa, ville située sur les bords du Guadiana, et vis-à-vis l'extrémité méridionale du système lusitanique. On croirait, à peu de distance, que les deux chaînes sont étroitement unies et n'en forment qu'une; mais le lit rétréci du fleuve s'est fait une porte, par laquelle il s'échappe en cascades entre les rocs escarpés et désunis qui le voulaient emprisonner. Le contre-fort du midi, dont les pentes méridionales versent leurs eaux dans l'Odiel, qui les porte à Huelva, court au sud-ouest; il vient se terminer brusquement vers l'embouchure de ce même Guadiana, qui, pour arriver à l'Océan, a eu les obstacles de tous ces contre-forts à renverser.

On distingue peu de sommets majestueux dans l'étendue de la *Sierra-Moréna*, généralement ondulée, découverte, et dont l'aspect ne présente que rarement ce grandiose de la plupart des montagnes. Les pentes en sont généralement longues, assez adoucies, couvertes de cistes, de chênes à kermès, de bruyères, d'arbousiers et d'autres arbustes serrés, à feuillage luisant ou obscur; ce qui valut au système dont ces pentes dépendent ce nom de *Sierra-Moréna*, qui exprime leur couleur dominante. Les fracassemens qu'on y rencontre indiquent une constitution schisteuse; et l'on y trouve des mines de mercure, de plomb et même d'argent. « Cette Sierra, dit le colonel Bory de St.-Vincent, qui

renferme dans son épaisseur des cours d'eau abondans, des vallons fertiles, d'excellentes expositions, des abris contre les vents opposés et tous les élémens que peut offrir un terrain favorisé à la plus riche agriculture de montagnes, est inculte, pauvre, et à peu près déserte ; quelques bestiaux y paissent çà et là ; des brigands y cachent partout leurs repaires ; et le voyageur ne la traverse qu'en tremblant. C'est dans son sein qu'un administrateur éclairé, auquel l'Espagne actuelle éleverait des statues[1], mais que l'inquisition proscrivit vers la fin du siècle dernier ; c'est dans son sein même que le sage Olavide fonda des colonies d'étrangers qui subsistent encore : singulier effet de vicieuses institutions politiques, que cette Espagne, qui colonisait les Indes et le Nouveau-Monde, eût besoin que l'on colonisât son territoire européen ! On avait déja vu, au temps où cette monarchie couvrait les mers des deux hémisphères de vaisseaux explorateurs et les contrées les plus éloignées de conquérans avares, l'Espagne découvrir, dans sa propre étendue, au cœur de ses montagnes, des peuplades telles que celles des Batuecas et des Patones, qui lui étaient demeurées incon-

[1] Ce beau passage, aussi philosophique que bien écrit, fut imprimé à l'époque où le roi Ferdinand VII venait d'adhérer à la constitution des cortès, contre laquelle, depuis, il a demandé les secours de la France constitutionnelle.

nues plus long-temps que les Américains et que les insulaires des Philippines. »

Outre ce système marianique, par lequel les Andalousies sont si fortement distinguées du reste de l'Espagne, l'ancienne Bétique supporte un autre système de montagnes encore plus imposantes, et qui reçurent le nom qui les doit distinguer désormais, en géographie, de cette Bétique même, si belle contrée, que l'on y supposait être les champs Élyséens, séjour des justes et des héros après le trépas. Si le système bétique n'est pas le plus étendu de la péninsule, il est sans contredit le plus remarquable par son élévation, qui surpasse en divers endroits les plus imposans sommets des Pyrénées. Sous une latitude très-chaude, il présente des neiges éternelles : sa principale cordelière court exactement de l'est à l'ouest, en émettant divers contre-forts et prolongemens, dont celui qui se dirige vers Gibraltar et Tariffa est le plus méridional. Ce contre-fort correspond aux monts Africains opposés, dont le détroit le sépare brusquement par une coupure abrupte. La Sierra de Gilbalbin, mont arrondi qu'on distingue sur la gauche de la route de Séville à Cadiz, les hauteurs de Xérès, d'Espéra, de Bornos, de Pajarète, si fertiles en vins renommés, sont les premières patentes du système bétique, considéré par son côté occidental; mais ce ne sont que de légers

monticules en comparaison des monts d'Ubrique et de Grazalema, dont le piton de San-Christoral est le point culminant. M. Bory de St.-Vincent assure qu'on distingue ce sommet du haut de la Giralde à Séville; et la Giralde en est éloignée de plus de vingt-cinq lieues. Autour de ce géant, et comme des roches gigantesques séparées, se voient les Sierra d'Algordonalès, de Montellano et d'el Gastor, qui paraîtraient immenses, si la comparaison qu'on en peut faire avec le sommet voisin qui les domine ne semblait les réduire à la condition des montagnes les plus ordinaires. Ce groupe, formé par tant de points élevés, est sillonné par le Guadalète, où l'on croit reconnaître le fleuve Léthé de l'antiquité, et encaisse le bassin de cette petite rivière qui verse le tribut de ses eaux dans la baie de Cadiz. Vers sa source, à l'endroit nommé *el Puerto de Zaframagon*, et dans le milieu de son cours, près de Bornos, à l'endroit appelé l'*Angostura*, le Guadalète a été obligé, pour se faire jour à travers les rochers, de couper perpendiculairement l'une de ces anastomoses qui, long-temps sans doute, interceptèrent des lacs. Les monts d'Ubrique et de Grazaléma, alimentant par leurs pentes orientales le Guadiaro, qui se précipite dans la Méditerranée, un peu au-dessus de Gibraltar, séparent conséquemment au sud de l'Espagne le bassin de l'Océan

de celui de la Méditerranée, dans laquelle s'écoulent tous les ruisseaux méridionaux du systeme bétique.

Entre ce Guadiaro et le Guadaljore, rivière dont l'embouchure est voisine de Malaga, existe un autre groupe de montagnes encore plus élevées que celles de Grazaléma et d'Ubrigue: c'est celui qu'on appelle *Serrania de Ronda*. La ville de Ronda, qui lui donne son nom, est située à près de mille mètres d'élévation, au milieu de fracassemens, qui donnent à tous ces lieux un aspect particulier, et semblent attester l'antique effort des grandes révolutions physiques, dont le résultat fut, à travers les flancs de ces montagnes, la jonction de la Méditerranée avec l'Océan. La neige ne fond que durant quatre mois dans les étés ordinaires, sur le *Pic de San Christoval;* elle ne disparaît pas tous les ans sur le point culminant de la *Serrania de Ronda*, où se voit un petit ermitage nommé *Nuestra Señora de las Nieves* (Notre-Dame des Neiges). Les *Sierra* de *Moron*, et de *Jeguas* (des Jumens), sont des éperons septentrionaux des groupes dont il vient d'être question, et qui s'avancent dans le bassin du Guadalquivir, comme les *Sierra* de *Tolox* et de *Mijas* en sont des appendices méridionaux.

Le Guadoljore, coupant brusquement la chaîne principale, à travers laquelle ses eaux surent se

faire jour, à l'aide d'une embrasure, distingue la *Serrania de Ronda* de celle d'*Araïs*, qui, par le torqual, étrange ceinture de rochers dépouillés et confusément entassés, et par la *Sierra Prièta*, s'unit à celle d'Alhama. Celle-ci s'unit à son tour à la *Sierra Téjada;* et l'une et l'autre sont à peu près aussi élevées que la *Serrania de Ronda :* du moins existe-t-il des points où la neige tient à peu près durant huit à neuf mois de l'année. Mais de tous les sommets, les plus majestueux du système bétique sont sans contredit ceux de la *Sierra Névada* (la Cordelière des Neiges), immenses dominateurs de l'horizon, que revêtent des frimas dont la permanence commence à trois mille cinquante et quelques mètres de hauteur sous ce climat. De leur faîte, l'on aperçoit en même temps la Sierra-Moréna, distante de trente lieues au moins vers le nord, et les côtes d'Afrique, qui sont à plus de quarante-cinq vers le sud.

Le Mulahacen est le point le plus élevé de cette série de pics, fièrement couronnés de neiges et de glaces; sa forme imposante est tronquée vers le ciel, où il atteint presque à la hauteur du pic de Ténériffe, c'est-à-dire à trois mille six cents mètres au moins. Le *Picacho de Véléta* est, après le Mulahacen, le plus imposant de tous les sommets; il n'y a guère qu'une quarantaine de mètres en moins de différence. Le colonel

Bory de Saint-Vincent, qui visita cette belle montagne à la tête d'une colonne mobile de troupes françaises et polonaises, rapporte ainsi les circonstances de son ascension, où il transporte pour ainsi dire le lecteur avec lui. « Nous en avons escaladé jusqu'à la dernière cime. Là, toute végétation avait cessé, et notre vue plongeait dans d'effroyables précipices remplis de neiges durcies par couches, dont les stratifications pouvaient se compter à l'aide de mille brisures. Le plus considérable de ces gouffres, appelé *Coral de Véléta*, est creusé entre le pic du même nom et le Mulahacen, qui s'élève tout vis-à-vis; il présente la forme d'un vaste cirque, au fond duquel le Génil prend sa source. De ce point si élevé dans l'atmosphère, on jouit du plus imposant spectacle, bien supérieur par sa variété à celui qu'on peut contempler du haut de ces montagnes qui se ramifient au milieu des continens. Comme au centre d'un panorama pompeux, d'abord entouré de neiges et de débris, on voit, à mesure que les pentes fuient vers les régions inférieures, la verdure la plus riche diaprer au loin des échappées dans la plaine; ce ne sont pas seulement des cimes sans nombre qui, frappant les regards du voyageur, se succèdent de tout côté comme des vagues bleuâtres d'une mer subitement immobilisée : outre des amas de cimes pareilles, de pics, de vallons et

de champs, s'effaçant vers les limites de l'horizon, c'est la mer immense qui, par son azur, vient jeter un effet imprévu dans la magnificence du tableau. Aux pieds même du contemplateur, la Méditerranée s'ouvre et se rétrécit; on peut distinguer, comme sur une carte sans bornes, les moindres sinuosités des rivages atlantiques, depuis Ceuta jusqu'au cap *Tres-Forcas* (des Trois Fourches). Au milieu des dangers de toute espèce qui nous environnaient, et dont les coups de fusil partant de mille roches suspendues n'étaient pas les moins redoutables, nous observâmes que les immenses sommités de la Sierra Névada se composent d'un schiste micacé fort brillant et fort dur. Des brèches calcaires et des marbres d'une grande richesse en flanquent les bases.»

La *Sierra Névada* se termine au levant vers la *Sierra de Filabres*, laquelle, de même que les moyennes et petites montagnes des environs du cap de Gate, rappelle dans les régions orientales les premières hauteurs que nous avons mentionnées, en parlant des bases occidentales de la Bétique. La *Sierra de Gador* et la *Contraviesa* sont deux contre-forts très-élevés, dont se composent les *Alpuxaras* ou *Alpujaras*, sortes d'alpes maritimes, situées presque parallèlement au grand noyau de la Sierra Névada, entre ce noyau et la côte de la Méditerranée.

« Les revers méridionaux des monts qui nous occupent, poursuit le savant dont nous nous laissons aller au charme d'emprunter le style pittoresque, présentent la situation la plus heureuse que la nature puisse offrir à l'homme pour le choix d'une patrie [1]. Creusées par des vallées profondes, dans la direction du nord au sud, ces vallées, que vivifient d'abondantes eaux, sont tour-à-tour rafraîchies par les vents qui ont passé sur des glaciers, et rechauffées par les rayons du soleil africain : partout les arrosemens sont faciles; le long des moindres ruisseaux, le sol, mis à la portée du cultivateur par les torrens qui vont le lui recueillir sur les sommités dépouillées, est profond et substantiel. Le cotonnier et la canne à sucre, avec les fruits les plus doux, prospèrent le long du rivage, où de nombreux végétaux de la torride se sont naturalisés. Des ananas, des cactes, le bananier, ornent jusqu'au jardin du pauvre; le café et l'indigo y pourraient braver les hivers et devenir des objets importans de culture. La vigne, unie à l'amandier, y couvre les coteaux; et l'observateur émerveillé, qui peut en un jour arriver d'une plage ardente à des cimes glacées, voit, dans six à dix lieues de trajet, la nature changer d'aspect sous ses pas. Parti de lieux que

[1] Résumé géographique de la principale Ibérique, p. 40.

paraient la verdure des tropiques, en passant à travers la végétation échelonnée de tous les climats, il arrive bientôt dans ceux où toute verdure a disparu ; mais les dernières plantes qu'il rencontre sont celles des monts hyperboréens et de la rigoureuse Laponie ; ces plantes viennent successivement se présenter à ses regards surpris, comme pour le tromper, en lui persuadant que, par une puissance magique, il s'est élevé, dans une seule promenade, de l'équateur aux régions polaires. Aussi ces majestueuses Apujarras, ces monts de Grenade, cette belle Sierra de Gador, et même celle de Filabres, qui dépendent du système bétique ; ces vallons ravissans, que s'y creusèrent de fraîches eaux, ces riantes et fertiles régions, où les Arabes avaient comme transporté leur premier berceau avec toutes les productions qui en caractérisaient les alentours, furent les parties de la péninsule que les conquérans déchus abandonnèrent avec le plus de regret, et après les avoir le mieux défendues. »

Le Génil, qui fut le Singilis de l'antiquité, et dont on aperçoit les sources dans le *Coral de Véléta*, reçoit les eaux des pentes septentrionales de la *Sierra Névada*, et serpente au centre du système bétique; il la coupe vers *Loja*, où la chaîne de ce nom a été séparée d'une autre chaîne appartenant au même système, et qui, courant vers le nord, se divise en plusieurs

groupes, dont les montagnes de *Priégo*, de *Cabra*, d'*Alcala la Réal*, et de *Jaen*, sont les principaux. De ces divers groupes s'écoulent, vers le nord, de tortueux affluens du Guadalquivir.

Le Guadalquivir est le grand fleuve de l'Andalousie, qu'il traverse dans sa longueur, du nord-est au sud-ouest; les petits fleuves sont : les *Rio* d'*Alméria*, d'*Ardra*, *Guadolféo*, *Guadalména*, *Guadoljore* et *Guadiarc*, qui, sur les côtes du royaume de Grenade, se jettent dans la Méditerranée; le *Guadalète* et le *Tino*, qui, sur les côtes du royaume de Séville, se jettent dans l'Océan.

Si l'on recherche, avec le savant auteur du Résumé géographique de la péninsule, la source véritable et naturelle du Guadalquivir, on la trouvera vers Balazotte et Poruela, sur les confins de la Manche et de Murcie, à une dizaine de lieues au nord-est d'Alcaras, bien loin et dehors des Andalousies, et tout contre les lagunes de Ruidéra, d'où nous verrons, par la suite, que les géographes tirent, non moins artificiellement, les sources d'un autre grand fleuve d'Espagne. C'est par le *Guadarména* que devrait commencer le Guadalquivir. Ce premier affluent sillonne du nord-est au sud-ouest un pays fort élevé, extrémité du plateau supérieur de la Manche, coupant ensuite le système marianique

en travers pour arriver dans le royaume de Jaen; il s'y unit au *Guadalimar;* un port, qu'on y trouve non loin du hameau de Véas, établit l'une des communications qui, par la Sierra-Moréna, mettent en rapport les Castilles et l'Andalousie. Le rio *Guadalimar*, dont le cours est moins étendu que celui du *Guadarména*, descend des pentes méridionales de la Sierra d'Alcaraz, où ses sources sont à peine distinctes de celles du *Rio Mondo*, l'un des affluens de la *Ségura*, qui tombe dans la Méditerranée. C'est ici un point de partage assez élevé, encore que les monts qu'on y trouve n'aient rien d'imposant. La région où ce point de partage existe est, surtout du nord au sud-est, presque aussi inconnue et dédaignée des voyageurs que le sont certaines contrées centrales de l'Afrique. Le *Guadalimar*, poursuivant son cours à l'ouest sud-ouest, après avoir déchiré d'arides hauteurs, reçoit le *Guadalquivir* des géographes, affluent qui usurpa sur le courant principal le nom de fleuve. Cette jonction a lieu vers le centre des belles plaines qui, de la base des monts de Cazorla par Ubéda, Baëza, Linares, et les parties méridionales du territoire de Baylen, s'étendent jusqu'à Andujar, où passe la grande route de Madrid à Cadiz. La nature du terrain d'alluvion que présente cette fertile étendue dénote l'existence d'un ancien lac mis à sec. Le *Rio Guadelen* est encore l'un des affluens

du Guadarména; il tombe dans cette rivière sur la rive droite, à peu près à une distance égale de l'embouchure du rio d'*Ardor* et de *Véas*, qui s'y jettent par la rive gauche. Le *Guadalen* est fort important à connaître par les communications qu'établissent ses affluens au cœur de la Sierra-Moréna, entre la Manche et l'Andalousie; les sources de la plupart de ceux-ci naissent dans cette première province, en apparence, dans le bassin même du Guadiana. Pour le *Guadalen*, il sort de terre, tout contre la rive droite du Guadarména, au hameau de Polacio, situé à l'est de *Villa-Manrique*, non loin de l'origine du Jabalon, que nous verrons plus tard tomber dans le Guadiana. L'*Amudiel* est le principal affluent du Guadalen, parce que c'est du plus accessible de ses cols qui détermine son passage à travers la Sierra Moréna, qu'on a profité pour établir la route magnifique du *Despeña-Peros*, par laquelle nous allons tout à l'heure conduire le lecteur en Andalousie.

Après nous être occupé des sources naturelles du Guadalquivir, nous devons dire un mot de l'origine que les géographes donnent à ce fleuve. Les sources véritables que nous avons déja mentionnées lui supposeraient un cours de plus de cent dix lieues; les dernières réduisent l'étendue de ce cours à quatre-vingts lieues tout au plus. Celles-ci naissent au revers de la Sierra de Ca-

zorla, qui fait partie d'un amas de montagnes dépendantes de la Sierra Sagra. Leurs eaux, dont le volume est considérable dès leur origine, s'échappent d'abord du sud-est au nord-ouest; mais, obligées de changer de route après cinq lieues, par l'opposition de rochers qu'elles parviennent néanmoins à diviser, elles prennent assez exactement leur cours à l'ouest, et commencent à circuler dans le plat pays, vers le point où le Guadalquivir reçoit le *Rio Véga;* celui-ci, avec ses affluens, descend des pentes de la même Sierra de Cazorla, par le côté où se trouve la ville qui lui donna son nom. De ce point jusqu'à l'embouchure du fleuve qu'on trouve à *San Lucar de Baraméda*, se rencontrent des affluens considérables sur la rive gauche, et dont ceux que nous allons mentionner méritent une attention particulière.

Le *Guadiana menor* est l'un des plus importans de ses affluens, et le premier qu'on rencontre en descendant le Guadalquivir par sa rive gauche; il se forme de la réunion de deux rivières assez fortes, qui lui viennent de deux directions bien différentes, et qui lui portent les eaux de monts très-éloignés les uns des autres : ces deux rivières sont celle de *Guadix* et le *Rio Barbata*, ou *Guardal*. La première, qui descend des pentes septentrionales de la *Sierra Névada*, emprunte son nom de la ville

dont elle baigne les murs; la seconde, venant de l'orient, reçoit, par sa gauche, le *Rio de Gor* et celui de la *Venta del Bahul*, qui descendent l'un et l'autre de la *Sierra de Gor*, du midi au septentrion, et, par sa droite, les *Rio Guadalentin* et de *Castril*, qui coulent de la montagne de ce nom, et s'échappent du nord au midi. Le *Rio Barbata* se forme à son tour deux autres cours d'eau opposés, dont l'un peut être considéré comme sa source septentrionale, et l'autre comme sa source méridionale. Le premier, le *Rio Bena Mauriel*, se compose de la réunion des *Rio Guardal*, d'*Huescar*, et d'*Orce*, ou *Galéra*, qui prennent leur source sur les pentes méridionales des *Sierra de Castril*, *Seca*, *Grillemona*, et autres dépendances de la *Sierra Sagra*, ou vers ces plateaux élevés qui séparent les eaux, coulant à la Méditerranée, à travers le royaume de Murcie, de celles qui s'échappent vers l'Océan en arrosant les Andalousies. Le second de ces cours d'eaux, est le *Rio de Baza*, dont les premiers affluens, sortis des pentes septentrionales et orientales de la *Sierra*, aussi nommée de *Baza*, se réunissent vers *Canilles*, bordent le désert de *Janca*, l'un de ces plateaux élevés dont les eaux s'échappent indifféremment à droite ou à gauche, et reçoit la petite rivière de *Cullar*, qui, avec les torrens latéraux venant de l'est à l'ouest, tombe presque à angle droit dans le

Rio de Baza, qui les absorbe. Toutes ces rivières, depuis le point de leur jonction, formant le *Guadiana menor*, coulent dans une immense plaine obronde que circonscrivent, vers le nord, les monts de *Cazorla*, de *Castril*, et autres dépendances de la *Sierra Sagra* ; au midi, les *Sierra Névada*, de *Gor* et de *Baza*; à l'est, les plateaux fort élevés, dont les pentes sont anfractueuses, que couronnent quelques séries de hauteurs distinctes, telles que les *Sierra* d'*Ouria*, de *Cullar*, *del Chirivel*, ou d'*Huescar*, et qui forment une ligne de partage entre des bassins qu'on avait, jusques à M. Bory de Saint-Vincent, séparés par une chaîne étroitement liée, qui n'existe pas. Dans le sol profond de cette plaine, les cours d'eaux se sont creusé de petits vallons partiels, dont plusieurs sont très-fertiles, et assez ouverts, tandis que les autres sont arides et fort resserrés. Les villes, ou les villages, quand on en rencontre, y sont situés au fond des ravins : aussi, lorsqu'on voyage dans la partie du royaume de Grenade dont il est question, n'y aperçoit-on d'abord qu'un vaste désert, étendue fort unie et dépouillée, dans laquelle on ne supposerait pas l'existence d'un ruisseau ou d'une habitation. Y pénètre-t-on par l'une des routes qui le traversent, particulièrement par *Pozalcon*, au sortir de la *Sierra de Cazorla*, l'aspect du pays est celui d'une énorme cuvette, d'un bassin circonscrit, d'un lac pro-

fond, mais desséché. A la surface de cet ancien lac, se distinguent deux ou trois grands rocs isolés; le plus remarquable entre tous, appelé *Sierra de Jabalcol*, donne l'idée d'une île escarpée qui s'élevait quand ces lieux étaient cachés sous les eaux, à la surface de l'espèce de Caspienne où l'on voyage maintenant à sec; et nous employons ici le nom de Caspienne à la place du mot lac, parce que les ondes qui se balançaient dans ce bassin étaient salées, comme on peut en juger par plusieurs *salados*, dont ces campagnes sont stérilement arrosées par des lagunes que font encore cristalliser les ardeurs de l'été, et surtout par une végétation qui appelle l'attention des hommes les moins habitués à l'observation des productions naturelles. Cette végétation est entièrement maritime : on se croirait au bord de l'Océan, au milieu des statices à feuilles larges, et de plusieurs espèces qu'on foule aux pieds, avec certaines salicornes, soudes, arroches, frankénies, et autres végétaux des plages océaniques. Nulle contrée, en Espagne, ne présente plus la physionomie d'une étendue récemment sortie du sein de l'onde amère. Cependant, les vallons, plus ou moins larges et profonds qui s'y sont creusés, les rivières et les ruisseaux, présentent souvent une culture variée. La *Véga* de *Cullar*, de *Baza*, de *Canilles* et de

Guadix, offrent un aspect d'autant plus agréable, qu'on les trouve éparses dans la solitude salée, qui brille souvent d'un éclat cristallin dû aux petits cubes de muriate de soude que l'évaporation et le desséchement produisent à sa surface, dans certains jours d'été, ou jusque sur les tiges des végétaux maritimes qui en forment l'étrange verdure. Les vallons et les ravins, creusés dans un sol profond composé de parties ténues, qui descendirent des hauteurs voisines par l'effet des eaux pluviales, et formèrent longtemps la vase délayée d'une mer intérieure, ont, la plupart du temps, leur escarpement coupé à pic, surtout par un côté. De la base au sommet de ces remparts de terre, on peut observer qu'à peine quelques morceaux, mêlés de roches roulées, ont été transportés avec le sol. Les eaux pluviales, exerçant ensuite leur pouvoir sur ces pentes dont les parties sont peu liées entre elles, les ont sillonnées, façonnées, déchirées de mille façons; en beaucoup d'endroits, l'action de ces eaux a souvent donné à ces molles hauteurs les formes les plus singulières : ainsi, sur la partie gauche du *Rio de Guadix*, particulièrement le long du *Rio Fardes*, en descendant par la route de *Grenade* à *Purulléna*, en suivant le cours des *Rio Guëlago* et *Guadahortunna*, on dirait des façades, des clochers, des por-

tiques de temples gothiques les plus couverts de ces sculptures baroques dont nos aïeux chargeaient leurs monumens de barbarie.

C'est vers le point où le confluent des *Rio de Guadix* et *Barbata* forme le *Guadiana menor*, qui, bientôt après, reçoit par sa gauche un *salado* considérable, et, par sa droite, l'*Arroyo Turilla*, qu'eut lieu la rupture qui donna passage à l'eau de la petite Caspienne dont nous venons de donner la description d'après M. Bory. Les eaux coupèrent une série de hauteurs, qui, de celles de *Cazorla*, descendant au sud-ouest, s'unissaient à d'autres contre-forts, venus des monts, qui se ramifient vers le nord, à la base de ceux de *Grenade.*

Le *Rio Jaramilla* circule, du sud au nord, par les pentes septentrionales de ces hauteurs couronnées aussi de plateaux que le *Guadiana menor* dut couper, pour servir de dégorgeoirs à la mer inférieure. Plusieurs autres cours d'eaux, entre lesquels nous mentionnerons ceux de *Bedmar* et de *Ximèna*, le *Rio Torres*, l'*Arragonil*, et le *Rio Frio*, qui passe à *Mancha Real*, lui sont à peu près parallèles, et, venus des mêmes lieux, circulent du nord au sud dans un pays qui, s'aplanissant de plus en plus vers le *Guadalquivir*, forme la partie méridionale du bassin, dont les villes d'*Ubéda* et de *Baéza* occupent le centre, sur la rive opposée.

Le *Rio de Jaen*, qui passe au pied de la cité de ce nom, et descend toujours du sud au nord, se forme, avant d'arriver dans le plat pays, de torrens et de ravins qui fertilisent ou dévastent les vallons dont les montagnes voisines sont coupées. Ces montagnes constituent un amas entre les bassins du *Guadalquivir*, du *Rio Guadajos* et du *Génil*, dont il va bientôt être parlé. Tous ces sommets, ces remparts, ces rochers qu'on traverse par les routes d'*Andujar*, ou de *Jaen* à *Grenade*, dépendent de ce système secondaire, comme interjeté au milieu de l'espace qui sépare les systèmes marianique et bétique; ils se lient, par la *Sierra del Bercho*, par la *Sierra* de *Luchena*, par la *Déhésa vieja* (la vieille solitude), et par les monts de *Grenade*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Sierra Névada*, à ces hauteurs qu'ont percées les deux rivières dont la *Guadiana menor* se forme, et conséquemment à la *Sierra Sagra*, par celle *Cazorla*. Dans une autre direction, et vers le sud-est, elles vont s'unir, à travers le *Rio Cubillas*, par la *Sierra d'Elvira*, aux pays culminans du grand système bétique. Vers le sud-ouest, elles s'anastomosent encore au même système, par les monts de *Loxa*, où le *Génil* fut réduit à rompre leur continuité pour se frayer un passage vers le *Guadalquivir*. Enfin, en se prolongeant au cou-

chant et par *Alcala-la-Réal*, elles s'embranchent avec les *Sierra* de *Priégo* et de *Cabra*.

Après qu'on a passé le *Rio de Jaen*, le pays s'accidente encore; les eaux s'y sont créé des lits de plus en plus encaissés; et, jusqu'au *Guadajos*, les vallons ne sont plus que ceux de *salados*, où ni l'homme ni les troupeaux ne sauraient se désaltérer. L'eau douce est assez rare dans ces cantons, où malgré la qualité saline de la terre, se voient des endroits fort populeux, dont les environs sont fort bien cultivés. Plusieurs de ces lieux, tels que *Porcuña*, *Argona*, et *Argonella*, eurent une certaine importance au temps des Arabes. *Bujalansé* en conserve encore à cause de l'abondance de ses huiles; et, le long du *Guadalquivir*, se voient quelques sites remarquables par leur fertilité, parmi lesquels on doit citer *el Carpio*, dont le nom rappelle celui de l'un des grands capitaines de l'Espagne, aux temps héroïques de son histoire moderne.

Le *Rio Guadajos* prend sa source dans cet amas de monts de *Jaen* et d'*Alcala*, dont il vient d'être question dans les environs de cette dernière ville, près de laquelle on aperçoit un escarpement, ou rempart de rocs élevés, très-propres aux recherches des naturalistes; grossi, par sa droite, des *Rio Locubin*, *Susana* et *Vivoras*, venus des mêmes monts, et, sur la gauche, du *Rio Priégo*, qui descend des som-

mets voisins de la ville de ce nom, borde dans son cours le plateau élevé appelé *Campo de Nubes* (Champ de Nuages), il entre bientôt dans le plat pays; il y reçoit d'abord, toujours par sa gauche, le *Rio Marbeilla*, qui passe à *Luque* et à *Baena*, et le *Guadalmoral*, qui passe à *Doña-Mencia*, et, traversant ensuite un espace plat, dans lequel il s'est creusé un lit profond et sinueux, se charge du sel dont ses rives sont partout imprégnées. C'est le long de son cours qu'on trouve, à droite, des salines exploitées, près de *Torre-Iscar*, et, à gauche, celles de *Duernas*. Sur la rive droite, le *Guadajos* ne reçoit absolument que des *salados*; sur la droite, des eaux douces lui sont encore apportées des hauteurs fertiles de *Montilla* et de *Fernand-Nunez*, que pare une brillante culture, où le pampre se mêle partout à l'olivier, et qui produit un vin blanc sec fort estimé, parce qu'il rappelle nos vins de Graves. Ce vin est connu sous le nom de vin de la Campine. La grande route de *Madrid* à *Cadiz* coupe le *Guadajos* vers son embouchure, peu après qu'on a traversé *Cordoue*.

De toutes les rivières qui grossissent du tribut de leurs eaux le Guadalquivir, le Génil est la plus considérable; elle égale presque en importance le fleuve où elle se jette, vers le village de Palma, à une distance à peu près égale d'An-

dujar et de Séville, à douze lieues environ, plus bas que Cordoue, et après un cours sinueux de quarante lieues à peu près, qui s'éloigne peu d'une ligne qu'on tracerait de l'est-sud-est au nord-nord-ouest. De l'un des sommets de la Sierra Névada, nous avons vu tout à l'heure à nos pieds, au fond du *Coral de Veleta*, sortir, des neiges éternelles accumulées sur des pentes schisteuses, les premières sources du Génil. C'est après avoir parcouru, dans le fond d'une gorge profonde, environ huit lieues de hautes montagnes, que ce *Génil* reçoit le *Daro*, qu'on dit rouler des paillettes d'or, et qui traverse la cité de *Grenade*, bâtie près du confluent des deux rivières. Le *Rio Monachil*, également encaissé, descend des lagunes qu'on trouve vers le *Pic de Veleta*, tombe près de ce confluent; et dès lors le Génil, jusque là à peu près à sec, commence à devenir assez considérable, quoique peu éloigné des lieux qui l'ont vu naître.

A la réunion du Daro, du Génil et du Rio Monachil, au pied des hautes montagnes, dont le célèbre Alambra et le Généraliffe occupent l'extrémité des pentes inférieures du côté du nord, le pays devient parfaitement uni; il s'étend, de l'ouest à l'est, l'espace de cinq à six lieues; et d'une lieue et demie à deux, environ, du sud au nord, pour former le magnifique bassin appelé la Véga de Grenade, au milieu de laquelle s'élève

Santa-Fé. Cette ville fut bâtie par Ferdinand et Isabelle, pendant la durée du siége qui assura à la couronne de Castille la possession de la plus belle des provinces de l'Espagne : région fertile, dont la culture est aussi variée que vigoureuse, mais où, cependant, l'oranger, la grenade et l'olivier ne réussissent pas aussi bien que dans les parties de la péninsule beaucoup plus septentrionales, sans doute à cause de son extrême élévation au-dessus du niveau de la mer.

Le *Rio Dilar* prend aussi naissance vers les hautes régions du Pic de Véléta, d'une multitude de petites sources qui naissent en un lieu nommé *los Borréguillos*, (les Petits Moutons), lieu où se voient quelques prairies alpines et de petites lagunes. Ce nom de Borréguillos vient des neiges éblouissantes, qui, se trouvant répandues par nappes dans divers creux de rochers, font, de loin, naître l'idée de troupeaux qui paîtraient dans les anfractuosités de ceux-ci.

En général, on remarque au point où, sur les hautes régions du système bétique, la neige commence à ne plus se fondre, que cette neige ne couvre pas tout le sol, mais y est répartie çà et là par nappes plus ou moins étendues dans des creux abrités : ce qui, de loin, produit l'effet de taches blanches éparses sur les rochers grisâtres. On nomme ces nappes des *ventisquéros*; elles n'ont quelquefois pas dix mètres de lon-

gueur; mais quelquefois elles en ont cent. Leur surface est comme celle d'une mer clapoteuse: ces ventisquéros sont exploités par des habitans de Grenade, qui viennent, au soleil couchant, y chercher la neige, dont ils chargent leurs ânes, et dont ils transportent, pendant la nuit, des blocs couverts de paille mouillée, qui arrivent, à la pointe du jour, sur le marché, ou chez les limonadiers de la ville.

La *Sierra del Caballo* (Cordelière de Cheval), énorme amas de rocs dépouillés, où se distingue *el Cerro del Perro* (le Pic du Chien), et dont les sommets conservent également de la neige durant tout l'été, alimente aussi les sources du Rio Dilar, qui vient, après le Rio de Monachil, tomber dans le Génil, et fertiliser à son tour la Véga. Tous ces affluens sont remarquables par l'abondance de leurs eaux; celles-ci grossissent tellement, par l'effet des orages, que leur abondance couvre quelquefois tout à coup la surface de la Véga; les inondations qui résultent de ces orages s'écoulent presque aussi vite qu'elles sont venues. Nous nous sommes trouvés, entre Santa-Fé et Grenade, durant une pluie telle, qu'en vingt minutes nous fûmes environnés d'eau, répandue à deux ou trois pieds de hauteur sur toute la surface du pays; les suites de cet épouvantable débordement, et la prompte retraite de l'espèce de déluge qu'il avait causé, laissèrent la

campagne ravagée, et toutes les productions de la terre ensevelies sous un dépôt assez épais de limon et d'arène.

C'est à la rive gauche du Dilar, vers le point où cessent les grandes montagnes, et sur lequel s'élève le chemin qui, de la Véga, traversant les monts bétiques, conduit à la Méditerranée, qu'on jouit d'un point de vue magnifique, et d'où le bassin de Grenade, circonscrit de toutes parts, présente dans la belle saison l'image d'une corbeille remplie de verdure et de fleurs. Le lieu d'où l'on jouit de ce magnifique spectacle s'appelle *el Suspiro del Moro* (le Soupir du Maure). On dit que le dernier roi de Grenade, vaincu, chassé de sa capitale, obligé d'abandonner le palais de ses pères, et fuyant devant Isabelle et Ferdinand, s'arrêtant en ce point des escarpemens du Dilar, tourna un dernier regard rempli de larmes sur le bel empire dont il venait d'être dépouillé, et lui adressa un profond soupir pour dernier adieu.

Le *Rio Cubillas*, sur la rive opposée du *Génil*, c'est-à-dire par la droite de cette rivière, vient encore s'y jeter, à travers la Véga. Cet affluent, sorti des monts qui séparent la petite Caspienne desséchée, dont nous avons reconnu les traces, du bassin secondaire du Génil, traverse et coupe en divers endroits ce système de monts particuliers qui semblent, comme nous l'avons dit, unir,

en dépit des eaux qui les divisent, le système bétique à la Sierra Sagra. Au village de Pinos-Puenté, où la grande route de Grenade à Andujar, par Alcala-la-Réal, traverse le Rio Cubillas, on voit, sur la gauche, l'une de ces fractures si fréquentes dans ces lieux, fracture par laquelle la Sierra d'Elvira, dont le chemin parcourt la base méridionale, a été détachée brusquement des monts dont elle a certainement dépendu.

A mesure qu'on descend vers Loja, avec le Génil, la Véga se rétrécit, les monts se rapprochent par la droite et par la gauche; et, après avoir reçu, d'un côté, le torrent appelé Péñon de *Lucar*, qui passe à *Illora*, et, de l'autre, le Rio Cocin, descendu de la jonction des hautes Sierra Tejéda et d'Alhama, la rivière s'enfonce dans un défilé où l'on reconnaît la brisure par laquelle s'échappèrent les eaux interceptées d'un lac supérieur, dont cette Véga, que nous venons de parcourir, offre le fond mis à jour par une révolution physique, et fertilisé par l'homme.

Après avoir traversé Loja, le Génil sillonne tortueusement un pays anfractueux et comme fracassé; il s'est creusé un lit profond : les torrens qui s'y viennent jeter sont également encaissés; et, du côté du midi, le bassin de la rivière est tellement resserré par des pentes rapides, qu'à une lieue de sa rive gauche les eaux, loin d'y tomber, s'échappent vers le sud pour aller

ormer le Guadaljore, que nous avons vu cou-
per la grande chaîne bétique pour aller s'écou-
ler dans la Méditerranée, non loin de Malaga.
A peine le Génil retrouve-t-il un pays plat, en
comparaison de celui à travers lequel il s'est si
péniblement fait jour, qu'il entre dans une ré-
gion salée, analogue à celle que nous avons dit
être située entre le Rio de Jaen et le Guadajoz.
Sur la droite d'où lui viennent le Rio Rianzul
et Cabra, ou sur la gauche par où lui arrivent,
non loin de Mira-Génil et d'Ecija, deux grands
salados, les eaux douces sont si rares, que, lors-
qu'on en rencontre quelque source, cette eau
douce donne son nom aux lieux voisins, comme
le ferait quelque grande singularité. Des étangs
salés se trouvent çà et là répandus dans la plaine,
sur les deux rives : entre ceux que nous y avons
observés, il en est un fort remarquable vers le
sud; on l'aperçoit sur la gauche, à une petite dis-
tance, en allant d'Estépa à Antéquera, à travers
le plat pays. Ce lac, assez considérable, semble
occuper le fond d'un bassin plus étendu, qu'il
doit remplir tout entier quand les eaux pluviales
le viennent agrandir. Nous l'avons visité lorsque
les ardeurs de l'été de 1812 avaient partout des-
séché la campagne : son étendue éblouissante
était alors presque entièrement solide; des cris-
taux d'un sel blanc, et diversement groupés, en
rendaient la surface inégale et comme rocail-

leuse; les buissons de ses rives, dépouillés de feuillage, et dont pas un ne demeurait reconnaissable, étaient entièrement recouverts de sel; ses plages, où le soleil avait consumé jusqu'aux moindres traces de verdure, se trouvaient revêtues d'une couche polie plus ou moins épaisse de sel, qu'en plusieurs endroits on eût pris pour un miroir retraçant jusqu'à l'image du peu de nuées qui parfois circulaient dans l'atmosphère. Nous ne pûmes nous hasarder sur la croûte du lac jusqu'aux points où l'on distinguait encore de l'eau à travers quelques crevasses pour voir si, comme les lagunes de Buralajos, situées dans le bassin de l'Èbre, la Méditerranée en miniature, que nous visitions, nourrissait quelques-uns des végétaux caractéristiques de la mer; et nous abandonnâmes ces lieux, la vue fatiguée de l'éclat qui en jaillissait de toute part. Il est probable que le grand lac Zoñar, situé sur l'autre rive du Génil, présente les mêmes phénomènes. C'est ce grand lac Zoñar que nous avons certainement distingué du sommet de la Véléta, encore qu'il en soit éloigné de près de vingt-cinq lieues : les rayons du soleil de trois heures après-midi y tombaient apparemment dans une telle incidence, par rapport à nous, que la surface du lac, les réfléchissant, ressemblait dans le vague lointain à un point lumineux de métal en incandescence. »

La grande route de Madrid à Cadiz coupe le Génil à Ecija, ville assez considérable, située à six lieues environ de la jonction de cette rivière avec le Guadalquivir, et dans un bassin où la chaleur de l'été est tellement considérable, qu'on le nomme vulgairement la *Sarten de España* (le Poêle de l'Espagne).

Le *Rio Corbonès,* courant sinueusement du sud au nord, après être sorti des montagnes qui se lient à la Sierra nia de Ronda, prend ses sources vers Cañété la Réal. Il reçoit dans la plaine les eaux venues d'Ossuña; arrose depuis la Puebla de Cazalla, où le pays commence à s'aplanir, les campagnes où se trouve Marchéna, et passant à peu de distance au pied de Carmona, où la grande route de Madrid à Cadiz le traverse, se jette dans le Guadalquivir au pauvre village de Guadajoz. A partir de ce Rio Corbonès, le pays devient moins salé vers le Guadalquivir, où le terrain paraît être de plus en plus fertile, quand il n'est pas léger ou sablonneux; et, entre Carmona et Séville, d'innombrables bois d'oliviers ombragent le sol, dans les parties hautes duquel on trouve toujours le sel ou ses traces.

Le *Rio Guadaira* vient toujours des mêmes hauteurs que le Rio Corbonès; il passe Moron, petite ville où les Français avaient mis un vieux château maure dans un assez bon état de défense, afin d'y tenir des troupes pour observer

la Sierra de Ronda; circulant ensuite au milieu des plaines assez unies et passablement cultivées, il y reçoit plusieurs ruisseaux, au moyen desquels son volume devient assez considérable devant une petite ville d'*Alcala*, qui tire son épithète de *Guadaira*, de la rivière dont il est question. Celle-ci s'est fait, au pied de la hauteur où se voit le vieux château maure, un passage brusque à travers des roches, au milieu desquelles son lit est fort encaissé ; et, traversant ensuite un espace bas et même un peu marécageux, elle va tomber à l'extrémité d'une des promenades de Séville, appelée l'*Avanica* (l'Éventail).

A partir du *Guadaira*, le Guadalquivir ne reçoit plus d'affluens par la rive gauche. Le pays présente désormais une physionomie particulière; extrêmement bas, à peine supérieur au niveau du fleuve, des inondations le couvrent souvent; et, dans quelques endroits, les eaux des hautes marées se répandent à la surface, qu'elles délayent. Cinq ou six *salados* à peu près parallèles, dont celui de Moron est le plus considérable, coupent le terrain, mais n'ont point d'embouchure, et se perdent dans le sol marécageux, à quelque distance de la rive gauche du Guadalquivir. Ce fleuve, devenant ici plus sinueux que jamais, se divise en trois branches qui embrassent une partie de ce plat pays, pour en former deux îles

inégales, appelées, en raison de leur étendue respective, *la Isla Major* et *la Isla Menor* (la grande et la petite Ile) : ces îles plates, où l'on ne voit pas d'arbres et pas un village, sont de vastes pâturages où paissent d'innombrables troupeaux de bêtes à cornes, sous la surveillance de quelques gardiens à demi-sauvages.

L'espace uni qui s'étend le long du fleuve, et sur lequel se perdent, non loin de sa rive gauche, les *salados* dont il vient d'être question, se nomme la *Marisma*. Cette *Marisma* forme une bande riveraine qui varie d'une à deux lieues de large, et, s'étendant en longueur presque des environs de Séville jusqu'aux salines voisines de San-Lucar de Baraméda, n'a guère moins de quatorze lieues du nord-est au sud-ouest : espace abandonné, nu, alternativement brûlé et réduit en poussière brunâtre et saline par les ardeurs d'un soleil dévorant, ou délayé en boue noire et tenace par les pluies et les débordemens joints aux grandes marées. On dirait les prés salés du bassin d'Arcachon sur les côtes de Gascogne, ou certains de ces vastes poldres de la Zélande, si la végétation, analogue quant à l'ingrate physionomie, n'en différait presque entièrement par la nature de sa composition. Ici, des plantes maritimes du levant de l'Afrique et de l'Amérique même se complaisent dans un mélange que semblaient devoir à jamais empêcher les distances et

des mers interposées. A d'élégantes statices, à la salicorne arabique, à la cresse de Crète, à la pourpreuse philippée, s'associent parfois la passerine velue et l'aizoon des Canaries, certaines mésembrianthèmes, ainsi que la zapanie nodiflore. Le même fait s'observe dans les environs de la baie de Cadiz, particulièrement entre les salines de Puerto-Réal et du pourtour de la Caraque, dans l'île de Léon.

Nous ne citons ici tant de plantes que parce que leur présence donne l'idée la plus juste de la nature du sol, de la puissance du climat, et parce que les soudes et autres végétaux maritimes qui s'y joignent peuvent être utilisés avec elles dans tous ces lieux, comme on le pratique sur les côtes de Murcie, pour faire de la barille qui ne le céderait en rien à celle qu'on tire d'Alicante.

Dans quelques parties un peu moins basses de la *Marisma*, où se voient des buissons de lentisques et de tamarin mêlés au *juniperus lycia*, et entrelacés de smilaces divers, se rencontrent plusieurs espèces d'insectes qu'on avait cru jusqu'ici propres aux côtes barbaresques, et plusieurs petits animaux africains, entre lesquels nous avons souvent surpris le caméléon. Le même fait s'observe depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'aux environs de Tariffa, où la nature semble être entièrement africaine.

Quelques monticules, s'élevant à la surface de la Marisma, offrent une belle culture, où la vigne et l'olivier ombragent de riches moissons. Sur ces hauteurs favorisées sont : Trébujéna, Lebrija et le village de *las Cabezas de San-Juan* (les Têtes de Saint-Jean), où fut, ainsi que dans l'île de Léon, le berceau de la révolution qui rendit un moment à l'Espagne le régime constitutionnel de ses antiques cortès.

En parlant des sources naturelles du Guadalquivir, nous avons décrit les premiers affluens que ce fleuve reçoit par sa rive droite. Après le *Guadalimar*, dont il a été question d'abord, on trouve successivement les rivières suivantes, qui, toutes, descendent des pentes méridionales des monts Marianiques.

Le *Rio Guadiès*, qui n'est, à proprement parler, qu'un ruisseau, circulant à travers des plaines, mérite cependant qu'on le cite, parce que c'est à peu de distance de ses bords ou de son origine qu'à des époques très-éloignées l'une de l'autre ont été livrées deux batailles qui décidèrent du sort de la péninsule : la première, à *las Navas de Tolosa*, en 1212, causa la chute de la dynastie africaine des Almohades, qui régnait dans ce beau pays; la seconde à *Baylen*, réveilla l'Espagne en 1808, lui donnant le secret de ce que peut, au nom de son indépendance, un peuple décidé à vaincre ou à mourir. En 1212, un roi de Navarre, com-

battant en personne et se précipitant dans la mêlée, rompit d'un bras fort les chaînes défensives dont on avait environné le quartier-général de son adversaire, qu'il fit prisonnier. En 1808, un général français, entendant le canon du hameau de Guarroman, à une petite distance du champ d'honneur, s'arrêta, prit position, et attendit l'issue du combat pour se rendre prisonnier sans disputer la victoire.

Le *Rio de la Campane* (la rivière de la Cloche), qui reçoit le torrent de *Liéra*, dont les sources, opposées à quelques-uns des ravins qui tombent dans le *Rio Magaña*, forment avec eux *el Puerto des Rey* (le Port du Roi), non loin du *Despeña Perros*, coupe la belle route de Madrid à Cadiz, au sortir des montagnes, et après avoir reçu divers torrens assez considérables. C'est à l'entrée du pont que forme ce point d'intersection qu'étaient accumulés les bagages qui, dans l'affaire de Baylen, eurent, avec la halte de Guarroman, une si grande influence sur les succès de la journée. Lorsqu'on a passé ce pont, le pays, toujours uni, mais un peu plus élevé que les plaines qu'on laisse sur la gauche, est aride et désert jusqu'à la ville d'Andujar; des arbustes broutés les couvrent çà et là, et le *Rio Escobar* le coupe du nord au sud. Ce ruisseau traverse, vers son origine, dans les montagnes, un fragment de chaussée assez bien conservé, et vulgairement appelé *Ca-*

mino de la Plata (Chemin de l'Argent). On se tromperait beaucoup, si l'on croyait que par cette voie les anciens avaient établi une communication avec quelque exploitation de mine : le nom de Camino de la Plata n'est que la traduction défigurée des mots latins, *via lata*, route large ou grande route.

Entre le *Rio Escobar* et le suivant se trouve, toujours sur la rive droite du Guadalquivir, la ville d'Andujar, où la grande route de Madrid à Cadiz coupe ce fleuve.

Le *Rio Jandula* est l'un des affluens les plus remarquables du Guadalquivir. Il coule d'abord de l'ouest à l'est de l'autre côté de la principale chaîne de la Sierra-Moréna, qui se rapproche ici considérablement du fleuve; il y reçoit le *Rio Fresnédas*, qui prend sa source aux environs *del Viso*, tout contre la grande route, au moment où celle-ci va passer de la Manche en Andalousie par le Despeña-Perros. Le Rio Fresnédas s'est grossi du Rio Puertollano, qui vient de l'ouest au milieu des collines évidemment dépendantes du bassin du Guadiana. Cependant, quand toutes ces eaux sont réunies, le Jandula coupe brusquement les monts; et, descendant du nord au sud, vient se jeter dans le Guadalquivir, un peu au-dessous d'Andujar, à travers le système marianique.

Le *Rio de las Yégnas* (rivière des Jumens),

qui coule du nord au sud, ne mérite d'être cité que parce qu'il séparait exactement l'ancien royaume de Jaen de celui de Cordoue, et qu'il prend sa source sur les confins de la Manche, aux environs du lieu nommé Fuencaliente, où se trouvent des eaux thermales.

Le *Rio Guadamellato*, qui reçoit le Rio Varas, descend d'un plateau fort élevé, l'une des Paraméras les plus singulières d'Espagne, appelée *Déhésa de las Siete Villas* (Solitude des Sept Villages). Cette solitude, couverte de bois d'yeuses, de buissons de lentisques, d'arbousiers, de philaria et autres arbustes, ou de landes de cistes et de lavande, forme un couronnement au système marianique, et en interrompt les crêtes, comme Paraméra d'Avila s'interpose au centre du système carpétano-vetonique. La *Déhésa de las Siete Villas* s'étend de *Rio de las Yégnas* jusqu'au *Rio Cuzna*, dont il sera question tout à l'heure. Une infinité de ruisseaux en descendent vers le nord, et vont tomber vers le *Rio Guadalmez*, que nous avons vu tomber dans le *Rio Zuja*, l'un des affluens du Guadiana. Deux chemins traversent ce désert, voisin des nuages, et présentent entre la Manche et l'Andalousie d'assez mauvaises communications, sur lesquelles on ne rencontre que des *ventas* ou auberges fort misérables. La première est celle qui d'Almodovar del Campo pénètre sur les bords du Guadalquivir, non loin

du pont d'Alcoléa, par la Conquista et Adamuz; la seconde conduit du même village d'Almodovar à Cordoue par *Pozo Blanco* (Puits Blanc) et le port de Calatraveño. En ce lieu, on traverse une arète de montagnes, qui reproduit la chaîne interrompue de la Sierra-Moréna.

Le *Rio Cuzna*, qui prend sa source vers l'extrémité occidentale de l'arête montueuse dont on vient de parler, où un vieux château du même nom couronne un pic assez remarquable, court d'abord de l'ouest à l'est régulièrement à la base de cette cordelière, mais, tournant brusquement au sud, borne à l'ouest le désert des sept villages, et, après avoir reçu le *Rio Guadarbabo*, qui traverse aussi d'affreuses solitudes, tombe dans le *Guadalquivir*, un peu plus d'une lieue au-dessus de Cordoue, et peu après le beau pont de la Venta d'Alcoléa, où le grand chemin de Madrid à Cadiz, coupe le fleuve pour le couper bientôt encore dans l'ancienne cité de califes.

Le *Rio Guadialto*. Nulle rivière en Espagne ne présente un cours plus sinueux. Contrainte de couper diverses séries ou chaînes de hauteurs assez considérables pour arriver au Guadalquivir, elle s'est glissée dans leurs interstices comme voyage un serpent. Elle prend sa source non loin du point d'où la Rio Zuza tire les siennes. Pour couler en sens opposé, les deux rivières sortent à peu près du même berceau, qui se

trouve au bout d'un pic appelé Cerro de la Caravernéla. La *Fuente del Apio* (Fontaine du Persil) est, dit-on, commune aux deux cours d'eau. Quoi qu'il en soit de cette assertion, un riche bassin où se voient une assez grande quantité de villages dont Fuente-Ovéjuna est le chef-lieu, est fertilisé par la naissance du Guadialto, et par les premiers affluens qu'elle reçoit; mais, comme cela arrive partout en Espagne, des monts appelés et *Sierra de los Santos* et *Ramalea de la Sierra-Morena* (Rameaux de la Montagne-Noire), unis à ceux dont un point culminant se nomme *Peña de Ladronea* (Roche aux Voleurs), semble vouloir lui barrer le passage. En ce point, le Guadialto a dû se faire jour; et le lac qu'il alimentait s'est métamorphosé en un bassin fertile assez régulièrement circonscrit par des hauteurs plus ou moins considérables. Le reste de la vallée de cet affluent est trop encaissé, étroit et sinueux, et traverse un pays trop ingrat pour que des hommes qui dédaignent tant d'étendues fertiles, et qu'on pourrait aisément cultiver, aient songé à s'y établir; aussi n'est-il guère dans la péninsule de partie plus sauvage que celle où nous venons de nous arrêter.

Le *Rio Bembézar*. Cet affluent, l'un de ceux qui traversent le système marianique, sépare ce qu'on nomme proprement la Sierra-Moréna de la Sierra de Constantina. Il naît sur les plateaux

d'où s'échappe vers le *Guadiana* le *Rio Matachel*, et dont les villages de *Beranga*, d'*Azuaga* et de *la Granja*, occupent à peu près le centre. C'est à partir de ce Rio Bembézar que, jusqu'aux frontières de Portugal, les auteurs des cartes d'Espagne semblent s'être complus à donner au terrain, aux rivières, ainsi qu'aux routes qui le parcourent, une physionomie qui n'a nul rapport avec la réalité.

Le *Galapagar*, qui passe à Constantina, et sort de la montagne de ce nom, est remarquable par une glacière voisine de ses sources. L'artifice auquel on a recours pour alimenter cette glacière mérite qu'on le rapporte. Encore que le sommet de ces lieux n'ait rien d'imposant, et que des plaines assez étendues s'y rencontrent au faîte des montagnes, Constantina et ses environs n'en sont pas moins situés dans une région fort élevée où la neige tient durant trois ou quatre mois, et où le thermomètre descend pendant la moitié des nuits de l'année au-dessous du point de congélation. On a pratiqué de petits bassins de quelques pouces de profondeur et de quelques toises carrées, que l'eau du *Galapagar*, vers son origine, vient alimenter. Durant la fraîcheur de la nuit, la surface tranquille des eaux captives dans ces petits réservoirs se gèle de l'épaisseur d'une à quelques lignes; on recueille cette croûte de glace avant le jour, et l'on en

remplit les puits, où elle est conservée pour la consommation de Séville et des lieux voisins.

Le *Rio Guesna* qui passe non loin de Saint-Nicolas, et qui tombe dans le Guadalquivir, vis-à-vis Tocina, porte à ce fleuve d'abondantes eaux au fond d'une assez belle vallée à peu près déserte. C'est sur sa rive droite, au village de Cazalla qui en est peu éloigné, que se trouvent des mines d'argent assez riches, mais dont l'exploitation a toujours été ruineuse pour ceux qui l'ont entreprise, parce qu'elle fut faite sans économie.

Le *Viar* découle, comme nous l'avons déja dit, du plateau de Bienvenida en Estramadure. Coupant la chaîne principale du système marianique, il semble porter au Guadalquivir des eaux qui ne lui étaient pas dues; et, pour y parvenir, il déchire profondément les pentes sauvages d'une chaîne assez élevée. Son cours est tortueux; ses eaux sont abondantes, et la vallée qu'il arrose, à peu près déserte, mais assez verdoyante.

Le *Rio Cala*, encore plus considérable que le Viar, se jette dans le Guadalquivir, près de Santipones, l'ancienne Italica, non loin de Séville. C'est en partie par la vallée de cette rivière que circule, en coupant celle-ci, la belle route de l'Andalousie en Estramadure; on y voit, avant d'arriver au village del Ronquillo, et lorsqu'on commence à s'enfoncer dans les montagnes, un

pont antique sur le *Rio Huelva*, lequel descend des mêmes hauteurs que le Rio Cala, et vient grossir celui-ci. On doit remarquer que, dans cette partie du système marianique où nous nous trouvons, on rencontre à chaque instant des bassins circonscrits par des montagnes auxquelles les rivières font brèche dans tous les sens, pour se rendre à leur destination. C'est par l'Arroyo Colebrin, l'une des sources du Rio Cala, que le grand chemin, s'élevant vers le sommet du la chaîne principale des monts marianiques, redescend ensuite à Monasterio, premier village d'Estramadure qu'on trouve sur le versant septentrional.

Le *Rio de San-Lucar*, qui vient de *Castillo de las Guardias*, et se jette dans le bras occidental de Guadalquivir, au lieu où ce fleuve forme les îles *Mayor* et *Ménor*, est le dernier affluent que reçoive ce fleuve. Fertilisant une assez belle contrée dans la partie de son cours où les ruisseaux *Chardachon* et *Carallon* le viennent grossir, il borne à l'ouest des belles parties de l'heureuse Andalousie. Après cette petite rivière, on ne trouve plus qu'un grand désert sablonneux, aride, brûlé, dont les parties riveraines sont une répétition de cette Marisma que nous avons fait connaître dans la partie méridionale de cette solitude, vers l'embouchure du Guadalquivir; et vis-à-vis San Lucar de Baraméda se voient de

grands bois de pins qui s'étendent jusqu'à la côte, le long de laquelle règne une longue série de dunes de sables mobiles, pareilles à celles des côtes de Gascogne et de Flandre. Ces dunes s'étendent du sud-est au nord-ouest jusqu'à l'embouchure du *Rio Tinto*, célèbre par l'abondance du cuivre dont ses eaux sont comme saturées.

Le Guadalquivir est praticable pour des embarcations du port de cent tonneaux et plus jusqu'à Séville, cité qui fut autrefois une sorte d'entrepôt de l'Amérique. Au-dessus de cette ancienne capitale, le fleuve semble se complaire à décrire mille détours jusqu'à Cordoue. Les Arabes l'avaient rendu praticable aux embarcations entre les deux villes; et, depuis la conquête des Andalousies, le gouvernement espagnol songea souvent à rétablir cette navigation intérieure; mais ce projet, dont l'exécution fut regardée comme fort difficile, avait été toujours abandonné. Le maréchal Soult, quand il commandait dans le midi de l'Espagne, voulut l'exécuter; et en moins de quatre mois, de grosses barques montant et descendant le fleuve, mirent Cordoue en communication avec l'Océan et facilitèrent tous les genres de transport par Séville.

Il nous reste à faire connaître les cours d'eau moins considérables que le Guadalquivir, mais qui se jetant dans la mer sur les côtes bétiques,

méritent encore le nom de fleuves. Du cap de Gate, promontoire volcanique, où le rivage change de direction, ceux qui se jettent dans la Méditerranée, en descendant des monts du royaume de Grenade jusqu'à Gibraltar, sont le *Rio d'Almeria*, qui prend sa source sous le nom de *Rio-Cortal* au revers méridional des monts de Baza, entre lesquels la *Sierra-Nevada* et son cours établissent une séparation totale, de sorte qu'on peut de Guadix, dont la rivière coule vers le nord dans le Guadalquivir, se rendre à Fiañana, premier village qu'on trouve dans le vallon du *Rio d'Alméria*, à travers un plateau analogue à celui où l'on voyage entre les systèmes ibérique et marianique par la route méridionale de Valence à Madrid. La *Rambla de Juancho*, torrent par les rives duquel le chemin de Guadix à la mer descend vers la vallée qui nous occupe, naît de ce plateau, dont la partie orientale s'appelle *Llianos del Marquesado* (plaines du Marquisat). Au village d'*Hinojola*, le cours de la *Rambla de Siañana*, venant des pentes septentrionales de la *Sierra Nevada*, est absolument contigu à celui des premiers torrens qui alimentent le *Rio de Guadix* par sa rive droite. On a cependant l'habitude de tracer en ce point d'énormes sommets imaginés pour séparer les versans; mais ils n'existent pas. Quoi qu'il en soit, descendant vers le sud sous le nom de *Naci-*

miento (naissance), le *Rio d'Almeria* reçoit à peu près, sous la figure d'un espalier, divers affluens qui arrosent des vallées généralement fertiles, et qui forment un assez riche bassin dont *Tabernas* et ses plaines, *Gergal* et ses sources minérales, *Oannès* et *Lujar*, renommés par la bonne culture de leurs environs, sont les chefs-lieux. Réunies en un seul canal, les eaux du bassin que nous venons de décrire ont dû, pour arriver à la mer, et, comme en mille autres endroits, se faire jour à travers une chaîne. Les parties séparées de cette chaîne ont reçu, l'une à l'orient, les noms de *Sierra-Alhamilla* et *Péchina*; et l'autre à l'ouest, celui de *Sierra-d'Alméria*.

Le *Rio Ardra*, coupant brusquement vers son embouchure les pentes occidentales de la haute *Sierra de Gador*, et les monts de *Trébélard* et d'*Ardra*, porte à la mer le tribut du bassin peu étendu, mais fertile, dont *Ugijar*, qu'on regarde comme le chef-lieu des *Apujaras*, occupe le centre. L'abondance des eaux de cette petite rivière ne la rend pas moins remarquable que la richesse des vallées qui forment le fond de l'ancien lac dont elle opéra le desséchement.

Le *Rio Guadalféo*, sans contredit le plus important de tous les cours d'eau descendus de la *Sierra-Névada*, du côté de la Méditerranée, fertilise la riche *Véga de Motrit*, où peuvent croître en pleine terre toutes les productions végétales

de la zone torride, et qu'enrichit la culture du coton. Ce petit fleuve a dû, pour y parvenir, couper une chaîne de montagnes qui, sous le nom de *Sierra de Lujar*, unit de l'est à l'oüest l'énorme contre-fort à d'autres chaînes qui s'étendaient jusqu'à la *Sierra de Pinos*, échappée de la haute *Téjada*. Cette rupture eut lieu entre *Velez de Benaudalla* et le point où, se touchant par la réunion de deux bras opposés, le *Guadalféo* perd son nom. Il se compose alors du *Rio d'Orgiva*, qui lui arrive du levant, et du *Rio-Grande* qui vient du nord-ouest. Par cette disposition des deux branches opposées, la rivière recueille toutes les eaux méridionales des sommets à glacier de la *Sierra Nevada*, qui, sur leur revers méridional qu'on pourrait appeler africain, offrent, quand elles persévèrent, des neiges d'été beaucoup moins que sur les pentes qui regardent l'Europe. Le *Rio de Lanjaron*, naissant également à la base méridionale du pic de *Velleta*, arrose encore une vallée enchanteresse, célèbre par la riche culture qui s'y est perpétuée après l'expulsion des Maures, et grossit l'*Orgiva* dans le magnifique bassin dont la ville qui donne son nom à la rivière occupe le centre. Les eaux descendues des sommets de la *Sierra del Cavallo*, avec celles qui viennent des fontaines de *Ducal* et des lagunes de *Padul*, composent le bras occidental du *Rio-Grande*,

par le vallon duquel circule la moins difficile des communications par lesquelles on puisse passer du bassin inférieur et tempéré de Grenade sur les rivages ardens de la Méditerranée.

Du *Rio Guadalféo* jusqu'à Malaga, sur une étendue de côtes de dix-huit lieues environ, on trouve successivement une dizaine de cours d'eaux qui descendent parallèlement du nord au sud, et dont la plupart apportent, par l'escarpement de leurs rives, de grands obstacles à la construction d'une grande route riveraine. Le seul qui parmi eux mérite d'être cité est celui de *Vélez-Malaga;* il tire ses premières eaux des mêmes sommets que le Guadaljore, dont il a été parlé plus haut, non loin des rives du Génil, dont les versans méridionaux sont si resserrés vers Loxa. Sous le nom de *Sabor*, ou *Villo,* recevant les eaux des monts fort élevés de cette partie du système bétique, le *Rio de Vélez* baigne la base de cette étrange porte de *Zafarayas*, dont le nom même n'était indiqué dans aucun livre, ou sur aucune carte, avant que le colonel Bory de Saint-Vincent y eût passé : embrasure immense, pratiquée à travers une cordelière considérable, elle donne passage à un faible ruisseau, qui, après avoir circulé dans un plateau voisin de la région des nuages, et dont les eaux paraîtraient devoir s'échapper vers le *Génil*, par *Alhama*, choisit, à travers des monts épais, un passage direct vers

la mer; cette majestueuse porte de *Zafarayas* est pourtant une des communications les plus faciles et les plus directes entre Grenade et la côte par Alhama, et elle est à peine connue. La partie inférieure du vallon de Vélez est extrêmement fertile, et c'est dans les environs de la ville qui lui donne son nom que se cultive aujourd'hui en grand la canne à sucre.

Le *Rio Guadalména*, courant du nord au sud et baignant les murs occidentaux de Malaga, ne mériterait pas d'être nommé, si le voisinage d'une cité populeuse ne le faisait remarquer sur la grande route d'Antequerra, qui le coupe vers la moitié de son cours; si de riches vignobles, bordés d'amandiers, ne couvraient les coteaux qu'il parcourt; et si, enfin, pour se rendre à Ronda et à Gibraltar, il n'en fallait traverser l'embouchure, tantôt à peu près tarie, tantôt charriant des eaux dont le volume est grossi impétueusement par les pluies.

Le *Rio Guadaljore* tire son origine des pentes d'Archidona, ville antique, pittoresque, située tout près des rives méridionales du Génil et de la haute montagne del *Jobo*, vers la *Sierra de Loxa*. Coulant au sud-ouest jusque sous Antequerra, le Guadaljore arrive au pied de la *Peña de los Enamorados* (Roche des Amoureux), dans un pays assez uni, contre la base de l'énorme chaîne que couronne le *Torqual*, et sur laquelle

la grande route de Malaga n'a pu s'élever que par suite d'immenses travaux. Du sommet de cette chaîne, on jugerait que les eaux qui baignent sa base doivent se rendre au Génil, dont le bassin semble s'abaisser au loin vers le nord; mais, trompant cette apparence, se dirigeant tout à coup vers le sud-ouest, passant derrière le lac cristallisé dont il a déja été parlé, et circulant aux racines même de la chaîne qui sépare d'abord la *Sierra de la Jéguas*, il tourne tout à coup au sud, coupe brusquement la cordelière dont il lavait humblement les racines, et, s'y étant pratiqué une issue tortueuse, entre des escarpemens déchirés, circule, après avoir triomphé des plus grands obstacles, dans un pays qui, lorsqu'on a passé Alora, s'ouvre toujours davantage. Recevant, des hautes sommités de la Serranie de Ronda, le *Rio Ardalès*, qui vient *del Burgo*, et le *Rio Grande*, qui passe à *Tolox;* des hauteurs méridionales, le *Rio Seco*, qui vient de Munda et de Coin, ainsi que les eaux d'Alaurin et de la *Sierra de Mijas*, le Guadaljore se compose un bassin magnifique et fertile, rempli de villages populeux, et susceptible d'une culture encore plus variée que celle dont il est orné. Déja, le coton fait la richesse de quelques portions de ses plaines. On passe le Guadaljore, pour se rendre de Malaga à Gibraltar, par un gué peu éloigné de son embouchure; et l'on est surpris de ne pas

trouver un pont en ce point, où le trajet devient fort dangereux, pour peu que les eaux pluviales viennent à y accélérer le courant.

Le *Rio Guadiaro* descend du nord au sud, à travers la *Serrania de Ronda*, qu'il déchire en mille manières. Au milieu de la cité même, qui donne son nom aux monts qu'a frisés ce fleuve, l'un de ses affluens, *el Tajo* (le Saut, ou Cascade), présente un exemple des fracassemens qui caractérisent l'éperon méridional par lequel l'Espagne fut unie à l'Afrique. Ce Tajo a évidemment coupé Ronda en deux moitiés. L'escarpement du torrent, qui partage la ville, n'a pas moins de deux cents mètres d'élévation, à pic; et, comme pour empêcher la portion supérieure de la ville de s'affaisser sur l'inférieure, toutes deux ont été unies par un pont magnifique qui, en établissant une solide communication, fait l'office de la clef d'une voûte, ou d'un coin placé entre deux parois qui menaceraient de tomber l'une sur l'autre. « Chef-d'œuvre du génie humain, dit M. Bory de Saint-Vincent, qui conçut un monument encore imposant, au milieu de montagnes auxquelles la nature imprima ce grand caractère dont les pyramides de l'Égypte et la construction de Ronda ont, à peu près seules, le privilége de ne point redouter la comparaison. » Le *Guadiaro* grossi, par sa droite, du *Rio Horgarganta*, que traversent les routes de contrebandiers qui conduisent

d'Algésiras à Ubrique, par Xiména, et, par sa gauche, du *Rio Guenal*, dont le cours est à peu près parallèle au sien, est le dernier des fleuves secondaires qui tombent dans la Méditerranée. Son embouchure est située à quatre lieues environ, au nord de la pointe de Gibraltar.

Le *Rio Guadalete*, coulant vers l'Océan, et dont les sources sortent des hauteurs occidentales de Ronda, naît donc, comme le *Guadiaro* que nous venons de voir tomber dans la Méditerranée, de cette Serranie, si fracassée. Son bassin supérieur s'étend entre la *Sierra del Gastor*, le *Monte Corte*, la *Combre de Ronda la Vieja*, où se voient encore des restes de l'antique *Acinipe*, le sommet pyramidal de Montejaque et le grand pic de *San-Cristoval*, point culminant, que nous avons déja mentionné. Circulant assez tortueusement, dans un assez beau vallon peu habité, les premières eaux du Guadalete se confondent presque avec celles qui coulent vers le *Guadaljore*, par le col où se trouve le *Cortijo de las Bermejas* (Ferme des Vermeilles), et d'où l'on descend à *Ronda*, en venant de *Zara*. Non loin de ces lieux, est le confluent du ruisseau qui découle d'une ville assez riche, située à plus de douze cents mètres d'élévation, dans la région des nuages, et connue par ses fabriques de draps, presque autant que par l'humeur contrebandière de ses habitans. Cette ville est *Grazalema*, centre

de la fraude qui se fait par Gibraltar, à travers l'inextricable Serranie. Le Guadaleté, passant ensuite auprès des rocs escarpés de *Lara*, baignant la base de la *Sierra d'Algodonalez*, au revers de laquelle se joint le *Salado d'Olbéra*, s'écoule quelque temps dans la direction de l'ouest. Le *Salado d'Olbéra* descend de ces hauteurs dont les eaux tombent au nord, vers le Guadalquivir, par le *Rio Corbonés*, et au sud, dans la Méditerranée, par le *Guadaljore*, qui coupe à pic la grande chaîne de la Serranie. Il reçoit, au moulin de *Zaframagon*, dans un site, le plus sauvage qu'il soit possible d'imaginer, un *Rio Guadaporcon*, qui mérite qu'on le mentionne. Ce *Guadaporcon*, né des hauteurs de l'antique *Acinipe*, tortueusement descendu vers le nord-ouest, se coude tout à coup pour couler à l'ouest; il a, par son détour, creusé le pays si profondément, que, s'abîmant dans son cours, les escarpemens de ses rives ont fini par l'encaisser comme une sorte de gouffre. Un bassin fort étroit s'est ainsi formé; et, dans sa profondeur, on a bâti le village de Sélénil, dont les habitans voient à peine le ciel, dans la ligne étroite que leur laissent, pour tout horizon, les rochers suspendus au-dessus de leurs babitations obscures. Passant ensuite au pied de la tour d'*Ataquinés*, à peu de distance d'Olbéra, dont le rocher inaccessible fut successivement rendu imprenable

par les Arabes et par les ordres du maréchal Soult, le *Guadaporcon* a été obligé, pour arriver au *Salado*, de se faire jour à travers un énorme rocher ; il s'y est creusé une véritable porte fort étroite, à l'entrée de laquelle est situé le moulin de *Zaframagon*, qui donne son nom, de racine carthaginoise, à la petite plaine encaissée où s'opère le confluent, au rocher que celui-ci traverse, ainsi qu'à une *Venta* qui en est peu éloignée, sur le chemin de Moron, et près de laquelle, à la tête d'une colonne mobile, en 1810, le colonel Bory de Saint-Vincent découvrit, dispersés et blanchissant au pied des arbustes odoriférans, les ossemens d'un grand nombre de Français qu'il venait venger, et que des partisans montagnards avaient surpris et égorgés dans ce dangereux passage. Après cette jonction, le Salado d'Olbéra lui-même est obligé de se faire jour à travers la continuation du rocher de Zaframagon, pour arriver au Guadalete; et son ouverture a mis à sec le petit lac que dut former le bassin où ses eaux parviennent, et d'où elles s'échappent par les embrasures les plus remarquables qu'on puisse imaginer. La *Sierra de la Cornuda*, de *San-Juan* et de *Montélano*, rétrécit considérablement le bassin du Guadalete, du côté du nord, où la rive droite de cette rivière, se rapprochant des sources du *Guadayra* et du *Salado de Moron*, indique une tendance à

se faire jour dans le bassin du Guadalquivir. N'ayant pu se creuser une issue à travers d'immenses obstacles, le Guadalete a été repoussé vers le sud-ouest, direction où, à partir de *Puerto Serrano*, il circule en passant à *Villa-Martin*, situé sur la rive gauche, mais que les anciennes cartes plaçaient sur la droite, jusqu'à la petite ville de Bornos, dans un bassin où l'on reconnaît encore les traces d'un ancien lac. Une chaîne de montagnes peu élevées, courant du nord-est au sud-ouest, formait la rive orientale de ce lac. Le Guadalete, ayant trouvé de trop grands obstacles pour s'échapper par le nord, a porté les efforts de ses eaux accumulées sur ce point, où se voit aujourd'hui Bornos. Y coupant les rochers au lieu nommé l'*Angostura* (le Rétrécissement), il a disjoint la montagne, qui, dès lors, a reçu deux noms distincts, celui de *Sierra de Bornos*, pour le côté demeuré au nord, et celui de *Sierra de San-Tycar*, pour le côté méridional. Après l'*Angostura*, le fleuve circule de nouveau dans un bassin dont il a dû briser encore la limite au-dessous d'Arcos, où, par sa rive droite, il reçoit le grand *Salado d'Espéra*, venu des pentes occidentales de ce nom et de la *Sierra de Gilbalbin*. Grossi, par sa gauche, du *Magazeite*, qui, venant de la haute *Sierra d'Ulrique*, lui arrive aussi, à travers une *Angostura*, le *Guadalete* sillonne un vaste plateau, dont la

partie septentrionale est appelée *Mésa de Santiago* (Table de Saint-Jacques), passe à la fameuse chartreuse de Xérès, où il coupe le chemin qui conduit directement à l'île de Léon, ou à *Tariffa*, par *Médina Sidonia*, et vient enfin tomber dans la baie de Cadiz, au fond de laquelle on le voit former une sorte de Delta du terrain marécageux dont elle a dépouillé les vallées. Le cours du petit fleuve dont nous venons de donner la description, d'après le Guide du Voyageur en Espagne, peut avoir vingt-cinq lieues depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Le *Rio Tinto* (Rivière colorée), grossi de l'*Odiel*, descendu dans la direction du nord-est au sud-ouest l'espace de vingt lieues, bornant à l'ouest le vaste désert qui s'étend entre les innombrables forêts d'oliviers de sa rive droite, le Guadalquivir et la côte océane, fertilise le comté de Niébla, limitrophe du Portugal. Il circule dans un terrain tellement imprégné de cuivre, que ses eaux, finissant par se charger de ce métal dissous, ne peuvent nourrir, dit-on, aucun poisson. Son embouchure est remplie d'îles qui rétrécissent son cours, et qui, le comblant de plus en plus, interdisent son embouchure aux navigateurs. Les ports d'*Huelva* et de *Mouger* y deviennent tous les jours moins praticables; et

celui de *Palos*, où s'embarqua l'immortel Colomb, lorsqu'il partit pour toucher à ce nouveau monde qu'avait deviné son génie, a déja disparu.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ANDALOUSIE.

Ayant ainsi fait connaître en détail, d'après les plus modernes et les meilleurs ouvrages publiés sur la péninsule, la constitution physique de ses plus belles contrées, et soigneusement décrit ses montagnes, avec ses cours d'eaux, ses plaines et ses fracassemens, il nous reste, avant d'en faire connaître les routes, à donner quelques détails historiques sur les Andalousies. Les Phéniciens sont les premiers peuples connus qui y aient pénétré, et les Carthaginois, les premiers qui s'y soient présentés en conquérans. Ceux-ci, après y avoir bâti des villes et fondé une domination, en furent chassés par les Romains, qui, à leur tour, en furent dépossédés, dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, par les Vandales, qui donnèrent leur nom au pays : car d'abord on le nomma *Vandalousie;* mais ces Vandales n'y furent pas long-temps tranquilles; les Goths, sous la conduite de leur chef Euric, ou Evaric, après avoir soumis la Navarre, l'Aragon et le pays de Valence, pénétrèrent en *Andalousie*, par le pays de Murcie, s'en emparèrent

et la réunirent à la monarchie qu'ils fondèrent en Espagne.

Ce pays fut bientôt le théâtre de révolutions sanglantes. Soulevé contre Agila, roi goth, il se choisit un monarque, et élut, en 548, Athanagilde. Cordoue refusa cependant de reconnaître ce nouveau souverain, et s'érigea en république. Agila fit le siége de cette ville, en 550, et fut forcé à le lever. Athanagilde se mit sous la protection de Justinien, empereur grec, et lui céda le pays de Valence, avec toutes les places, jusqu'à Gibraltar. Justinien, déja maître de l'Afrique, que Bélisaire venait de conquérir sur les Vandales, y envoya, en 552, une armée; l'Andalousie se soumit aux Grecs, et Cordoue suivit cet exemple. La puissance des empereurs de Constantinople en imposa pendant quelque temps aux rois goths; cependant le roi Leuvigilde assiégea Cordoue, en 583, et s'en rendit maître; Suintilha, un de ses successeurs, attaqua les Grecs, en 624, et les chassa de l'Andalousie; il réunit ce pays à sa couronne.

Les Arabes, conduits par Tarick, lieutenant de Musa, général du calife de Damas, pénétrèrent en Espagne par l'Andalousie, en 711. Une bataille décida du sort de cette province et de toute l'Espagne; elle fut donnée, le 11 novembre, sur les rives du *Guadalete*, près de *Xeres de la Frontera*; et le roi goth, don Rodrigue, y fut tué.

Dès ce moment l'Andalousie et l'Espagne appartinrent aux califes de Damas, et, depuis, à ceux de Bagdad : les généraux de ces princes en furent les gouverneurs; mais Abdul-Rahman, ou Abderame, prince du sang royal des *Ommiades*, ou *Almohades*, s'empara du trône d'Espagne en 755. Seul reste de cette infòrtunée famille, il avait échappé, en 750, au massacre de sa maison que firent les Abassides; poursuivi depuis l'Euphrate jusqu'au mont Atlas, il passa d'Afrique en Espagne : la faction de sa famille l'accueillit avec transport; les peuples de l'Andalousie se joignirent à lui avec empressement; il battit l'armée des Abassides, tua leur général, s'empara de la souveraineté, et se fit proclamer roi à *Archidona* le 15 mars 756. Il prit les titres de *Calife*, et fixa le siége de sa cour à Cordoue, qui devint la capitale de son empire et de toute l'Espàgne. Les révolutions se multiplièrent dans la suite parmi les Maures : l'Andalousie en fut le théâtre principal.

L'Espagne, particulièrement l'Andalousie, se trouvait alors habitée par des Arabes de divers pays et de différentes tribus : les premières de celles-ci, arrivées sous les drapeaux de Tarick, se donnèrent le nom d'*Espagnoles*, et se regardèrent comme supérieures aux autres. La légion royale de *Damas* était à Cordoue; celle d'*Emese* à Séville; celle de *Kennistrin* ou de *Chalcis* à

Jaen, et celle de *Palestine* à Algeziras et à *Medina-Sidoniana.* Mais ensuite il se mêla avec leurs descendans d'autres Arabes ou Maures; les uns se confondirent avec ces tribus, et d'autres en restèrent séparés. Le pays de Murcie fut habité par des Musulmans venus de l'Égypte; les environs de Tolède et son intérieur, par des peuplades de l'Yemen et de la Perse; le pays de Grenade, par 10,000 cavaliers de la Syrie et de l'Irack, qui étaient, dit-on, de la race la plus noble de l'Arabie. Il en résulta autant de factions héréditaires, qui se transmirent par la jalousie un foyer de divisions et de troubles.

En 1027, plusieurs gouverneurs se soulevèrent à la fois; ils usurpèrent la souveraineté des pays qu'ils occupaient : il y eut des rois à *Saragosse*, à *Tolède,* à *Valence*, à *Orihuella*, à *Séville.* C'est la première époque du démembrement de l'empire des Maures en Espagne. Séville rentra cependant bientôt sous la domination des rois de Cordoue.

La différence des sectes occasiona de nouvelles révolutions. Une partie des Maures qui avaient participé à la conquête de l'Espagne étaient les Agaréniens, venus du fond de l'Afrique, et qui avaient embrassé la faction des *Abassides;* ils tentèrent, en 1144, de secouer le joug des *Almoravides.* Dans la confusion qui en fut la suite, il se fit un nouveau démembrement

du royaume de Cordoue : Zafudola fut roi de Jaen, de Grenade et de Murcie; Aben-gama, de Séville; un général se fit roi de Valence; et Mahamet devint roi de Cordoue; mais un *alfaqui* ou moine musulman le détrôna, fut chassé à son tour, deux ans après, par Aben-gama, qui réunit ainsi les royaumes de Séville et de Cordoue.

Un nouveau soulèvement éclata, en 1221, contre les Maures *Almoravides* ou *Almohades*. Le royaume de Grenade fut supprimé; trois nouveaux rois furent proclamés : Abdalla, à Baeza; Abu-zeit, à Valence; Aben-hut réunit sous ses lois presque tout le reste de l'Andalousie; il régna 15 ans. Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, attaqua les états de ce prince en 1236; il mit le siége devant Cordoue : dans le temps que cette ville se défendait avec le plus grand acharnement, Aben-hut, son roi, fut étranglé dans un bain, à *Almeria*, par son favori qui voulait usurper sa couronne. Cordoue se rendit, et Jaen fut pris après un siége de huit mois. Les autres états d'Aben-hut furent divisés. Séville se forma en république : un nouveau prince régna à Murcie; un autre, dans les Algarves. Ce fut alors qu'un homme tiré de la charrue fut choisi par ses concitoyens pour les gouverner : Mahomed Alhamar fonda le royaume de Grenade; son état devint florissant, et ses descendans conservèrent

pendant deux siècles et demi le trône qu'il leur transmit. Ce royaume avait, lorsqu'il fut conquis par les rois catholiques, une étendue de 70 lieues de long et de 30 de large, 32 grandes villes, 97 autres villes, plus de 2,000 bourgs et villages, et 3,000,000 d'habitans. Ses souverains en retiraient, tous les ans, 700,000 ducats, somme considérable dans un temps où l'or et l'argent étaient très-rares.

Le vainqueur de Cordoue et de Jaen se présenta sous les murs de Séville; elle résista longtemps à toutes les forces de ce prince : ce siége est le plus mémorable de l'Espagne, depuis ceux de *Sagunte* et de *Numance*. Ferdinand attaqua Séville par terre et par mer; une flotte nombreuse bloquait l'embouchure du *Guadalquivir*, tandis qu'une armée innombrable, commandée par son roi, battait la place de tous les côtés. Les Castillans s'y distinguèrent par leur constance et leur intrépidité; mais les Maures s'y signalèrent encore plus par leur bravoure et leur héroïsme : la famine seule les contraignit à se rendre le 23 novembre 1248, après un siége de plus d'un an; il sortit alors de Séville 300,000 hommes qui se retirèrent les uns à Grenade, les autres en Afrique, emportant avec eux d'immenses richesses.

Il était réservé à Ferdinand v et à la reine Isabelle de porter le dernier coup à la puissance

des Maures, en leur enlevant le royaume de Grenade, à la fin du quinzième siècle. La prise qu'ils firent de Malaga, le 18 août 1487, facilita le siége de Grenade : les Maures avaient réuni dans cette ville toutes leurs forces; ils y furent attaqués en 1491; et la ville ne se rendit aux armées catholiques qu'après un siége de plus d'un an. A la suite de ces événemens, les Maures ne conservèrent plus rien dans aucune province; et toutes, ainsi que l'Andalousie, se trouvèrent réunies, en 1492, à la domination espagnole. Depuis cette époque, l'histoire de la contrée où nous allons voyager ne fût le théâtre d'aucun événement jusqu'à la bataille de Baylen, si funeste dans les fastes de l'histoire de ces derniers temps; bataille d'où l'on peut dater le réveil des peuples et la ruine du despotisme glorieux de l'empereur Napoléon. « Bataille à jamais mémorable, dit le colonel Bory de Saint-Vincent, dans son style énergique, dont le succès fut dû à des Suisses, dont les Espagnols se sont attribué la gloire, que la crainte d'exposer des bagages fit perdre, et qui fût devenue une victoire pour les vaincus, sans l'impéritie coupable d'un général français qui s'arrêta, au bruit du canon, au lieu nommé Guarroman, distant environ d'une lieue du champ de carnage. » Nous ne pouvons, à ce sujet, résister à transcrire à la suite de cette patriotique et éloquente phrase la relation que le

général Foy donne, dans le quatrième volume de la guerre d'Espagne, du même événement, sur lequel la postérité aurait eu de bien fausses idées, sans les écrits des deux illustres militaires que nous citons.

« Andujar, où le général Dupont s'était arrêté après avoir évacué Cordoue, est une ville située sur la rive droite, au bord du Guadalquivir, à 14 lieues d'Espagne (10 de France)[1] de Puerto del Rey, laissant en arrière plusieurs chemins de voiture qui débouchent de ce passage principal de la Sierra-Moréna, et particulièrement la route royale de Madrid à Grenade. La position d'Andujar est par elle-même d'une mauvaise défense dans la saison où le Guadalquivir a des gués et où les points de défense se multiplient d'une manière indéterminée. Le général en chef entreprit de la rendre meilleure par des ouvrages de l'art..... Aucune considération ne justifiait une pareille position, surtout depuis que, par l'arrivée de Vedel, on savait qu'il avait été décidé que le corps d'observation de la Gironde resterait sur la défensive jusqu'après la prise de Saragosse et de Valence..... Le général espagnol Castaños avait aperçu confusément les vices de la position d'Andujar et l'éparpillement des trou-

1 Ceci doit s'entendre des grandes lieues espagnoles dites *de hora* (d'heure) et des lieues de poste françaises.

pes françaises; depuis deux jours; un peu par instinct, un peu en raison des points de départ des troupes, il manœuvrait de manière à les occuper avec sa gauche, tandis que, par sa droite, il cherchait à couper la ligne d'opération..... Il n'y avait pas dans l'empire un général de division classé plus haut que Dupont. L'opinion de l'armée, d'accord avec la bienveillance du souverain, le portait au premier grade de la milice; et, quand il partit pour l'Andalousie, on ne doutait pas qu'il ne trouvât à Cadiz son bâton de maréchal..... Son renom, il le soutint et le grandit dans les campagnes d'Allemagne; toutefois, parmi ceux qui le voyaient de près, quelques-uns lui refusaient la force de volonté et l'inspiration du moment..... Le général Dupont reçut, le 16 après-midi, des nouvelles fâcheuses de sa gauche; rien pourtant n'était encore perdu; l'arrivée de la division Vadel pouvait tourner à bien : c'était assez de 12,000 Français rassemblés sur un point pour battre 40,000 Espagnols : il ne fallait que savoir les employer. » — Après avoir décrit des mouvemens de troupes qu'il serait trop long de transcrire, l'éloquent historien poursuit en ces termes : « Le 17, au soir, la division du général Reding passa le Guadalquivir; une autre division espagnole s'y joignit; les deux divisions se portèrent sur Baylen; elles avaient ordre de se porter le lendemain sur

Andujar, pour ensuite prendre cette position à dos, pendant que Castaños l'attaquerait de front, et que d'autres corps l'attaqueraient en flanc. On compte sept lieues d'Andujar à Baylen; la route traverse un pays inégal et boisé, et laisse à une grande distance sur la gauche les hautes montagnes de la Sierra Moréna, qu'on a presque toujours en vue, et sur la droite le Guadalquivir, dont on ne voit pas le cours. A quatre lieues et demie d'Andujar, on passe sur un pont la Ramblar, rivière tortueuse, dont les bords sont escarpés et le lit rempli de rochers. Au-delà s'élève un plateau couvert d'oliviers, que le vallon de la Ramblar contourne du côté du nord-est, et qui s'abaisse vers Baylen. Après qu'on a dépassé la lisière des oliviers, et lorsqu'on n'est plus qu'à une demi-lieue de la ville, on passe sur un pont un ruisseau, affluent du Guadiel. Ces détails sont nécessaires pour faire comprendre au lecteur l'événement inouï que nous allons raconter. Le général Dupont partit d'Andujar le 18, à neuf heures du soir, après avoir détruit le pont du Guadalquivir et les ouvrages de la rive gauche; il fit ouvrir la marche par une avant-garde aux ordres du général de brigade Chabert, composée des compagnies d'élite et du premier bataillon de la quatrième légion, d'un escadron de chasseurs et de deux pièces de quatre. A une demi-lieue d'intervalle marchaient le reste de la légion et

quatre pièces d'artillerie, appartenant à la brigade de chasseurs à cheval du général Dupré; puis venaient une longue file de plus de 500 voitures d'artillerie et de bagages, qu'escortaient silencieusement les soldats du second bataillon du quatrième régiment suisse; ensuite la brigade des Suisses ci-devant au service d'Espagne, la brigade d'infanterie du général Pannetier, les dragons, les cuirassiers et le bataillon des marins de la garde impériale. La marche était fermée par une arrière-garde de six compagnies d'élite, de cinquante dragons et de deux pièces de quatre. Le général en chef Dupont dirigeait les 2,600 combattans qui précédaient les bagages; le général de division Barbou marchait avec la portion de la colonne qui venait la dernière. Le 19, à trois heures du matin, l'avant-garde traversait le plateau qui est au-delà de la Ramblar. Alors même, Théodore Reding formait ses colonnes sur le versant du plateau, pour les conduire à Andujar. Les voltigeurs français heurtent, dans l'obscurité, quelques soldats espagnols; des coups de fusil sont tirés de part et d'autre; aussitôt l'avant-garde se range en bataille dans la plantation d'oliviers. Les Espagnols se déploient; la division Coupigni au nord, celle de Reding au midi de la route : un bataillon de gardes wallones, sur lequel ils comptaient beaucoup, se coupe en deux pour appuyer les deux ailes. Deux batte-

ries d'artillerie, dont une servie par des canonniers à cheval, étaient attelées et en marche; elles mettent à l'instant en batterie. Dupont voit qu'il faut à tout prix forcer le passage de Baylen, et que la plus grande vivacité d'attaque est nécessaire pour ne pas laisser à Castaños le temps d'atteindre l'arrière-garde. Il appelle à lui des renforts; la queue de la colonne était à près de trois lieues de la tête: ces troupes se serrent; les bagages se pressent et doublent leurs files sur le plateau, en attendant qu'elles soient secourues. L'avant-garde soutient avec énergie un combat inégal; elle ne perd pas de terrain, mais elle souffre beaucoup du feu de l'ennemi, et ses deux pièces de quatre sont démontées: le reste de la brigade Chabert, les chasseurs à cheval du général Dupré, les dragons, les cuirassiers du général Privé et la brigade suisse du général Schramm, arrivent sur le champ de bataille et sont aussitôt engagés, sans attendre qu'une plus grande réunion de forces augmente les chances du succès..... Mais c'est à droite de la route que se porte le plus grand effort: là le brave Reding animait de sa voix et de son exemple le courage des soldats novices; les Suisses se battent contre les Suisses..... Les Espagnols, plus nombreux, débordent les ailes de leur ennemi; les troupes françaises du centre sont forcées de rétrograder

et d'abandonner leur canon, démonté dès le commencement de la journée.

« Vers dix heures, la brigade Pannetier se présenta en bataille. Les soldats accourus de la queue de la colonne à travers les oliviers, les charrettes, et enveloppés d'un nuage de poussière, étaient fatignés avant d'en venir aux mains : l'artillerie, éparpillée dans la colonne, arrivait par fragmens; ce qui fit que les Français n'eurent jamais plus de six pièces en batterie à la fois, et furent, malgré la supériorité ordinaire de cette arme, presque aussitôt écrasés par la supériorité du feu des Espagnols. Bientôt arriva la dernière réserve: le bataillon des marins de la garde impériale du capitaine de vaisseau d'Augier; ils n'étaient que 300, mais 300 hommes que la crainte ne pouvait faire broncher; ils firent les efforts qu'on pouvait attendre de leur courage. La cavalerie rentra de nouveau en action. Plusieurs fois les Espagnols furent enfoncés; mais, à la fin, ce fut beaucoup que les Français pussent conserver le terrain où les troupes s'étaient rencontrées le matin. Il était passé midi; les Espagnols n'avaient eu, dans les différentes attaques, que 243 hommes tués et 735 blessés; du côté des Français, près de 2,000 hommes étaient hors de combat..... Le soleil d'Andalousie dardait sur eux ses rayons piquans au jour de la canicule; la soif dévorait les troupes qui devaient, pour se désaltérer, faire

un quart de lieue. Alors la désertion se mit dans les deux régimens suisses; il n'en resta dans les rangs français que les deux colonels, quelques officiers et 80 soldats. Le général Dupont, désespérant de pouvoir conduire ses soldats à l'attaque, et ignorant ce que faisaient Vedel et Dufour, proposa au général Reding une suspension d'armes; elle fut acceptée sans discussion. »

Il serait trop long d'exposer le reste d'opérations désastreuses. Il suffira, pour faire connaître la catastrophe qui en résulta, de dire que, tandis que l'on combattait « le 19, à la pointe du jour, lorsqu'on entendit le canon de Baylen, Vedel en était à six lieues; ayant sous ses ordres des soldats novices, il voulut les conduire serrés et prêts à combattre. Sa marche fut lente : à neuf heures du matin seulement il arriva à Guarroman. Bien que le canon continuât à gronder, le général permit aux soldats de s'arrêter. Un troupeau de chèvres traverse en ce moment la route; les soldats se jettent sur les chèvres, les dépècent et font la soupe. La halte ne devait durer que le temps nécessaire pour reprendre haleine; Vedel a la faiblesse de l'accorder pour une heure. Vers midi, la canonnade cesse; Vedel en conclut que le danger est passé..... Vers midi, la colonne se met en mouvement : en approchant de Baylen, on aperçut des troupes; Vedel ne douta pas que ce ne

fussent celles du général Dupont revenues d'Andujar. Bientôt on reconnut les Espagnols. »

C'est pendant un engagement où, de vainqueurs contre le général en chef, les Espagnols allaient être vaincus par le renfort de Vedel, que Dupont fit notifier à ce général que, traitant d'un armistice, toute attaque devait cesser, et qu'il fallait suspendre les succès. Bientôt on reçut l'ordre de rendre à l'ennemi quelques soldats et les drapeaux qu'on venait de leur prendre. Ces négociations traînèrent en longueur. On assure que Dupont, honteux de ce qui s'était passé, et poussé à bout par l'arrogance espagnole, eut une velléité de recommencer le combat; on assure que des vœux pervers, partis de haut, et le désir de conserver un butin infâme, contrarièrent les vues d'une foule de braves. On capitula honteusement; et le général Dupont ne livra pas seulement ses troupes; mais il envoya à Vedel, qui, cédant à la juste indignation des siennes, s'ébranlait pour se retirer dans les montagnes, l'ordre de les conduire sous les fourches Caudines, où il passait. Vedel obéit. « Bien plus, dit l'éloquent écrivain dont nous avons extrait ce qui vient de se lire, bien plus, la chaîne acceptée à Andujar servit à lier de braves gens, qui ne savaient même pas qu'on eût combattu, et auxquels, puisqu'ils étaient hors de l'Andalousie, aucun article de la capitulation n'était applicable, même dans le sens le

plus étendu. Le capitaine Villoutreys, le même qui avait entamé près de Reding cette convention déplorable, et qui depuis, à Waterloo, passa à l'ennemi, partit sous l'escorte d'un détachement de cavalerie espagnole pour se porter à Madrid. Il dirigea sur Baylen les détachemens de troupes françaises qui gardaient les bagages et les magasins de vivres à el Viso et Santa-Cruz de Mudéla. A la vue des ordres dont cet officier était porteur, le commandant de Manzanarès eut la faiblesse d'amener aussi son bataillon à ce rendez-vous de malheur, quoiqu'il fût à plus de vingt-cinq lieues. Avec la doctrine qu'on s'était formée au corps de Dupont sur les droits du commandement, la garnison de Pampelune et de Saint-Sébastien, si elles eussent été formées de troupes sous les ordres de ce général, eussent été, comme les autres, obligées de venir se faire décimer. Le chef de bataillon Saint-Église, de la division Dufour, qui commandait la communication de Madrilejos, fut le premier qui ne se regarda pas comme obligé par la convention d'Andujar. Le 23, les troupes du général Dupont, après avoir défilé devant Castaños et Lapeña, généraux espagnols, qui ne les avaient pas combattues, mirent bas les armes, et se constituèrent prisonnières, au nombre de 8,242 hommes; Vedel en conduisit 9,393.

« Quand Napoléon apprit le désastre de Bay-

len, il ne frappa point de sa tête les murs de son palais; il ne s'écria point : Varus, Varus, rends-moi mes légions! La perte de 17,000 soldats novices était facile à réparer pour celui qui disposait de la vie de 40,000,000 d'hommes; mais il versa des larmes de sang sur ses aigles humiliées et sur l'honneur des armées françaises outragées. Cette vanité de gloire, qu'il jugeait inséparable du drapeau tricolore, était perdue pour jamais; le charme était rompu; les invincibles avaient été vaincus, rangés sous son joug, et par qui?..... »

Deux ans plus tard environ, le maréchal Soult effaça, autant qu'il était possible, la honte de Baylen, en soumettant des lieux à jamais célèbres; il conquit les Andalousies au roi Joseph, et les gouverna glorieusement jusqu'en 1812. Les grands changemens qui survinrent en Europe ayant forcé ce général à l'évacuation du pays, il y laissa une mémoire aussi honorée, que le souvenir du Varus français est demeuré odieux aux citoyens de Cordoue saccagée. Et, dans ces derniers temps, les Andalous, chez qui la révolution constitutionnelle prit naissance, sont de tous les Espagnols ceux qui y prirent peut-être le moins de part; ce fait constate ce que le colonel Bory de Saint-Vincent nous apprend en ces termes de leur caractère[1] : « Soit par un effet de cette insouciance qui semble être propre à la plupart

[1] Résumé géographique de la Péninsule, p. 66.

des peuples rapprochés des tropiques, soit par une facilité d'humeur qui tient à la douceur du climat, ainsi qu'à la riante exposition du sol qu'ils habitent, les hommes de ces lieux, légers, inconstans, rieurs et spirituels, s'embarrassent peu de l'avenir, et n'ont jamais résisté à personne; ils se sont fort bien accommodés des dominations diverses sous lesquelles ils ont vécu, et n'ont joué qu'un rôle subalterne dans leur propre histoire. Ils laissèrent les Romains et les Carthaginois combattre pour la possession de leur pays fortuné, sans trop s'entremettre dans leurs querelles; et, devenus sujets des derniers, sans se mêler que par force dans leurs guerres civiles, ils ne tardèrent cependant point à leur donner des empereurs. Plus tard, ils admirent sans résistance les peuples du Nord, puis laissèrent les Maures détrôner leur roi goth don Rodrigue; et enfin, quand les princes chrétiens du nord de la péninsule vinrent à leur tour attaquer en Andalousie les petits-fils des conquérans maures, ils demeurèrent, en 1212, paisibles spectateurs de la bataille de *las Navas de Tolosa*, ainsi qu'en 712 ils l'étaient demeurés de celle de Xérès. »

Pénétrons maintenant dans la fertile et pittoresque contrée que nous venons de faire connaître sous les rapports physique et historique: on a vu que le système marianique la sépare du reste de l'Espagne dans une ligne légèrement inclinée

de l'est à l'ouest; un petit nombre de routes praticables aux voitures, et dont deux seulement à l'artillerie, traversent cette barrière naturelle. En procédant du levant au couchant, l'on trouve celle qui, de Cazorla se rendant à Huescar par Posalcon, facilite la communication directe avec les royaumes de Murcie et de Valence, par les déserts dont le hameau de la Jonquerra est à peu près le seul point habité qu'on trouve entre Huescar et Caravaca. Cette route est mauvaise, à peine tracée, tantôt entre des gorges resserrées, tantôt sur des plateaux brûlés. Durant l'été, une poussière saline s'en élève en tourbillons; pendant l'hiver, le voyageur court risque de prendre racine dans une boue épaisse partout, où des rochers dépouillés, où des pierres brisées ne forment pas le fond du sol. Viennent ensuite les communications centrales parmi lesquelles se fait remarquer le grand chemin de Madrid à Cadiz. D'abord, non loin du port de *San-Estevan* (de Saint-Etienne), un pont sur le *Guadalimar* établit, par *Fuente-Nueva* (Fontaine-Nouvelle) et *Aldea-Quémada* (Hameau brûlé), une communication avec la Manche; en ce dernier point aboutissent, à travers les hauts déserts de *los Ardosos*, et séparées par le *Cerro del Cabron* (Pic du Bouc), les routes d'Infantes et d'Alcaraz, direction de Valence; de *Valdepeñas*, di-

rection de *Madrid* par *Villaharta*; de *Santa-Crus de Mudéla*, encore direction de *Madrid* par *Villaharta*; enfin de *Ciudad-Réal*, direction de *Tolède*.

Vient ensuite le chemin royal : après avoir franchi le *Despena-Perros*, on est en Andalousie; les monts brisés qu'on traverse paraissent alors bien plus élevés du côté du midi, que couvrent les lentisques, les romarins et autres arbustes propres à la Bétique, que du côté de la Manche qu'on abandonne. A partir de la *Venta de Cardenas* [1], on a jusqu'à

	lieues.
Santa Helena, *village*.	3
La Caroline, *ville*.	2
Los Carboneros, hameau.	1
Guarroman, *village*.	1
Baylen, *bourg*.	1 ½
Rio Ramblar, *ravin et pont*. Casa del Rey,	1
Andujar, *ville*.	9 ½
	Total 19 lieues.

Le passage de la Sierra-Moréna à la Venta de Cardenas était devenu l'épouvante des voyageurs; les hommes les plus intrépides ne le

[1] Voyez, lorsqu'il sera question de la Manche, la route d'Aranjuez à Santa-Cruz de Mudéla, qui est, à travers cette province, la continuation du chemin royal de Cadiz à Madrid.

franchissaient point sans trembler; les périls s'y renouvelaient à chaque pas. Les montagnes s'y rapprochent insensiblement; elles paraissent prêtes à se réunir pour écraser le voyageur, ou pour lui fermer le passage; les rochers, comme suspendus en l'air, le menaçaient de l'ensevelir dans leur chute; le sol escarpé ne laissait presque aucune place pour les pieds des chevaux. On avait donné à ce détroit le nom de *Despèna-Perros*, qu'il n'est guère possible de rendre en français avec l'énergie espagnole: littéralement il signifie *Précipite chiens.*

La difficulté du passage n'était point le seul danger qu'on y trouvât; les loups rassemblés, surtout en hiver, y attaquaient les passans; les voleurs y trouvaient un asile contre toutes les poursuites; ils y exerçaient impunément leurs brigandages; les assassinats y étaient fréquens: on n'y trouvait ni une maison, ni une cabane, dans un trajet d'environ dix ou douze lieues.

On a ouvert ce passage sous le règne de Charles III; on l'a agrandi; on a fait sauter les rochers; la route a été aplanie; on a adouci les montées et les descentes; on y a fait un chemin superbe, qu'on parcourt aujourd'hui sans peine et sans danger. On y a multiplié les ponts, les talus revêtus en maçonnerie, les murailles à hauteur d'appui sur les bords des précipices; on y a bâti, de distance en distance, des maisons qui

sont habitées; on a établi, dans la continuation de ce passage, de l'autre côté de la montagne, de nouvelles peuplades, qu'on a remplies de colons étrangers, et qui ont reçu chacune une partie du terrain à défricher. Ce chemin est dû à *Charles Le Maur*, ingénieur français, qui en fut chargé en 1779.

Cette belle route commence à la *Venta de Cardenas ;* elle conduit à *Santa-Helena*, première peuplade de la nouvelle colonie : cette peuplade est dans une situation agréable et formée par une rue droite et longue; elle a une maison de poste et une église paroissiale, dans laquelle on trouve un bon tableau de la bataille de *Las Navas de Tolosa*, peint par *Biagio de Prado.* En sortant de *Santa-Helena*, on laisse à gauche le château de *Las Navas*, connu par le combat qui y fut livré, le 16 juillet 1212, entre *Aben-Mohamed*, roi maure de Cordoue, à la tête de 400,000 combattans, et les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon, suivis de 200,000 hommes. Ces trois princes remportèrent la victoire la plus complète, malgré les aspérités et les difficultés du terrain, et avec une perte si petite qu'elle paraît incroyable. Les historiens réduisent leur perte à 30 hommes, et portent celle des Maures à 200,000; ce qui est aussi vraisemblable l'un que l'autre.

Le même chemin conduit, après deux lieues,

à *la Carolina*, petite ville qui est la capitale, ou le chef-lieu de la colonie. Son entrée est ornée de deux tours; ses rues sont droites; ses maisons, qui n'ont qu'un étage, sont simples, mais régulières; elle est ornée de fontaines et de promenades plantées d'abres. Le chemin devient ici plus agréable encore; il est bordé d'arbres des deux côtés; il est environné de campagnes plantées de vignes, d'oliviers et d'arbres fruitiers. On arrive dans une heure à *los Carboneros*, et une heure après à *Guarroman*, villages également nouveaux.

Des maisons isolées se multiplient dans les terres. On aperçoit en même temps sur les côtés les villages de *Llanos* et de *los Rios*; on descend; on sort de la *Sierra Morena*; on passe à *Baylen*, village ancien, situé dans un territoire fertile en grains et couvert de plants d'oliviers: il a une église paroissiale d'un mauvais genre gothique, mais dont la façade est d'une exécution plus agréable. Ce territoire contient une des belles races de chevaux d'Andalousie. En le quittant, on trouve l'édifice d'une grande *Venta* qui est abandonnée; on passe le *Ramblar* sur un pont de pierre; on arrive bientôt après à *Casa del Rey*, maison située au centre des bois, où est la poste, et d'où l'on commence à apercevoir le *Guadalquivir*.

C'est ici que finit la nouvelle colonie de la

Sierra Moréna. On passe de là à *Andujar*, ville du royaume de Cordoue, pour continuer la marche en Andalousie.

Un autre embranchement de route est celui de la Venta de Cardenas, *au village de*

Los Carboneros,	6 lieues.
Linares, *ville.*	6

Ce chemin, moins fréquenté, conduit en *Andalousie* et dans le royaume de *Jaen;* il part aussi du village de *los Carboneros* (des Charbonniers), et parcourt, pendant trois lieues, une plaine couverte de grands chênes; il monte ensuite sur les flancs d'une montagne élevée, et même à *Linarez*, ville du royaume de *Jaen*, située dans le bassin du Guadalquivir à la rive droite, et célèbre par ses mines de plomb, d'argent, de fer, exploitées dès le temps des Romains.

On pénètre encore dans le pays par le *Puerto del Rey* (Port du Roi), sur la droite du *Despena-Peros*, auquel ce port est presque contigu. La nouvelle route fait maintenant dédaigner ce passage, quoiqu'un peu plus court pour arriver à *Santa-Helena*.

Enfin, l'on peut à cheval se rendre directement d'*el Viso* dans la Manche à la *Caroline* par le port de *Magaña*, en passant sur un pont dans le village et sur le torrent du même nom.

On peut se rendre d'Estramadure à Cordoue en traversant toujours les mêmes montagnes ; mais, le chemin étant peu fréquenté, et passant presque toujours par des déserts (*Despoblados*), nous nous contenterons d'en donner l'itinéraire sans le décrire :

	lieues.
De Mérida, *ville*, à Medem.	5
Castuéras.	7
Monte-Rubio.	6
La Venta de la Estrella.	7
Cordoue, *cité*.	9
Total	34 lieues.

Cette route est, à proprement parler, celle qui conduit à travers le plus affreux pays à la belle contrée de la Séréna.

Il en est une autre qui de Cordoue conduit en Estramadure à Lléréna, d'abord par de tristes déserts, ensuite par des campagnes assez bien cultivées.

De Cordoue, *cité*, à	lieues.
Tras-Sierra, *village*.	3
Espiel, *village*.	7 ¼
Fuente-Ovéguna, *bourg*.	7 ½
La Granja, *village*.	3 ½
Lléréna, *cité*.	7 ½
Total	28 l. ¾.

De cette cité de Lléréna on communique

directement avec Séville par des routes assez bonnes généralement, mais fort mauvaises en certains endroits, à travers cette continuation de la Sierra Moréna, moins âpre, plus habitée, coupée de bassins fertiles, alternant avec des rochers arides, assez peuplée, et dont le noyau est la Sierra de Constantina. Si l'on ne passe pas par l'assez jolie ville de ce nom, on peut passer par un autre lieu non moins important à cause de ses antiques mines d'argent, appelé Gazailla ou Casailla, qui n'en est qu'à cinq ou six lieues.

	lieues.
De Lléréna, *cité*, à Guadalcanal, *ville*..	4
Cazalla, *ville*.	3
Cantillana, *bourg*.	7
Le Guadalquivir, un bac.	
Brenes, *village*.	1
Séville, *cité*.	4
Total	19 lieues.

Le chemin, depuis *Lléréna* jusqu'à demi-lieue de *Guadalcanal*, traverse un pays plat et désert; au bout de cette plaine commence la *Sierra Moréna*; et, avant d'y arriver, on découvre, à main gauche, les villages de *Hinojosa, Cabeza del Buey*, *Fuente Ovéjuna;* et, à droite, *Hornachos*, *Cazas de la Reyna*, et autres.

Guadalcanal est une petite ville d'à peu près mille habitans, avec deux paroisses, deux couvens

de religieuses et deux couvens de moines; elle dépend de l'ordre de Saint-Jacques. A une distance d'un quart de lieue, entre le nord et l'orient, sont situées des mines d'argent dont le revenu est assez considérable, et l'exploitation intéressante à voir. *Cazalla*, éloigné de trois lieues de cette ville, renferme un nombre à peu près égal d'habitans, et quelques couvens; cette partie de la *Sierra Moréna* est bien cultivée et riche; mais il n'en est pas ainsi des sept lieues entre *Cazalla* et *Cantillana :* la majeure partie est inculte; et on n'y trouve que la mauvaise auberge *del Roméro.* A gauche de cette route, on aperçoit la ville ancienne de *Constantina*, autrement *Constantia Julia*, célèbre, sous les Romains, par sa situation agréable au milieu des montagnes. Au sortir de *Cantillana*, l'ancienne *Basilippe*, suivant Rodrigo Caro, on passe le *Guadalquivir* dans un bac; et on entre dans la belle plaine de Séville, où l'on arrive après quatre heures de marche. Cette partie de la *Sierra Moréna*, qu'on vient de traverser, n'a point le même intérêt que celle qui coupe le chemin de Madrid à Cordoue, dans laquelle on a établi plusieurs colonies étrangères, dont les réglemens sages et paternels devaient avoir les plus grands succès, si on avait apporté à encourager et entretenir ces établissemens les mêmes soins que l'on avait mis à les fonder; mais cette colonisation n'y fut pas

établie, parce qu'elle était, à la vérité, moins nécessaire.

Les nouvelles colonies de la *Sierra Moréna*, que nous avons laissées sur la route du Despéña-Perros à Andujar, présentèrent dans leurs commencemens une foule d'avantages réels. On les vit prospérer d'abord sous l'œil attentif et vigilant de Olavide, par les soins duquel elles s'étaient formées : elles furent peuplées de Français et d'Allemands; mais elles ne tardèrent pas à déchoir après la disgrace de cet administrateur. Les fonds assignés pour leur entretien, quoique modiques, furent mal payés, et les travaux interrompus ; la surveillance n'eut plus la même activité; les encouragemens enfin manquèrent. On se pressa trop d'asseoir des impôts sur les nouveaux colons : le dégoût se glissa parmi eux; l'agriculture languit; quantité d'habitans s'éloignèrent et retournèrent dans leur patrie; beaucoup d'autres moururent et ne furent point remplacés. En 1788, le nombre des colons était réduit à 7,918 ; encore y avait-il beaucoup de mendians parmi eux. L'agriculture y est aujourd'hui tombée par le manque de consommation, par le défaut de débouchés pour la vente des productions du pays, par la privation absolue de manufactures, et le peu d'attention qu'on a d'y exciter, d'y provoquer l'industrie, d'y soutenir l'émulation. Ainsi tout contribue également à la

décadence de la colonie. Dans ce moment, la facilité des routes et la sûreté des voyageurs sont les seuls avantages réels qu'on en retire. Ces colonies sont administrées par un intendant qui embrasse également, dans son département, les nouvelles colonies de l'Andalousie situées entre Cordoue et Séville. Ces dernières furent établies à la même époque et dans les mêmes vues; elles éprouvent depuis long-temps une décadence bien plus marquée. *La Carlota*, ou *Caroline*, et *Fuente-Palmera*, en sont les chefs-lieux: elles étaient réduites, en 1792, à 650 colons.

Enfin, la route royale d'Estramadure à Séville peut se comparer, par sa beauté, à celle de *Madrid* à *Cadiz*. Bien entendue, parfaitement percée, large, avec des ponts solides, elle aboutit à Badajoz, où se rend, par *Bienvénida*, la route de Lléréna, indiquée plus haut, mais ne passe passe pas dans cette cité. *Monasterio* est le village d'Estramadure, frontière de cette province, qu'elle traverse. A partir de ce point, on monte sur un col de la chaîne marianique principale, d'où l'on descend, par un vallon, sur les bords du *Rio Calla*, affluent du Guadalquivir, où se trouve une auberge, ou hameau que les Andalous avaient fortifié, lors de la menace d'invasion que leur fit le duc de Bellune, après cette sanglante bataille de Medelin, où, pour le service du roi don

Joseph Napoléon, ce maréchal ordonna un si épouvantable carnage d'Espagnols fidèles au roi Ferdinand VII.

	lieues.
De Monasterio, *bourg*, à	
Calla, *hameau*.	3 $\frac{1}{4}$
Santa-Olalla, *bourg*.	4 $\frac{3}{4}$
Ronquillo, *village*.	5 $\frac{1}{2}$
Guilléna, *hameau*.	6 $\frac{1}{2}$
Santi-Ponce, *petit village*.	3
SÉVILLE, *cité*.	1
	Total 24 lieues.

Santa Olalla, qui est sur le bord du chemin, qui ne traverse pas ce bourg, est dans un bassin de montagnes; et une citadelle moresque, dont l'enceinte, très-bien conservée, prouve que ce fut un lieu important, le domine. Entre *Ronquillo*, dont les habitans passent pour de mauvaises gens, et *Guilléna*, les modernes ont profité, dit-on, d'un pont romain sur lequel passe la route. On voit néanmoins, à côté de ce pont, dans la rivière, des débris d'arches et de culées qui pourraient bien avoir appartenu à un pont antique détruit, et qui aurait été celui que les dominateurs de l'ancien monde auraient construit aux mêmes lieux. Quant à Santi-Ponce, il en sera plus particulièrement question par la suite; ce lieu, tout en ruine, étant sur l'emplacement de l'antique *Italica*.

ROYAUME DE CORDOUE.

Route depuis les frontières de la MANCHE *jusqu'à* CORDOUE, 12 lieues.

Nous avons précédemment (*Voy.* p. 207) tracé la route de la Sierra Moréna à Andujar, ville du royaume de Jaen. Peu après cette ville, ayant passé le *Rio Guadajos*, vers sa jonction au *Guadiana*, on entre tout de suite dans celui de *Cordoue* par

	lieues.
Aldea-del-Rio, *village.*	4
El-Carpio, *village.*	3
Venta de Alcoléa. Guadalquivir, *fleuve*, pont d'Alcoléa.	2 ½
Autre pont *sur le même fleuve.* CORDOUE, *cité.*	2 ¾
Total	12 ¼.

Peu de temps après être sorti d'*Andujar*, on entre dans le royaume de Cordoue; on trouve ici beaucoup de collines terreuses qui sont couvertes d'oliviers. *Aldea-del-Rio* est la première peuplade qu'on rencontre. Ce village est riant; il est composé de trois grandes rues, et situé tout près du *Guadalquivir;* ses habitans s'occupent à fabriquer des lainages. A un peu plus de deux lieues de ce village, sur la gauche, est situé *Bujalancé*, qu'on ne peut apercevoir à cause des bois épais d'oliviers qui l'entourent : c'est une ville agréable, d'environ 9,000 habitans, qu'on croit être la *Calpurniana* des Romains; elle est le

chef-lieu d'un corrégidorat : il s'y trouve une société économique; le peintre *Antoine Palomino* y prit naissance. On y fait des draps fins et ordinaires, des étamines, des serges et des flanelles. La vaste plaine dont Bujalancé occupe le centre est fertile en grains, en huile et en vin. On recueille beaucoup de kermès dans les petits bois et dans les landes de son territoire.

On trouve ensuite *El-Carpio*, où est la poste; sa situation est un peu plus élevée sur la rive du *Guadalquivir:* les uns prennent ce village pour le *Corbulo*, et les autres pour la *Calpurniana*. Philippe II l'érigea en marquisat pour la maison de *Haro ;* on y compte environ 1,500 habitans. On passe ensuite un pays tantôt pierreux, tantôt sablonneux, quelquefois assez fertile, mais nu et sans arbres, et on arrive, par la grève du *Guadalquivir*, couverte de tamaris, aux *Ventas de Alcoléa*, où est la poste : on traverse le pont du même nom, construit en marbre noir, et percé de vingt arches.

Les campagnes, ici, commencent à s'embellir; elles deviennent encore plus belles, à mesure qu'on s'approche de *Cordoue*. On côtoie, à la gauche, les rives du *Guadalquivir*, laissant à droite le revers de la *Sierra Moréna ;* et, trois heures après, on arrive dans la ville, dont la vue n'a rien d'imposant. Avant d'y entrer, on traverse de nouveau le *Guadalquivir*, sur un pont de treize

arches, dont une extrémité a une porte, tandis que l'autre est défendue par un château construit par les Maures, et bien conservé.

Cordoue, en latin *Corduba,* en espagnol *Cordova,* fut fondée par les Romains. Silius Italicus en rapporte l'établissement avant la deuxième guerre punique. Strabon l'attribue à Marcellus, connu dans les guerres civiles entre Pompée et César. Il ajoute qu'elle fut peuplée par une colonie mi-partie de Romains et d'habitans du pays. Son premier nom fut *Corduba;* elle prit ensuite celui de *Colonia patricia,* ou plutôt elle reçut ce titre, qu'on trouve dans une médaille frappée sous Auguste, et dans une inscription rapportée par Gruter. Ptolémée appelle *Turdules* les peuples qui habitaient le pays où elle fut bâtie.

Cette ville passa de la domination des Romains à celle des Goths. Lorsque les Maures envahirent l'Espagne, elle fit une résistance opiniâtre; assiégée inutilement, elle ne succomba que par la trahison d'un berger, qui introduisit les assiégeans dans la ville par une sorte d'égout. Alors le gouverneur et la garnison se fortifièrent dans l'église de Saint-Georges, s'y soutinrent pendant trois mois, et furent enfin forcés et taillés en pièces, après s'être défendus en héros. On a remarqué que ce gouverneur et celui de *Mérida* furent les seuls de toute l'Espagne qui résistèrent pendant quelque temps; tous les autres prirent la

fuite, ou rendirent leurs places, à des conditions avantageuses pour eux.

Cordoue, soumise aux Maures, se trouva sous le pouvoir des califes de Damas; une révolution lui fut bientôt favorable. Abderame s'empara de la souveraineté. Il rendit cette ville la capitale d'un nouvel empire. On ne sait d'où vient ce titre de *Miramolin*, qui lui fut donné dans quelques livres, et qu'aucun prince arabe n'a jamais porté. Abderame II, qui régnait dans le neuvième siècle, l'embellit prodigieusement; il en fit paver les rues et les places; il fit conduire les eaux du *Guadalquivir* dans les maisons des particuliers, au moyen de canaux multipliés, et construire de belles fontaines publiques dans différens quartiers. La cour de ce prince fut magnifique et galante; il étala tout le faste et toute la pompe asiatique, en recevant les ambassadeurs de Constantin IX, fils de Léon, empereur de Constantinople. Des corps nombreux de cavalerie les attendaient sur le chemin de *Cordoue;* une brillante infanterie remplissait les avenues du palais; les cours étaient couvertes de superbes tapis de Perse et d'Égypte; les murailles étaient cachées sous des étoffes d'or. Un trône éclatant fut placé dans une vaste galerie, ornée de toutes les richesses du monarque; Abderame y parut environné de sa famille, de ses visirs et de ses courtisans; il combla les ambassadeurs de présens, et les fit

accompagner par une suite nombreuse jusqu'à Constantinople. Cette ambassade avait pour objet un traité d'alliance contre les califes Abassides de Bagdad ; il fut conclu et signé à *Cordoue*.

A cette époque, 12,000 villages couvraient les bords du *Guadalquivir ;* Cordoue renfermait 200,000 maisons et 900 bains publics; la garde du souverain était composée de 12,000 cavaliers richement armés; son seul sérail renfermait, en femmes du prince, concubines, esclaves et eunuques, 6,300 personnes ; ses états comprenaient 80 grandes villes et 300 villes du second ordre; ses revenus annuels, sans compter les impôts, qu'il percevait en fruits sur les terres, montaient à 12,045,000 *dinars* d'or, équivalant à 120,450,000 francs, somme prodigieuse dans ce temps-là.

On parle d'une ville, nommée *Zéhra*, que Abderame II fit bâtir, au pied des montagnes, à deux milles de Cordoue, pour Zéhra, une de ses esclaves favorites. Le récit qu'on en fait est digne des contes arabes. Des ruisseaux d'eau limpide y serpentaient dans les rues, pour y répandre la fraîcheur; des fontaines jaillissantes décoraient les places publiques; les maisons, d'une architecture légère et gracieuse, étaient uniformes, surmontées de terrasses, embellies par des jardins et des bosquets d'orangers ; 12,000 colonnes de granit et de divers marbres d'Égypte et d'Espagne décoraient le palais ; les

murs de sa principale salle étaient couverts d'ornemens en or; plusieurs animaux du même métal y versaient de l'eau dans un bassin d'albâtre. Le pavillon où Zéhra passait les soirées avec Abderame était revêtu d'or, d'acier, incrusté de pierres précieuses, et éclairé par 100 lampes de cristal remplies d'huiles odoriférantes. On porte à 7,500,000 *dinars* d'or, ou 75,000,000 de francs, les frais de la construction de ce palais et de cette ville. De tout cela, il ne reste aucun vestige; on ignore même, dans le pays, le lieu où le palais et la ville furent élevés; enfin, on n'en conserve le souvenir que par le récit d'un très-petit nombre d'écrivains; et il est à croire qu'elle n'a existé que dans les écrits des romanciers[1].

Cordoue avait, sous les Maures, une école de musique, qui avait été fondée par Ali-Xeriab; elle fut des plus fameuses, et ses élèves firent les délices de l'Asie. La musique de ces peuples consistait principalement en des airs doux et tendres, chantés par un musicien qui s'accompagnait du luth; quelquefois plusieurs voix se réunissaient ensemble. Cette ville eut aussi, dans le même temps, des écoles qui furent très-renommées pour les sciences, plusieurs colléges

[1] Toutes ces exagérations sont seulement dans l'esprit arabe. Il resterait d'autres marques de splendeur qu'il n'y en a aux environs de Cordoue, si la moitié seulement en eût existé.

pour l'éducation de la jeunesse, une académie qui avait été fondée par Alhaken, une autre pour l'illustration de leur religion, fondée sous le titre de *Alkoramistien*, par Alcassemo, dont le véritable nom était Ebn-al-Cabi, et une bibliothèque nombreuse, à laquelle Alhaken ajouta plus de 600 volumes.

Les beaux édifices se multiplièrent à Cordoue, sous les Maures; de superbes mosquées y furent construites; mais la plupart de ceux qui restaient furent renversés, en 1589, par un tremblement de terre qui détruisit une grande partie de cette ville.

Cordoue est située agréablement, assez loin déja des montagnes qu'on distingue au nord, et sur la plaine que baigne le *Guadalquivir*, qui coule le long des murs de la ville, en tournant en forme de demi-lune. La plaine se prolonge au loin, au sud de ce fleuve; sur la rive droite, les hauteurs des rameaux de la *Sierra Moréna*, qui suit ses pentes expirantes, sont coupées par un grand nombre de vallées agréables, qui sont arrosées par beaucoup de fontaines. Ce sont proprement les campagnes de plaisance de *Cordoue*, qui sont entrecoupées de jardins, de vignes, de forêts d'oliviers et d'arbres fruitiers, surtout d'orangers et de citronniers; ceux-ci sont si abondans, que leurs fleurs parfument l'air, et que les oranges et les citrons sont entassés et se vendent au plus bas prix dans les marchés : on ne sait

même qu'en faire dans l'arrière-saison; on les disperse sur les terres, où ils se convertissent en fumier. Cependant, il faut le dire, le territoire de cette ville, qui serait susceptible de toute sorte de culture, reste comme abandonné en plusieurs endroits; on y élève des chevaux d'une belle race, et qui sont excellens.

Etendue. La ville forme un carré long, dont la longueur court de l'est à l'ouest. Elle est entourée de murailles en terre et en cailloux qui forment une masse compacte très-dure, flanquées de tours carrées, dont la plupart ont eu des créneaux; une partie fut construite par les Romains, une autre par les Arabes. Il est aisé de distinguer les divers genres de construction. Son enceinte est très-grande; elle occupe un espace de terrain très-considérable; mais des jardins et des vergers en remplissent une très-grande partie. Elle a des faubourgs d'une certaine étendue, assez beaux. Celui qui est à l'est de *Cordoue* est le plus vaste; on y trouve beaucoup de moulins construits sur le *Guadalquivir.*

Population. Cette capitale, autrefois si peuplée, n'a aujourd'hui qu'une très-médiocre population. Les Maures en ayant été chassés par Ferdinand, ce prince et ses successeurs cherchèrent à y attirer de nouveaux habitans; leurs soins furent en partie inutiles. Vers le milieu du dix-septième siècle, sa population n'était que d'environ 60,000 personnes; et aujourd'hui elle est presque diminuée encore de moitié.

Clergé. Cordoue fut de bonne heure éclairée des

lumières du christianisme; elle donna souvent des martyrs à la foi. On prétend qu'il y en eut plusieurs pendant la persécution de Dioclétien; mais la persécution de Dioclétien est-elle un fait démontré? Elle en donna surtout beaucoup dans le neuvième siècle. Le zèle des chrétiens à cette époque les portait à provoquer la couronne du martyre en insultant la religion des Maures: cela donna lieu à l'assemblée d'un concile qui fut composé des évêques répandus dans les états du roi Abderame; il fut tenu à Cordoue en 850. On y décida de ne point regarder comme martyrs ceux qui, sans nécessité, s'exposaient à la mort en attaquant la croyance mahométane. On montre encore le lieu où beaucoup de chrétiens souffrirent le martyre; on le nomme *Campo santo;* c'est une sorte de carrefour à l'entrée de la ville, contre les murs du jardin du palais épiscopal. On y voit un gros pilier plutôt qu'une colonne, avec des chaînes, des instrumens de supplice et des inscriptions, destiné à consacrer le souvenir de sentences dont la plupart furent dictées sans doute par un esprit de police bien entendu, plutôt que par celui de persécution. Les Maures étaient loin d'être aussi cruels que les chrétiens étaient factieux.

Le siége épiscopal est très-ancien; l'un de ses évêques, Osius, assista au premier concile de Nicée avec la qualité de légat du saint-siége. Cet évêché subsista sous les Maures, qui permirent aux chrétiens établis parmi eux de se livrer à leurs pratiques religieuses. Cet évêché est suffragant de Tolède; son diocèse comprend un chapitre de cathédrale, un chapitre de collégiale, et 92 églises paroissiales.

Cordoue renferme le chapitre de cathédrale, celui de collégiale, 15 autres paroisses, 40 couvens d'hommes et de femmes, 2 colléges pour l'éducation des jeunes gens, et 21 hôpitaux ou hospices. Le chapitre de la cathédrale comprend 8 dignités, 20 canonicats, 10 prébendes et 20 sous-prébendes. Il y a de plus un grand nombre de prêtres et de chapelains qui concourent au service divin. Le chapitre de la collégiale est sous le titre de Saint-Hippolyte.

Administration civile et militaire. Cette ville est le lieu de la résidence de l'intendance de la province; elle a un corrégidor d'épée, deux alcades majors pour l'administration de la justice dépendant de la chancellerie de Grenade, une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors, et un tribunal de l'inquisition.

Edifices publics. La plupart des rues de Cordoue sont étroites et tortueuses ; en général la ville est mal percée; elle a quelques places, entre lesquelles on en distingue une remarquable par son étendue, par la régularité des maisons et par les portiques qui l'entourent. Les maisons particulières s'y présentent d'une manière assez agréable ; et plusieurs d'entre elles ont de beaux jardins plantés d'orangers, de citronniers, de cédras et d'autres arbres fruitiers, et embellis par des fontaines abondantes. Cependant on ne trouve à Cordoue que fort peu d'édifices qui méritent une attention particulière.

Le *palais épiscopal* est un grand bâtiment, dont l'escalier, construit en marbre, est noble, quoique gâté par des ornemens de mauvais goût ; il renferme

une belle collection de tableaux de l'école espagnole : de Cano, de Cespedes, de Carrena, de Murillo. Une de ses salles contient une longue suite de portraits des évêques de Cordoue. Ce palais est orné d'un jardin spacieux et d'un petit bois d'orangers. On y voit des restes d'un palais des rois maures qui ne donnent pas des constructions de ces conquérans l'idée avantageuse qu'en ont voulu donner les historiens espagnols qui ont parlé du palais de la sultane Zélıra. Des jardins, ou plutôt des vergers d'orangers, dont plusieurs datent du temps des Maures, sont ce qu'on y trouve de plus remarquable. Les bâtimens qui subsistent furent occupés par la sainte inquisition, et lui seront probablement bientôt rendus, si le roi Ferdinand VII cède aux vœux de son peuple ignorant.

Le *palais royal* est à une des extrémités de la ville; il est très-grand, assez beau, et entouré d'une enceinte de murailles; on le prendrait pour une citadelle séparée de la ville. On y trouve de belles écuries, où l'on entretient ordinairement beaucoup de chevaux pour le service du roi, et un manége pour les exercices; on y voit le plus beau haras de l'Andalousie, dans lequel, en 1792, on comptait 600 bêtes de tout âge, parmi lesquelles il y avait 20 étalons.

L'église des Martyrs, du couvent des dominicains, est d'une construction ancienne et bonne; elle renferme plusieurs tableaux de mérite, entre autres un saint Pierre martyr, de Cespedes, et les martyres de sainte Assiscle et de sainte Victoire, par Jean-Louis Zambrano : ce dernier est superbe, il est placé au maître-autel. On trouve dans le sanctuaire le mauso-

lée du célèbre Ambroise Moralez; il est en marbres choisis. Le réfectoire de ce couvent contient un très-beau tableau de la Cène, peint par Cespedes.

Le *collége de Saint-Paul*, appartenant aux dominicains, est un des plus beaux édifices de Cordoue; cependant sa façade, construite en marbre, est de mauvais goût. L'église contient plusieurs bons tableaux, entre autres une apparition de saint Pierre et de saint Paul, une sainte Rose, un saint Thomas d'Aquin, et une Bethsabée. Le cloître est beau; il est formé par deux rangs de portiques, placés l'un sur l'autre, et soutenus par 80 colonnes de marbre : ils sont ornés de peintures d'Antoine del Castillo et de François Zurbaran. L'escalier est superbe; il est en marbre; on y trouve quelques tableaux de Castillo. La bibliothèque contient beaucoup de livres choisis, et un grand tableau peint par Luc Jordans, représentant l'action de Curtius, qui se jette dans les flammes pour sauver Rome.

L'église des Capucins a un tableau de la plus grande beauté, par Joseph Ribera: c'est un repos de la Sainte Vierge dans la fuite en Égypte.

L'église de Saint-François est également ornée de tableaux d'un grand mérite, principalement un *ecce homo* de la plus grande beauté, d'Alfonse Cano; un saint Pierre d'Alcantara, de Pierre de Mena. La chapelle de los Canetes a de belles peintures à fresque, de Jean d'Alfaro. Le cloître de ce couvent contient plusieurs bons tableaux de ce dernier peintre.

La cathédrale est l'édifice le plus remarquable de *Cordoue*, et même de la chrétienté, comme mo-

nument unique dans son genre : c'est une ancienne mosquée qui conserve son nom, car on l'appelle encore *Mezquita*. Elle fut bâtie (selon l'Arabe Schanah, cité par d'Herbelot) l'an 170 de l'hégire, par le roi Abdérame. Elle occupe l'emplacement de la première cathédrale qu'avaient construite les Goths, au même lieu où l'on voyait, du temps des Romains, un temple de Janus. On fonde cette assertion sur plusieurs inscriptions qui sont du côté du cloître de l'église ; on pense même que les débris de ce temple fournirent aux Maures une grande partie des matériaux qui servirent à la construction de leur mosquée, principalement des colonnes nombreuses dont elle fut ornée. Cette mosquée fut convertie en église après la conquête de Cordoue par le roi de Castille, et consacrée par Raimond, archevêque de Tolède. C'est un édifice isolé, fort étendu, situé entre quatre grandes rues, développé avec grace. Il a 534 pieds de long et 387 pieds et demi de large en dedans. Ses murs sont construits en grosses pierres, de proportions inégales, venant de diverses origines, malheureusement trop mal ornées et pas assez larges pour qu'il s'y rapporte à l'inégalité du terrain, qui est de 30 pieds sur trois faces, et de près de 42 pieds sur la face du midi. Il en résulte que, de ce dernier côté, on monte dans l'église par plus de 30 marches, et que du côté opposé on descend par 13 ou 14 marches seulement. La façade du nord est remplie d'ornemens en stuc, travaillés avec la plus grande délicatesse : la porte en est accotée de 6 colonnes de 4 pieds 6 pouces de hauteur, d'un jaspe d'une rare beauté. Les

Espagnols prétendent qu'elles sont de la plus fine turquoise. Une grande et belle tour carrée s'élève à côté; elle a 51 pieds 8 pouces de large sur chaque face; ses fenêtres, au nombre de 14, sont ornées de colonnes de marbre mélangé de blanc et de rouge; elle se termine par de petits arcs en forme de festons, soutenus par des colonnes également petites, qui, avec celles des fenêtres, sont au nombre de cent. Une cour de 180 pieds et quelques pouces, prise sur la longueur de l'édifice, précède l'entrée du temple. Il y a un beau bassin de marbre au milieu, avec un jet d'eau au centre: c'est l'endroit où les Musulmans faisaient leurs ablutions, après avoir laissé leurs pantoufles sous la tour de la porte d'entrée. Cette belle cour est entourée, sur trois faces, d'un beau portique soutenu par 72 colonnes. L'aire, qui est dans le milieu, est plantée de citronniers, d'orangers, de cyprès, de palmiers, et de divers autres arbres; trois autres fontaines y jettent continuellement de l'eau. Cette enceinte est, pour ainsi dire, un jardin en l'air. Elle est portée sur une vaste citerne, dont la voûte est soutenue par des colonnes. On ne peut résister au plaisir de citer le passage suivant, extrait d'un ouvrage du savant militaire, qui nous a si souvent servi de guide dans ce volume, et qui, dans une grande circonstance, visita l'édifice qui nous occupe. « Nous ne saurions, dit-il, oublier l'impression que produisit ce monument sur la suite de don Joseph, quand les troupes qui accompagnaient ce prince en Andalousie y entrèrent pour la première fois. Joseph étant arrivé à Cordoue, le chapitre, dans son plus brillant costume, vint chercher,

dans le palais épiscopal qu'il occupait, ce monarque qui avait témoigné l'intention d'assister à la célébration de l'office divin. Le peuple se pressait en foule autour du cortége : lorsqu'on parvint à l'entrée de la cour, l'aspect de ces murs antiques et d'une construction orientale, de ces palmiers africains ombrageant la verdure des orangers, qui mêlaient le parfum de leurs fleurs à la fumée échappée des encensoirs, et dans les branches desquels voltigeaient mille rubans ou des drapeaux de toutes les couleurs; les chants religieux, les acclamations de la multitude; le bruit des tambours, auquel se mêla bientôt celui de l'artillerie; la beauté du jour; en un mot, les choses inanimées et les choses vivantes formaient un ensemble inusité, comme pour imprimer à cette matinée un caractère de solennité particulière, qui semblait mettre en rapport, sous les auspices de la Divinité même, les habitans de Cordoue et leur nouveau roi; mais les événemens n'ont pas permis cette alliance. » Cette cathédrale a 17 portes qui sont couvertes de lames de bronze délicatement travaillées; 12 de ces portes sont fermées, il n'y en a que 5 qui servent.

Dix-neuf nefs, d'environ 350 pieds de long et 14 pieds de large, courent du sud au nord, et s'ouvrent à la fois dans l'aire qui vient d'être décrite; 19 autres nefs, moins larges, se prolongent de l'est à l'ouest dans la largeur du sanctuaire : elles sont toutes formées par de longues suites de colonnes au nombre de 850, lesquelles, jointes à celles du portique et de la tour, font ensemble 1018. Plusieurs de ces colonnes sont, ainsi qu'on l'a dit, d'un jaspe qui imite la tur-

quoise; les autres sont des marbres les plus beaux, en rouge, en jaune et en blanc mêlé de rouge: elles sont toutes de hauteur inégale, depuis 7 pieds jusqu'à 11 pieds 2 à 3 pouces; elles ont, la plupart, des chapiteaux de l'ordre corinthien. On fait voir, sur une des colonnes, un crucifix qu'on dit avoir été gravé par un chrétien, esclave chez les Maures, qui, étant privé de toute sorte d'instrumens, le traça avec ses ongles.

Le coup d'œil de l'ensemble de ces nefs est étonnant. Elles n'ont point de voûtes; elles ont des planchers faits avec de simple bois, sans ornement, mais proprement ajustés. Des tuyaux de plomb règnent par dessus ces planchers, à l'endroit de la séparation de chaque nef; ils sont assez larges pour pouvoir contenir deux hommes. Le lieu dans lequel les Maures conservaient leur livre de la loi est aujourd'hui une chapelle sous l'invocation de saint Pierre: elle est séparée du reste de l'édifice par une pièce carrée, avec un grand arc orné de mosaïques; ses murs sont incrustés de beaux marbres et ornés de feuillages jusqu'à la hauteur d'environ 13 pieds; 12 colonnes, placées sur le vif de 12 autres colonnes, y soutiennent l'entablement. Un dôme s'élève au-dessus, il est également incrusté de marbres et orné de mosaïques. Une autre pièce carrée vient ensuite; elle est également ornée; mais les marbres incrustés dans les murs sont plus bas, et les couleurs des ornemens en mosaïque plus vives. Elle s'ouvre par une coupole soutenue au moyen de 84 petites colonnes d'un beau marbre, et percée de 8 fenêtres garnies de claire-voies en albâtre. Cette dernière pièce conduit à un superbe octogone, dont

l'ouverture est formée par un arc qui est couvert d'ornemens en mosaïque et soutenu par 4 colonnes, deux de marbre blanc et rouge, et deux de marbre vert : leurs chapiteaux sont sculptés avec délicatesse et dorés. L'octogone a 13 pieds de diamètre et autant d'élévation. Les murs en sont incrustés de marbre blanc veiné de rouge ; il est orné de colonnes de marbres choisis qui soutiennent une bordure ou espèce de corniche, sur laquelle sont appuyés des arcs à la moresque, qui portent le plancher ; celui-ci est formé par une seule pièce d'un superbe marbre blanc, qui est d'autant plus précieuse que, sur une étendue de 13 pieds, elle est creusée pour former une espèce de voûte de 9 pieds de profondeur. Ces détails, qui sont fort jolis, manquent cependant de grandeur.

La forme de ce temple se conserva sans altération jusqu'en 1528 ; le chapitre obtint alors du roi, malgré les oppositions de la ville de Cordoue, la permission d'y faire une croisée. On construisit, presque au milieu, une grande chapelle, qui forme comme une seconde église ; elle est très-riche en marbres et en dorures ; mais on dégrada l'édifice principal : pour la former, on abattit ou l'on enveloppa dans des massifs de maçonnerie un grand nombre de colonnes. Quoique cette chapelle soit composée d'une nef et d'un chœur, on ne l'aperçoit point : elle est cachée par le reste des colonnes nombreuses qui l'entourent.

Le maître-autel est beau ; il a deux corps d'architecture, chacun avec 4 colonnes de marbre mélangé, d'ordre composite ; 4 grands et beaux tableaux d'Antoine Palomino sont placés entre les colonnes. Plu-

sieurs chapelles et plusieurs autels ont également de beaux tableaux : un saint Euloge, de Vincent Carducho; un saint Étienne, par Jean-Louis Zembrano. La chapelle du *Sacrario*, ou de la Communion, est ornée de belles peintures à fresque, exécutées par César Arbasia. D'autres tableaux sont distribués dans divers autres lieux de l'église. On y trouve un saint Pélage au moment où on lui annonce la mort, et le martyre de ce saint, d'Antoine del Castillo ; une sainte Barbe, par Jean de Peñalosa; une apparition de quelques martyrs, d'Antoine Torrado; une superbe Annonciation, d'un peintre ancien, peu connu, nommé Pierre de Cordova.

Plusieurs autels méritent d'être vus : celui de sainte Agnès est en beaux marbres: il a été fait par Verdiguier, sculpteur français; celui de la Conception est en marbres mélangés, et orné de statues de marbre blanc, exécutées par Pierre de Ména. Dans la chapelle de Saint-Paul, est une belle statue de ce saint, par Paul Cespedes.

Le grand cloître à côté de l'église fut également bâti par les Maures; il a une porte à l'un de ses angles, où l'on voit beaucoup de caractères gothiques, mêlés avec des caractères arabes.

Les Maures avaient une grande vénération pour cette mosquée; ils venaient de fort loin, même de l'Afrique, pour la visiter; ils continuèrent encore pendant long-temps après qu'elle fut au pouvoir des Castillans et convertie en église.

Arts. Outre les beaux tableaux répandus dans les églises, on en trouve aussi chez quelques particuliers;

on doit citer entre autres ceux de don Antonio Terrado, peintre distingué, natif de Cordoue, qui possède de très-beaux morceaux de l'école espagnole.

Cordoue a procuré à l'Espagne des peintres distingués et des sculpteurs célèbres ; mais cette ville manquait d'établissemens susceptibles de faire renaître le goût des beaux-arts, dans lesquels les Cordouans réussirent autrefois. L'évêque, don Antoine Cavalleros, s'est occupé des moyens d'y parvenir ; il y a établi à ses frais une école de dessin où sont entretenus beaucoup de jeunes gens sans fortune ; elle était, en 1801, sous la direction de François Augustin, peintre ; de Jean Orasi, sculpteur ; et de Ignace Thomas, architecte.

Commerce. Cordoue fut une ville très-commerçante ; elle l'était déja sous les Romains, au rapport de Strabon ; elle le fut encore dans les temps postérieurs. Le commerce s'y soutint avec éclat sous les Maures, et encore pendant environ deux siècles sous les Castillans. Les manufactures de soieries et de dorures y étaient renommées et nombreuses ; elles y sont tombées comme dans plusieurs autres villes de l'Espagne : à peine y compte-t-on aujourd'hui quelques petites manufactures de rubans et de galons, et une manufacture de chapeaux. L'orfévrerie y a toujours été en honneur ; elle s'y soutient encore ; un grand nombre d'orféves y travaillent sans cesse à divers ouvrages d'or et d'argent qui se transportent aux foires ; leurs magasins sont riches ; mais la plupart de leurs ouvrages sont massifs, sans délicatesse et sans élégance.

Instruction publique, Sciences et Lettres. Cordoue

se glorifie d'avoir donné à Rome plusieurs personnages fameux dans les lettres, dont les écrits illustrèrent le siècle où ils vécurent, et ont mérité de parvenir jusqu'à nous. Elle fut la patrie de l'orateur Marcus Annæus Seneca; du philosophe Lucius Annæus Seneca son fils, dont nous avons les écrits; de l'orateur Marcus Portius Latro; des poëtes Sextilius Hena et Marcus Annæus Lucanus, connu parmi nous sous le nom de Lucain. Cicéron a parlé des poëtes de Cordoue; mais il trouvait quelque chose d'étranger dans leurs expressions : *Sonum pingue et peregrinum.*

Sous les Maures, *Cordoue* produisit des hommes également distingués dans les sciences et dans la poésie; parmi les premiers, il suffit de citer Aben-Jovar et Averroez, l'un et l'autre connus par des ouvrages estimés, et qui sont traduits en plusieurs langues de l'Europe. Le premier fut très-profond dans la pharmacie, la chirurgie et la médecine; le dernier fut grand philosophe, poète fécond et brillant, jurisconsulte habile, médecin profond, juge éclairé et ministre d'état. Dans la suite, cette ville donna encore à l'Espagne le poète Louis de Gongora, qui vivait à la fin du seizième siècle; dans le siècle précédent, avait fleuri le poète Jean de Ména, connu principalement pour avoir, le premier, donné aux vers castillans la noblesse de la poésie héroïque. Il faut citer aussi en l'honneur de cette ville une femme, Aischa, qui devint célèbre par ses poésies, et qui mérita plusieurs fois d'être couronnée par l'académie de Cordoue.

Parmi les artistes, la ville de Cordoue se glorifie surtout d'avoir donné naissance à Paul Cespedes, à

la fois poète, peintre, architecte et sculpteur : il réussit dans ces divers genres ; on lui doit la fameuse tête de Sénèque qu'il ajouta à la statue antique et précieuse de ce philosophe ; elle est si bien exécutée, si bien proportionnée et adaptée, qu'on ne peut la voir sans admiration. On peut encore citer quelques peintres du second ordre, mais bons, tels que Zambrano, mort en 1539 ; Castillo, mort en 1667, etc. ; et, dans le siècle dernier, Antoine Torrado.

Cordoue fut également la patrie du fameux et vaillant Gonzale Fernandez de Cordova, un des plus grands généraux du quinzième siècle, qui mérita d'être surnommé *le Grand Capitaine*, et qui, après avoir été l'instrument des victoires et des succès de Ferdinand v, devint l'objet et la victime de sa jalousie.

Il régnait beaucoup de luxe dans cette ville parmi les personnes aisées ; les carrosses y furent multipliés ; on y mettait beaucoup de magnificence dans les fêtes publiques et particulières, parmi la noblesse surtout, qui se réunissait souvent en assemblées qui devenaient quelquefois des fêtes splendides. Cependant, dit un auteur espagnol, nulle part la noblesse n'est plus mal élevée et plus sotte qu'à Cordoue.

On trouve à Cordoue une auberge qui est assez bonne ; elle est devant la cathédrale.

Environs de Cordoue.

Notre-Dame de la Fuen-Santa (de la fontaine sainte) est une espèce d'ermitage hors de la ville, dans une situation riante. On y trouve un excellent tableau de saint Sébastien, d'Antoine del Castillo.

Maison de campagne de l'évêque de Cordoue. Elle est à une demi-lieue de la ville, sur les bords du Guadalquivir ; elle a des jardins superbes, qui sont ornés de belles et longues allées, bien plantées et fournies d'arbres fruitiers aussi variés que multipliés, et de toute sorte d'arbustes, de plantes et de fleurs de toutes les espèces. Il y a entre autres une collection abondante de plantes médicinales exotiques, et un labyrinthe formé par de beaux orangers. C'est un lieu délicieux.

Peu de temps après être sorti de Cordoue, en se portant sur la route de Séville, on est sur les frontières de l'un et de l'autre de ces royaumes.

ROYAUME DE SÉVILLE.

Route depuis Cordoue *jusqu'à* Séville, 21 lieues.

Cordoue, *cité*, à		lieues.
Mangonegro, *auberge et poste.*		3
La Carlota, *colonie.*		3
Le Génil et son pont.	}	4
Ecija, *ville.*	}	
La Luisiana, *colonie.*		3
Pont du Rio Corbones,		2 3/4
Carmona, *ville.*		1/4
Séville, *cité.*		5

Il faut observer que les 5 lieues de Séville à Carmona sont par une route directe, médiocre, non ferrée ni pavée, à travers les bois d'oliviers dont le pays est tout rempli.

Lorsqu'on se trouve sur les limites du royaume de Séville, on y jouit d'un beau coup d'œil : on voit la ville de Cordoue se développer avec majesté, et former un amphithéâtre demi-circulaire, sur une pente douce qui se prolonge jusqu'aux rives du *Guadalquivir*.

Le chemin qu'on va suivre était presque impraticable autrefois ; il parcourait un désert sans arbres, sans culture, sans peuplades, sans maisons ; tantôt couvert de cystes, de lentisques et de myrtes, tantôt absolument nu, tantôt coupé par des collines stériles; tout à la fois désagréable, incommode et dangereux : il s'étendait ainsi jusqu'à trois lieues avant d'arriver à Ecija, sans qu'on y trouvât même de l'eau pour se désaltérer. Mais, depuis quelque temps, on y a tracé une superbe route ; on y a bâti des maisons de distance en distance ; des villages y sont établis ; les terres ont été distribuées à de nouveaux colons ; elles sont aujourd'hui bien cultivées ; les arbres y sont multipliés ; les campagnes deviennent riantes et agréables ; enfin, on le parcourt très-commodément et avec plaisir. Malheureusement, les mêmes causes qui ont amené la décadence de la nouvelle colonie de la *Sierra Moréna* ont opéré celle de ces autres établissemens; il paraît que déja elles ont agi ici avec une plus grande activité.

On arrive en trois heures à la Venta de *Mangonegro*, où est la poste ; et, trois heures après,

à *la Carlota*, chef-lieu de la nouvelle colonie : c'est une peuplade petite, mais belle. En 1791, on n'y comptait que 60 colons; elle a un alcade mayor pour l'administration de la justice; son église paroissiale est à trois nefs, avec une façade flanquée de deux tours.

Le terrain est ici plat et argileux; les campagnes commencent à s'embellir; les plantations d'oliviers s'y multiplient; on aperçoit de petites maisons de campagne, des fermes, des moulins à huile. On arrive ainsi à *Ecija*, distant de quatre lieues de *la Carlota*.

Ecija est une petite ville située entre deux collines élevées, couronnées de plateaux, sur la rive occidentale du *Génil*, qu'on traverse sur un beau pont de pierre, construit depuis peu de temps. Ce lieu passe pour le plus chaud de l'*Andalousie*: c'est l'ancienne *Astigis*, qui prit le nom de *Colonia Augusta Firma*, après qu'elle fut devenue une colonie romaine : elle était alors beaucoup plus considérable; les géographes lui donnaient le troisième rang parmi les cités de la *Bétique*. Elle avait des bains publics et un cirque; on y trouve partout des débris de colonnes de marbre, de statues, d'inscriptions et d'autres antiquités. Dans les temps postérieurs, elle était le siége d'un évêché qui fut détruit par les Maures, et qui n'a jamais été relevé. Cette ville est le chef-lieu d'un corrégidorat; elle a un corrégi-

dor, un alcade mayor pour l'administration de la justice, un vicaire général et official de l'archevêque de Séville, pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique, et une population d'environ 20,000 personnes. On y compte 3,746 mrisons, dont plusieurs sont ornées, en dehors, de peintures médiocres. Elle a une grande place entourée de portiques, mais dont l'effet est désagréable par l'inégalité des arcs.

Les dehors de cette ville sont ornés d'une très-belle promenade qui longe la rive gauche de la rivière ; elle est composée de quatre grandes allées plantées d'arbres et garnies de siéges de pierres de taille. On trouve, avant d'y arriver, quatre statues de marbre portées sur quatre colonnes séparées : celles de saint Paul, de Charles III, de l'infant don Carlos, alors prince des Asturies, et celle de son épouse.

Le territoire d'*Ecija* est très-fertile : on prétend qu'il rend 4 pour 100. Il est riche, surtout en pâturages excellens : on y élève beaucoup de troupeaux, de brebis, de vaches, de chevaux, etc. On y cultive aussi le coton.

A trois lieues d'*Ecija*, on passe à la *Luisiana*, peuplade de la Nouvelle-Colonie. Elle avait deux cent quarante colons en 1791 ; les habitations commencent à y tomber en ruines. Au sortir de la *Luisiana*, on traverse des landes odorantes, mais bien tristes ; à plus d'une demi-lieue de

Carmona, on descend par une pente assez roide dans le vallon du *Rio Corbones*, qu'on traverse sur un bon pont en pierres; et, un quart de lieue plus loin, on remonte la contre-pente pour entrer dans la ville de *Carmona*, qui couronne le plateau. On entre dans cette ville par la porte de *Cordoue*.

Carmona est une petite et ancienne ville, à l'extrémité de vastes plaines fertiles en blé. Ses habitans furent les *Carmonenses* de César. Ce général leur donna le titre de Municipe, après avoir réduit Varron, qui commandait des troupes du parti de Pompée. Deux de ses portes, celles de *Séville* et de *Cordoue*, sont de construction romaine; la seconde fait même une sorte de monument. Les rues sont assez belles; si cette ville n'a pas de beaux édifices, elle en a quelques-uns décorés assez ridiculement. Le clocher de son église, édifice moderne, imitation grossière de la flèche de *Séville*, est de ce nombre. La juridiction ecclésiastique y est exercée par un vicaire-général et official de l'archevêque de *Séville*. Le territoire est fertile, le blé y est excellent, le vin abondant, l'huile encore plus; on y trouve cent moulins à huile; et ce nombre est à peine suffisant. Il reste les débris fort imposans d'un antique château maure, de forme carrée, et qui dominait la ville. On sort de *Carmona* par la porte de *Séville*; on fait cinq lieues presque tou

jours au milieu de vignes et d'oliviers ; l'enceinte en est fermée par des aloës forts et robustes, qui leur servent de base et d'ornement. Ces plantations conduisent à *Séville*, où l'on arrive fort étonné de voir qu'un pays beau, riche et fertile, soit presque dépeuplé.

Maintenant la route de poste et militaire ne passe plus à travers les oliviers par le chemin direct, que des malfaiteurs infestent en pleine paix. Pour se rendre sans danger et commodément en voiture de *Carmona* à *Séville*, l'on suit la route de Cadiz jusqu'à Alcala de la manière suivante :

	lieues.
de Carmona à Mairéna, *village.*	4 ¼
à Alcala de Guadaira, *bourg.*	2 ¼
à Séville, *cité.*	3

On regagne la longueur par la beauté du chemin.

Séville, en espagnol *Sevilla*, en latin *Hispalis*, est une grande et belle cité, une des premières de l'*Espagne*, dont Strabon, Pomponius Mela, Pline, Ptolémée, ont fait mention, comme déja ancienne de leur temps. On lui a cherché une origine dans l'antiquité la plus reculée : on a attribué sa fondation à Hercule, à Bacchus, aux Hébreux, aux Chaldéens et aux Phéniciens.

Séville changea plusieurs fois de souverain et de forme de gouvernement. Elle soutint trois siéges ; le premier et le dernier consacrèrent la

constance, le courage et la bravoure des habitans par une résistance longue et opiniâtre, et par des traits multipliés d'héroïsme. L'autre avait été l'opprobre de cette ville et de ceux qui étaient chargés de la défendre : elle obéissait aux rois goths, et partagea, en 582, la révolte d'Erménégilde, fils du roi Leudivigilde : ce prince ayant été battu et forcé dans Mérida, elle le reçut dans ses murs, et le protégea contre la puissance et le ressentiment du roi son père ; elle résista pendant long-temps à son souverain, et ne fut soumise qu'après un siége d'un an. Dès le moment de l'invasion des Maures, en 711, et à leur première approche, elle ouvrit lâchement ses portes à ces ennemis de l'Espagne et du nom chrétien. Tombée au pouvoir de ces peuples, elle fut occupée par les légions venues d'Emèse ; favorisa, en 1027, la révolte du Maure qui en était le gouverneur, pour le roi de Cordoue, et le proclama roi de Séville. Revenue sous l'empire des souverains de Cordoue, elle leva de nouveau l'étendard de la rébellion en 1144, et se choisit un roi, dont les descendans réunirent Cordoue à leurs nouveaux états. Aben-hut, le dernier de ces rois, ayant été assassiné à *Alméria*, et Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, s'étant emparé de Cordoue et de Jaen en 1236, elle rejeta toute autorité, se forma en république, et se gouverna par ses propres lois. Mais

elle éprouva à son tour la puissance d'un vainqueur heureux dans ses entreprises. Ferdinand II rassembla ses forces devant Séville, et en fit le siége en 1247; après une résistance d'un an, il força cette ville, qui se rendit le 23 novembre 1248. C'est un des siéges les plus mémorables dont il soit question dans les annales de l'Espagne; et, depuis cette époque, Séville n'a jamais cessé de faire partie des états des rois de Castille.

Situation, étendue. Séville est située dans une belle et vaste plaine traversée par le *Guadalquivir*, qui en baigne les murs, et qui même partage la ville en deux parts inégales. Sa figure est ronde : elle conserve la même enceinte qui fut construite par les Romains; les murailles en sont belles, hautes, flanquées de 166 petites tours carrées; elles ne contiennent aucune pierre, car on n'en trouve point aux environs de cette ville; elles sont de terre ou d'un mortier ou ciment mêlé de cailloux roulés tirés de la rivière, et si bien préparé, qu'il est aujourd'hui aussi dur, et peut-être plus solide que la pierre même. Cette enceinte est percée de 12 portes; la porte dite de *Triana*, vis-à-vis le pont, est d'architecture dorique, ornée de colonnes et de statues.

La ville est généralement mal percée ; ses rues sont étroites, tortueuses, presque toutes mal pavées; ses maisons sont assez bien bâties; elle en contient 11,820, en y comprenant celles des faubourgs. Beaucoup de

maisons ont de grandes cours entourées de galeries, qui sont soutenues par des colonnes et qui ont des fontaines dans le milieu; les murs de plusieurs sont couverts de peintures à fresque. On habite, en été, ces cours ou ces galeries, en les couvrant de tentes: on les appelle *Patio*. Séville est ornée de beaucoup de places, parmi lesquelles on distingue celle de la *Lonja* ou bourse, qui est grande et belle, ainsi que celle de l'hôtel-de-ville, décorée par une fontaine bien exécutée; et la place de l'arsenal, située à l'entrée du port, où se trouvent l'édifice de la douane et la *Maison d'or*, et où l'on déposait l'or et l'argent qui arrivaient des Indes: on y décharge les marchandises qui arrivent par le *Guadalquivir*. Il y a plusieurs beaux faubourgs et trois belles promenades: l'une au nord, dans la ville même, à l'une de ses extrémités, vis-à-vis l'Inquisition actuelle, appelée l'*Alaméda Vieja* (la Vieille Ormière); elle est formée de trois allées fort belles, d'ormes antiques; la seconde sur le Guadalquivir, d'une extrémité à l'autre de la ville, appelée l'*Alaméda Nuéva* (l'Ormière nouvelle), où le public se promène ordinairement les jours de fête, dans la partie la plus large, qui règne depuis la place des Taureaux à la hauteur du pont de Triana jusqu'à la Tour-de-l'Or; enfin *la Avanica* (l'Eventail), qui fait suite à la précédente depuis le collége Saint-Elme, toujours le long de l'eau, jusques à la *Venta Tiritañe*, vers le point où le *Guadayra*, venu d'*Alcala*, se jette dans le *Guadalquivir*: cette dernière se compose d'allées disposées en éventail.

Population. La population de cette ville fut autrefois très-considérable. Nous trouvons que, lorsqu'elle

fut prise, en 1247, par saint Ferdinand, il en sortit plus de 300,000 individus, qui se retirèrent à Grenade et en Afrique. On prétend qu'en 1526, on y comptait près de 300,000 habitans; que même, dans le dix-septième siècle, les seules manufactures de soieries occupaient 130,000 personnes. Ainsi l'expulsion des Maures commença la dépopulation de cette ville; et la chute de ses manufactures l'acheva, puisque, à la fin du dix-septième siècle, on trouva que le nombre des habitans était encore diminué d'un tiers dans l'espace de vingt ans. Enfin, par la perte de son commerce transporté à Cadiz, on n'y compte plus guère aujourd'hui que 96,000 personnes.

Clergé. Cette ville est le siége d'un archevêque dont l'origine est des plus anciennes, et qui prétendit, pendant long-temps, à la qualité de primat des Espagnes. Ce prélat a pour auxiliaire un évêque *in partibus infidelium.* Son diocèse comprend un chapitre de cathédrale à Séville, trois chapitres de collégiale à *Séville*, *Ossana* et *Xerez de la Frontera*, et 234 paroisses. A Séville se trouvent un chapitre de métropolitaine, un chapitre de collégiale, 26 églises paroissiales, 4 annexes, 68 couvens des deux sexes, 43 colléges d'éducation, maisons de charité, hôpitaux, oratoires, et un tribunal de l'inquisition. Le chapitre de la collégiale, qui est dans l'église du *Salvador*, a 8 chanoines et est présidé par un prieur; celui de la métropolitaine est composé de 11 dignitaires, de 40 chanoines, de 20 prébendés et de 21 semi-prébendés. Le clergé de cette cathédrale est très-nombreux; outre les dignitaires, les chanoines, etc., elle a encore 2 sous-

chantres, un maître et un sous-maître de cérémonies, 2 pointeurs de chœur, 12 chapelains appelés *de vara y palio*, 4 curés et 4 confesseurs, attachés particulièrement à la chapelle *del Sacrario*, 3 chapelains et 1 sacristain chargés du service divin dans la chapelle de *Escalas*, 3 chapelains et 1 sacristain pour la chapelle Saint-Pierre, et 36 collégiaux du collége de Saint-Isidore, qui servent d'acolytes; ce qui fait au total 163 personnes, sans compter la chapelle de musique, composée d'un maître, de 14 chanteurs, de 19 joueurs d'instrumens, et de 4 surnuméraires.

Il a été tenu deux conciles dans cette ville: le premier, en 621, sous les rois goths; le dernier, vers 722, sous les Maures: celui-ci fut composé des évêques soumis à Abderame, roi maure de Cordoue; on y condamna l'hérésie des Mingréliens.

Administration civile et militaire. Il y a une royale audience à Séville; et l'intendant de la province particulière de l'Andalousie, ou du royaume de Séville, y réside; sa place est ordinairement réunie à celle d'assistant. Il y a un corrégidor qui est à la fois juge de police, assistant, et qui administre la justice; 3 lieutenans de l'assistant, 2 pour la ville, le troisième pour le faubourg de *Triana;* une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors.

Etablissemens publics. Une académie royale de médecine et des sciences naturelles, une académie royale des belles-lettres, une de peinture, une société économique, un capitaine de port, un ministre de marine, un auditeur de la marine, deux colléges où l'on élève un certain nombre de jeunes gens, une école

de dessin, une de pilotage, une *maestranza*, un hôtel des monnaies, une fonderie de canons, un bel arsenal d'artillerie, et une maison de correction ou de force, fondée, en 1724, par Toribio de Velasco, d'où elle a pris le nom de *Casa de los Toribios*.

Instruction publique. Séville eut, sous les Maures, des écoles, des académies et des bibliothèques. Elle eut, après la conquête, 3 académies qui sont d'institution : celle des sciences naturelles fut établie par Philippe V; celle des belles-lettres fut approuvée par Ferdinand VI en 1752; celle de peinture a pour origine une association de peintres, faite vers l'an 1660. Cet établissement était presque entièrement tombé, lorsque Charles III le prit sous sa protection; il y établit une école des beaux-arts. La société économique existe depuis 1773. Le collége de *San-Telmo* est destiné à l'éducation de jeunes gens qui se destinent à la marine: le nombre en était de 150; Charles III le porta, en 1786, à 200. Ce prince accorda en même temps des encouragemens; il ajouta plusieurs maîtres : on y enseigne l'arithmétique, la géométrie, les mathématiques, la nautique, l'artillerie de marine, le commerce, le dessin, les langues française et anglaise. Un autre collége, qui appartient au chapitre de l'église métropolitaine, sous le titre de Saint-Isidore, entretient 36 jeunes gens : on leur apprend la langue latine et le plain-chant; il est dirigé par un recteur et un vice-recteur.

Edifices publics. Séville possède des édifices publics célèbres, dont plusieurs, malgré leur célébrité, sont peu dignes de la curiosité des voyageurs. Du nombre

de ces derniers est la *Tour d'or*, qui n'a de remarquable que d'être un ouvrage des Romains. On en attribue sans motifs la construction à Jules-César; elle est octogone, assez mesquine, et l'on ignore d'où vient son nom pompeux.

L'*Hôtel-de-Ville*, sur une grande place irrégulière, est un monument antique, assez beau; il est orné en dehors de beaucoup de colonnes, de pilastres, de statues et autres ornemens en sculpture médiocre.

La *manufacture de tabac* est un très-bel édifice, dans toute la signification du mot, remarquable par son étendue, par le choix des matériaux qu'on a employés à sa construction, par la netteté de son architecture et le bon goût de ses ornemens; il a 439 pieds de long, et 286 de large [1]. Ce bâtiment est entouré d'un fossé : il renferme 28 cours; sa construction a été terminée en 1770. On assure qu'il a coûté 37,000,000 de réaux, ou 9,250,000 francs. Il pourrait à la rigueur servir de poste de défense.

La *Maison de Pilate*, ainsi appelée par le peuple, est une maison particulière, ou plutôt un palais qui appartient aux ducs de Medina Celi; elle a été construite vers l'an 1520. Sa cour principale est très-belle : elle est entourée d'un portique soutenu par des colonnes de marbre; elle a une belle fontaine dans le milieu, et une statue de marbre à chacun de ses angles. La fontaine, supportée par quatre dau-

[1] M. Thown Send, dans la relation de son voyage en Espagne, publiée à Londres en 1791, s'est trompé en donnant à cet édifice 2600 pieds de long, sur 420 de large.

phins, est ornée d'un buste de Janus, placé sur la grande cuvette. Les statues sont : une Muse, une Cérès, fort grande, et deux Pallas plus grandes que nature; on les croit transportées de Naples, et l'ouvrage d'un sculpteur grec. La cour est, de plus, ornée de vingt-quatre têtes antiques, quelques-unes fort belles. Deux galeries du jardin renferment une collection nombreuse de sculptures antiques : dans l'une, ce sont des têtes, des urnes sépulcrales, des fragmens plus ou moins beaux de statues antiques, deux statues de consuls; dans l'autre, le casque d'une statue d'Alexandre, fort bien travaillé, une Cérès, un Marc-Aurèle d'une très-belle exécution, un grand nombre de colonnes de divers marbres, quelques-unes de vert antique, et six avec des chapiteaux de l'ordre corinthien, d'un travail excellent. Ce palais, qui serait assez beau partout, est situé sur la petite place, la porte dite de *la Carne* (de la Viande).

La *Lonja*, ou *Bourse des marchands*, est un édifice également fort beau, d'ordre toscan, carré, isolé, bien situé sur une grande et belle place, et entouré de petites colonnes de marbre réunies par des chaînes de fer, qui vont de l'une à l'autre et qui en forment comme l'enceinte. Élevé par quelques marches, il a 172 pieds sur chacune de ses quatre façades, qui sont assez semblables et percées chacune de trois portes, et est élevé de deux étages, dont l'un forme comme un corps particulier orné de pilastres de pierres de taille, terminé par une balustrade, et quelques ornemens en forme d'obélisques. La cour est grande, et entourée de deux rangs de portiques, l'un sur l'autre, avec

des colonnes doriques au premier, ioniques au second. Le commerce de Séville ayant beaucoup déchu, cet édifice a été comme abandonné ; depuis quelques années, il sert de dépôt à une réunion de cartes, de plans, de manuscrits et de titres relatifs au Nouveau-Monde, qui étaient épars dans les archives de *Simancas*, dans celles de l'*audience royale* et du *conseil suprême*.

L'*Alcazar* est l'ancien palais des rois maures, qui a été restauré et agrandi dans des temps postérieurs, particulièrement sous Pierre-le-Cruel. Il est de construction mauresque, et bâti avec une magnificence recherchée, en marbres de différentes espèces : l'eau y est conduite avec art dans presque tous les appartemens. Il a une grande cour, plantée d'orangers et de citronniers ; il est orné de très-beaux jardins, où l'on trouve beaucoup de fontaines, plus ou moins décorées, et une superbe forêt d'orangers. On y voit encore la salle des bains des rois maures. Une salle, appelée des *Ambassadeurs*, a 30 pieds 8 pouces en carré ; elle s'ouvre par une jolie coupole, et est couverte d'ornemens en stuc et en marbre qui sont travaillés avec une délicatesse infinie ; quelques-uns sont dorés. On y lit plusieurs inscriptions arabes ; on y a réuni des antiquités précieuses : des inscriptions de l'ancienne *Ilipa*, de l'ancienne *Basilipo*, de l'ancienne *Italica* ; des statues en marbre, dont quelques-unes sont colossales. La cour principale de cet édifice est pavée en marbre ; elle est entourée de deux rangs de galeries, l'une sur l'autre, soutenues par 104 colonnes accouplées, de l'ordre corinthien, également

de marbre; les arcs sont couverts d'ornemens arabesques.

L'église du *Salvador* est une ancienne mosquée, bâtie à la moresque, en arcades, soutenues par des piliers qui forment plusieurs portiques.

L'église *métropolitaine* est un édifice grand et somptueux, dans le genre gothique, qui fut bâti, dans le quinzième siècle, aux frais du chapitre; il a 262 pieds de longueur. L'intérieur est divisé en 5 nefs; celle du milieu a 41 pieds 9 pouces de largeur, et 113 pieds 7 pouces d'élévation; et chacune des 4 nefs collatérales 20 pieds six pouces de largeur, et 86 pieds 1 pouce d'élévation. Les voûtes sont soutenues par 32 piliers de près de 13 pieds de circonférence; elles s'ouvrent par 90 fenêtres, dont les vitraux sont couverts de belles peintures, faites, vers le milieu du seizième siècle, par Arnaud de Flandre: elles coûtèrent 90,000 ducats. Le chœur a 51 pieds 8 pouces de long et 34 pieds 5 pouces de large; il est orné de marbres; le maître-autel est porté sur un piédestal de pierre noire, et s'élève jusqu'à la voûte: il a quatre ordres d'architecture, chacun orné de 6 pilastres, avec 44 niches remplies par des tableaux en relief; il est de bois de cèdre d'Espagne; on y voit un tabernacle d'argent surmonté d'un tableau du même métal. Une petite sacristie, qui est à côté, renferme 4 tableaux anciens et une urne d'argent garnie de pierres précieuses, qui a appartenu au roi Alphonse-le-Sage. La grande sacristie est remplie de bas-reliefs et d'ornemens de tous les genres, en sculpture, en ciselure et en gravure; elle renferme beaucoup de tableaux, de riches ornemens

pour le service divin ; une très-grande quantité de châsses et de reliquaires en or et en argent ; une quantité presque innombrable de calices, de croix, de chandeliers, de bassins, d'aiguières aussi d'or et d'argent : il sera parlé plus en détail de ce trésor.

La chapelle *del Sacrario* forme comme une église séparée, qui a son clergé particulier. Elle est d'une bonne architecture, en partie ionique, en partie dorique : elle est remplie d'ornemens modernes en sculpture, en marbre et en bronze ; mais ils sont distribués sans grace, et déparent la noblesse de son architecture. Cette chapelle contient plusieurs bons tableaux, un saint Grégoire disant la messe, une Résurrection du Seigneur, et les quatre Évangélistes : ces dernières peintures sont fort belles.

La chapelle *de la Consolation* renferme beaucoup d'ornemens en sculpture, d'une assez belle exécution.

La chapelle de *Nuestra Señora la Antigua* a beaucoup de magnificence ; les murs et les voûtes sont couverts de bonnes peintures à fresque de Martinez et de Rovira. Une de ses portes latérales est ornée de deux superbes colonnes de marbre vert antique. Le maître-autel est de très-beaux marbres ; il a 12 colonnes dont les ornemens sont en bronze, et diverses statues, qui sont de Pierre Cornejo. Cette chapelle est éclairée par 48 lampes d'argent ; elle renferme quelques beaux tableaux, et deux mausolées en marbre : l'un de don Pierre Hurtado de Mendoza, mort en 1502 ; l'autre de don Louis Salcedo, mort en 1741 : tous deux étaient archevêques de Séville. Le premier de ces mausolées

l'emporte sur le second pour la finesse du ciseau, la délicatesse de l'exécution et la beauté de l'ensemble.

La chapelle *de los Reys* forme un carré un peu long d'environ 50 pieds dans un sens et moins dans l'autre; elle est très-riche en statues et en sculptures de divers autres genres. On y voit le mausolée des rois Alphonse x et Alphonse-le-Sage, celui de la reine Béatrix, et ceux de plusieurs princes et princesses de la maison royale. On y garde le corps assez bien conservé du roi saint Ferdinand dans une châsse d'argent, avec quatre inscriptions en quatre langues, savoir: en latin, en castillan, en arabe et en hébreu.

Quelques autres chapelles de l'église métropolitaine renferment de bonnes peintures. On trouvait particulièrement de superbes tableaux de Murillo : un baptême de Jésus, et un enfant Jésus entouré d'anges, de Pierre Villegas, dans la chapelle de la Visitation: plusieurs de ces chefs-d'œuvre ont été offerts par le chapitre au maréchal Soult, quand il commandait dans le pays, et sont maintenant dans son hôtel de Paris; dans celle de la Nativité, une nativité de Jésus-Christ, par Louis de Vargas; un saint Ildefonse recevant la chasuble des mains de la Vierge, par Jean Valdez; et un saint François, par Herrera, dans la chapelle de Saint-François : celui-ci passe pour un chef-d'œuvre; dans une chapelle voisine, un saint Jacques à cheval, terrassant les Maures, de Paul de las Roelas : un beau tableau de saint Erménégilde, dans la chapelle de ce nom : il est de Jean Martinez. Ces deux dernières chapelles renferment des mausolées de deux archevêques de Séville.

La salle capitulaire de la métropole de Séville mérite d'être vue ; on y va de la chapelle nommée *del Mariscal :* l'entrée est par une pièce carrée, dont les murailles sont couvertes de tableaux de marbre en bas-relief, séparés par des pilastres de l'ordre ionique ; 8 statues d'environ 4 pieds de haut, aussi de marbre, et représentant les Vertus, sont distribuées entre les pilastres. La salle est grande, majestueuse et d'une forme elliptique, de 49 pieds et demi de long sur 29 pieds 3 pouces de large. Ses murs sont couverts, jusqu'à la corniche, d'une tapisserie de velours cramoisi, enrichie de galons d'or. Seize colonnes s'élèvent sur leurs piédestaux, au-dessus de la corniche ; elles sont appuyées sur un nombre égal de pilastres, avec 16 tableaux de marbre en bas-relief : il y a aussi quelques peintures au-dessus du médiocre, que l'on croit être de Paul de Cespedes, prébendier de cette église.

Le trésor de l'église métropolitaine de Séville est fort riche, et offre plusieurs pièces qui méritent une attention particulière. Il renferme les fameuses tables que le roi Alphonse-le-Sage donna à cette église ; elles ont chacune environ 3 pieds et demi de haut, et 1 pied 9 pouces de large ; elles sont d'argent doré au-dehors, et d'or en dedans, avec des ciselures parsemées de pierres précieuses. On voit aussi une grande clef d'argent en partie doré, sur les gardes de laquelle on lit : *Dios abrira, el rey entrara ;* le dessous de l'anneau est orné de galères, de vaisseaux, de lions, de châteaux en ciselure : on prétend que c'est la clef qui fut présentée par les Maures au roi saint Ferdinand, lorsqu'ils lui rendirent la cité de Séville. On y montre aussi un grand

chandelier de bronze, qui sert aux offices de la semaine sainte; il est rempli de colonnes, de caryatides, de statues et autres ornemens en relief, d'une assez belle exécution. On dit qu'il fut fait en 1554. On y conserve encore la *Custodia*, c'est-à-dire le tabernacle dans lequel on place l'ostensoir pour exposer l'hostie, et la porter à la procession le jour de la fête du Saint-Sacrement; il forme quatre corps, chacun ayant 24 colonnes, les unes cannelées, les autres ornées de bas-reliefs : une grande quantité de petites figures y sont répandues de tous côtés. Ce tabernacle est en argent, et pèse 510 marcs; il coûta 25,441 ducats 6 réaux 25 maravedis, ou 69,965 francs.

La tour de la *Giralda*, voisine de la cathédrale, est sans contredit l'une des tours les plus célèbres de la chrétienté; elle a été faite à deux reprises et à des époques différentes. Le fameux Arabe Geber, natif de Séville, la construisit jusqu'à 172 pieds d'élévation; elle se terminait alors par un pavillon carré de briques diversement coloriées et vernissées, sur lequel s'élevait un pilier de fer qui portait quatre globes de fer doré : un de ces globes était d'un volume si considérable que, selon la chronique du règne de saint Ferdinand, il fut nécessaire d'élargir la porte de la ville pour le faire entrer. On abattit ce pavillon en 1568; on exhaussa la tour de 86 pieds de plus : son élévation est aujourd'hui de 258 pieds. Elle est carrée; elle a 43 pieds de largeur à chaque face; ses murs ont 7 pieds 1 pouce d'épaisseur; elle est bâtie en pierres carrées jusqu'à une certaine hauteur, ensuite en grosses briques. Alors commencent divers rangs de fenêtres, cha-

cune avec beaucoup d'ornemens, et trois petites colonnes de marbre, soit blanc, soit mélangé; elle se termine en une petite coupole, sur laquelle est une statue allégorique de la Foi, en bronze, qui, avec ses ornemens, pèse 34 quintaux; elle est de Barthélemi Morel. On n'y monte pas par un escalier, mais par une rampe douce qui tourne à angle droit, selon les quatre faces de l'édifice. Depuis qu'on a écrit ou imprimé des livres de géographie, on dit que cette rampe est en spirale, et qu'elle est partout assez large et assez douce pour que deux hommes à cheval puissent y monter ensemble. Nous avions reproduit cette erreur dans nos premières éditions : M. le colonel Bory de Saint-Vincent, qui l'a formellement démentie, nous apprend qu'un homme à cheval pourrait à la rigueur y monter seul jusqu'à la moitié; mais que la pente est trop brusque et les tournans trop étroits, pour qu'il pût redescendre sans danger. Cette tour a un gouverneur, sous le nom d'*Alcayde*, à la nomination de l'archevêque.

Plusieurs autres églises et couvens contiennent de très-bonnes peintures. L'église de Santa-Maria la Blanca, celle de San-Francisco, l'hôpital des Prêtres, le couvent de la Merci, celui des Augustins et celui des Capucins, renferment un grand nombre d'ouvrages admirables de Murillo, dont chacun mériterait une description particulière. Le maître-autel de Saint-Isidore a un grand tableau de ce saint, qui peut passer pour un chef-d'œuvre de Paul de las Roelas. L'église de Saint-Jean de la Palma contient un beau Christ sur la croix, avec la Sainte Vierge et saint Jean placés au pied. Celle de Sainte-Croix a un superbe tableau, de

15 pieds 4 pouces, qui est une descente de la croix, peint par Campana : on le regarde comme un des meilleurs tableaux de Séville; il a beaucoup d'expression, et un effet de vérité extraordinaire.

Ce ne sont point les seuls beaux ouvrages en peinture que l'on trouve à Séville; des maisons particulières en renferment des collections nombreuses. Il y en avait d'assez remarquables dans le palais archiépiscopal; mais tant de chefs-d'œuvre ne sont plus à leur place; et les détails que nous donnâmes à ce sujet dans nos premières éditions n'ont plus guère de rapport à la situation actuelle des choses.

Le palais archiépiscopal et l'église métropolitaine possèdent chacun une bibliothèque : la première, qui est assez belle, a été fondée par le dernier archevêque, mort vers l'an 1795; mais on n'y trouvait guère que des livres de droit et de théologie. La dernière eut pour origine un fonds de 20,000 volumes, qui fut donné par Ferdinand, fils de Christophe Colomb, auquel nous devons la découverte du Nouveau-Monde; elle a été augmentée ensuite en divers temps : la salle qui la renferme contient une suite de portraits des archevêques de Séville, quelques bons tableaux, mais pas un bon livre moderne.

Arts. Séville fut une des premières villes de l'Espagne où les arts furent cultivés avec succès à l'époque de leur renaissance; il s'y forma une école particulière qui se glorifie d'avoir produit des artistes fameux. Elle cite avec raison parmi ses peintres Zurbaran, Polaneo, Fernandez, Velasquez, Herrera, Alonzo Cano, Hernandez, Martinez et Roldan. La peinture et la sculp-

ture y furent portées à un degré éminent de supériorité; les églises y sont remplies d'ouvrages excellens, qui en sont le fruit. Les deux collections de tableaux et de sculpture de cette école, qu'on voit dans les maisons du comte de la Aguila et de don François de Bruna, renferment des morceaux précieux propres à honorer la ville où ils furent faits. Ces deux arts y déchurent dans le dernier siècle; ils n'ont jamais pu s'y relever : il faut espérer que l'établissement de la nouvelle académie de peinture, en ranimant le zèle et l'émulation, les rappellera à une nouvelle vie et à un état brillant.

Commerce. Séville fut pendant long-temps le centre du commerce et des richesses de l'Espagne. Cette ville faisait seule le commerce de l'Amérique espagnole; elle recevait l'or et l'argent qui venaient des colonies à la métropole; elle était le lieu où arrivaient les flottes et les galions : mais le voisinage de Cadiz lui a porté un préjudice irréparable; tout le commerce y a été transporté. *Séville* n'est plus qu'un corps sans ame; à peine y fait-on quelque chose aujourd'hui; la navigation y est cependant facile; les bâtimens remonteraient encore aisément le Guadalquivir jusqu'à cette ville.

Manufactures. Dans ces temps heureux, *Séville* avait des manufactures brillantes et nombreuses; elle fabriquait des soieries de toutes les espèces, des tissus d'or et d'argent, des toiles de lin, des toiles de coton. Un mémoire présenté, en 1601, par les dix-sept corps d'arts et métiers de cette ville, offre une idée de l'état brillant de ces manufactures : on y porte à 16 mille le nombre des métiers de soieries qu'elle avait, et à 130

mille le nombre des individus des deux sexes qui y étaient occupés. Ces manufactures avaient déja beaucoup déchu dans le siècle dernier. Nous apprenons de François Martinez de Mata, dans ses *Discursos*, publiés en 1659, d'après un mémoire présenté au roi par l'alcade des fabriques de soieries de Séville, qu'il n'y avait plus alors que 65 métiers; qu'un grand nombre de personnes, n'ayant plus d'ouvrage, avaient quitté cette ville; que la population y avait diminué d'un tiers, et que beaucoup de maisons étaient inhabitées, fermées ou en ruines. Les manufactures de soieries ont commencé à s'y rétablir dans le dix-huitième siècle; mais elles sont bien loin de l'état brillant où elles furent autrefois : en 1779, on y comptait 2,318 métiers de soieries, en y comprenant ceux de bas de soie, de petites étoffes et de rubans.

Cette ville a encore une manufacture de faïence, une fonderie royale de canons, et la manufacture royale de tabac, dont il a déja été question comme d'un édifice magnifique. Celle-ci, qui est l'unique dans le continent de l'Espagne, est très-considérable et d'un rapport immense : 1,404 personnes y sont employées journellement; 53 administrateurs, directeurs, etc., 51 subalternes et 1,300 journaliers. Elle renferme 202 moulins, qui sont mis en mouvement par 113 chevaux ou mulets; 48 sont séparés et vont par eux-mêmes, 154 sont mis en jeu par 29 machines, dont les unes font aller 2 moulins à la fois, les autres 4, les autres 6. La fonderie est également fort belle; le maréchal Soult y fit de grandes améliorations qui la mirent en état de fondre, en deux ans, plus de 400

pièces de gros calibre, qui furent employées, en 1810 et 1812, aux siéges de Cadiz et de Badajoz.

Hommes célèbres de Séville. Séville a produit quelques génies qui se sont distingués dans les sciences et la littérature. Sous les Goths, elle donna le jour à saint Isidore, personnage aussi vertueux que savant, qui fut à la fois bon théologien et exact historien ; il vivait dans le septième siècle. Sous les Arabes, elle donna Mahomed Geher, fameux par ses connaissances en astronomie ; et Azeiat, qui laissa quelques écrits sur la géographie. Elle eut dans le seizième siècle un Alphonse de Santa-Cruz, qui se distingua par ses lumières et ses ouvrages sur les mathématiques : un Garcias de Matamoros, dont il reste trois savans écrits : l'un, *de Academiis et doctis viris Hispaniæ ;* l'autre, *de Ratione dicendi;* le troisième, *de Methodo concinnandi :* un Juan de la Cueva, poète élégant; un Ferdinand Herrera, poète agréable; enfin, elle se glorifie d'avoir donné le jour à trois femmes qui honorèrent leur siècle et leur patrie : à la Maure Safia, fameuse par ses vers ; à Marie Alphaisali, qui se distingua par la beauté de ses poésies, et mérita d'être appelée la Sapho de l'Espagne ; et postérieurement à Félicienne Henriquez de Guzman, qui cultiva aussi la poésie avec succès, et qui se distingua surtout par les graces et la délicatesse qu'elle y mit. On doit aussi faire mention des peintres excellens qui y prirent naissance : Jean-Louis de Vargas, mort en 1590 ; François de Herrera le jeune, qui vivait dans le dix-septième siècle ; Paul de las Roelas, élève du Titien, mort en 1620. Barthélemi Murillo, mort en 1682, dont on admire les ouvrages dans Sé-

ville, et dont le nom seul fait l'éloge, est regardé comme natif de cette ville; mais il était de *Pilas*, qui n'en est pas éloigné.

Société. Climat. Productions. Il y a beaucoup de luxe et de carrosses à Séville; l'étranger y est bien reçu; les sociétés y sont douces et agréables; le peuple honnête et civil; la populace assez portée à la mutinerie, mais spirituelle. Les personnes d'un rang supérieur sont affables et prévenantes; les femmes gaies et aimables. Le ciel y est presque toujours très-beau; le climat doux, mais plus chaud que frais; les promenades sont agréables et fréquentées, les campagnes riantes et fertiles. Les alimens de tous les genres y sont abondans et savoureux, les herbages succulens, les fruits excellens : c'est à tous égards une ville remplie d'agrémens pour un étranger; et le proverbe espagnol a quelque raison, en disant : *Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla.* « Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu de merveille. »

Auberges. On doit bien penser que, dans une telle ville, on peut rencontrer plusieurs auberges : on en compte d'assez bonnes, ordinairement tenues par des Italiens.

Les *Caños de Carmona* (les canaux de Carmona) sont un aqueduc qui date des Romains, et qui a été restauré par les Maures; l'eau y coule, en partie à découvert, à partir d'un quart de lieue de la cité, où il verse l'eau dans un grand bassin, près de la porte de *Carmona :* l'eau est dis-

tribuée ensuite à l'*Alcazar* et à divers autres endroits de la ville.

Buena Vista est un couvent de Hiéronymites, situé à un quart de lieue de la ville, hors de la porte de *Macaréña*. L'église de ce monastère approche du genre gothique; le maître-autel a des sculptures anciennes d'assez belle forme. Une statue de saint Jérôme à genoux, tenant un crucifix, mérite une attention particulière: elle est de terre cuite et de grandeur naturelle; on la compare aux plus beaux morceaux, mais elle est mal placée pour qu'on puisse juger de son mérite: elle a été exécutée par Pierre Torreggiani. Il y a un très-beau tableau de la Conception, par Murillo. La sacristie et le cloître ont aussi quelques bons tableaux, par Jean de Valdez et Jean Espinal: ceux-ci relatifs à la vie de saint Jérôme. Ce monastère est très-heureusement situé au milieu d'une belle campagne; la vue s'y porte au loin sur les rives du Guadalquivir; il a de très-beaux jardins, où les orangers, les citronniers, les cyprès, les myrtes se mêlent à quelques arbres fruitiers. Le cloître de ce monastère est décoré de demi-colonnes de l'ordre dorique au premier rang et de l'ordre ionique au second.

Le *faubourg de Triana* est séparé de Séville par le Guadalquivir, qu'on passe sur un pont de bateaux qui en fait la communication. Il est situé le long de ce fleuve; il est riant, animé, très-

peuplé, mais sans promenade. On y voit, sur la place où aboutit le port, l'ancien palais de l'inquisition, qui tombe en ruine depuis que le tribunal a fait bâtir le somptueux palais qu'on voit encore sur l'*Alméda Vieja*. Quand le roi don Joseph détruisit l'institution, les Français de l'armée du maréchal Soult convertirent la nouvelle inquisition en une loge de francs-maçons magnifique, où beaucoup d'Espagnols, particulièrement des ecclésiastiques qui sont retournés au parti apostolique, persécuteurs des Français, furent initiés aux mystères. Il y a une église paroissiale qui est vaste, spacieuse et dans le genre gothique; on la dit bâtie sous le règne d'Alphonse le Sage : le maître-autel est orné de quelques bons tableaux de Pierre de Campana.

Environs de Séville.

Nuestra Señora de las Cuevas est un monastère de chartreux, situé à peu de distance du faubourg de *Triana*, sur le chemin de Santiponce, l'ancienne *Italica*. Son église était d'un genre demi-gothique; le maréchal Soult en fit une excellente citadelle, dont l'église devint le magasin; mais on y respecta les quatre beaux mausolées dont deux sont près du maître-autel, et deux dans le panthéon: ceux-ci sont de la mai-

son de Henriquez, tous de différens marbres choisis et d'une belle exécution, avec les statues fort belles de Gusman el Bueno et de sa femme, agenouillés et en oraison [1]. Les murs de la nef étaient ornés de quatre grands tableaux relatifs à quelques époques de la vie de la sainte Vierge: ils étaient de Louis-Paschal Gandin, chartreux de cette maison. Le chœur des laïques avait un autel où l'on voyait deux bons tableaux; l'un d'Alphonse Cano, l'autre de François Zurbaran, et un beau Christ en sculpture, de Jean Martinez. Dans la sacristie, trois superbes tableaux fixaient l'attention, et représentaient la vie de saint Bruno; un d'entre eux surtout était remarquable par la beauté des situations, par la force de l'expression et par la justesse du clair-obscur: ils étaient de François Zurbaran. Dans les diverses autres parties de ce monastère, les bonnes peintures furent tellement multipliées, qu'il serait trop long de les décrire. La bibliothèque ne valait rien; elle a servi à faire des gargousses. On en a sauvé cependant, entre autres raretés, la chronique de saint Isidore, avec la continuation de Luc de Tuy, en castillan; la chronique du règne de Henri IV, par Diégo Henriquez; la fameuse chroni-

[1] Ce Gusman el Bueno est célèbre par le sacrifice héroïque qu'il fit de son fils pendant le siége de Tariffa par les Maures.

que des rois d'Espagne, par l'archevêque don Rodrigo; un Tite-Live, en castillan; une histoire des guerres entre Annibal et Scipion, en castillan; un manuscrit fait par le roi Alphonse XI, qui était amateur de la chasse : c'est un des plus curieux ouvrages qu'on puisse voir, rempli de peintures bien faites et bien conservées, représentant les différentes formes des habits de ce prince et de ses courtisans, relativement à chaque espèce de chasse, ainsi que les instrumens, les machines, les armes et tous les autres objets nécessaires à la chasse en général, et à chaque espèce de chasse en particulier, etc., etc.

Santiponce, l'ancienne Ilalica, est un village situé sur la rive droite du *Guadalquivir*, à une lieue de *Séville*, et à trois quarts de lieue de la Chartreuse dont on vient de parler. Il a un couvent de Hiéronymites, sous le nom de Saint-Isidro-del-Campo, dans une situation assez heureuse, sur les bords du même fleuve et dans une plaine belle, riche et fertile. On trouve à l'entrée de ce monastère plusieurs beaux fragmens de statues antiques. L'église est dans le genre gothique.

Italica fut d'abord municipe, ensuite colonie romaine : elle est connue pour avoir été la patrie des empereurs Trajan, Adrien, Théodose, et du poète Silius Italicus. Le faubourg de *Triana*, que dans le moyen âge on nommait

Trajana, réclame le premier de ces grands princes. Elle était déja détruite avant le sixième siècle de l'ère chrétienne; on croit qu'elle fut réédifiée par Leudvigilde, prince goth, qui régna depuis l'an 568 jusqu'en 586. Elle fut renversée par les Maures dans le huitième siècle; elle ne se releva plus de ses ruines, et fut entièrement oubliée. Les habitans d'un lieu voisin, nommé *Santiponce*, y transportèrent leur domicile en 1600, et lui donnèrent le nom du lieu qu'ils quittaient. On y compte aujourd'hui environ 200 habitans.

On y a trouvé des mosaïques, beaucoup d'inscriptions romaines, de pierres sépulcrales, de médailles, dont le P. Henri Florez a publié la description; on y aperçoit encore, de tout côté, des restes d'anciens murs, de bains et d'aqueducs. On y trouve aussi les ruines d'un amphithéâtre fort bien conservé; on en reconnaît encore l'entrée principale, les voûtes, les galeries et les gradins [1].

[1] C'est là que l'on a découvert, en 1799, la belle mosaïque dont j'ai donné une description détaillée, avec une histoire de la ville d'*Italica*, dans un ouvrage in-folio imprimé chez Didot. Cette mosaïque, singulièrement intéressante, donnait des détails nouveaux sur les cirques des anciens et leurs différens attributs. Demeurée exposée aux intempéries de l'air et à la pluie par la paresse des Espagnols, et appartenant à une petite cour de maison rustique dont le maître la faisait voir, pour quelques sous,

Les campagnes qui entourent ce village sont belles, riantes, toujours vertes, remplies de forêts d'oliviers, d'orangers et de citronniers, arrosées par le *Guadalquivir*, qui est l'ancien *Bétis*.

Observation sur la route de Séville à Cadiz.

La route de *Madrid* à *Cadiz* [1] ne passe point à *Séville*; on la quitte en sortant de *Carmona*, d'où une route particulière conduit dans cette ville: un nouveau chemin superbe en part et va se réunir à celui qui mène directement de *Carmona* à *Cadiz*; cette réunion se fait à trois lieues de *Séville*, dans *Alcala de Guadayra*, autrement dit de *los Panaderos* (des Boulangers), parce qu'on y fait le pain qui se consomme dans la capitale des Andalousies.

à des curieux qui en emportaient toujours quelques pierres, elle était fort détériorée lors de l'arrivée des troupes françaises; le colonel Bory de Saint-Vincent obtint du maréchal Soult, dont il était aide-de-camp, qu'elle fût restaurée et couverte. Nous ne savons ce qu'elle est devenue maintenant.

[1] Voyez route de Madrid et d'Aranjuez à Cordoue, à Séville et à Cadiz.

Route depuis Carmona *jusqu'à* Cadiz, 26 *lieues.*

De CARMONA, *ville*, à	
Alcala de Guadayra, *gros bourg.*	5 lieues.
Utrera, *ville.*	4
Xerez de la Frontera, *cité.*	11
A l'île de Léon, directement par la Chartreuse, où est un pont sur le Guadalete.	4
CADIZ, *cité.*	2

Une belle route de 5 lieues conduit de la ville de *Carmona* à *Alcala de Guadayra;* elle court en partie au milieu de vignes et de plantations d'oliviers, en partie à travers des campagnes cultivées de diverses manières, belles et riantes : on laisse *Séville* au loin, sur la droite.

Alcala de Guadayra, ainsi surnommée de la rivière sur les bords de laquelle elle est située, domine un territoire fertilisé par les eaux de la *Guadayra*, qui y sont distribuées au moyen de divers canaux. On y recueille beaucoup de grains; les plants d'oliviers s'y trouvent multipliés; les olives y sont les plus grosses de l'Europe, et les meilleures pour être salées. Les habitans d'*Alcala* se livrent beaucoup à la fabrication du pain; ils pétrissent tous les jours plus de mille *fanegas*, ou 1,200 quintaux de farine. Le pain en est très-bon et blanc; on le porte à

Séville, où il est vendu. Pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique, *Alcala* a un vicaire-général et official de l'archevêque de *Séville*, qui y réside. On y voit les ruines d'un beau et fort château maure sur une élévation dont les pentes sont crevassées de grottes qui furent des habitations des Maures, et dans lesquelles vivent encore quelques familles de Gitanos.

En allant de cette ville à *Xerez de la Frontera*, on passe à *Utrera*, petite ville avec une population de 9,000 personnes : elle est assez jolie. On y trouve deux églises paroissiales, huit couvens; c'est la demeure d'un vicaire-général et official de la métropole de *Séville*, pour la juridiction spirituelle. L'église de Saint-Jacques est dans le genre gothique; les voûtes en sont soutenues par huit piliers faits en forme de palmiers qui, s'élevant et entrelaçant leurs palmes, la divisent en trois nefs. L'église de Sainte-Marie est également gothique : elle est accotée d'une tour dont la forme est assez élégante, et ornée avec quelque délicatesse. Les habitans d'Utrera s'adonnent aussi à l'éducation des bestiaux : leurs combats de taureaux sont célèbres; un seul gentilhomme, nommé Cabréra, en avait tant, que lorsque le roi Joseph logea dans sa maison, séduit par les charmantes manières de ce prince, il le pria d'en accepter cent pour le service des vivres-viandes de l'armée.

Le chemin direct de Séville à Cadiz, qu'on appelle l'ancien chemin, aboutit ici et passe par le beau village de *las dos Hermanas* (les deux Sœurs), qui est situé à moitié chemin, dans une plaine magnifique, couverte de bois non interrompus d'oliviers.

Le chemin continue, en sortant d'Utrera, au milieu des campagnes belles et riches; et plus on avance, plus il est beau et plus les campagnes sont agréables; mais le pays devient ensuite horrible et désert jusques à une lieue environ avant d'arriver à *Xerez:* alors le chemin est orné, des deux côtés, de bancs, de palissades, de claire-voies en bois peints. Il est bordé de palmiers, d'orangers et d'autres arbres précieux, qui ne réussissent que dans les pays chauds : c'est une allée continue, qui ressemble à une avenue, à laquelle on s'est plu à donner un air agreste. Les campagnes environnantes paraissent de superbes jardins : on croit être dans un lieu enchanté ; on arrive à *Xerez de la Frontera.*

Xerez de la Frontera est une cité agréable, située au milieu des plus riches campagnes, non loin des rives du *Guadalete.* Elle passe pour être l'ancienne *Asta Regia :* d'autres croient, avec peut-être plus de vraisemblance, qu'elle fut bâtie des ruines de cette ville. Un lieu voisin de *Xerez* est encore appelé aujourd'hui *Mesa de*

Asta, et on croit que c'est là que l'ancienne ville était située. L'intérieur de *Xerez* répond à la beauté de ses dehors : cette ville est grande, bien peuplée, agréable et riante. Ses rues sont larges, propres, bien tenues, pavées avec soin, on peut même dire avec recherche et élégance. Elle est entourée de murailles ; elle a une grande place, et son hôtel-de-ville est un assez bel édifice. On porte sa population, avec les faubourgs, à 20,000 habitans ; mais elle paraît plus considérable. *Xerez* a un chapitre de collégiale qui est composé de six chanoines et de six prébendiers; elle est le lieu de la résidence d'un vicaire-général et official de l'archevêque de *Séville* pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique, et le chef-lieu d'un corrégidorat ; elle a un corrégidor d'épée, un alcade mayor et une société économique. A quelque distance de la ville s'élève, dans une situation charmante, et qui fut un vrai lieu de délices, aux bords du Guadalete, où est un bon pont, une célèbre chartreuse, qui a des revenus immenses. Elle fut plusieurs fois, lors de l'abolition des ordres religieux, mise en vente ; mais personne n'était assez riche pour la payer. Elle avait été, dit-on, donnée tour à tour par Charles IV et par Joseph à M. Michel, banquier parisien, en paiement de dettes qu'avait contractées la couronne avec lui. On y trouve encore, vis-à-vis du maître-autel, le mausolée d'Al-

varo Oberto de Valete, noble génois qui s'était établi à *Xerez*, et qui fut le fondateur de cette chartreuse. Sa statue est en bronze, de grandeur naturelle, tête nue, en attitude de tirer l'épée du fourreau, avec le casque, l'écu et ses armoiries sous les pieds.

Les jardins de la chartreuse sont de la plus grande beauté: orangers, citronniers et autres arbres fruitiers de toutes les espèces, y étalent une richesse admirable; les potagers, les vergers, les bosquets et les parterres s'y succèdent à l'envi; et ce lieu charmant ne peut se quitter sans regret. Les habitans de ce monastère étaient dans l'usage de faire, à l'extérieur de leur enclos, une distribution journalière d'aumônes aux pauvres qui se présentaient à l'une des portes; mais, ayant reconnu que la plupart étaient des oisifs et des paresseux, même quelquefois des vagabonds, ils avaient changé ce mode de charité, qui entraîne facilement des abus, en y substituant deux établissemens plus avantageux et plus utiles à la société: le premier pour des enfans; le dernier pour des vieillards.

Xerez a quelques manufactures d'indiennes ou toiles peintes, et une bibliothèque publique, qu'on doit à la bienfaisance particulière du marquis de Villapanez: les autorités françaises y mirent un gardien, et la protégèrent; elle est, dit-on, encore ouverte aux voyageurs, aux

amateurs et aux personnes studieuses. On entretient dans cette ville des étalons pour la propagation de la bonne et belle race des chevaux andalous. On y comptait, dans le dix-septième siècle, jusqu'à 5,000 jumens; et le nombre de poulains qui en provenait tous les ans était d'environ 2,000. Le nombre des uns et des autres a beaucoup diminué.

Le territoire de *Xerez* est très-fertile et bien cultivé: en outre de toutes les espèces d'arbres fruitiers qui y sont multipliés partout, on y recueille des légumes, du blé, surtout du vin excellent, qui est connu dans toute l'Europe. Les Français et les Anglais y ont des maisons dont le vin fait le principal commerce: on évalue à 50 mille quintaux la quantité qui s'en exporte tous les ans.

A peu de distance de la *Chartreuse*, on passe le *Guadalete* sur un pont de pierre de neuf arches, qui fut construit sous le règne de Philippe II. On entre ensuite dans une plaine devenue fameuse à jamais par la défaite et la déroute de l'armée espagnole, commandée par le misérable Rodrigue, dernier des rois goths en Espagne, qui fut victime de la vengeance du comte Julien, dont il avait outragé la fille. La mort de cet indigne monarque, la victoire signalée des Maures et les suites funestes qui en résultèrent, terminèrent l'empire des peuples du Nord dans

la péninsule, et furent l'origine de celui que les Maures y établirent. La bataille se donna le 11 novembre 711. Après quatre lieues par un pays aride et désert depuis *Xerez*, on arrive à l'*Ile de Léon*, où l'on entre après avoir traversé le canal de Santi-Pétri, sur le pont de *Zuazo*. Ce pont, construit sous les Romains, détruit en partie sous les Maures, fut restauré sous Charles 1er; on y reconnaît encore des restes évidens de la bâtisse antique.

L'Ile de Léon est formée par un canal qui l'entoure : il a 3 lieues et demie d'étendue et 24 pieds de profondeur dans la grande marée, et porte les plus gros bâtimens. Cette île était entièrement dépeuplée au milieu du dix-septième siècle; à peine y trouvait-on quelques maisons. Elle s'est peuplée, depuis cette époque, avec une rapidité inconcevable; aujourd'hui elle est couverte de maisons. Sa rue principale a 2 milles de longueur, et, de chaque côté, est bordée de boutiques de toutes les sortes. On y compte plus de 40,000 habitans; tout y est animé; on y voit un mouvement continuel; il y a des vivres en abondance, même les plus délicats et les plus recherchés. Cette île a un alcade mayor pour l'administration de la justice, une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors, et une manufacture de toiles peintes, façon d'indienne. L'hôtel-de-ville, sur

la grande place, est un assez bel édifice; l'école des cadets gardes-marine y est établie provisoirement: elle doit être transférée à *San-Carlos* lorsque ce nouvel établissement sera terminé. Le marquis d'Uréna a dans sa maison un laboratoire de chimie, une bibliothèque bien composée, des machines de physique, et une collection intéressante de tableaux.

San-Carlos est au nord de l'*Ile de Léon*, et à un quart de lieue de l'arsenal, l'espace intermédiaire étant rempli par la réunion de deux canaux. C'est une nouvelle ville qu'on construit actuellement; les principales constructions s'y font aux frais de la couronne : ce sont des casernes spacieuses pour les troupes de la marine et pour les cadets gardes-marine, des édifices pour leurs écoles et leurs exercices, des hôtels pour le capitaine général, pour l'intendant, pour la trésorerie, des pavillons pour quelques officiers, un grand hôpital et une église paroissiale.

On va de l'*Ile de Léon* à *Cadiz* par un chemin de 2 lieues, pratiqué au nord-ouest de cette île; il est beau, solide, très-fréquenté, toujours couvert de voyageurs et de voitures. Le point de vue y est majestueux et imposant; la vue s'y porte à la fois sur la ville de *Cadiz*, sur son port, sur sa baie, sur une étendue immense de mer; elle en saisit l'ensemble au même instant : ce coup d'œil est superbe. Le spectacle change tout à

coup : on se trouve entouré d'objets agréables et amusans. Des parterres variés, des jardins diversement décorés, bordent le chemin; de belles promenades annoncent les approches de la ville; des cafés s'y présentent de toute part; de jolis bâtimens y sont multipliés à l'infini; tout y est riant, vivant, animé; tout y porte l'empreinte des richesses, de la gaieté, et annonce une ville très-florissante.

Cadiz. Cette ville est d'une grandeur moyenne; elle est située sur une langue de terre qui s'avance dans l'Océan. On croit qu'elle était autrefois dans un lieu différent, mais voisin, et qu'elle fut engloutie par la mer; on assure même que, par un très-beau temps calme et en basse marée, on aperçoit quelquefois, sous les eaux, les ruines de ses anciennes maisons, et les restes d'un temple dédié à Hercule. En effet, à l'époque du tremblement de terre qui renversa Lisbonne, le 1er novembre 1755, la mer, gonflée extraordinairement, se répandit au loin dans les terres des environs de *Cadiz*, et y laissa des débris qui paraissent avoir appartenu à un temple. On a dû facilement croire que ces ruines venaient de l'ancien temple d'Hercule. Diverses opinions ont été proposées sur la fondation de *Cadiz*; mais elles n'ont pas plus de vraisemblance les unes que les autres, quoiqu'il paraisse cependant que c'est aux Phéniciens qu'il faut l'attri-

buer. Cette ville fut décorée du titre de *Municipe* par les Romains.

Situation, *étendue*. La ville de Cadiz actuelle est presque carrée; c'est une place de commerce et de guerre, munie de divers genres de fortifications, de bons remparts, de bastions réguliers, de plusieurs ouvrages avancés. Elle est inaccessible, et presque inattaquable, du côté de la mer; le rivage y est très-escarpé vers le sud, tandis que des bancs de sable et des écueils cachés sous l'eau en défendent les approches vers le nord. Le commerce y attire une population nombreuse; on la porte à 70,000 personnes, ce qui est prodigieux, relativement à la petite étendue de la ville; aussi les maisons y sont-elles rares et chères: on y est extrêmement resserré et comme entassé les uns sur les autres. Les rues n'y sont ni larges, ni étroites, mais commodes, bien pavées, tenues avec beaucoup de propreté, et très-bien éclairées pendant la nuit. Les maisons sont simples, bien bâties et agréables; elles ont de petits avancemens ou toits formés d'une espèce d'ardoise qui vient de Gênes : ce qui rend les rues plus sombres qu'elles ne le seraient sans cela; mais ces avancemens servent à donner de l'ombre en été. Il y a plusieurs places, parmi lesquelles celle de *San-Antonio* est très-belle : elle est carrée, pavée avec magnificence, tenue très-proprement, et entourée de piliers de pierre, à hauteur d'appui, et réunis par une chaîne de fer qui passe de l'un à l'autre: ce qui forme une enceinte destinée à empêcher l'entrée des voitures.

Cette ville a cinq portes, dont quatre s'ouvrent sur la mer, et une seule sur terre. Elle a deux promenades: l'une fait le tour des remparts, et n'a d'autre agrément que la beauté du coup d'œil; l'autre, appelée l'*Alameda*, est aux portes de la ville, et court le long de la mer, du côté de la baie : celle-ci a trois belles et grandes allées plantées d'ormeaux et de peupliers; mais les arbres s'y ressentent du voisinage de la mer. On y trouve des bancs pour se reposer, des cafés, des maisons de réunion; elle est agréable, bien éclairée la nuit, et très-fréquentée.

Clergé. Cadiz est le siége d'un évêché qui était autrefois à *Asidonia*, et qui fut transféré dans cette ville, en 1264, sous le règne d'Alphonse-le-Sage; l'église de Sainte-Croix fut érigée alors en cathédrale. Cet évêché est suffragant de l'archevêché de Séville; son diocèse a très-peu d'étendue; il ne comprend que 15 peuplades, qui contiennent 28 paroisses. La ville a un chapitre de cathédrale, plusieurs églises paroissiales, et plusieurs convens des deux sexes; cinq hôpitaux, un hospice et une maison de réclusion pour les mendians. Le chapitre de la cathédrale est composé de 6 dignitaires, de 10 chanoines, de 4 prébendés, et de 8 demi-prébendés.

Hôpitaux. Parmi les hôpitaux, celui de Saint-Jean-de-Dieu et celui du Carme reçoivent les malades : le premier les hommes, le second les femmes; celui de la *Piedad* est destiné aux veuves. Les autres sont l'hôpital des enfans trouvés, et l'hôpital royal qui sert aux troupes de la marine. L'hospice, ou maison de charité, entretient environ 800 individus, enfans et

vieillards des deux sexes, incurables, vagabonds, fous, et aussi des filles sans aveu. Chacune de ces classes est placée dans des pièces séparées, fort vastes et bien aérées; tous les individus y sont logés, nourris, habillés diversement, selon les saisons, élevés dans les arts et les métiers, et instruits dans la morale religieuse. On emploie les jeunes garçons, selon leurs dispositions et leur goût, aux fabriques de soie, de fil, de coton et d'indiennes; les jeunes filles, à filer du lin, de la soie, du coton, à la couture, à des ouvrages de ménage. On y fait aussi travailler les vieillards, selon leurs talens et leurs forces. Cet établissemant existe depuis long-temps; et le comte O-Relly, alors gouverneur de Cadiz, lui donna, en 1785, une nouvelle forme encore plus utile, mais qui dégénéra depuis la retraite de cet administrateur.

Administration. Cadiz a un gouverneur, un lieutenant de roi, un major, deux aides-majors, une garnison, deux aleades mayors, pour l'administration de la justice; un collége et des écoles de chirurgie, une école militaire pour les élèves du génie, une école de dessin, une école de pilotage, un observatoire, et un port qui est un des plus fréquentés de l'Espagne. Les écoles de chirurgie ont deux directeurs, neuf professeurs, une bibliothèque publique, un jardin de botanique; cent jeunes gens, destinés à être chirurgiens sur les flottes, y sont entretenus par le gouvernement. Cette ville est un des trois départemens de la marine royale; en conséquence, elle a un capitaine-général, un major, un intendant, un contador principal, deux trésoriers, un capitaine de port, un mi-

nistre de marine, deux auditeurs de marine, une école pour les élèves, un arsenal, et des chantiers de construction pour les vaisseaux de guerre.

Edifices curieux. Il y a à Cadiz peu d'édifices publics où l'on puisse trouver des objets dignes d'une attention particulière.

L'*église cathédrale* actuelle est à trois nefs, qui sont séparées par des colonnes; elle contient beaucoup de tableaux : la plupart sont des copies. L'autel qui est du côté de l'épître a quelques sculptures assez bonnes, entre autres des anges, une Sainte Trinité et un couronnement de la Sainte Vierge. La nouvelle église cathédrale n'est point encore terminée; on y travaille depuis 1722; on y a répandu avec profusion les marbres les plus recherchés et les ornemens de tous les genres; mais le plan en est défectueux et grossièrement conçu : aussi n'en fera-t-on jamais un bel édifice, malgré la multiplicité et la somptuosité des décors dont on la surcharge. On porte à 1,500,000 écus ce qu'elle coûtera.

L'*hospice* est un très-beau bâtiment orné de colonnes doriques; il a plusieurs cours; il présente une façade de 250 pieds de long, sur 153 pieds de large. La cour principale est entourée d'une galerie avec 16 colonnes d'ordre dorique.

L'*église des capucins* a, au maître-autel, un beau tableau du mariage de sainte Catherine : il est de Murillo. On y voit encore un bel *Ecce homo* de ce peintre, et quelques autres bons morceaux de son école.

L'*église de l'oratoire* contient deux beaux tableaux,

une Conception et un Père éternel : le premier est de Murillo ; le dernier, de Clément de Torres. On y trouve aussi une très-belle statue de grandeur naturelle ; une sainte Madelaine à l'agonie, assistée par un ange qui la soutient ; les figures en sont remplies d'expression : c'est l'ouvrage d'une femme, Louise Roldan.

La *douane*, bâtiment neuf, a une assez belle apparence, mais ne présente rien de distingué.

Instruction publique. Une ville d'un grand commerce, où l'esprit de spéculation et de négoce est prééminent, devient rarement un lieu où l'on cultive avec zèle et succès les sciences et les arts. On y prend le goût mercantile ; l'imagination, l'industrie, se portent toutes vers cet objet, et nuisent quelquefois aux talens d'agrément : aussi Cadiz n'a-t-il produit, dans les temps postérieurs, aucun savant, aucun littérateur, aucun artiste qui mérite d'être cité. Mais cette ville se glorifie d'avoir autrefois donné à l'empire romain un Lucius Cornelius Balbus, historien du temps d'Auguste ; Cornelius Balbus, neveu du précédent ; Canius, poète ; Lucius Junius Moderatus Columela, qui a si bien écrit sur l'agriculture. On ne trouve, à Cadiz, que depuis peu de temps, des établissemens où l'on puisse se livrer à la culture des sciences et des arts ; ils sont tous modernes, et même bornés à des objets et à des individus particuliers : telles sont les écoles pour les élèves de la marine, les élèves du génie de terre, la chirurgie et le pilotage. L'école de dessin est bien pourvue de tout ce qui est nécessaire ; elle réunit plus de 300 élèves, auxquels on distribue des prix tous

les ans : elle a déja produit des avantages réels. L'observatoire est situé sur la partie la plus élevée de cette ville; il est bien fourni de machines et d'instrumens; mais on ne connaît aucun des travaux des astronomes qui peuvent être chargés d'y faire leurs observations.

Cependant il existe à Cadiz des amateurs des beaux-arts qui ont rassemblé des collections dont plusieurs sont intéressantes. Don Joseph de Murcia a réuni, dans sa maison, une suite nombreuse et belle de tableaux de divers maîtres. Don Alphonse Ocruley possède environ 200 tableaux, presque tous originaux, de Paul Véronèse, de Rubens, de Van-Dyck, de Piombo, de Murillo, de Velasquez, de Cano, de Ribalta, de l'école de Brughel, etc., etc., avec une suite variée et intéressante de monnaies et de pierres gravées, et une collection d'histoire naturelle dont les principales richesses consistent en productions du Mexique et du Pérou. La maison de don Joseph Martinez renferme des richesses encore plus précieuses; on y trouve un grand nombre de sculptures de divers genres; une collection considérable d'estampes; une autre collection curieuse de livres d'architecture et d'antiquités, des meilleures éditions; et des descriptions et gravures des galeries les plus fameuses, et d'un grand nombre de monumens anciens et modernes; enfin, une superbe collection de tableaux, du Titien, de Léonard de Vinci, de Velasquez, de Murillo, de Jules le Romain, de Ribera, de Herrera, de Zurbaran, de Jordan, de Trevisani, de Rosa, de Vaccaro, et de beaucoup d'autres peintres de l'école espagnole.

Manufactures. Cadiz n'a jamais eu de grandes ma-

nufactures; il n'y en a point, même aujourd'hui : on ne peut donner ce nom à une vingtaine de métiers à rubans et à réseaux en soie qui y sont établis. Les principales idées sont tournées vers le commerce maritime.

Commerce. La position du port de Cadiz est une des plus avantageuses pour le commerce en grand. Il est à l'entrée de l'Océan atlantique : ce qui rend sa communication facile avec le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, les côtes de France sur l'Océan, et celles du nord de l'Allemagne; enfin, principalement avec le Nouveau-Monde. Il est en même temps à côté du détroit de Gibraltar et de la Méditerranée, et communique par là avec le midi et l'est de la France, l'Italie, le Levant et l'Afrique. Aussi ce port est-il devenu un des plus importans, des plus fameux et des plus commerçans de l'Europe; des étrangers de toutes les nations y ont des factoreries, des maisons et des magasins; des navires de tous les ports y abordent sans cesse; enfin, on y compte assez habituellement 5 à 600 vaisseaux dans la baie. Il y a dans cette ville environ 720 maisons de commerce, sans y comprendre les marchands en détail : la plupart sont espagnoles; parmi les étrangères, les principales sont irlandaises; les autres allemandes, flamandes, génoises; quelques-unes, en petit nombre, anglaises et hollandaises. On y comptait environ 50 maisons françaises avant la guerre de 1793, outre 35 de détail, et 30 boutiques de modes de la même nation. Il entre annuellement dans ce port environ 1,000 navires de différentes nations; en 1776, il y en entra 949, dont 265 étaient

français; et, en 1791, il y entra 1,015 vaisseaux marchands, savoir: français 116, anglais 180, portugais 104, hollandais 80, génois 6, ragusains 24, vénitiens 2, suédois 25, danois 41, russe 1, hambourgeois 1, impérial 1, des anglo-américains 90, espagnols de Manille 1, espagnols venant d'Amérique 176, espagnols d'Europe 162.

Plusieurs de ces bâtimens espagnols appartiennent au port même de Cadiz; on compte dans cette ville plus de cent armateurs. Ce port fait un commerce direct avec l'Angleterre et la Hollande; les Anglais lui fournissent de la quincaillerie, quelques draps, de la morue; et les Hollandais, des toileries et épiceries. Son commerce avec la France est plus considérable: il en reçoit des lainages ouvrés de Saint-Valery, d'Amiens, du Havre et de Rouen; des toileries de Morlaix, de Saint-Malo et de Nantes; du goudron de Bayonne, quelquefois des lards et des farines de cette même ville et de Bordeaux; et pour plus de 12,000,000 fr. par an de marchandises qui viennent de Marseille, telles que soieries, dorures, quincaillerie, etc., etc. Il envoie au-dehors de l'huile, du vin, quelques fruits, et le sel qui est le produit des salines de *Puerto Real:* ce dernier article seul fait un objet de plus de 20,000,000 francs. La moitié du vin de Xerez sort d'Espagne par ce port; il fait un objet d'environ 25,000 quintaux.

Le principal commerce, vraiment utile et lucratif du port de Cadiz, se fait avec les colonies espagnoles. La ville de Séville pouvait seule le faire autrefois ouvertement; mais il fut transporté ici, en 1720, d'une ma-

nière exclusive pour tous les autres ports de l'Espagne. Cadiz exporta seule, dès ce moment, dans les colonies, quelques-unes des productions de l'Espagne, comme du sel, etc.; les ouvrages des manufactures de ce royaume, et une grande partie des marchandises qu'elle se procurait de l'étranger; elle reçut les productions de ces colonies, ainsi que tout l'or et l'argent, soit monnayé, soit en barres ou lingots, qui venaient dans le continent de l'Espagne. Ce commerce était immense; et Cadiz devint bientôt une des plus opulentes villes de l'Europe. Un droit aussi exclusif accordé à ce port a été supprimé depuis environ 25 ans; il a été enfin permis à plusieurs autres ports de l'Espagne d'y participer également; il en est résulté un préjudice notable pour Cadiz. Cependant cette ville a conservé la plus grande influence, et occupe toujours le premier rang; son port est encore le lieu de l'arrivée de la plupart des galions, et celui du départ et de l'arrivée des plus riches flottilles. Il entra, en 1791, dans ce port 117 navires espagnols venant de l'Amérique; il en sortit 101 pour ces mêmes contrées, savoir:

Pour Carthagène des Indes	5
Pour Honduras	8
Pour la Véra-Cruz	20
Pour Monte-Video	16
Pour Lima	17
Pour les îles du Vent	35

Ce port exporta en Amérique en productions, ou en marchandises nationales, savoir:

	Réaux.	Francs.
En 1790, la valeur de	102,000,000	25,500,000
En 1791...	115,000,000	28,575,000
En 1792...........	270,000,000	67,500,000

Il en reçut, en 1792, pour 700,000,000 réaux, ou 175,000,000 francs; il en avait reçu, en 1791, en or ou argent, soit monnayé, soit en lingots, ou en barres, 25,788,175 piastres fortes, ou 128,620,875 francs. Mais en 1801, pendant la guerre de l'Espagne et de la France contre l'Angleterre, il n'y entra que 20 navires espagnols venant de l'Amérique, savoir: 1 de la Havane, 1 de Puerto-Bello, 1 de Lima, 2 de Carthagène, 4 de Monte-Video, et 11 de Véra-Cruz. Il n'en sortit de Cadiz que 59: 3 pour Carthagène, 5 pour Monte-Video, 9 pour la Guayra, et 42 pour la Véra-Cruz.

Cadiz est une ville très-opulente; le numéraire y est très-commun et sa circulation très-considérable. Cette cité est approvisionnée de toutes les manières; on y trouve des marchandises de tous les genres, des comestibles de toutes les espèces; mais on y dépense beaucoup d'argent. Le luxe y est porté à un degré excessif, pour ne pas dire à son comble; les loyers y sont à un prix exorbitant, les marchandises fort chères et les vivres à un prix immodéré; aussi y vit-on fort difficilement: il faut être riche ou avoir une profession avantageuse, un métier distingué, pour pouvoir y subsister. Cette ville a un très-grand inconvénient dont le luxe ne se doute pas: elle n'a point d'eau douce bonne et salubre; et l'on ne peut s'y procurer que de l'eau de puits qui est dure, saumâtre et malsaine, et des

eaux de pluie qui tombent dans les cours intérieures des maisons, qu'on ramasse dans des citernes, et qui s'y altèrent. On y apporte, il est vrai, d'assez bonne eau du port de Sainte-Marie, dans des barques destinées à ce commerce particulier : on évalue cette dépense par an à environ 96,000 piastres, ou 480,000 francs; encore ne peut-elle fournir aux besoins de cette ville dans les temps de sécheresse; et cette manière d'approvisionner devient impossible lorsque la mer est très-agitée ou que les vents sont contraires.

Mœurs et coutumes. Cadiz est une des villes de l'Espagne où les mœurs sont les plus douces et la façon de vivre la plus agréable; il y règne une aisance dans les manières, une noblesse dans les procédés, une politesse dans l'usage ordinaire de la société, un ton de la bonne compagnie, qu'on ne trouve guère autre part en Espagne. On y reçoit les étrangers avec plaisir; l'accueil qu'on leur fait est simple et franc. Les sociétés y sont multipliées et amusantes; les repas fréquens, les tables délicates et bien servies, les bals assez communs; les fêtes brillantes, somptueuses même: car il y règne un luxe prodigieux. Ce luxe s'étend à tous les objets : habits, carrosses, maisons, ameublement, chevaux, domestiques, table, etc. On y recherche beaucoup le plaisir, tout en se livrant entièrement aux affaires une partie de la journée. La danse, le jeu, la promenade, le spectacle, la société et l'amour partagent et occupent tous les momens libres qu'on peut soustraire aux spéculations de commerce. Dans la belle saison, on se porte en foule à un village nommé *Chiclana*, devenu un lieu de rassemble-

ment et de récréation pour les habitans de Cadiz. Cette ville a eu pendant quelques années un théâtre français qui s'est soutenu peu de temps. Elle a eu aussi un opéra italien qui n'a pas duré davantage; la salle en a été convertie en un lieu de réunion, où les oisifs, les nouvellistes et autres se rassemblent; on y trouve plusieurs grandes salles, qui sont peut-être trop chargées d'ornemens : c'est ce qu'on appelle la *Camorra*. Elle a un théâtre national dont la salle est construite et distribuée avec goût.

Les femmes sont aimables, vives, animées, affables et prévenantes. Elles réunissent à la fois la beauté, la grace et un ton séduisant auquel on résisterait avec peine. Les femmes de Cadiz furent déja célèbres chez les Romains : elles passaient pour exceller dans la danse, et surtout dans une espèce de danse un peu libre qui leur était propre et qui plaisait beaucoup à Rome; elles y étaient également recherchées par leur habileté à jouer de divers instrumens, et par leur humeur aisée, qui avait quelque chose de plus que de l'enjouement. Au surplus, le peuple de cette ville y est grossier, burlesque en propos; il a une jactance propre au pays, mais qu'on retrouve peu parmi les gens au-dessus du commun.

Auberges. On trouve plusieurs bonnes auberges dans Cadiz; il s'y est établi depuis quelque temps une sorte de restaurant à la française : sur une liste, on y choisit ce qu'on veut; et le prix de chaque plat est de 12 quartz, ou 35 centimes.

Les agrémens se multiplient de toute part dans cette ville, le voyageur s'en arrache avec peine lors-

qu'il est connu et y a passé quelque temps; mais toute espèce de dissipation pour lui doit se concentrer dans la ville pendant son séjour. Les dehors ou les environs en sont, pour ainsi dire, détestables : ils sont arides, dépouillés et stériles; et cette nudité s'étend à plusieurs lieues à la ronde: à peine peut-on rencontrer, dans le voisinage de l'Ile de Léon, quelques potagers et quelques vergers sur un terrain qu'on est parvenu à arroser.

Environs de Cadiz.

La baie de Cadiz est d'une étendue fort considérable; elle a 10 à 12 lieues de circonférence. Elle est fermée par la mer à l'est et au nord, et couverte d'ailleurs par des montagnes. Elle est défendue par le fort de Saint-Sébastien, le fort Louis, et celui de Matagorda : le premier est à une portée de fusil des portes de la ville; les deux derniers défendent aussi l'entrée de l'arsenal. Les bâtimens s'y rangent dans trois ordres différens : les navires marchands des différentes nations se tiennent ordinairement sous le fort de Saint-Sébastien; ceux qui sont destinés au commerce de l'Inde se placent à l'est de la baie; et ceux de la marine royale un peu au-delà. Les contours de cette baie sont superbes; ils sont embellis par des habitations isolées, par des magasins, des maisons de campagne, des édifices publics, et des peuplades qui la bordent et s'y

multiplient. On y voit, d'un côté, *la Caraca*, ou l'arsenal de la marine, *l'Ile de Léon*, la nouvelle ville de *San-Carlos*, celle de *Puerto-Real* et celle de *Puerto Santa-Maria;* et, de l'autre côté, la ville de *Rota* et le village de *Chiclana*.

La Caraca est l'arsenal de la marine royale; il forme une ville sans murs et sans portes; son entrée est défendue par le fort Louis et par le fort Matagorda, dont les feux se croisent. Il contient trois grands bassins, qui servent, un à caréner les frégates, les autres à caréner les vaisseaux de ligne de toutes les portées, et douze chantiers de construction pour toutes les sortes de navires de guerre. On y trouve des ateliers en très-grand nombre, et des magasins immenses; ceux-ci sont remplis de toileries, de cordages, de câbles, d'ancres, d'armes, de bois de construction, d'antennes, de mâts, de lames de cuivre; on y fait les toiles pour voiles, les cordages, les câbles: ces derniers sont regardés comme les mieux fabriqués et les meilleurs de toute l'Europe. On y compte 5,518 employés et ouvriers, qui sont en activité pendant toute l'année.

Chiclana est un joli village où l'on se rend par le pont de Zuazo, route de *Medina Sidonia;* on s'y rend aussi par mer en deux heures, jusqu'au pont de Zuazo, si l'on a bon vent, et à la faveur de la marée. Il renferme beaucoup de

belles maisons de campagne. Il est un lieu de rendez-vous pour les habitans de Cadiz, dans la belle saison, principalement dans le printemps et l'automne. C'est alors qu'il est très-brillant; la bonne compagnie s'y rend en foule; l'opulence, le goût et l'élégance s'y développent avec rivalité; les repas, les bals, les fêtes, les concerts et les jeux, s'y multiplient; les femmes y épuisent les ressources de la toilette et de l'élégance les plus recherchées; et les hommes y oublient les affaires au sein des plaisirs. Les environs, assez arides, sont couverts de bois de pins.

Puerto-Real est une petite ville située sur la baie, en face de Cadiz, et à moitié chemin de *l'Ile de Léon* au port *Sainte-Marie*. Ses rues sont alignées, droites, bien percées, et tenues proprement; elle n'avait qu'environ 1,500 habitans à la fin du dix-septième siècle; elle en eut 10,000 en 1818; mais cette population, qui s'accroissait tous les jours, est aujourd'hui fort réduite. Elle a un alcade mayor pour l'administration de la justice, et une société économique. Il y a près de cette ville des salines considérables qui donnent un produit annuel d'environ 21,300,000 quintaux de sel; il en résulte une branche importante de commerce. On en extrait le sel par évaporation, en employant le procédé suivant : on a pratiqué de grands emplacemens qui sont coupés par des canaux assez larges et également

profonds; on y introduit l'eau de la mer, au moyen de petites écluses; on l'y laisse séjourner quelque temps, durant lequel il se fait, à l'ardeur du soleil, une évaporation de ses parties les plus légères. On la conduit ensuite dans d'autres canaux moins profonds, où elle éprouve une seconde évaporation: elle devient ici très-âcre, au point de brûler les pieds des ouvriers, s'ils les plongent dedans. On la fait encore passer dans un canal long et étroit, creusé autour d'un emplacement carré, qui est divisé en bassins triangulaires : elle y éprouve une autre évaporation. On la fait entrer enfin dans des bassins où elle reçoit une dernière cuisson; on la remue ici sans cesse avec de longs râteaux. Elle dépose un sédiment qui devient aussi dur que la pierre, si on lui laisse prendre trop de consistance; mais les ouvriers travaillent sans relâche à la détacher, à la broyer et à l'extraire. La continuelle agitation qu'on lui donne fait élever à sa surface une écume blanche qu'on enlève avec soin, et qui donne un sel beaucoup plus blanc, mais bien moins fort que celui qui se forme au fond. On rassemble le reste en grands morceaux et en plein air.

Un chemin magnifique, nommé l'*Aréa*, faisant le pourtour de la baie, va de l'Ile de Léon par le pont de *Zuazo* à *Puerto-Real*, d'où il pousse jusqu'au *Puerto de Santa-Maria*, en passant par

deux branches du *Guadalete*, sur deux ponts de bateaux qui ont été construits en 1790 : le premier a 250 pieds de long, l'autre environ 166. Le port de *Santa-Maria* est l'ancien *Menestei Portus*. Il est situé sur la baie de Cadiz, en face de cette ville, et à 2 lieues de *Puerto-Real*. On fait ordinairement en une heure, sur des barques, le trajet de Cadiz à Sainte-Marie par mer. Les rues de cette ville sont assez larges, bien pavées, tenues avec soin et propreté. La *Calle Ancha*, ou *Rue Large*, a un mille de longueur; elle est très-fréquentée, très-vivante et remplie de boutiques de toutes les espèces. Les maisons y sont très-bien bâties; celles qui sont vers l'ouest jouissent d'une belle vue; on y découvre Cadiz, sa baie, et plusieurs des peuplades et des maisons qui l'entourent. Ses églises n'ont de remarquable que la profusion de leurs riches ornemens, répandus sans goût et sans élégance. Elle a une promenade, à peu près intérieure, très-agréable : c'est un jardin construit sur la rive du Guadalete, avec plusieurs allées plantées d'orangers, entremêlés de bosquets d'azedarac et autres arbustes odoriférans. Cette ville a une église paroissiale et huit couvens des deux sexes. Elle est le lieu de la résidence du capitaine-général de l'Andalousie, et d'un vicaire général et official de l'archevêque de Séville. Elle a un gouverneur militaire et civil, un alcade mayor pour l'admi-

nistration de la justice, et un capitaine de port. On y trouve quelques manufactures de toiles peintes, façon d'indienne, et une blanchisserie de cire ; mais la cire y est mal purifiée. Les habitans font un bénéfice assez considérable en transportant dans des barques l'eau d'une de leurs fontaines, non-seulement à Cadiz, mais aussi pour l'approvisionnement des flottes et autres bâtimens qui vont en Amérique.

On trouvait autrefois au port Sainte-Marie une collection nombreuse de livres, de manuscrits, de tableaux, de pierres gravées, de sculptures, de gravures, médailles et autres divers monumens de l'antiquité : elle avait été rassemblée par feu le marquis de la Canada ; et, depuis, elle a été vendue à différens particuliers. Dans la maison qu'il occupait, on ne trouve plus que quelques inscriptions romaines et quelques restes de monumens antiques ; j'ai fait l'acquisition des deux plus précieux : l'un est une urne sépulcrale ornée de deux têtes de Jupiter Ammon, et de feuillages travaillés avec beaucoup de goût, une grande pureté et une extrême délicatesse ; elle fut trouvée sur la plage de Cadiz : l'autre est une tête de marbre représentant un masque comique, trouvé à Medina Sidonia. Le comte de Caylus a donné la description du premier.

Les campagnes voisines du port de Sainte-Marie sont belles, remplies de jardins plantés

de vignes, d'orangers, d'oliviers et d'autres arbres.

De Sainte-Marie à Xerez existe une très-belle route, qui doit être considérée comme la continuation du chemin royal de Madrid à Cadiz. Ce beau chemin passe au bord d'un coude du Guadalete, pour contourner une colline assez considérable, à l'extrémité orientale de laquelle une pente fort douce gravit jusqu'au point appelé *Buenavista*, parce qu'en y arrivant, on y embrasse tout à coup la vue magnifique de Cadiz et de sa baie. On ne peut imaginer un plus beau coup d'œil : Sainte-Marie y paraît à l'extrémité d'une plaine dans laquelle, comme dans son delta, circule le Guadalete; puis la côte forme un arc depuis Rota jusqu'à l'extrémité de la baie. Des colonnes en marbre sont à gauche et à droite de la route, avec les armes de Castille et la devise *Nec plus ultra.* Tout près, sur l'éperon inférieur du coteau, s'élève une vieille tour carrée, où la tradition du pays dit que fut enfermée une reine. Après avoir longé la colline, la route tourne sur la gauche et vers le midi à angle droit, pour arriver à Sainte-Marie, par ce qu'on nomme *el Palmar de la Victoria.* Par ce chemin royal, il y a deux lieues et demie de Sainte-Marie à Xerez; et, par une traverse qui coupe directement la côte, une lieue et demie seulement; mais les voitures ne peuvent

suivre celle-ci. En général, les voyageurs préfèrent, aujourd'hui, pour se rendre de Xerez à Cadiz, la route royale dont il vient d'être question, au chemin direct de Xerez au pont *Zuazo*, par la Chartreuse. De même, pour aller de Cadiz dans le royaume de Grenade, on dédaigne ce chemin direct. S'il est question de se rendre à Algésiras, on va,

De l'Ile de Léon à	lieues.
Medina Sidonia, *ville.*	8 ¾
Cortijo de la China, *hameau.*	8 ¾
Algésiras, port de mer sur la baie de Gibraltar.	7 ¾

S'il est question d'aller directement à Tariffa, on va,

De l'Ile de Léon	lieues.
A Chiclana, *bourg.*	1
Vejer de la Frontera, *ville.*	6
Venta de Fayvilla.	5
Tariffa, *ville.*	5

L'une et l'autre route traversent d'abord de vastes et brûlantes plaines; puis on arrive aux montagnes qui forment l'extrémité la plus méridionale de la péninsule, et par laquelle cette partie de l'Europe actuelle tint autrefois à l'Afrique. Par la seconde, on laisse à gauche le petit

port de Conil, célèbre par ses pêcheries de thon et par des mines de soufre, ainsi que le cap de Trafalgar, de honteuse mémoire pour les Villeneuve et les Decrès, auteurs de la ruine de la marine française. Tariffa, qui fut vainement assiégée par M. le maréchal duc de Bellune, dans la guerre de 1808 à 1813, est pourtant une véritable bicoque dans le système actuel de guerre; mais ce fut une forteresse importante dans les anciens temps, et le point par lequel les Maures débarquèrent en Espagne, quand le comte Julien les y appela. Pour *Medina Sidonia*, qui donne son nom à l'une des premières familles de la grandesse, c'est une ville de 4 à 5,000 ames, située à la pointe d'un mont en pain de sucre, isolé, qu'on aperçoit d'une distance considérable, et d'où l'on jouit d'une vue immense.

S'il est question de se rendre à Malaga en droite ligne, nous partirons de Xerez; soit qu'on y vienne par la route directe de la Chartreuse, soit qu'on préfère l'*Arecif*, qui passe à *Puerto-Réal* et *Santa-Maria*, nous aurons,

	lieues.
De Xerez, *cité*,	
A Arcos, *ville*.	3
Gué du Guadalete.	
Algar, *village*.	3 $\frac{1}{4}$
El Broque, *village*.	1 $\frac{1}{2}$

On peut, de ce point, se rendre directement à Grazaléma, ville distante de 5 lieues; mais il faut gravir la chaîne considérable que domine le pic de *San-Christoval*, dont il a été question plus haut. Les chemins sont horribles; on risque de s'y précipiter à chaque pas; et, de Grazaléma à Ronda, qui est le premier point commode de halte qu'on puisse espérer, les chemins ne sont guère meilleurs : il vaut donc mieux se rendre à Zara, qui n'est qu'à 3 lieues. Après ce point, on est sur la frontière de Grenade, et toujours dans un pays de montagnes, dont plusieurs parties sont très-fertiles, mais où les habitans aiment mieux se livrer au brigandage de la contrebande, que tirer de leurs terres tout ce qu'elles pourraient produire.

Arcos est une petite ville située sur une hauteur coupée à pic du côté du Guadalete, et d'un accès très-difficile au sud et à l'ouest; on prétend qu'elle est l'ancienne *Arcobriga;* mais il paraît que c'est une erreur. Il n'y avait que deux villes de ce nom : l'une était dans la Lusitanie; l'autre dans la Taraconnaise. *Arcos* a 2 églises paroissiales, 7 couvens et une population d'environ 12,000 habitans. L'un de ces couvens était devenu une véritable forteresse par les soins des Français, quand Arcos était pour eux la clef de ce pays de montagnes. La ville est le lieu de la résidence d'un vicaire général et official de la

métropole de Séville. Le maître-autel de l'église paroissiale de Sainte-Marie est d'une bonne architecture, et orné de sculpture d'une exécution passable. Les vallées et les collines voisines sont riches et agréables; les plantations y sont variées et multipliées; il y a beaucoup d'arbres fruitiers; mais le chemin jusqu'à Broque est rempli de montées et de descentes, d'abord couvertes de bois de pins qui peuvent fournir du bois de construction. On passe à *Algar*, village construit depuis peu de temps par Dominique de Carvajal, vicomte de Carrion, qui y a fondé une colonie; elle a une église paroissiale et 100 maisons. Peu après, on trouve *Broque*, village d'où l'on sort en montant toujours jusqu'au sommet d'une des plus hautes montagnes de l'Espagne : on passe le *Puerto-Réal*, d'où l'on découvre *Gibraltar*, *Arcos*, *Xerez*, même *Cadiz*. On arrive par une descente douce et très-longue à *Grazaléma*. Ce lieu est bâti, en partie, sur la côte escarpée d'une montagne, et, en partie, sur le sommet : dans la première les rues sont roides en montées et en descentes; elles sont assez unies dans la seconde. On y fait beaucoup de lainage et de gros draps: ce qui occupe la plus grande partie des habitans, ainsi que la fabrique de creusets. On y compte environ 5,000 personnes.

Pour Zara, on attribue sa fondation aux Carthaginois. Les Maures y construisirent un châ-

teau dont le maréchal Soult fit une véritable forteresse que deux bataillons suffisaient pour mettre à l'abri d'une attaque sérieuse. De Grazaléma et de Ronda, qui sont à 2 lieues l'une de l'autre, il reste également 4 lieues environ pour arriver à Ronda, où nous ramènerons le lecteur par la suite.

Pour se rendre de Séville dans le royaume de Grenade, soit qu'on veuille aller à Malaga, soit que le but du voyage soit la capitale, il faut d'abord arriver à Antequerra, dont la route directe, par un riche et fertile pays de plaines, est,

De Séville, à	lieues.	
Alcala de los Panaderos, ou de Guadayra, *gros bourg.*	3	
L'Arahal, *gros bourg.*	7	$\frac{3}{4}$
Moron, *ville.*	5	
Puebla de Gazalla, *bourg.*	3	$\frac{1}{2}$
Campilos, *village.*	4	
Antequerra, *cité*,	5	

Par cette route, on laisse, à droite, plusieurs communications : celles de *Cañete la Réal* et de *Téba*, entre autres, se rendent sur Ronda. On peut encore choisir la route suivante :

De Séville, à	lieues.	
Mairéna, *bourg*, par Alcala.	5	$\frac{1}{4}$
Marchéna, *ville.*	7	$\frac{1}{4}$
Transporté	12	$\frac{1}{2}$

		lieues.
	Transport	12 $\frac{1}{2}$
Ossuna, *ville.*		7 $\frac{1}{4}$
Aqua-Dulce, *hameau.*		5
La Roda, *village.*		1 $\frac{1}{4}$
Antequerra, *cité.*		6
	Total	32 lieues.

C'est cette route que choisit l'armée française, lorsque, évacuant l'Andalousie dans le fort du mois d'août, le maréchal Soult laissa, pour former son arrière-garde, le général de division Vilate dans Séville, où il se laissa surprendre par une poignée d'Espagnols, qui lui enlevèrent ses bagages personnels, et lui laissèrent à peine le temps de mettre ses bottes.

D'Ossuna à Antequerra, le pays est tout salé; aussi a-t-on nommé *Aqua dulce* (Eau douce) le hameau où l'on trouve une source potable, autour de laquelle règne une fraîche et abondante végétation. C'est entre *la Roda* (la Roue) et *Antequerra* que se voit, sur la droite, un lac salé dont l'eau cristallise entièrement dans les étés ardens: par-dessus son éblouissante surface, on distingue, au loin, dans la muraille pompeuse que forment les montagnes, l'embrasure étroite que s'est formée au travers le Rio Guadaljore, dont il a été précédemment parlé.

Route depuis ECIJA *jusqu'aux frontières du royaume de Grenade, 6 lieues.*

ECIJA, *cité*, à	lieues.
Estepa, *village*.	4
Herrera, *village*.	1
Alaméda, *village*.	1
Frontières du royaume de Grenade.	$\frac{1}{4}$

D'ici l'on se rend, en passant le Génil, à Antequerra.

Un chemin de 4 lieues conduit d'*Ecija* à *Estepa;* ce village est situé sur une colline qui est très-productive en grains, et couverte de forêts d'oliviers, dont les olives ont beaucoup de réputation. La terre est marneuse et d'une fertilité extraordinaire; elle produit beaucoup d'orge et de blé; elle est couverte d'oliviers; on y voit aussi des palmiers. Herrera se trouve également dans un terrain riche et fertile, mais qui devient très-inégal; et le chemin s'en ressent beaucoup; il conduit à *Alaméda*, village situé au milieu d'immenses forêts d'oliviers. On parcourt ensuite des collines peu élevées, semées d'orge et de blé, où l'on trouve les limites des royaumes de Séville et de Grenade.

ROYAUME DE GRENADE.

Le royaume de Grenade commence à demi-lieue de *Grazaléma*.

Ronda, qui en est la première ville, est à trois lieues et demie des frontières du royaume de Séville, et à quatre lieues de *Grazaléma*. Elle est d'une médiocre grandeur : les uns disent qu'elle est l'ancienne *Munda*, ou *Monda* ; d'autres, l'*Arunda* des Romains. Il paraît cependant qu'elle fut bâtie par les Maures, des ruines de l'ancienne ville du même nom, qui en était éloignée de deux lieues. Elle est placée sur les flancs d'une montagne très-élevée, dont les ramifications s'étendent jusqu'à Gibraltar ; elle est située sur la rivière de Guadayra, qui la sépare de son faubourg : on va de celui-ci à la ville, en traversant cette rivière sur un pont qui en fait la communication. Il a été bâti, de nos jours, à la place de celui qui avait été construit par les Maures, et qui était tombé en ruines ; il est élevé de 276 pieds 8 pouces. Cette rivière y coule dans un lit si profond, qu'on ne peut la regarder sans étonnement et sans frayeur : le roc y est comme taillé à pic. On y descend de la ville par un escalier de 400 marches, taillé dans le roc ; c'est un ouvrage des Maures. La ville de Ronda leur fut enlevée par Ferdinand v, le 24 mai 1485 : elle a 4 paroisses,

6 couvens de religieux, 3 de religieuses; une maestranza, 1 corrégidor d'épée, 1 alcade mayor, et une population d'environ 12,000 personnes. Elle fut le lieu de la naissance d'Alphonse Vasquez, bon peintre du second ordre, mort en 1650. Elle a une fabrique de cuirs. Il y a une maestranza qui, au passage du roi Joseph, sollicita l'honneur de composer sa garde. Les habitans passent pour être, après ceux de Séville, les plus affectionnés aux courses de taureaux. Le célèbre Roméro, le plus habile des *matadoros*, était de Ronda. Les Français avaient fortifié la ville, au point qu'il eût fallu un siége régulier pour s'en emparer. Les environs sont bien cultivés et très-fertiles; il y a principalement une variété considérable et nombreuse d'arbres fruitiers, dont les produits excellens servent à l'approvisionnement de Cadiz. On y trouve aussi beaucoup de pâturages sur lesquels on élève un fort grand nombre de troupeaux.

De Ronda, où nous avons conduit le lecteur par deux routes, on se rend à Malaga par les lieux suivans :

	lieues.
Jusqu'à Burgo, *village*.	3
Cazarabonella, *ville*.	2
Venta de Cartama (passage du Guadaljore).	2
MALAGA, *cité*.	3 ½

Le chemin devient ici très-difficile, coupé, inégal, raboteux jusqu'à Malaga; et, cependant, il est agréable par la grande variété des objets et par les arbres nombreux et touffus qu'on aperçoit. On y gravit plusieurs montagnes jusqu'à leur sommet; on en redescend ensuite; telles sont celles *del Vientre*, de *las Dientes de la Vieja* et de *Norretas*. Le sommet de celle-ci offre une plaine bien cultivée; on laisse, à la gauche, le village de *Téba*, celui de *Cerrato* et celui *del Campillo*. On passe ensuite au village de *Burgo;* et on arrive à une montagne très-élevée, qui est couverte de rouvres, et riche en pâturages et en gibier. Parvenu au sommet, on y passe la *Puerto Fernandez ;* on descend pour arriver à *Casarabonella*, petite mais très-riche ville, de 4,000 habitans, située sur le flanc d'une montagne dont elle porte le nom. Descendant encore, on passe à la *Venta de Cartama*, qui en est éloignée de deux lieues, et d'où, après trois lieues et demie, on arrive à *Malaga.*

Malaga est une cité considérable et très-commerçante, située au bord de la Méditerranée, dans le fond d'une baie profonde, sur un sol de schiste et de pierre à chaux. Elle a la mer au sud; elle s'ouvre à l'ouest dans une plaine fertile, arrosée par deux petites rivières; elle est couverte, à l'est et au nord, par des montagnes élevées, dont les sommets sont quelquefois en-

sevelis sous la neige, et dont les flancs sont garnis d'oliviers, d'amandiers, d'orangers, de citronniers et de vignobles. Cette ville fut de quelque importance sous les Romains ; on peut le conjecturer d'après les débris de monumens qu'on y a découverts. On a trouvé des chapiteaux, des demi-colonnes, des colonnes entières, tous de marbre, soit blanc, soit mélangé, sur l'éminence où est placé le fanal, et où est le château que les Maures avaient appelé *Gibral Faro* et *Gib-el-Faro:* ces restes ont été regardés comme ayant appartenu à un superbe phare, et peut-être à un temple bâti dans ce lieu par les Romains. On a trouvé encore plusieurs beaux restes d'antiquités, en 1789, en creusant les fondemens du nouvel édifice de la douane; entre autres, une belle statue de marbre blanc, qu'on a prise pour celle d'une impératrice, et une pierre avec une inscription dont la plus grande partie ne peut se lire. Ce *Gibral Faro* était devenu, sous les ordres du maréchal Soult, un fort inexpugnable, par les soins de M. Chambaud, alors capitaine de génie, et maintenant officier supérieur du premier mérite, cité dans son armée. Le général Berton, alors colonel, commandait la province, et s'y distingua autant par sa bravoure et son activité, que par la manière dont il se fit chérir des habitans.

Malaga fut prise à discrétion, sur les Maures, par le roi Ferdinand-le-Catholique, le 18 août

1487, après une résistance longue et opiniâtre : sa conquête prépara celle de la ville de Grenade.

Étendue. Situation. On ne peut pas dire que Malaga soit une belle ville; elle est mal percée; ses rues sont étroites, mal pavées et souvent tortueuses; elle n'a pas même de belles places : *la grande Place* mérite peu ce nom; elle ne répond pas à l'étendue du sol que la ville occupe. Elle est cependant ornée d'une fontaine de marbre d'une très-belle exécution : c'est un présent que la république de Gênes fit à Charles Ier. On y compte trois faubourgs.

Clergé. Malaga est le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de Séville, dont le diocèse comprend un chapitre de cathédrale, un chapitre de collégiale, 7 vicaireries et 108 paroisses. Le chapitre de la cathédrale est composé de 8 dignitaires, de 12 chanoines, de 12 prébendés, de 12 semi-prébendés, et de 4 chapelains, appelés de Sainte-Barbe. La ville a 4 églises paroissiales, 2 succursales, 12 couvens d'hommes, 10 couvens de femmes, 4 béatères, 6 hôpitaux, plusieurs chapelles et oratoires.

Administration civile et militaire. Elle a un gouverneur militaire et civil, un lieutenant de roi, un major, un aide-major, un régiment fixe d'infanterie de trois bataillons, qui porte son nom et qui est attaché à la place; un alcade mayor pour l'administration de la justice, une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors, un capitaine du port, un ministre de marine, un auditeur de marine, une société économique.

Instruction publique. Etablissemens publics. Un collége pour l'instruction de la jeunesse; un autre collége, sous le titre de Saint-Elme, destiné à l'instruction des gens de mer; un mont-de-piété, et un port dont il va être parlé.

Population. La population de Malaga fut plus considérable sous les Maures qu'elle ne l'est aujourd'hui: on y comptait 80,000 personnes; elle diminua sous les Espagnols; elle était réduite, en 1747, à 32,000; on croit qu'aujourd'hui elle va à 50,000. La dépopulation a été plus évidente dans le territoire de la ville: on y comptait plus de 50 villages dans la seule partie de l'ouest; il n'y en a aujourd'hui que 16.

Edifices. Après la conquête de Malaga, on convertit une mosquée en cathédrale; elle était dans le château de *Gibral Faro.* On en a bâti dans la suite une nouvelle, dont la construction commença en 1528: celle-ci a une façade principale, avec deux corps d'architecture, ornés chacun de 8 colonnes de marbre mélangé, et flanquée de deux tours, dont une reste encore à terminer. L'église est divisée en trois grandes nefs, qui sont soutenues et séparées par des piliers accouplés avec des colonnes corinthiennes. Le chœur est au milieu; les stalles en sont faites avec les bois les plus précieux de l'Amérique, et ornées de sculptures et de bas-reliefs, dont quelques-uns, par Pierre de Ména, sont de la plus grande perfection. On y trouve plusieurs tableaux remarquables: une Conception, par Mathieu Cerezo; une sainte Vierge dans la gloire, avec des groupes de saints, par Alphonse Cano. La chapelle de Saint-François renferme deux superbes

mausolées de deux évêques de Malaga. L'autel de l'Incarnation est d'une magnificence rare, pour la recherche des marbres de différentes espèces et de sculptures bien exécutées, qui sont de Jean Salazar : deux beaux mausolées sont à côté de cette chapelle; l'un est d'albâtre; l'autre, de beau marbre, renferme le corps de Joseph de Molina, évêque de cette ville.

Cette église est pavée en carreaux de marbre; les uns rouges, les autres blancs. Elle a 306 pieds de longueur et 278 de largeur, 123 de hauteur jusqu'aux voûtes; sa tour a 267 pieds d'élévation.

Douane. En 1792, on construisit un édifice destiné à servir de douane, sur un plan beau et noble. Le consulat de *Malaga* a fait un établissement fort utile, et dont les suites ont été heureuses: il a établi un mont-de-piété, dont le principal but est d'empêcher les propriétaires pauvres de vendre leurs denrées, surtout les vins, par anticipation, et alors avec beaucoup de perte.

Port. Le port de cette ville est vaste et sûr; il peut recevoir les vaisseaux de ligne de la plus grande portée, et contenir 400 navires marchands et 19 vaisseaux de ligne. On y entre et on en sort par tous les vents : les navires y sont bien abrités; ils y sont principalement à couvert des vents de nord et d'ouest, qui y sont les plus violens et les plus impétueux : pour plus grande sûreté, on y a construit, depuis peu de temps, deux petits môles entre le grand môle de la Lanterne et la rivière de *Guadalmedina*, distans l'un de l'autre d'environ 3,000 toises. On a bâti, depuis cette époque, vers cet endroit, un grand nombre de maisons de pêcheurs, qui sont assez jolies, et quelques

maisons de campagne; on y a fait en même temps une belle promenade, formée par quatre grandes allées plantées d'arbres. Il reste encore de là jusqu'au bord de la mer une plage assez considérable. On prétend que, dans cette partie, la mer s'est retirée de plus de 40 toises : il paraît même qu'elle s'éloigne insensiblement tous les jours : ce qui donne lieu de craindre que *Malaga* ne vienne enfin à être privé de son port, surtout la rivière de *Guadalmedina* charriant beaucoup de sable.

Commerce. La ville est très-commerçante : la quantité d'affaires qu'elle fait avec l'Angleterre est considérable; celle qu'elle peut faire avec la France est moins importante. Il y aborde beaucoup plus de navires anglais que des autres nations : en 1789, il y en entra près de 100 des premiers, tandis qu'il n'y parut que 8 à 10 navires français. Les Espagnols eux-mêmes y faisaient alors peu de commerce; mais ils y abordent aujourd'hui en plus grand nombre : il n'y entra que 2 navires de cette nation en 1785. Cette ville a encore de grandes relations avec Hambourg, la Hollande et l'Italie.

Son commerce d'importation consiste en lainages et quincailleries, qu'elle tire des Anglais; en merceries qu'elle reçoit d'Allemagne, surtout de Hambourg; en épiceries, coutelleries, rubans de fil et dentelles, qui viennent de la Hollande. Elle fournit à ces mêmes nations, ainsi qu'à l'Italie et aux pays du Nord, des vins, fruits, sumac, anchois, huile : la seule exportation du vin va à environ 400,000 quintaux tous les ans, et celle des raisins secs à 250,000 quintaux. On évalue à

1,800,000 piastres, ou 6,750,000 francs, les objets qui y sont importés, et à 3,300,000 piastres, ou 12,375,000 francs, la valeur de ceux qu'elle fournit aux étrangers, de manière que la balance du commerce est en sa faveur.

Productions. Malaga ne doit qu'à son territoire, à celui de *Velez-Malaga* et à quelques lieux voisins, les productions qui fournissent à son commerce actif, et qui font sa richesse. Ces territoires sont très-bien cultivés, et d'ailleurs très-fertiles; ils produisent beaucoup de blé et des grains de tous les genres; ils sont couverts d'oliviers : on compte jusqu'à 500 pressoirs à huile dans le seul canton de *Malaga.* Les arbres fruitiers de toutes les espèces, surtout les amandiers, les figuiers, les citronniers, y abondent de tous les côtés. Les vignes y sont très-multipliées; elles produisent des raisins de différentes espèces, et tous très-délicats. Il y en a qui y ont été transportés des bords du Rhin, et qui sont devenus d'une qualité supérieure; on en fait sécher environ 300,000 quintaux tous les ans : le vin qu'ils produisent est exquis ; il s'en fait annuellement 750,000 quintaux, dont environ 400,000 passent à l'étranger. Les fruits y sont délicieux; les figues, surtout, y sont très-délicates; on les fait sécher; et elles sont une branche importante de commerce. Les pommes de terre y sont cultivées en grande quantité; on les y a importées de l'Amérique; et elles sont de différentes espèces : il y en a dont les racines sont longues et grises; celles-ci ont un goût plus doux, approchant de la rave; la récolte en est si abondante, qu'outre la grande quantité qui s'en consomme dans le pays, il

s'en fait encore une exportation considérable. Le territoire va devenir encore plus fertile; ses productions seront encore plus variées et plus abondantes : le consulat de *Malaga* a formé le projet de faire creuser deux canaux qui arroseront 60,000 *fanegas* de terre. On a calculé que le revenu augmentera de 200 écus tous les ans par *fanegas*, tandis qu'il n'en coûtera que 25 écus dans dix ans aux propriétaires; il en résulterait un accroissement de produit de 12,000,000 d'écus tous les ans, ce qui serait prodigieux.

Manufactures. On ne s'est point livré aux manufactures à *Malaga*. Il n'y a que deux fabriques de peaux, cuirs et semelles, et environ 40 métiers d'étoffes de soie, de velours, taffetas, satins, serges et drap de soie.

Mœurs et coutumes. Cette ville est agréable, dans une situation heureuse, un excellent territoire, et placée au milieu de campagnes belles et bien tenues, sous un climat doux et un beau ciel. Les étrangers abondent en foule à *Malaga;* la population y est animée; l'industrie et l'activité y règnent; le numéraire y est commun, et la circulation considérable; les mœurs y sont douces, les sociétés agréables, les plaisirs variés. Les habitans sont prévenans, honnêtes; les femmes vives, gaies, séduisantes et remplies de graces : elles passent pour être les plus agréables de toute l'Espagne.

Hommes célèbres. Malaga, sous les Maures, donna le jour à Ibnu-el-Beithar, connu par son savoir en botanique et par ses écrits sur cette science; il vivait en 1186.

On se rend de *Malaga* à *Antéquera* par un très-beau chemin, de huit lieues. On n'y trouve aucune peuplade; on y monte et on y descend souvent, mais par des pentes très-adoucies et à travers des collines multipliées, couvertes de vignobles : c'est ici qu'on recueille une partie de l'excellent vin de *Malaga*, connu du monde entier. Une route, pratiquée dans le roc, conduit à une chaîne de montagnes; on arrive au sommet; et on y passe le *Puerto de Escaberuzala* par la tranchée appelée *Boca del Asno* (Bouche de l'Ane). On jouit ici d'un coup d'œil bien singulier, et qui fixe pendant une demi-lieue l'attention du voyageur. C'est dans ce canton que se présente au voyageur émerveillé ce qu'on nomme le *Torqual*, décrit en ces termes par le colonel Bory de Saint-Vincent : « Quant au Torqual, c'est une large ceinture de rocs de mille formes et de toutes les dimensions, si confusément ou si régulièrement entassés, que, du fond d'un labyrinthe inextricable, composé de véritables rues, on s'y croirait dans une ville déserte de Titans, où plusieurs monumens de cette race puissante seraient demeurés debout entre d'autres monumens ruinés, comme pour donner une idée éternelle de ce qu'était l'architecture chez ces audacieux enfans de la terre[1]. » On y trouve aussi du très-beau marbre

[1] Résumé géographique de la Péninsule, p. 38.

mélangé. Après avoir passé, on n'est plus qu'à une demi-lieue de la ville d'*Antéquera;* on descend une partie de la montagne, alors le chemin s'embellit et devient plus agréable; il se couvre d'arbres plantés en allées, et semble former une promenade à l'extrémité de laquelle on arrive à *Antéquera.*

Antéquera. Cette ville est située en partie sur une colline, en partie dans une plaine: ce qui la fait diviser en ville haute et basse. Quelques-uns ont cru qu'elle fut bâtie par les Maures, sur les ruines de l'ancienne *Singilis,* qui n'en était point éloignée; mais le plus grand nombre la regarde, avec quelque vraisemblance, comme l'*Anticaria* des Romains. La ville se compose de montées et de descentes : au sommet est un château bâti par les Maures, et qui contient l'hôtel-de-ville et deux églises paroissiales, dont une fut le siége d'un chapitre de collégiale qui a été transféré dans la ville basse; celle-ci est unie, sans montées ni descentes; elle a un chapitre, deux églises paroissiales et plusieurs couvens; mais la ville haute est mieux habitée: la noblesse et la bonne bourgeoisie y font leur résidence. La basse-ville est principalement occupée par des laboureurs et des artisans. *Antéquera* est le chef-lieu d'un corrégidorat; elle a un corrégidor d'épée, un alcade mayor et une population d'environ 14,000 personnes. Elle fut la patrie

d'Antoine Mohédano, bon peintre de l'école de Cespedes, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, et le lieu de la résidence du médecin Solano de Luque, qui se rendit célèbre, dans le dix-huitième siècle, par ses découvertes importantes sur le battement du pouls.

L'église paroissiale du Sauveur, située dans le château, occupe la place de la principale mosquée des Maures. L'église, qui fut autrefois le siége du chapitre de collégiale, et qui est aussi dans le château, a trois grandes nefs, divisées par des colonnes de l'ordre corinthien.

L'église paroissiale de Saint-Jean, dans la ville basse, a quelques bonnes peintures à son maître-autel. Celle de Saint-Sébastien, où est aujourd'hui le chapitre de collégiale, renferme quatre statues excellentes : saint Pierre, saint Paul, saint Sébastien et sainte Catherine, et un très-beau tableau de saint Jérôme, du Guerchin. La façade de cette église a trois corps d'architecture, avec quatre colonnes corinthiennes au premier; des balustrades, avec des statues dans des niches au second, et quatre colonnes doriques au dernier. Le cloître du couvent des Tierçaires de saint François est orné de colonnes de marbre mélangé.

Un arc qu'on trouve à l'entrée du château est couvert de quelques inscriptions romaines, qu'on y plaça vers la fin du onzième siècle; elles

sont relatives à la ville d'*Anticaria*, et à celles de *Singilis* et de *Nescania*, qui en était voisine et qui n'existe plus. Cet arc est appelé *Arco de los Gigantes*, encore qu'il n'ait rien de gigantesque, et qu'il ressemble à la porte d'entrée d'une grosse ferme.

La plaine qui avoisine *Antéquera*, et sur laquelle la ville basse est construite, est arrosée par beaucoup de ruisseaux et de fontaines qui la fertilisent, et principalement par la rivière *de la Villa* et celle de *Guadaljore* qui font aller plusieurs moulins, et fournissent aussi l'eau aux fontaines de cette ville.

On trouve à deux lieues d'*Antéquera* des carrières de plâtre, une mare d'eau salée et une source d'eau minérale, qui est renommée pour la guérison du calcul : ce qui lui a fait donner le nom de *Fuente de la Piedra*, ou Fontaine de la Pierre. On conjecture, par une inscription votive, que, relativement à ce salutaire effet, elle était déja connue et célèbre sous les Romains.

Route depuis les frontières du royaume de Séville, au-dessous d'Alaméda, *jusqu'à* Grenade, 10 lieues trois quarts.

Frontières de Séville, à trois quarts de lieue d'Alaméda.		lieues.
Une Venta.	»	$\frac{3}{4}$

Loxa, *ville.*	5 lieues.
Grenade, *cité.*	5

On a indiqué la route depuis *Ecija* jusqu'à des collines basses, où sont les limites du royaume de *Séville*, c'est-à-dire à trois quarts de lieue du village d'*Alaméda*. On entre dans la route de *Grenade;* ce chemin traverse une petite plaine cultivée, à l'extrémité de laquelle on trouve une mauvaise *Venta.* Il parcourt ensuite, pendant quatre heures et demie, une suite de collines terreuses et calcaires qui sont semées d'orge et de blé, et plantées de chênes semés à des distances assez éloignées; elles conduisent à *Loxa.*

On vient aussi d'*Antéquera* en passant par *Archidona*, ville très-ancienne, située dans un canton déja montagneux, et que domine un pic brisé en forme de casque. On découvre, tous les jours, de beaux restes d'antiquités dans les environs; on y a particulièrement trouvé une statue de l'Amour en marbre blanc, qui passe pour un chef-d'œuvre.

Loxa est une petite ville située sur les bords du *Génil*, qui coupe en ce lieu des hauteurs assez élevées qui forment la base de plus hautes montagnes. Elle est le chef-lieu d'un corrégidorat; son territoire est agréable, fertile, couvert d'oliviers, de jardins, de vergers, de beaux arbres fruitiers et de fleurs; le long du Génil est pier-

reux et aride sur les pentes latérales; de plus, il est fort abondant en lièvres et en lapins. En sortant de la ville, on passe une petite plaine, ensuite un vallon, ils sont semés de blé, de lin, de chanvre, et produisent beaucoup de bons légumes. On parvient au haut d'une montagne de grès : le coup d'œil y est très-beau; déja on découvre les superbes campagnes qui environnent *Grenade*. On descend cette montagne par un chemin assez droit, et par cela même un peu difficile, d'où l'on entre dans la magnifique plaine de *Grenade;* et l'on arrive à cette fameuse ville après six heures de marche depuis *Loxa*.

Grenade est une grande ville, qui fut entièrement construite par les Maures dans le dixième siècle, et qui, dès lors, fit partie des états des rois de *Cordoue*. En 1235, elle devint la capitale d'un nouvel empire, et acquit bientôt une grande célébrité dans les annales mauresques et espagnoles. Cette ville, devenue, en peu de temps, considérable par son étendue, sa population, ses richesses, sa puissance et la magnificence de ses édifices, devint, dans la suite, la dernière ressource et le dernier boulevard de l'autorité des Maures en Espagne. Elle se rendit surtout très-remarquable par la résistance longue et opiniâtre qu'elle opposa à tous les efforts des rois catholiques, sous lesquels elle succomba enfin en 1492,

après un siége d'un an. Cette ville avait alors trois lieues de circonférence; ses remparts étaient défendus par 1,030 tours : elle renfermait, dans son enceinte, 70,000 maisons et une population de 400,000 habitans[1]. Elle mettait 60,000 hommes sous les armes; elle porta jusqu'à 100,000 le nombre de ceux qui défendirent ses remparts en 1491 et 1492. Elle était protégée et défendue par deux forteresses, l'*Albayzin* et l'*Alhambra*, assez vastes l'une et l'autre pour renfermer, dit-on, 40,000 hommes chacune. Tout ceci cependant paraît exagéré, si l'on considère la description des lieux faite sans enthousiasme par le colonel Bory de Saint-Vincent, qui les a considérés non moins en militaire qu'en géographe, et qui fut témoin des travaux faits par ordre du guerrier célèbre dont il était aide-de-camp, pour remettre les ouvrages des Maures en état de défense.

La partie haute de Grenade est située sur deux collines, à un bout de la superbe plaine appelée *Véga*, au pied même de la *Sierra Né-*

[1] La population de cette ville était considérable depuis long-temps; elle était de 200,000 ames en 1350; elle augmenta insensiblement à mesure que les rois d'Espagne étendirent leurs conquêtes en Andalousie : les Maures vaincus quittaient leurs villes, leurs campagnes, et se retiraient à Grenade, comme dans un asile plus sûr contre la puissance espagnole.

vada, sur les rives du *Darro* qui la traverse, et du *Génil* qui baigne ses murailles. Les deux forteresses dont on vient de parler couvrent les sommets de l'une et l'autre colline, dominant ainsi la ville, qui elle-même domine également les belles campagnes qui l'avoisinent, à dix lieues à la ronde : cette situation est délicieuse. La *Véga* ou plaine est parfaitement horizontale; elle a 9 à 10 lieues de diamètre sur 30 lieues de circonférence; elle est bornée au sud par la *Sierra Névada*, à l'est par les montagnes d'*Elvira*, et terminée sur les autres côtés par des amphithéâtres successifs et variés de collines arides ou agréablement plantées. L'élévation du sol est cause que les orangers et les citronniers y ont trop froid pour bien réussir; mais on y voit des vignes et même des oliviers dans les expositions convenables. La Véga reçoit les eaux des quatre premiers affluens du Génil, qui sont le *Darro*, le *Dilar*, le *Vagro* et le *Monachil;* elle est en outre traversée par divers canaux. Des fontaines multipliées y forment de tout côté des ruisseaux clairs et cristallins; et elle est couverte de prairies, de forêts de chênes, de bois d'orangers, de vergers, de cannes à sucre, de blé, de lin, enfin de toutes sortes de fruits et légumes. On y distingue le *Soto de Roma;* c'est un bois d'ormeaux, de peupliers blancs, de frênes, qui a plus d'une lieue de longueur sur moitié de lar-

geur, aux extrémités duquel on trouve quelques métairies, entourées de terres cultivées : il occupe presque le centre de cette belle plaine; c'était un lieu de plaisance des anciens rois maures de *Grenade*, qui y avaient un palais. Les rois catholiques en prirent possession après la conquête de cette ville. Charles IV en avait fait don à l'amant de la reine son épouse, le prince de la Paix.

Etendue. Division. Grenade était autrefois divisée en quatre quartiers, *Granada*, *Alhambra*, *Albayzin*, *Antiquerula.* Cette division peut être regardée comme subsistante encore. Grenade est la partie de la ville la plus belle, la plus importante, la plus agréable, la mieux bâtie et la mieux habitée. Elle occupe la tête de la plaine et une partie des vallons entre les deux montagnes; elle est dans son intérieur ornée de beaucoup de fontaines, de grands jardins, de belles places, de beaux édifices; elle est habitée par la noblesse, le clergé, la magistrature, les négocians et les bourgeois les plus aisés; c'est aussi le chef-lieu des marchés. Le quartier de l'*Alhambra* n'est proprement qu'une grande forteresse située sur une montagne appelée *Sierra del Sol*, ou du Soleil; c'était le séjour des rois : leur palais renferme encore de grandes beautés. L'*Albayzin* est comme un faubourg élevé sur une colline, muni autrefois d'une forteresse qui commandait et protégeait la ville; il en est séparé par un rempart : on y compte environ 4,000 maisons. *Antique-*

rula est également comme un autre faubourg, bâti dans la plaine, qui fut peuplé par une colonie venue d'Antéquera ; il est habité principalement par des teinturiers et des ouvriers en soie.

Places et édifices. La ville de Grenade est ornée de quelques belles places et de plusieurs beaux édifices. On distingue parmi les premières *el Campo, la plaça Mayor* et *la Bivarambla;* et parmi les derniers, *l'Alcaxeria*, le palais de la chancellerie, une ancienne mosquée, l'église cathédrale, deux hôpitaux, et les deux palais de l'*Alhambra*.

El Campo del Triompho est une grande place située à l'entrée de la ville, du côté d'Antéquera; elle est décorée par un bel édifice qui renferme un hôpital.

La plaça Mayor est au milieu de la ville; elle est grande, spacieuse; elle sert aux fêtes publiques, et particulièrement aux courses des taureaux.

La *Bivarambla* est aussi une grande et belle place, formant un carré long de 400 pieds de longueur sur 200 de largeur; elle est ornée d'une belle fontaine de jaspe, et décorée par les deux beaux édifices de l'*Alcaxeria* et de la chancellerie.

L'Hôpital, qui est situé sur la *Campo*, est un édifice grand et beau.

L'Hôpital fondé par saint Jean de Dieu est assez près du précédent; l'édifice est vaste et bien entendu. Le portail est orné de pilastres de jaspe, et surmonté de la statue du fondateur, qui est exécutée en marbre. Il a un cloître dont les arcs sont soutenus par des colonnes également de marbre. L'escalier est beau; la

voûte en est dorée; et les murs sont couverts de peintures à fresque, qui représentent les diverses époques de la vie du fondateur.

Un *couvent de Hiéronymites* est voisin de ce dernier hôpital; il fut fondé par le fameux Fernand Gonzalez de Cordova, surnommé le Grand Capitaine. Dans le chœur on voit le mausolée de ce général: sa statue armée est représentée à genoux; elle est exécutée en très-beau marbre.

L'Alcaxeria est sur la Bivarambla: ce n'est qu'un vaste édifice, sans ornemens, qui occupe une étendue considérable en longueur; il servait sous les Maures d'une sorte de *bazar;* il s'y tient encore aujourd'hui beaucoup de marchands; et on y compte environ 200 boutiques.

Le palais de la chancellerie est situé sur la même place, mais du côté opposé; il a une belle façade percée de trois grandes portes, et ornée de colonnes d'albâtre; celles-ci sont surmontées d'un rang de fenêtres à balcons dorés.

Un édifice, remarquable par sa construction singulière, se fait voir assez près de la cathédrale. Il est bâti en portiques dont les arcs sont soutenus par des colonnes de marbre. C'était une mosquée sous les Maures; c'est aujourd'hui une église paroissiale.

L'église cathédrale n'est pas d'une vaste étendue; mais elle est ornée d'un beau dôme porté sur douze arcs, qui sont soutenus sur douze grands pilastres: la voûte en est couverte de peintures et de dorures; deux rangs de balcons dorés règnent au-dessus des arcades. Les statues des douze apôtres, en bronze doré et de



Couche fils del. Lejeune sculp.

VUE INTÉRIEURE DE L'ALHAMBRA.

couvertes de riches productions de toutes les espèces, et des peuplades multipliées. Une partie de cet édifice fut détruite pour faire place à un nouveau palais que Charles Ier voulut y faire construire.

On y va par une allée qui monte en tournant, au milieu d'un bouquet d'arbres d'ormeaux; elle est coupée par plusieurs ruisseaux et ornée d'une fontaine de marbre jaspé, d'où l'eau ne s'élève pas, comme nous l'avions précédemment imprimé d'après de mauvais documens, plus haut que le sommet des arbres. On trouve d'abord le palais bâti par Charles Ier; il est situé sur une place. C'est un corps de logis isolé, carré, assez ordinaire, à la grandeur près, et construit en pierres de taille; chacune de ses façades a un portail diversement décoré: le principal portail est en marbre jaspé, et orné de colonnes, de trophées et de divers autres genres de décorations; les bandeaux des fenêtres sont en marbre noir, et les dessus couverts de têtes d'aigles et de mufles de lions qui tiennent de grosses boucles de bronze. On trouve dans l'intérieur une grande cour ronde, autour de laquelle il règne deux rangs de beaux portiques, l'un sur l'autre, soutenus par 32 colonnes de marbre jaspé, faites chacune d'un seul morceau. Les pièces de l'intérieur n'ont jamais été achevées; il n'y eut même jamais ni portes ni croisées; et, n'ayant pas été fini, on le laisse tomber en ruines.

On trouve ensuite ce qui reste du palais des rois maures, à l'entrée duquel on a placé les statues du roi Ferdinand V et de la reine Isabelle son épouse. Ce palais n'a extérieurement aucune apparence. Il est bâti

diesse et une délicatesse infinies. Les voûtes, les plafonds, les poutres, les lambris sont peints ou dorés; dans beaucoup de pièces ils sont incrustés en marbre, en jaspe, en porphyre; ils sont couverts presque partout d'inscriptions, d'hiéroglyphes et de divers ornemens en mosaïque.

Une maison de plaisance des rois maures existe encore au-dessus de ce palais: elle porte le nom de *Généralife*. C'est, d'après les romanciers espagnols, un séjour délicieux; la situation en est ravissante; l'air y est doux et pur; les jardins, les bosquets, les vergers s'y succèdent et s'y multiplient; les fontaines y sont variées à l'infini : il y en a une dont le jet est plus gros que le bras, et s'élève au-dessus du faîte de la maison. Une ancienne mosquée est placée au sommet de la montagne : c'est aujourd'hui une église dédiée à sainte Hélène [1].

Grenade conserve encore les vestiges de l'attention des Maures à se procurer les agrémens dont la quantité des eaux de source et de rivière du voisinage leur facilitait les moyens. On retrouve, dans beaucoup de maisons, des restes de bains, qu'une eau pure

[1] D'après le Résumé géographique de la Péninsule où nous avons si souvent recours, on doit beaucoup rabattre de toutes ces belles descriptions. Le Généralife particulièrement, si pompeusement vanté, est et dut être une habitation tellement mesquine en tout temps, que peu de ses artisans aisés s'en contenteraient aujourd'hui. L'Alhambra, ou palais des rois, mérite seul d'arrêter l'attention du voyageur, encore que sa cour des Lions paraisse bien mesquine à quiconque la visite après les descriptions et les figures qu'en ont données beaucoup d'auteurs.

remplissait à volonté. La plupart des maisons sont encore embellies par des fontaines qui ont le double avantage de fournir l'eau nécessaire aux habitans, et de tempérer par leur fraîcheur les ardeurs d'un climat brûlant en été. Beaucoup de ces fontaines sont dans les cours des maisons ; les unes tombent dans des cuves, les autres jaillissent par des jets plus ou moins abondans. Les Grenadins, à l'imitation des Maures, couvrent les cours de leurs maisons d'une tente, et les mettent ainsi à l'abri des ardeurs du soleil. C'est dans ces cours, appelées *patio*, comme à Séville, qu'ils se tiennent en été ; c'est là leur salle à manger et leur salon de compagnie ; ils n'en sortent point, et ils trouvent, avec raison, ce lieu aussi commode qu'agréable.

Clergé. Grenade est le siége d'un archevêché, dont le diocèse comprend un chapitre de cathédrale, 6 chapitres de collégiale, 3 dans la même ville, les autres 3 à *Santa-Fé*, à *Motril* et à *Uxijar*, et 194 églises paroissiales.

Les 3 chapitres de collégiale de Grenade sont, celui du Salvador, celui du Sacramento, et celui de la chapelle royale. Les deux premiers sont présidés chacun par un abbé, qui en est le seul dignitaire ; celui du Salvador est composé de 9 chanoines, et celui du Sacramento de 14. La chapelle royale a un dignitaire sous le nom de grand chapelain, et 17 chapelains.

Le clergé de la cathédrale est très-nombreux ; il comprend un chapitre et un collége, ou communauté ; le chapitre est composé de 8 dignités, de 20 canonicats, de 7 prébendes, et de 10 semi-prébendes ; le

collége a pour chef un recteur : il contient dix prêtres, 10 diacres, 10 sous-diacres, plusieurs jeunes ecclésiastiques qui y sont élevés, et qui sont destinés à en remplir les bénéfices, 12 psalmistes, 2 maîtres de cérémonies, et 9 acolytes.

Tribunaux. Cette cité est le siége d'une chancellerie royale, divisée en 6 chambres, et composée d'un président, de 25 conseillers, 2 fiscaux, et un alguazil mayor.

Administration. Elle est le lieu de la résidence de l'intendant de la province, dont la place est souvent réunie à celle de corrégidor. Elle a un corrégidor d'épée, deux alcades mayors pour l'administration de la justice, une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors, un auditeur de guerre, un tribunal de l'inquisition. L'*Alhambra* a un gouverneur particulier sous le titre d'*Alcade*.

Etablissemens publics. Une académie de mathématiques, une université, une société économique, une compagnie d'invalides, et une des quatre *maestranzas*[1] de l'Espagne.

Population. L'étendue de Grenade est presque la même qu'elle était sous les Maures : ainsi c'est une grande ville; mais sa population ne répond plus à son étendue. Beaucoup de Maures y restèrent après la conquête; des familles espagnoles s'y transportèrent, en même temps, des diverses parties des états des rois catholiques, pour remplacer les familles maures qui en étaient sorties ; cependant les nouveaux colons ne

[1] *Voyez*, pour ce mot, la description de la ville de Valence.

furent jamais assez nombreux pour occuper en entier la ville; et sa population diminua encore. En 1614, à l'époque de l'expulsion totale des Maures de l'Espagne, il en sortit un nombre fort considérable de familles de cette nation. La ville, qui avait compté jusqu'à 400,000 individus dans l'enceinte de ses murs, qui avait armé jusqu'à 100,000 guerriers pour sa défense, est actuellement réduite à 50,000 habitans.

Commerce et manufactures. Grenade faisait un grand commerce sous les Maures, et était même fameuse par ses propres manufactures : elle fabriquait des draps, diverses espèces de lainages, beaucoup d'étoffes de soie. Ces manufactures se soutinrent encore après la conquête ; beaucoup de familles maures conservèrent celles qu'elles avaient; les Espagnols, à leur exemple, en établirent d'autres : elles étaient florissantes vers le milieu du quinzième siècle. Il fut publié, en 1552, un règlement très-sage et très-étendu pour leur police. La culture de la soie était alors en grande vigueur dans l'Andalousie, et son commerce brillant. Les causes générales qui amenèrent la décadence des arts en Espagne opérèrent le même effet à Grenade; l'agriculture languit, et la soie fut négligée; les fabriques déchurent; et, dans le dix-septième siècle, il n'en existait plus. On a tenté, depuis quelques années, de les ranimer : on en a établi de nouvelles où l'on fait des rubans et des étoffes de soie ; mais elles n'ont jamais pu prendre l'essor; et elles sont jusqu'à ce moment dans un état de médiocrité. Il y a une fabrique de poudre à canon qui travaille pour le compte du roi.

Instruction publique. Sous le gouvernement des Maures, la ville de Grenade renferma plusieurs établissemens propres à favoriser et à accélérer les progrès des sciences et des belles-lettres. Elle eut des écoles qui furent très-renommées, et des académies qui eurent de la célébrité parmi les Arabes. Elle eut aussi plusieurs colléges pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse; le plus fameux fut celui qui était dirigé par Schamseddin, Maure, natif de Murcie, qui fut tant célébré par les Arabes. Il y avait aussi plusieurs bibliothèques; on cite, entre autres, celle de Matuahal-el-Allah, qui y régnait dans le douzième siècle, dont une partie est à l'Escurial.

Hommes célèbres. Grenade est la patrie de l'historien Ferdinand del Castillo, dominicain, mort en 1593; de Marmol, auteur d'une Description générale de l'Afrique, assez estimée, qui a été traduite en français par d'Ablancourt; du fameux François Suarez, jésuite, qui publia vingt-trois volumes de philosophie, de morale, et de théologie scolastique; de Louis de Grenade, dominicain, mort, en 1588, à l'âge de 84 ans; celui-ci fut un des plus grands prédicateurs dont l'Espagne s'honore: il laissa deux volumes sur la vie spirituelle. Cette ville se glorifie aussi d'avoir donné le jour au peintre et sculpteur Alonso Caro; deux statues, sorties des mains de cet artiste, suffisent pour l'immortaliser: l'une est la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras; on la voit dans l'église de *Nebrija;* l'autre est une Conception qu'on voit dans la cathédrale. Ces deux ouvrages sont si beaux, que plu-

sieurs célèbres artistes ont fait exprès le voyage pour les copier.

ROYAUME DE JAEN.

Route depuis la Sierra Moréna, *frontières de la* Manche, *jusqu'à* Alcala-la-Réal, *et aux limites du royaume de* Grenade, 21 *lieues.*

Los Carboneros, *village* de la Sierra Moréna à	
Linares, *ville.*	6 lieues.
Passage du Guadalquivir sur un bac.	
Mengibar, *village.*	3 ½
Torre Campo, *village.*	2
Martos, *ville.*	2
Alcandete, *ville.*	2 ½ [1]
Alcala-la-Réal, *cité.*	5

On va de *los Carboneros*, village de la nouvelle colonie de la *Sierra Moréna*, à *Linares*, ville qui en est à six lieues de distance [2]. On passe ensuite le Guadalquivir à ce village de *Mengibar*, si funestement célèbre dans les manœuvres qui déterminèrent les résultats de la

[1] Il y a 4 lieues et demie, d'après la carte d'étapes du dépôt de la guerre.

[2] La description de la route jusqu'à Linares, et celle de cette ville, et aussi de la route de la Sierra Moréna à Jaen par Linares, se trouveront plus loin.

bataille de Baylen. (Voyez page 192 et suiv.). Il est situé au milieu des terres à blé, plantées d'oliviers. Vient ensuite, toujours en plaine, *Torre Campo;* ensuite on ne cesse de monter pendant deux heures jusqu'à *Martos*, ville qu'on croit être l'ancienne *Tucci*, qui prit ensuite le nom d'*Augusta Gemella;* elle est située sur le penchant d'une montagne assez élevée, au sommet de laquelle est un château; elle appartient à l'ordre de Calatrava, qui y entretient un gouverneur militaire et civil, et un alcade mayor pour l'administration de la justice. Elle eut un siége épiscopal, qui fut détruit sous les Maures; elle a aujourd'hui une population de 15,000 ames. Le haut de la roche sur laquelle le château de cette ville est situé est fameux par la mort des deux frères de Carvajal, commandeurs de l'ordre de Calatrava : ils furent accusés d'avoir tué un chevalier de la maison de Benavidez, lorsqu'il sortait du palais royal de Palencia; et Ferdinand-le-Justicier, roi de Castille, emporté par un mouvement impétueux de colère sur cette simple accusation, sans aucune preuve et sans vouloir entendre ces deux chevaliers, les fit précipiter du haut de cette roche. On dit qu'au moment de leur supplice les deux frères citèrent ce prince à comparaître au tribunal de Dieu dans un mois. La mort de Ferdinand, survenue subitement à Jaen, le vingt-cinquième jour suivant, en 1312, fut

regardée comme un effet de la justice divine.

En quittant *Martos*, on ne cesse de monter; et l'on voyage le long de ce système de montagnes qui est intermédiaire au marianique et au bétique. On passe à *Alcaudete*, autre ville, qui a le titre de comté; elle est située entre *Cordoue* et *Jaen*, à huit lieues de la première ville, et à neuf lieues de la dernière : ses maisons sont presque toutes bâties en marbre noir; elle était défendue autrefois par un château dont on voit encore des restes assez considérables. On continue de monter encore en sortant d'*Alcaudete*. Le chemin devient insensiblement plus difficile et plus âpre à mesure qu'on s'approche d'*Alcala-la-Réal*, où l'on arrive après une montée de cinq lieues.

Alcala-la-Réal est une ville assez considérable, dans un bassin de montagnes âpres : son territoire est cependant fertile en bons vins et en fruits exquis; elle a le titre de cité; elle renferme une abbaye assez riche et une population de près de 10,000 ames; elle est le chef-lieu d'un corrégidorat, et a un corrégidor d'épée et un alcade mayor pour l'administration de la justice. Au temps des guerres des Maures, ce fut un lieu très-important; il y reste un château fort sur la hauteur voisine, qui a été remis en un bon état de défense dans la guerre de 1808 à 1813.

Andujar, dont il a été déja question au sujet

de la route directe de Madrid à Cadiz, est une ville du royaume de Jaen, ayant titre de cité, et dont on peut juger la position par ce qui en a été dit au sujet de la bataille de Baylen. Elle fut bâtie des ruines de l'ancienne *Illirgis* ou *Illiturgis*, connue depuis sous le nom de *Forum Julium* : on en voit encore les vestiges à une petite lieue de distance, à l'endroit appelé *los Villares* et *Andujar el Viejo*, ou le *Vieux Anduxar*; elle est le chef-lieu d'un corrégidorat; elle a plusieurs églises paroissiales, plusieurs couvens, un corrégidor et une population d'environ 14,000 ames : ses rues sont larges, belles et propres, et ses maisons bien tenues; elle fait un commerce en soie. Son territoire est très-fertile; il produit beaucoup de blé, d'huile, de vin, de miel, de fruits et de gibier.

On trouve aux environs de cette ville une argile ou craie blanche, dont on fait des cruches et certains vases délicats, légers, poreux, destinés à rafraîchir l'eau en été : on les appelle *alcarrazas*, tandis qu'ils portent le nom de *bujaros* en divers autres lieux; ils sont très-communs dans l'Andalousie et dans le royaume de Murcie.

Il y a dix lieues de *Jaen* à *Andujar*.

Route de la Sierra Moréna *jusqu'à* Jaen, *par* Linares, 14 *lieues et demie*[1].

Los Carboneros, à		lieues.
Linares, *ville.*		6
Le Guadalimar, *rivière et bac.*		1
Ibros, *village.*	}	1 ½
Baeza, *ville.*	}	
Ubéda, *ville.*		1
Jaen, *cité.*		5

Une autre route conduit de la *Sierra Moréna* à *Jaen.* On quitte la route de poste au village de *los Carboneros.* En traversant la nouvelle colonie de la Sierra Moréna, on entre dans une plaine qui est couverte de grands chênes; on la parcourt pendant trois lieues; on monte ensuite en suivant les flancs d'une montagne escarpée, et l'on arrive à *Linares :* c'est une petite ville, qui n'a de remarquable qu'une fontaine avec beaucoup de jets, et les restes d'un aqueduc des Romains, qui portait l'eau à l'ancien *Castulo,* aujourd'hui *Cazlona;* elle est le chef-lieu d'un corrégidorat, et a un corrégidor de robe. Le territoire de cette ville contient des mines de plomb très-riches, et une mine d'un demi-métal, avec lequel on donne le vert d'émeraude à la porcelaine. Une lieue après *Linares,* on passe le *Guadalimar* dans un bac; on trouve ensuite le

[1] Route de Madrid à Jaen.

village d'*Ibros*, d'où l'on arrive bientôt à *Baëza*.

Baeza, que quelques-uns croient être l'ancienne *Beatia*, et dont on trouve les habitans désignés sous le nom de *Botestani*, fut autrefois une ville considérable; elle était beaucoup plus grande, et faisait un commerce considérable. Elle eut aussi ses rois maures : en 1221, Abdalla y fut promu à cette dignité; elle avait un siége épiscopal qui a été transféré à Jaen, et une université qui a été supprimée. Sa population, qui, sous les Maures, s'est élevée jusqu'à 150,000 personnes, a, depuis, diminué des neuf dixièmes; aussi est-elle beaucoup déchue de sa grandeur et de son opulence. Cette ville est placée sur une colline; ses rues sont larges, ses places spacieuses et assez belles : celle de la cathédrale est ornée d'une belle fontaine. Elle a un chapitre dont les chanoines sont compris au nombre de ceux de la cathédrale de Jaen; elle a en outre un chapitre de collégiale, ainsi que plusieurs églises paroissiales, plusieurs couvens des deux sexes, un corrégidor, une société économique et plusieurs fabriques d'excellens cuirs. Sa population est aujourd'hui de 15,000 personnes.

On y trouve quelques édifices qui ne sont pas sans beauté. L'ancienne maison des Jésuites et celle de l'Oratoire méritent d'être vues. La prison publique est un édifice remarquable. L'église

des religieux franciscains possède un sanctuaire bien décoré; il a quatre arcs, un à chaque face, qui sont portés sur huit colonnes très-élevées, et vingt-six niches, distribuées autour, qui contiennent un pareil nombre de statues de saints de l'ordre de Saint-François: elles sont bien exécutées. La chapelle de l'ancienne université renferme le mausolée de Pierre Fernandez de Cordova, exécuté en 1590, par le sculpteur Jean de Vera : il est très-beau. L'ancienne église cathédrale, située sur une place, est dans le genre gothique ; on a voulu la réparer à la moderne; elle contient un très-beau tableau de l'Annonciation, fait par un peintre inconnu du dix-septième siècle. Cette ville fut le lieu de la naissance de Gaspard Beccera, qui fut à la fois peintre, scuplteur et architecte, et qui se distingua dans chacun de ces arts.

En sortant de *Baëza*, on parcourt un territoire gras, dont la culture pourrait être plus soignée : ce terrain paraît être susceptible de beaucoup d'améliorations. On trouve ensuite des campagnes mieux cultivées et fertiles, qui avoisinent *Ubéda*, où l'on arrive une heure après être parti de *Baëza*.

Ubeda, ville assez bien bâtie, est située à une lieue de la vieille *Ubéda*, qu'on croit être la *Betula* des Romains. Elle a une église collégiale, quelques églises paroissiales et couvens des deux

sexes, un hôpital, sous le titre de Saint-Jacques; plusieurs fabriques de lainages, et une population d'environ 16,000 habitans.

L'église de Saint-Sauveur renferme une belle statue de saint Jean-Baptiste, en marbre choisi : c'est un présent de la république de Venise à François de los Cobos, secrétaire d'état, sous Charles 1er, et fondateur de cette église. L'hôpital est un grand et bel édifice de 266 pieds de long, et de 103 pieds 4 pouces d'élévation jusqu'à la dernière corniche, au corps du milieu; il est flanqué de quatre tours : son ensemble est majestueux. La cour est entourée de deux rangs de portiques; on y trouve un grand et bel escalier de 46 pieds et demi d'élévation, et de 25 pieds en largeur et profondeur; il est peint à fresque. L'église a un maître-autel de deux corps d'architecture, ornés de 20 statues, de beaucoup de bas-reliefs et de 8 tableaux placés dans les entre-colonnes : tout y est d'une assez belle exécution.

On sort d'*Ubeda* en traversant des campagnes belles, riantes, bien cultivées, fertiles, semées en blé, plantées de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers, et surtout de figuiers, dont les fruits sont excellens. Cinq heures après, on arrive à *Jaen*; après avoir passé le Guadalquivir.

Jaen, ville capitale du royaume de ce nom, fut, selon quelques auteurs, l'*Oningi* de Pline et aussi l'*Oringi* de Tite-Live; et, d'après l'opinion

de plusieurs autres, la *Mentessa* des Romains. Ce royaume, fondé par les Maures, à l'époque de la révolution qui opéra le démembrement de celui de *Cordoue* en plusieurs états, ne comprenait qu'un canton de fort peu d'étendue, qui fut possédé par les Maures pendant 530 ans. Ferdinand II, roi de Castille, fit sur ces peuples la conquête de *Jaen* et de son territoire, en 1243.

Cette ville est située au pied d'une montagne de marbre mélangé, au sommet de laquelle on voyait les ruines d'un antique château, restauré par les Français, à une lieue de la rivière de *Guadilbeva*, et deux du *Guadalquivir*.

Etendue, places et rues. Entourée de murailles flanquées de tours de distance en distance, elle est d'une moyenne grandeur et assez jolie. Elle a quelques places, dont une grande et ornée de maisons agréables. L'eau est tellement abondante dans la ville, et les fontaines sont si bien distribuées dans les places, les rues et les maisons, qu'il en resterait encore assez pour arroser tout le territoire. Une des sources, appelée *de la Madelaine*, sort d'un écueil près de la paroisse de ce nom, et en si grand volume que son jet a une circonférence de dix à douze pieds.

Clergé. Jaen est le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de Tolède, qui était autrefois à *Baëza;* son diocèse comprend deux chapitres de cathédrale, l'un à *Baëza*, et l'autre à *Jaen;* deux chapitres de collégiale, dont l'un est aussi à *Baëza*, et l'autre à *Ubéda;*

sept archiprêtres, et 438 églises paroissiales. L'évêque hérite des dignitaires du chapitre de la cathédrale, lorsqu'ils meurent *ab intestat.* Il choisit celui des meubles qui est le plus à sa convenance, lorsqu'il y a un testament; ce qu'il ne peut faire sans une permission du pape: on appelle ce droit *luctuosa*, ou *droit de deuil.* En outre de l'église cathédrale et de plusieurs églises paroissiales, Jaen a un grand nombre de couvens des deux sexes et deux hôpitaux. Le chapitre de la cathédrale est composé de 8 dignités, de 12 canonicats, de 21 prébendes, et de 30 bénéficiers qui desservent l'église.

Administration. Cette ville est la résidence de l'intendant de la province; elle a un corrégidor d'épée, un alcada mayor pour l'administration de la justice, une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors, une société économique, et une population d'environ 30,000 ames.

Edifices. Elle a quelques églises, quelques couvens bâtis avec assez de luxe.

L'*église du couvent des religieuses de Sainte-Claire* est d'une belle architecture; et son maître-autel a neuf tableaux excellens, peints par Ange Nardi.

L'*église paroissiale de Sainte-Anne* renferme un très-grand et superbe tableau de Nuestra Senora de la Luz. La Sainte Vierge y est assise, tenant dans ses bras l'enfant Jésus; elle est environnée de groupes nombreux, parmi lesquels on distingue des souverains pontifes, des empereurs, des rois, etc., qui lui rendent hommage; les figures sont de grandeur naturelle; on y trouve beaucoup d'expression et de vérité

dans les attitudes, assez de correction dans le dessin; et les têtes y sont d'un fini qu'il est difficile de surpasser: ce tableau est ancien et d'un peintre inconnu.

L'*église cathédrale* est d'une noble architecture. Sa façade, du côté de l'ouest, flanquée de deux belles tours, est décorée par huit colonnes de l'ordre corinthien, et s'ouvre par trois portes ornées de bas-reliefs; plusieurs statues sont placées sur la corniche. L'église est grande et divisée en six nefs, mais déparée par le chœur, qui en occupe le milieu. On voit au maître-autel un magnifique tabernacle fait de marbres verts et mélangés, couvert d'ornemens en bronze doré; l'exécution en est belle et harmonieuse. La chapelle *del Sacrario* est aussi d'une bonne architecture. On trouve encore, dans cette église, un très-beau tableau de la Conception, peint par Sébastien Martinez. Un autre tableau distingué, représentant la Madelaine mourante, est dans la sacristie; et celle-ci est précédée d'un vestibule superbe formé par 16 arcs qui s'élancent des murs sur 66 colonnes isolées de l'ordre corinthien. On conserve, dans le trésor de la cathédrale, un grand tabernacle d'argent, destiné à placer le Saint-Sacrement; il a six corps d'architecture, entremêlés de beaucoup de petites statues: le tout est d'un bon travail, et fut fait vers l'an 1536.

Manufactures, commerce. La ville de Jaen fut autrefois riche et commerçante; elle eut un grand nombre de manufactures de soieries; elle avait même adopté, en 1565, les réglemens que la ville de Grenade avait faits pour ses fabriques. Elles déchurent toutes à la fin du seizième siècle; et, au commencement du dix-sep-

tième, il en restait à peine un faible souvenir : on essaya de les rétablir vers le milieu du dix-huitième siècle. On y monta alors 5,000 métiers de rubans de fil, 1,200 métiers de rubans de soie, et plusieurs métiers d'étoffes de soie ; ees établissemens ne se sont point soutenus : à peine y reste-t-il aujourd'hui des uns et des autres quelques métiers languissans.

Les environs de Jaen sont des plus agréables, remplis de vallées délieieuses et fertiles ; ils fournissent d'abondantes réeoltes en grains, ehanvre, lin, herbages, et des fruits exquis. Le territoire partieulier de cette ville offre les mêmes produetions, et eneore plus abondamment ; il est surtout garni d'arbres de toutes les espèees : il n'y manque point de mûriers : aussi y élève-t-on des vers à soie ; mais cet objet y est très-négligé.

ABRÉGÉ DE LA STATISTIQUE PARTICULIÈRE DES ANDALOUSIES.

Par les tableaux du dénombrement fait en l'année 1788, la population totale de l'Andalousie était de 1,829,106 personnes, distribuées ainsi qu'il suit :

Dans le royaume de Séville	754,293
Dans eelui de Grenade	661,661
Dans eelui de Cordoue	236,016
Dans eelui de Jaen	177,136
Total	1,829,106

Et on comptait dans cette population, savoir :

Curés, 898	144	dans le royaume de Séville.
	490	dans le royaume de Grenade.
	144	dans le royaume de Cordoue.
	120	dans le royaume de Jaen.
Prêtres séculiers, 4,681	745	dans le royaume de Séville.
	627	dans le royaume de Grenade.
	1,465	dans le royaume de Cordoue.
	1,844	dans le royaume de Jaen.
Religieux, 12,284	6,122	dans le royaume de Séville.
	1,899	dans le royaume de Grenade.
	2,091	dans le royaume de Cordoue.
	1,172	dans le royaume de Jaen.
Religieuses, 5,624	2,320	dans le royaume de Séville.
	1,097	dans le royaume de Grenade.
	1,109	dans le royaume de Cordoue.
	1,098	dans le royaume de Jaen.
Nobles, 4,643	1,573	dans le royaume de Séville.
	1,197	dans le royaume de Grenade.
	999	dans le royaume de Cordoue.
	874	dans le royaume de Jaen.
Avocats, 1,013	460	dans le royaume de Séville.
	382	dans le royaume de Grenade.
	94	dans le royaume de Cordoue.
	77	dans le royaume de Jaen.
Écrivains, 1,647	752	dans le royaume de Séville.
	552	dans le royaume de Grenade.
	155	dans le royaume de Cordoue.
	188	dans le royaume de Jaen.
Étudians, 6,318	2,963	dans le royaume de Séville.
	1,822	dans le royaume de Grenade.
	952	dans le royaume de Cordoue.
	581	dans le royaume de Jaen.
Domestiques, 31,263	17,494	dans le royaume de Séville.
	7,196	dans le royaume de Grenade.
	2,477	dans le royaume de Cordoue.
	4,096	dans le royaume de Jaen.

On a vu que les *Andalousies* sont remplies de montagnes élevées, qui, coupées fréquemment par des collines et des vallées, renferment plusieurs plaines, rarement étendues. Le royaume de Cordoue

est presque tout montueux. Celui de Jaen fait une espèce de conque, formée par une suite de vallons et de collines entourées de montagnes; on n'y trouve que de très-petites plaines, ou plutôt des bassins d'anciens lacs qui ont brisé leurs parois : l'une des plus grandes de ces plaines est située à peu près au centre de cette province : c'est le bassin même du Guadalquivir, entre *Ubéda*, *Linares* et *Andujar*. Le coup d'œil y est très-beau; on y découvre à la fois toutes les villes qui s'y trouvent; mais les montagnes sont encore plus nombreuses dans le royaume de Grenade; aussi les belles vallées, les collines fertiles s'y multiplient-elles également. On a déja indiqué, et on va faire connaître la superbe plaine de 10 à 12 lieues qui se développe auprès et aux environs de *Grenade*. Enfin, le royaume de *Séville* est la partie où l'on rencontre le plus de plaines ; les terres y sont partout très-fertiles, et d'un rapport considérable.

La *Vega de Grenade* est la plaine la plus belle et la plus riche de l'Andalousie; elle forme un bassin ovale, dont le plus grand diamètre est de l'est à l'ouest, et la circonférence d'une vingtaine de lieues environ. Elle se trouve bornée au nord par des montagnes escarpées; mais, sur toutes les autres faces, elle est terminée par une suite progressive de collines qui paraissent s'élever les unes au-dessus des autres, et qui offrent ainsi un vaste et superbe amphithéâtre dont l'aspect est enchanteur, et que des neiges éternelles couvrent vers le sud-est. Des vignes, des mûriers, quelques oliviers, y sont, avec les céréales, les principales cultures, et forment un spectacle ravissant. Il

y a peu de pays aussi fertiles, aussi riches, aussi abondans en productions utiles et agréables. Tout s'y trouve : le lin et le chanvre y croissent à côté des légumes de toutes les espèces; le blé y vient en abondance; les vergers fournissent des fruits de tous les genres; les chênes y sont de la plus grande beauté, et y forment des forêts souvent impénétrables aux rayons du soleil.

La *côte de Malaga* est un terrain excellent et très-productif: sa latitude et sa situation devraient inviter à y transporter les plantes de l'Amérique et des autres pays chauds; elles y réussiraient à merveille : la culture des cannes à sucre y a le plus grand succès. *Velez-Malaga* et plusieurs territoires voisins sont aussi d'une extrême fertilité et d'un rapport considérable; d'ailleurs, ils sont très-bien cultivés, et produisent beaucoup de grains de toutes les sortes : ils sont aussi couverts de vignes, d'oliviers, de figuiers, de cactes, d'amandiers, de citronniers et de quantité d'autres arbres fruitiers.

Les environs de *Ronda* présentent une suite continuelle d'arbres fruitiers; mais, parmi les cantons de montagnes de la province, il n'en est pas de plus délicieux que celui de *Priego*. A peine savait-on que cette ville existât, avant que M. le colonel Bory de Saint-Vincent y eût voyagé. Voici ce qu'il en dit dans son excellent Résumé : « Situé au milieu de rochers menaçans, dans un vallon couvert des arbres fruitiers les plus beaux, où tout abonde, *Priego* est véritablement un séjour enchanté. Cette ville, de quatre à cinq mille ames, jetée au hasard sur les cartes parmi ses

voisines, quand elle n'y est pas omise, possède une fontaine publique au milieu de l'une de ses places. La fontaine de Priego ne le cède, pour le volume de ses eaux, à aucune des plus belles fontaines dont s'enorgueillissent les maisons royales. Les eaux y jaillissent en jets, par vingt bouches, dans un vaste bassin entouré de grands arbres. Les environs, qui ont des sources salées, offrent de nombreuses curiosités, et mériteraient, plus qu'aucun autre point de l'Espagne, qu'un géologue et un botaniste les voulussent explorer.

Une plaine assez vaste touche à la ville d'*Alméria;* mais, soit que le terrain s'en trouve mauvais, soit qu'on apporte peu de soin à sa culture, elle est presque stérile; cependant, à peu de distance, on trouve une vallée dans laquelle est située la maison de campagne de l'évêque, qui forme un des lieux où la végétation est la plus active. Les fontaines y sont multipliées, les productions vigoureuses et variées, et les plantations de toutes les espèces en pleine valeur.

Le royaume de Séville a beaucoup de plaines; et, quoique la plupart soient excellentes, peu égalent la *Vega de Grenade.* Il y en a même qui sont stériles: celle qui avoisine les confins du royaume de Cordoue, au-dessus d'*Ecija*, n'est couverte, dans l'espace de deux lieues, que par des cystes, des lentisques et des chênes à kermès, et des myrtes; celle qui conduit de *Cantillana* à *Séville* présente un terrain de cinq lieues d'étendue, pauvre, sans pierres, couvert de palmistes et d'asperges sauvages de plusieurs espèces. On y trouve quelques oliviers, mais secs et maigres; ils paraissent n'avoir pour tronc que la seule écorce. La

plaine qu'on parcourt en allant de Chiclana à Algésiras, dans un espace de quatorze lieues, n'a que des champs et des pâturages, sans arbres, sans vergers, sans jardins potagers, parce qu'elle est à peu près sans eau. Elle est presque déserte; on n'y trouve que quelques chaumières appelées *Cortijos* et deux peuplades. On compte plus de 20,000 *fanegas* de terres incultes dans le seul territoire d'*Utréra*, l'un des lieux cependant les plus riches de l'Andalousie. Une plaine immense se développe autour de *Séville;* elle est arrosée par le Guadalquivir, et couverte de toute espèce de productions, parmi lesquelles le blé et l'huile sont très-abondans. Au surplus, les environs de Séville sont sans pierres; on n'y en trouve pas une seule. Il en était de même du temps des Romains, puisqu'ils se contentèrent d'entourer cette ville d'une enceinte de terre mélangée d'un mortier si bien préparé avec des galets, qu'il est presque lui-même actuellement changé en une sorte de pierre. Cependant cette partie de l'Andalousie peut en général passer pour fertile : des cantons beaux, rians, bien cultivés et très-productifs, s'y montrent de toute part.

La terre est marneuse dans les territoires de *Herrera* et d'*Estépa*, et d'une fertilité prodigieuse en blé, en orge, en oliviers. Elle est argileuse et calcaire près de la *Carlota*, surtout dans une étendue de quatre lieues au-dessus d'Ecija; mais elle est presque également productive. Les environs d'*Alaméda* sont couverts de forêts immenses d'oliviers. Le territoire de *Carmona* abonde en blé, en vin, surtout en huile; celui d'*Alcala de Guadayra* produit beaucoup de grains et

beaucoup d'huile. Les vallées et les collines voisines d'*Arcos* sont couvertes de vignobles, de plants d'oliviers, et de toute sorte d'arbres à fruits.

Les campagnes voisines du *Puerto de Santa-Maria* sont remplies de vignes et d'oliviers; elles contiennent une suite de jardins beaux et riches; et les orangers s'y multiplient partout. Mais rien n'égale le superbe territoire de *Xerez de la Frontéra ;* c'est un jardin continu : il produit beaucoup de blé; ses vignes donnent un vin excellent et recherché; les oliviers, les orangers, les citronniers et autres arbres fruitiers, y fourmillent de toute part; et on ne peut le parcourir sans éprouver une impression délicieuse. On a déja parlé en détail du territoire du *Jaen*, très-fertile et agréable. Les environs d'*Andujar* sont également riches en blé, vin, huile, fruits et miel.

Cependant l'agriculture n'est pas également brillante dans l'Andalousie; on y trouve beaucoup de grandes propriétés, principalement dans le royaume de Séville. La culture en est languissante; et la dépopulation est sensible dans les campagnes. La courte durée des baux à ferme y contribue beaucoup : les baux n'y sont que pour trois ou quatre ans, tout au plus pour cinq. Les fermiers ne se livrent qu'aux travaux qui peuvent leur procurer promptement des gains avantageux, et négligent les moyens de bonifier les terres; ils ne s'occupent ni de vergers, ni de potagers, ni de plantations, ni d'arbres fruitiers, et ne font presque que des grains et des pâturages; aussi l'usage s'y est-il introduit de diviser les terres en trois parties; une seule se cultive, une autre reste en ja-

chère, et la troisième ne sert qu'à la nourriture des bestiaux du fermier, qui les augmente autant qu'il lui est possible, pour profiter du court délai de son bail.

L'Andalousie est si abondante en blé, qu'on l'a nommée le grenier de l'Espagne; elle en récolte deux fois plus qu'il ne lui en faut pour sa consommation. Le royaume de Séville et celui de Grenade sont les deux parties qui en fournissent le plus, et qui, en même temps, donnent une quantité prodigieuse d'orge. On y cultive aussi le maïs avec succès. On recueille du froment et de l'orge en quantité dans les territoires de Cordoue, de Séville, de Carmona, d'Alcala, d'Herrera, d'Estépa, de Grenade et de Malaga; dans les vallées d'Alméria, et près de Jaen, d'Ubéda et d'Andujar. Malheureusement les récoltes de l'Andalousie sont sujettes à périr dans un instant, si un vent appelé *solano*, qui vient des côtes de l'Afrique, souffle lorsque le grain est encore tendre: ce vent, qui est brûlant, dessèche le grain dans un moment. On a observé que le royaume de Grenade est le plus exposé à ses ravages. Le lin y est exploité avec moins d'avantage que le chanvre; et on se livre plus particulièrement à la culture de celui-ci, qui donne un grand produit.

Les Maures avaient cultivé le coton avec succès; dernièrement cette spéculation était bornée à quelques cantons; et c'était un objet de peu d'importance. Le territoire d'Ecija, dans le royaume de Séville, était celui où l'on en cultivait le plus. M. le colonel Bory de Saint-Vincent nous a appris que cette culture avait repris faveur à Malaga, où non seulement on en obtenait des

revenus considérables quand il se trouvait sur les lieux, mais où l'on en tirait encore parti dans une importante filature établie au village de Churiana, et qui occupait près de deux mille ouvriers. Le même savant, dans une communication qu'il fit, il y a deux ans à peu près, à l'Institut, nous apprend qu'à la culture du coton en grand les Andalous ont ajouté une nouvelle richesse; et on lit, dans le tome huitième des Annales des Sciences naturelles de MM. Audouin et Brongniart, la note que nous allons transcrire, extraite d'une lettre de M. Bory de Saint-Vincent à l'Institut. « Je reçois de Madrid, par la voie du respectable botaniste M. Pavon, la note ci-jointe, qui, je crois, mérite tout l'intérêt de l'Académie. D'après l'édit que le consul royal de Malaga publia le 29 mars de la présente année (1826), on a vu dans les environs de cette ville, avec intérêt et admiration, la naturalisation complète de l'insecte de la cochenille : elle est maintenant assurée à jamais. M. le docteur Joseph Présas, déja connu en Europe pour avoir été le secrétaire particulier de la reine actuelle de Portugal, lorsque Sa Majesté était au Brésil, écrivit une instruction fort détaillée pour faire connaître le mode de culture du nopal, ainsi que la manière d'élever la cochenille. Cette instruction, remplie par de zélés Espagnols, fut publiée à Malaga vers le commencement de 1825. Dès lors, on songea à s'y approprier l'une des principales richesses du Nouveau-Monde : on fit des plantations de cactes, on se procura la cochenille; et les personnes qui songèrent à s'adonner à ce genre de culture, ayant suivi scrupuleusement les procédés de l'instruction, ont été, cette

année, payées de leurs soins d'une manière incroyable. Elles ont procuré à l'Espagne une sorte de richesses que nulle autre partie de l'Europe ne possède et ne pourra peut-être posséder. Ayant été plusieurs fois à Malaga en diverses saisons, je puis ajouter à la note que je dois à M. Pavon quelques renseignemens qui prouveront à l'Académie combien ce doyen des botanistes espagnols a raison, quand il regarde comme à jamais assurée dans sa patrie l'acclimatation d'un insecte si précieux. La température de Malaga est l'une des plus égales de l'Espagne : il n'y gèle jamais, le thermomètre n'y descendit au-dessous de 8 degrés de Réaumur dans aucune circonstance; et le sucre s'y cultive en pleine terre, ainsi que le coton, dont on tire, depuis quinze ans, de grands revenus. J'ai vu le *schinus molle* portant des fruits. Le bananier et l'anone mûrissent partout en pleine terre. Il est peu de plantes de la Flore atlantique de notre savant confrère, M. Desfontaine, que je n'y aie retrouvées; et les cactes y couvrent naturellement tous les rochers maritimes. La quantité de ceux-ci y est si considérable, que l'on n'avait même jamais pris la peine d'en cultiver, encore que, dans la saison, les fruits de ces plantes, appelés vulgairement *figues de Thunas*, fassent la nourriture d'une grande partie de la pauvre population. Ce sont des enfans et des femmes qui vont recueillir ces fruits le long des rivages ou sur les côtes rocailleuses, pour en alimenter les marchés publics. Comme au Nouveau-Monde, il est tel espace pierreux où ces cactes sont si pressés, qu'on n'y pourrait pénétrer sans s'exposer à de terribles piqûres. En considérant que jamais

et en aucune circonstance il ne pleut à Malaga vers l'époque où la cochenille pourrait redouter l'humidité, on sent que nul lieu ne pouvait être mieux choisi pour rivaliser avec le Mexique. Au reste, pour donner une idée exacte du climat fortuné de cette ville, je me bornerai à dire à l'Académie, qu'au temps où feu Zéa, mon ami, en était préfet, nous plantâmes ensemble, dans son jardin, deux pieds de café, que nous avions fait venir des serres de Madrid; que nous y semâmes aussi une planche d'indigotier; et que tous deux, ayant merveilleusement prospéré et ayant passé deux hivers sans accidens, étaient en pleine floraison et fructification quand nous évacuâmes le pays. »

La culture de la soie fut autrefois très-brillante en Andalousie; les royaumes de Grenade, de Séville et Jaen en produisaient des quantités immenses; mais, après la conquête de ce pays, on greva la culture d'impôts considérables; on assujettit la soie à la dîme ecclésiastique, payable en nature; on conserva la dîme royale qu'elle payait sous les Maures, estimée 3 réaux de veillon par livre de soie; on y ajouta un droit de *tartil* de 17 maravédis par livre pesant, et les droits d'*alcabalas* et de *cientos*, fixés à 11 réaux 32 maravédis. Il en résulta un impôt de 15 réaux 15 maravédis pour le roi, et 6 réaux, ou à peu près, pour la dîme ecclésiastique; ensemble 21 réaux 15 maravédis, ou 5 francs 27 centimes, pour chaque livre de soie, qui ne se vendait alors que 30 réaux, ou 7 francs 50 centimes. Aussi le découragement se mit chez les cultivateurs; la plupart abandonnèrent un travail qui leur était peu profitable; et cette branche d'in-

dustrie tomba entièrement dans les royaumes de Cordoue et de Séville, et déchut ensuite dans ceux de Grenade et de Jaen. Depuis quelque temps, elle s'est un peu ranimée dans ces deux dernières parties de l'Andalousie; mais elle est bien loin de ce qu'elle fut sous les Maures. Les mûriers des royaumes de Grenade et de Jaen sont noirs : on les laisse croître sans art et sans soin ; jamais on ne les émonde ni ne les taille; et on peut croire qu'ils se plantent d'eux-mêmes.

L'Andalousie est assez riche en vin pour qu'on l'ait regardée comme la cave de l'Espagne : elle est couverte de vignes dans presque toute son étendue. Les vins du royaume de Grenade, et notamment des environs de Malaga, sont les plus agréables et peut-être les plus délicats de toute l'Espagne ; on en distingue vingt ou trente sortes, parmi lesquelles les vins qu'on appelle *Tierno*, *Moscatel* et *Pedro Ximenez* l'emportent sur tous les autres, et sont les plus renommés. En général ils sont très-foncés, forts et même violens ; mais ceux du royaume de Grenade ont un parfum et un bouquet très-agréables. Parmi eux, on doit distinguer trois vins de liqueur : celui de Malaga dans le royaume de Grenade, et ceux de Xerez et la Tintille, et de Rota dans le royaume de Séville : ils sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de s'étendre sur leurs qualités. Un autre vin de liqueur, encore ignoré hors de l'Espagne, est celui de Montilla dans le royaume de Cordoue; il est excellent, très-sec, et très-estimé des connaisseurs et des gourmets.

Dans le territoire de Malaga et dans les environs.

on fait ordinairement trois récoltes de raisins, à trois époques différentes de leur maturité. La première se fait au mois de juin; les raisins qu'on reeueille alors, appelés *hâtifs*, fournissent un vin qui a presque la eonsistance du miel: on en fait séeher beaueoup qui font les raisins secs, appelés *passas*. La seconde se fait au eommeneement du mois de septembre: il en résulte un vin plus clair, plus fort, mais sec et meilleur; les raisins de cette réeolte sont appelés *raisins de la seconde récolte*. On fait enfin la dernière environ trois semaines plus tard: les raisins en sont appelés *tardifs;* mais ceux-là donnent le véritable vin de Malaga. Parmi les différentes espèces de vins de Malaga, les connaisseurs en distinguent prineipalement deux: le *lagrima* et le *guindas;* le premier est la mère-goutte de ceux des meilleurs cantons; le dernier est le vin de Malaga ordinaire, dans lequel on fait infuser les bourgeons encore tendres des bigarotiers, dont les fruits s'appellent en espagnol *guindas*.

Le seul territoire de *Xerez de la Frontéra* fournit, tous les ans, à une exportation de 50,000 quintaux de vin. Les territoires voisins de *Malaga* en donnent 750,000 quintaux, outre 300,000 quintaux de raisins qu'on y fait séeher. Les treilles sont également multipliées dans les royaumes de Grenade et de Séville; les raisins en sont exeellens: les grains en sont très-gros, et les grappes si volumineuses, qu'il y en a qui pèsent 8, 10 et jusqu'à 14 livres. On fait sécher beaueoup de raisins, surtout dans les environs de *Malaga;* eette partie fait même une branehe importante de commeree dans eette province. La manière de les pré-

parer est bien simple : on se contente de les faire sécher au soleil sans aucune préparation.

L'Andalousie est, comme on a pu en juger par ce qui a été dit précédemment, très-riche en oliviers; on en trouve partout; et ils y sont tellement abondans en beaucoup d'endroits, qu'ils y forment des forêts épaisses et d'une immense étendue. Les olives d'*Estepa*, et celles des environs de Séville, sont renommées. Les premières sont petites; les dernières sont souvent grosses comme des œufs de pigeon : les olives d'*Estepa* contiennent une plus grande quantité d'huile; et celle qu'elles fournissent est claire et délicate; celles de Séville donnent beaucoup moins d'huile, et d'une qualité inférieure; mais elles sont meilleures à manger, lorsqu'elles sont assaisonnées. Elles sont très-estimées : les plus belles, qui sont celles d'*Alcala-de-Guadayra*, sont les plus grosses de l'Europe, et les plus propres à être salées. Les paysans et le pauvre peuple en font leur nourriture habituelle, plus, peut-être, que de toute autre production du sol.

Dans le royaume de Séville, on observe une méthode assez singulière pour planter les oliviers : on en coupe une branche de la grosseur du bras; on la fend par le bas en quatre, et d'une profondeur de 7 à 8 pouces; on met une pierre dans chacune des quatre fentes pour les empêcher de se rapprocher; on l'enfonce en terre à deux pieds de profondeur; et on pratique une rigole autour pour y retenir l'eau. Ces branches prennent racine; les olives poussent bien; mais ces arbres paraissent chétifs, et semblent presque tous n'avoir que l'écorce pour tronc.

Avec quelque soin particulier, l'huile pourrait être excellente en Andalousie; mais elle y est âcre, forte, souvent puante : ce qui vient des vices de sa fabrication, qui sont à peu près les mêmes dans toute l'Espagne. Une des moins mauvaises est celle de *Churiana* dans le royaume de Grenade.

On cultive les cannes à sucre depuis Malaga jusqu'à Gibraltar: *Motril* et *Torrox* sont les lieux où il y en a le plus. Les cannes y sont aussi grosses et aussi abondantes en sucre que celles de l'Amérique. Cette culture s'est soutenue depuis les Maures qui l'avaient introduite dans cette partie de l'Espagne : on fait avec ces cannes un sucre excellent, dont il sera parlé en traitant des manufactures en général.

Un grand nombre des montagnes de l'Andalousie présente une surface absolument nue et sans arbres; mais quelques autres de ces montagnes en sont couvertes. On trouve des lentisques, des cystes et des chênes verts sur celles qui séparent les royaumes de Grenade et de Cordoue; des chênes verts sur celles de Jaen, sur les collines terreuses et calcaires qui s'étendent au-dessous de *Loxa* dans le royaume de Grenade; des sapins et des yeuses sur une partie de la *Sierra Vermeja*; des robles ou alcornoques dans beaucoup d'endroits : il y en a des forêts sur la *Sierra Vermeja* au royaume de Grenade, aux environs de *Cullars* et de *Real Monasterio* dans le royaume de Séville; ils y forment des bois impénétrables; ils y sont quelquefois d'une grosseur prodigieuse : il y en a qui ont jusqu'à cinq pieds de diamètre. On trouve le *quercus ilex* ou *quercus coccifera*, dans les territoires

de *Bujalance* et de *Fernan Nunez*, au royaume de Cordoue : on y recueille le *gal-insecte*, ce ver qui fournit le *kermès*. Quelques-unes de ces montagnes sont couvertes de pâturages excellens ; on y conduit en été les bestiaux de la plaine ; ceux-ci sont assez multipliés, leur nombre ne répond point cependant à la quantité que l'Andalousie pourrait en élever. On trouve aussi des pâturages excellens et considérables entre *Chiclana* et *Algésiras*, entre *Arcoz* et *Xerez de la Frontéra*, aux environs de *Ronda*, d'*Ecija*, etc. On y entretient beaucoup de troupeaux à laine et de vaches.

L'Andalousie est le pays où l'on élève les plus beaux chevaux de l'Espagne ; les environs de Cordoue, d'Arcos, d'Ecija, sont les endroits où l'on s'y livre le plus. Les chevaux de Cordoue sont les plus beaux ; mais cette partie est aujourd'hui trop négligée dans toute l'Andalousie ; et la bonne espèce commence à y manquer.

Manufactures et fabriques. On a beaucoup vanté le nombre, la variété et l'état florissant des manufactures de l'Andalousie dans le quinzième et le seizième siècle. Il paraît que cette province avait alors des manufactures de draps, de lainages, de toiles de lin, de toiles de coton ; celles de soieries étaient les plus nombreuses et les plus importantes : il y en avait à Cordoue, à Jaen, à Séville, à Grenade ; on trouve encore des règlemens très-étendus qui avaient été faits pour la police des fabriques de soieries de cette dernière ville. Séville était cependant le lieu de l'Andalousie où ces manufactures étaient les plus nombreuses

et les plus riches; la quantité en aurait même été prodigieuse, si l'on pouvait ajouter foi à l'assertion des corps d'arts et métiers de cette ville, qui, dans une requête présentée au roi, en 1701, assurent qu'il y avait eu jusqu'à 6,000 métiers de soieries qui occupaient 130,000 personnes des deux sexes; un calcul plus modéré et plus vraisemblable réduit le nombre des métiers à 3,000, et celui des personnes qu'ils occupaient à 30,000.

Le milieu et la fin du seizième siècle furent l'époque de la décadence de toutes les manufactures; on ne comptait déja, en 1569, que 60 métiers de soierie à Séville : la décadence de la monarchie espagnole entraîna avec elle celle de tous les établissemens dus à l'industrie nationale; et les manufactures de l'Andalousie n'ont commencé à reprendre quelque vigueur que depuis le dix-huitième siècle.

Il y a aujourd'hui, dans l'Andalousie, une manufacture de draps demi-fins à *Bujalance*, dans le royaume de Cordoue; quelques manufactures de gros draps à *Grazalema*, dans celui de Séville; à *Yunquéra*, dans celui de Grenade; à *Hinojosa*, à *Aldea-del-Rio* et *Bujalance*, dans celui de Cordoue; quelques manufactures de lainages, comme serges, gros molletons, grosses étamines, à *Yunquéra* et à *Ronda*, à *Grazalema*, à *Ubéda*, à *Aldéa-del-Rio*, à *Hinojosa*, *à Torrenolano* et à *los Pedroches* [1]. Ces fabriques sont isolées et distribuées chez divers particuliers; elles sont peu im-

[1] Los Pedroches sont sept villages très-près les uns des autres.

portantes, et ne suffisent point, à beaucoup près, à la consommation du pays où elles se trouvent.

Les manufactures d'étoffes de soie n'y sont point dans un état plus brillant ; il y en a quelques unes à Jaen, à Cordoue, à Grenade, à San Lucar de Baraméda et à Malaga ; mais elles vont très-lentement, et leur fabrication est extrêmement bornée. Il y a encore quelques métiers de rubans de soie à Jaen, à Grenade, à Cordoue et à Cadiz ; on ne les a établis que depuis peu de temps dans cette dernière ville, où il n'y en a que vingt. Les plus considérables sont à Séville ; on y compte 2,318 métiers d'étoffes, bas et rubans de soie.

La fabrication de toiles de lin était absolument tombée dans l'Andalousie ; on a recommencé à s'y livrer depuis peu de temps dans le royaume de Grenade : cet établissement est encore dans son enfance.

Les autres manufactures et fabriques de l'Andalousie étaient, au temps où nous publiâmes la première édition de cet ouvrage, les suivantes :

Deux petites filatures de coton à Malaga ;

Neuf fabriques de cuirs, de peaux et de courroieries : une à Baeza, une à Antequera, deux à Alhama, deux à Malaga, une à Ronda, une à Mahella, une à San Lucar de Baraméda ;

Deux fabriques de savon à San Lucar el major et à Brenez ;

Une manufacture de faïence à Séville ;

Une manufacture de papier à l'Arroyo de la Miel ;

Une manufacture de chapeaux à Cordoue, et une à San Lucar de Baraméda ;

Des manufactures de toiles peintes à Xerez, au Puerto de Santa Maria et à l'Ile de Léon: elles étaient nouvellement établies, mais elles réussissent fort bien;

Une fabrique de cartes à jouer à Macara Viaya, village du royaume de Grenade, voisin de Velez-Malaga: elle est considérable, et fournit à la consommation de toutes les colonies espagnoles;

Une blanchisserie de cire au Puerto de Santa Maria dans le royaume de Séville; mais la cire y est mal purifiée et mal blanchie;

Deux fabriques de salpêtre dans le royaume de Grenade, l'une à Almeria, l'autre à Grenade: on ne fait subir au salpêtre qu'une première préparation à Almeria; on le porte ensuite à Grenade, où il est raffiné par une seconde préparation et par une cristallisation, sans avoir recours à l'alcali fixe;

Une fabrique de poudre à canon à Grenade; elle travaillait pour le compte du roi;

Une fonderie de canons à Séville, également pour le compte du roi: on y fabriquait des canons de fonte et de cuivre, et on y suit en partie la méthode de Maritz;

Une manufacture de tabac à Séville, dont il a été déja plusieurs fois parlé.

Il est probable qu'il est arrivé de tristes changemens dans tous ces établissemens industriels; et, à l'exception du coton et du parti qu'on en tire, tout ce qui n'est pas biens d'église et superstition tombe en décadence.

On peut mettre au nombre des manufactures de l'Andalousie les moulins à sucre qu'on y trouvait, et

dont la fabrication fait un objet important. On en comptait plus de douze en divers endroits de la côte de Grenade, depuis Malaga jusqu'à Gibraltar. Le seul village de Motril en avait quatre qui ont coûté au moins 120,000 francs chacun. Ces moulins subsistent; mais à peine paient-ils leurs frais. Le sucre qu'on en tire est cependant aussi beau et aussi bon que celui qui vient de l'Amérique.

Commerce. L'Andalousie est un pays très-commerçant; mais le commerce y est borné au royaume de Grenade et à celui de Séville. On assure que les royaumes de Jaen et de Cordoue en avaient un très-florissant, lorsque les manufactures étaient en activité et brillantes; ils n'en font presque plus d'aucune espèce aujourd'hui.

L'Andalousie commerce avec l'intérieur de l'Espagne et avec l'étranger; elle envoie quelques-unes de ses productions aux autres provinces de l'Espagne, savoir : beaucoup de blé, un peu de vin et d'huile, une petite quantité de fruits secs, et le kermès qu'on recueille dans les bois de Bujalance et de Fernan-Nunez. Elle en reçoit quelques productions du sol : de l'orge du royaume de Murcie; du riz et de la soie du royaume de Valence; et une partie du produit de leurs manufactures, dont une certaine quantité sert pour la consommation, et dont le reste passe dans les colonies de l'Amérique.

Le port d'Alméria, dans le royaume de Grenade, fut très-fameux sous les Maures, et le plus fréquenté de toute l'Espagne : il s'y faisait un commerce considérable; il commença à déchoir à la suite de la peste qui

pénétra en Espagne par ce port au milieu du quatorzième siècle, et qui enleva le tiers des habitans; il ne s'est plus relevé depuis. Son commerce se borne actuellement à exporter du plomb, de la soude et du spart, qui passent en France, et à recevoir quelques productions des manufactures françaises.

Velez-Malaga et Marbella, l'un et l'autre au royaume de Grenade, n'ont ni rades ni ports, mais seulement des plages absolument découvertes. Il s'y fait cependant un petit commerce; on y charge et on exporte des fruits et des vins du pays.

Malaga étant le port le plus considérable du royaume de Grenade, on y fait un grand commerce, surtout avec l'Italie, l'Angleterre, la Hollande et Hambourg; il fournit à ces divers pays une grande quantité de vins, de fruits secs, du sumac, des anchois, de l'huile, et reçoit en échange des lainages, des quincailleries des Anglais; des merceries des Hambourgeois; des épiceries, des coutelleries, des dentelles et des rubans de fil des Hollandais. On évalue son exportation, année commune, à 3,300,000 piastres, ou 12,375,000 francs, et ce qu'il reçoit de l'étranger à 1,800,000 piastres, ou 9,000,000 francs. L'évaluation des objets qu'il exporte paraît trop basse. Les figues sèches, les raisins secs, le vin qu'il envoie à l'étranger, équivalent seuls à cette somme; il en part tous les ans environ 100,000 quintaux de figues sèches, 250,000 quintaux de raisins secs, et 400,000 quintaux de vin; il reste encore d'autres objets assez importans : le sumac, les anchois, les citrons, les amandes, divers autres fruits,

et l'huile; celle-ci seule va à environ 1,000,000 de piastres, ou 5,000,000 francs.

Le royaume de Séville a deux ports principaux, l'un à Algésiras, sur la mer Méditerranée, dans le golfe de Gibraltar; et l'autre à Cadiz, sur l'Océan. Le premier n'a presque plus aucun commerce; le voisinage des Anglais leur a tout ravi; il n'exporte guère que du charbon tiré des montagnes voisines, qu'il envoie à Cadiz, et quelques chargemens de blé et d'eau-de-vie par des barques catalanes. Celui de Cadiz a perdu le commerce des colonies espagnoles, que l'insupportable et sanguinaire joug de Morillo, plus qu'aucune autre cause, a contribué à détacher de la métropole. Ce commerce des colonies fut très-considérable, et rapporta des richesses immenses dans le temps où le port de Cadiz en avait le privilége exclusif; mais, depuis qu'on avait donné aux autres principaux ports de l'Espagne la liberté de le faire, la place de Cadiz perdait déja prodigieusement. Elle ne faisait point, dans le commencement du siècle, la moitié du commerce qu'elle faisait autrefois dans les colonies. Aujourd'hui il ne reste à Cadiz absolument que le commerce de Cuba, dont les Anglo-Américains détournent encore la plus grande partie. Plus d'or, plus d'argent en lingots à espérer du Mexique ou du Pérou; la stupidité du despotisme a tari toutes les sources de prospérité. Son commerce avec l'Europe est cependant encore assez considérable: il s'étend en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande. On exporte quelques fruits, du vin, environ 25,000 quintaux de l'excellent vin de Xerez, de l'huile, et le sel des salines de Puerto Réal,

qui fait un objet de plus de 4,000,000 piastres, ou 20,000,000 de francs, tous les ans. Cadiz reçoit quelques draps, de la morue et de la quincaillerie d'Angleterre; des toileries et des épiceries de la Hollande : son principal commerce est avec la France, qui lui envoie beaucoup de lainages du Havre et de Rouen; des toileries de Nantes, de Morlaix et de Saint-Malo; des draperies et lainages d'Amiens. On évalue à 12,000,000 de francs les marchandises qu'il recevait tous les ans de Marseille; dont les principales sont des soieries, des dorures et de la quincaillerie.

Séville faisait autrefois le commerce de l'Amérique : cette ville était alors opulente; elle déchut bientôt dès que ce commerce fut borné, en 1720, au port de Cadiz. Elle fait actuellement quelque commerce avec diverses places de l'Europe : elle n'a point de port sur la mer; mais les navires, même assez considérables, pourraient remonter le Guadalquivir par un espace de douze lieues, et aborder ainsi jusqu'à Séville.

ÉTAT DES SCIENCES ET DES ARTS EN ANDALOUSIE.

Le génie léger des Andalous les porte plus à la littérature qu'à l'étude des sciences; la poésie surtout est la partie à laquelle ils se sont le plus livrés. Ils fournirent déja à l'ancienne Rome plusieurs génies heureux qui brillèrent sur ce grand théâtre, et dont les noms devinrent célèbres; mais ils furent presque tous littérateurs. L'orateur Marcus Annæus Seneca, Sénèque le philosophe, ou mieux Lucius Annæus Seneca, son fils, qui écrivit *de Consolatione*, *de Vitâ*

beata, etc.; les poètes Sentilius Hena et Marcus Annæus Lucanus, l'orateur Marcus Portius Latro, étaient de Cordoue; le poète Canius l'historien, du siècle d'Auguste; Lelius Cornelius Balbus, Junius Moderatus Columella, qui écrivit sur l'agriculture, étaient de Cadiz; le géographe Marcus Pomponius Mela était Andalous.

On ne trouve aucun vestige de la culture des sciences et des belles-lettres en Andalousie, sous les Goths : saint Isidore, archevêque de Séville, sa patrie, est le seul qu'on puisse citer; il fut à la fois théologien et historien; il vivait dans le septième siècle.

Les Maures, devenus les maîtres de l'Andalousie, cultivèrent avec succès les sciences et les lettres. Ce fut là une époque brillante pour cette contrée de l'Espagne; l'astrologie, l'astronomie, la physique, les mathématiques, y furent en honneur. Le nom de l'astrologue Abi-Zelti; ceux des astronomes Ali Aben Ragel, Abraham ei Zarakeel et Mahomed Geber, de Séville; celui du physicien Abu Nazarus Phalibus, celui du mathématicien Abraham ei Zarakeel, se firent distinguer et méritèrent de parvenir jusqu'à nous. La médecine surtout fut cultivée par les Maures avec le plus grand succès; elle passa de l'Espagne en France, et de là dans le reste de l'Europe; elle y fit oublier la médecine des Grecs. Les noms des Maures de l'Andalousie célèbres dans cette science sont extrêmement multipliés : un Averroez, un Avicenne, un Aben Zoar, un Almanzar, répandirent leurs lumières dans toute l'Europe; leurs écrits devinrent les guides de toutes les écoles. Dans le même temps, les Maures Ibnu al Bei-

thar, de Malaga; Jarens Joli, Abu Hazen, Geber, Margaribus, écrivirent, les deux premiers sur la botanique, le troisième sur la chimie, les deux derniers sur l'alchimie. Les poètes, les auteurs dramatiques se multiplièrent parmi eux; des femmes même se distinguèrent dans la poésie : on cite une Safia de Séville; une Aischa de Cordoue, qui fut couronnée plusieurs fois par l'académie de cette ville; une Marie Alphaisuli, qui fut appelée la Sapho de l'Espagne. Les grammairiens reconnurent Jonas ben Ganasch pour leur modèle. Un Abi Zelti écrivit sur la musique. Les bons historiens surtout parurent de tout côté : un Rhazis, un Abu Baccar Mahomed, un Eltus Bacar, un Abul Caim Tarif, un Iben Cacham, un Cacim Aben Agi, un Abul Farajus, nous laissèrent des histoires intéressantes de l'Espagne, des rois de Cordoue, de l'Asie, de l'Afrique, des Arabes, de leurs dynasties, de leurs mœurs, qui sont encore consultées et citées avec éloge. Les Maures emportèrent avec eux le goût des sciences et des lettres; après leur retraite, l'Andalousie retomba dans son ancienne barbarie.

Au seizième siècle cependant quelques génies heureux s'y élevèrent du sein de l'apathie et de l'ignorance. Deux grands prédicateurs, François de Toledo et Louis de Grenada, honorèrent Cordoue et Grenade, leur patrie. Le théologien François Suarez, leur contemporain, connu par une foule d'écrits de théologie, était de Grenade; Alphonse de Santa-Cruz était de Séville: il se distingua par ses connaissances dans les mathématiques; Garcias de Matamoros, de la même

ville, écrivit savamment et publia *de Academiis et doctis viris Hispaniæ, de ratione dicendi, de methodo concinnandi.* Quelques historiens y parurent dans le même temps avec distinction : Ambroise Moralez de Cordoue; Ferdinand del Castillo, Marmol, tous deux de Grenade. On doit à ce dernier une autre description très-estimée de l'Afrique, et qui a été traduite en plusieurs langues; mais elle est remplie d'absurdités.

Cordoue avait déja produit, dans le quinzième siècle, le poète Jean de Ména, qui eut la gloire de donner le premier aux vers castillans la noblesse de la poésie lyrique. Le siècle suivant produisit Ferdinand de Herrera, poète agréable; Jean de la Cueva, poète élégant; et une dame Félicienne Henriquez de Guzman, qui traita les muses avec les graces et la délicatesse propres à son sexe, et cultiva la poésie avec succès : tous les trois étaient de Séville. Mais aussi l'Andalousie produisit, à la fin du seizième siècle, un homme qui fut, dans le siècle suivant, le réformateur, le fléau et le destructeur de la poésie castillane; Louis de Gongora, de Cordoue, fut le créateur d'un genre, d'une secte poétique du plus mauvais goût, qui détruisit la noblesse, la délicatesse, le sublime de la poésie espagnole. Le dix-septième siècle ne présente qu'un seul nom qu'on puisse citer : celui de Christophe Lechuga, de Baëza, qui fit un traité sur l'artillerie, les fortifications et la tactique.

L'Andalousie peut se glorifier des bons artistes qu'elle a produits. Les noms du fameux sculpteur Alphonse Cano, de Grenade; du peintre Antoine Palomino, de Bujalance; de Paul Cespedes, de Cordoue,

à la fois peintre, sculpteur, architecte et poète; du peintre Barthélemi Murillo, de Pilas, près Séville, sont connus. On peut ensuite nommer le peintre Pedro Anastasio, de Grenade, élève de Cano; et Gaspard Beccera, de Baëza, qui réunit à des talens pour la peinture des connaissances assez profondes dans la sculpture et l'architecture. On pourrait joindre encore ici les noms de Jean-Louis Zembrano et d'Antoine Castillo, l'un et l'autre de Cordoue; de François Herrera le jeune, et de Paul de las Roelas, l'un et l'autre de Séville, tous peintres du second ordre; ainsi que ceux de Jean de Penolosa, de Baëza; d'Alphonse Vasquez, de Ronda; et d'Antoine Mohedano, d'Antéquera, peintres recommandables, et tous du dix-septième siècle.

On s'est peu occupé des moyens de faciliter l'étude des sciences et de se livrer à la culture des lettres, dans l'Andalousie. Les royaumes de Cordoue et de Jaen n'ont aucun établissement qui puisse y concourir; ils n'ont, pour ainsi dire, de bonnes classes d'aucune espèce: ce sont seulement des écoles où l'on apprend les premiers élémens de la langue latine, et, tout au plus, quelques mauvaises écoles monastiques où l'on enseigne la philosophie *péripatéticienne*, et la théologie scolastique. Les royaumes de Séville et de Grenade ont cependant chacun une université; mais ces universités, du second et même du troisième ordre, n'ont ni un nombre suffisant de maîtres, ni aucune espèce particulière d'établissement, ni botanique, ni chimie, ni anatomie, ni physique expérimentale, ni histoire naturelle, ni bibliothèque, ni même quelquefois des étudians;

ainsi, loin de pouvoir être utiles, elles sont préjudiciables, pour le temps qu'elles font perdre, à ceux qui suivent leurs écoles.

On a établi à Cadiz une école de mathématiques où l'on enseigne cette science, le dessin et les autres choses nécessaires aux élèves du génie militaire auxquels elle est destinée.

La marine royale a des écoles particulières dans l'île de Léon, près de Cadiz; on y enseigne aussi les mathématiques, le dessin, la navigation, etc.; mais elle n'y reçoit que ses élèves.

Séville a une école de pilotage dans le collége de Saint-Elme; elle est ouverte à tout le monde.

Vers le milieu du 18e siècle, on a établi des écoles de chirurgie à Cadiz; elles sont sur le même pied que celles de Barcelone et de Madrid.

Il y a deux académies à Séville: l'une de médecine et l'autre de belles-lettres; celle-ci est la seule dans son genre en Espagne; mais on ne connaît point les travaux de la première; et on ignore les noms et le talent des membres qui composent la seconde.

Les établissemens pour les arts sont un peu plus multipliés en Andalousie, et dirigés d'une manière plus utile; il y a des écoles de dessin à Cordoue et à Séville; des écoles de pilotage à Séville et à Cadiz; une académie de peinture à Séville; enfin, une école dans le collége de Saint-Isidore de la même ville, pour le plain-chant.

HISTOIRE NATURELLE DANS L'ANDALOUSIE.

Les noms, la direction, la division et les ramifications des montagnes principales de l'Andalousie ont été déja indiqués. Celles de *Grenade* sont plus escarpées, plus nues, ou infiniment moins boisées que les autres : on y trouve cependant des variations d'arbres, tels que des pins sur une partie de la *Sierra Vermeja;* des alcornoques (*quercus ilex*, L.), et des beilotes sur la partie opposée de la même Sierra, ou montagne rouge. Celle-ci présente une particularité remarquable : les montagnes qui la forment, par une chaîne continuée, à l'ouest, vers Malaga, s'étendent sur deux lignes parallèles et tellement contiguës, que leurs bases se touchent; et cependant l'une est rougeâtre ou rousse, et l'autre est blanche. La première est plus élevée et sans neige pendant plusieurs mois de l'année, et elle est toute couverte de pins : on n'y trouve aucune mine ; elle a une source d'eau minérale sulfureuse. La blanche est presque toujours assez couverte de neige pour en approvisionner les lieux voisins; elle est très-garnie de chênes et d'yeuses : on y trouve des mines de fer en grains et des eaux minérales ferrugineuses.

Une configuration très-singulière d'une montagne du royaume de *Grenade* mérite aussi l'attention : on l'aperçoit en allant de *Malaga* à *Antéquera*, vers le *Puerto de Escaberuela*. Les rochers y sont conformés, taillés, coupés, situés et rangés de différentes manières, si variées, et à la fois si régulières, qu'elles trompent

l'œil en lui présentant l'aspect d'une ville magnifique : c'est ce *Torqual* dont il a été parlé dans l'Itinéraire.

L'Andalousie qui, sous les Romains, fut très-riche en mines de diverses espèces, entre autres d'or et d'argent, en a actuellement très-peu ; elle n'en présente même presque aucune qui soit un peu intéressante ; peut-être furent-elles épuisées par les Romains ; peut-être aussi existent-elles encore ; mais on en a perdu les traces ; et elles sont aujourd'hui inconnues.

On trouve encore les vestiges d'une ancienne mine d'or sur la *Sierra Leyta*, près de la ville de *Moron*, dans le royaume de Séville ; mais ces vestiges sont tout ce qui en reste.

Les montagnes du royaume de Séville, qui confinent avec l'Estramadure, vers *Guadalcanal*, *Alanis*, *Puerto-Blanco* et *Cazalla*, et qui font partie de l'extrémité du système marianique, contiennent plusieurs mines d'argent qui ont été exploitées. Il y en a une qui paraît devoir être fort riche à une lieue de Guadalcanal : on y descendait par trois puits, dont on voit encore les ouvertures : elle était exploitée dans le 17ᵉ siècle, et fut abandonnée en 1653. On croit qu'elle fut inondée par les travailleurs, pour se venger d'un nouvel impôt auquel on voulait les assujettir. Une autre mine d'argent a été aussi exploitée par les anciens à une lieue et demie ouest de la précédente : on y trouve un puits et une galerie d'une antique construction ; la veine a 6 pieds au-dehors, et est composée de spath et de quartz. On trouve une troisième mine à une lieue et demie du même *Guadalcanal*, et à demi-lieue sud-est du village d'*Alanis*, au milieu d'un

champ : elle a 2 pieds de large. Les Romains la suivirent par une galerie du sud au nord ; on l'exploita encore, dans des temps postérieurs, par un rameau dirigé vers l'ouest; elle contient, au commencement, des pyrites dans du quartz ; mais elle est peu riche ; elle se termine par du plomb. En suivant les mêmes montagnes, on parvient à *Puerto-Blanco*, où l'on trouve une autre mine à demi-lieue du village de *Cazalla ;* on ne la découvre qu'à quelques pieds de profondeur; elle contient de l'argent vierge, des pyrites de cuivre dans du quartz et un peu de fer.

La mine de *Constantina* est plus connue : elle est sur la montagne de *Fuente de la Mina*, à 2 lieues et demie de *Cazalla* et à 2 lieues du village de *Constantina*, qui lui a donné son nom. L'argent y est à sa surface avec du fer et du plomb dans du spath, et plus bas avec du plomb mêlé. On retrouve encore des puits et galeries qui font voir qu'elle fut exploitée autrefois avec intelligence. Un particulier de *Constantina* entreprit l'exploitation vers le milieu du 18e siècle ; il fit pratiquer deux puits et deux galeries dans la partie la plus élevée de la montagne ; mais elle fut bientôt abandonnée, faute d'argent ou d'intelligence.

On trouve, à 2 lieues de *Linarez*, dans le royaume de Jaen, la mine d'argent célèbre sous les Carthaginois, et qui fut possédée par la belle Himilce, femme d'Asdrubal. Les Romains exploitèrent aussi cette mine. Elle a un puits de 2,000 pieds de profondeur, dans lequel s'ouvrent beaucoup de galeries. Cette mine était abandonnée depuis long-temps ; on la reconnut dans le 17e siècle ; on y trouva un filon de 5 pieds de lar-

geur, d'où l'on tira beaucoup de morceaux d'argent; on néglige cependant son exploitation : elle appartient à la ville de Baëza.

On connaît très-peu de mines de plomb dans l'Andalousie. Il y en a une dans le territoire de *Motril*, au royaume de Grenade. Il y en a une autre à une demi-lieue du hameau de Réal Monasterio ; elle est sur un terrain caillouteux ; c'est du plomb à dessiner, connu vulgairement sous le nom de crayon d'Angleterre, et dont le vrai nom est molybdène. Quelques autres, bien plus importantes, sont réunies près de Linarez, presque au centre du royaume de Jaen ; on en compte six, distinguées par les noms d'*Arrayanez*, d'*Allamillos*, de *la Cruz*, de *Los Pinos*, de *Canincosa* et de *Palazuelos*. Elles sont riches et exploitées pour le compte du roi. Une, surtout, qui court dans du granit ordinaire, a depuis 1 jusqu'à 60 pieds de largeur; ses filons sont dans des couches d'argile; quelquefois on trouve la matière en morceaux : ceux-ci sont un vrai *galena* fort riche, qui donne souvent 60 ou 80 livres de plomb par quintal; elle ne fournit que trois quarts d'once d'argent sur 100 livres de mine. On évalue le produit de ces six dernières mines à environ 12,000 quintaux de plomb tous les ans ; d'après des calculs exacts, celle d'Arrayanez a, dans trente ans, c'est-à-dire depuis 1749 jusqu'en 1779, donné 14,000,000 d'arrobas, ou 3,500,000 quintaux de mine : ce qui fait environ 116,000 quintaux par an. Il paraîtrait, d'après cela, que le produit en aurait beaucoup diminué.

Les mines de cuivre et de fer sont moins abondantes en Andalousie.

Celles de cuivre se trouvent à la Canada de los Conceyos, à 2 lieues de Cazalla, vers l'ouest; à Rio-Tinto et sur les montagnes voisines de Cordoue : il y en a deux: l'une de cuivre vert, l'autre de cuivre bleu. Celle de la Canada a un filon qui court, du nord au sud, dans du quartz pyriteux. Le cuivre de Rio-Tinto est mêlé avec du fer, et en devient très-difficile à purger; celle-ci a été exploitée depuis peu de temps par des Suédois. Elle avait déja été fouillée par les Romains : au mois de juin 1762, lorsqu'on eut pénétré, à 60 pieds de profondeur, dans une ancienne galerie, presque oblitérée par des décombres et des scories, on y trouva une inscription romaine gravée sur une plaque de cuivre de la même mine, ayant environ 3 pieds de long et 2 de large.

Dans le royaume de Jaen, il y a plusieurs mines formées par des montagnes de rochers calcaires, voisines de Grenade; elles sont en grains comme du plomb de chasse. Il y en a quelques-unes sur la partie blanche de la *Sierra Vermeja*. On trouve une espèce de bleu de Martiole en poudre très-brillante, près du village de *Cullo*, peu éloigné de *Collero*, dans le royaume de Séville; elle est, à 3 ou 4 pieds de profondeur, dans un terrain roussâtre, où l'on trouve une pierre hématite; il y a une autre mine de fer, qui n'a point la vertu magnétique, à un quart de lieue du même *Collero*, et à 3 lieues de *Real Monasterio*. On trouve, près de la dernière mine de fer, deux mines d'aimant, l'une blanche, l'autre plombée, ou grise; elles sont dans une veine de pierre calcaire, située au haut d'un coteau isolé et presque rond.

Il y a eu d'autres mines d'aimant qui ont été exploitées ; on en trouve encore des vestiges près de *Moron*, sur la *Sierra de Leyta*, au royaume de Séville, au-dessous des vestiges d'une mine d'or, dont il a été parlé.

On trouve une mine de vitriol, dans les rochers, à une demi-lieue de *Cazalla*, sur le coteau dit *los Castañarez*, dans le royaume de Séville. La pierre est pyriteuse et ferrugineuse. Il existe, près de *Linarez* et de la rivière de *Gandiel*, une mine d'un demi-métal, qui tire sur le cuivre; on s'en sert pour donner le vert d'émeraude à la porcelaine. On trouve encore aux environs d'*Andujar*, même province, une argile, ou craie blanche, dont on fait les cruches appelées *bujaros*, dont on a déja parlé.

Le royaume de Grenade est très-riche en marbres remarquables par leur variété, la finesse de leur grain et leur beauté.

Plusieurs montagnes ne sont formées que par des blocs énormes de marbres plus ou moins précieux. Celle de *Filabre*, aux environs de *Macael*, à 3 lieues d'*Alméria*, qui a une lieue de circuit, et environ 200 pieds d'élévation, est, depuis sa base jusqu'à son sommet, qui est presque plat, une masse énorme de marbre blanc pur, sans mélange d'autres pierres, ni d'aucune terre. Une montagne, à une lieue d'*Antéquera*, est toute d'un marbre couleur de chair. Deux collines, voisines du même *Antéquera*, au pied desquelles passe le ruisseau qui sert aux moulins de cette ville, sont de marbre noirâtre et de plâtre blanc, noir, roux et bleu, avec de belles veines blanches. La

montagne de *Gador,* près *Alméria*, est un roc de marbre prodigieux par son élévation et par l'étendue de son circuit : on en fait une chaux excellente. Un des coteaux qui font partie de la *Sierra Névada* est très-élevé et composé, en entier, d'un marbre veiné.

Une carrière abondante de belle serpentine verte se trouve sur la même *Sierra*, à 2 lieues de Grenade, au bord et au niveau du *Génil;* elle est susceptible d'un très-beau poli : on en a tiré les belles colonnes de l'église des *Salesas* de Madrid.

On trouve encore, dans le royaume de Grenade, une variété précieuse d'albâtres d'une grande beauté, surtout l'albâtre superbe de couleur de cire épurée, qui fut très-recherché des Romains, et que ces peuples tiraient à grands frais du Levant. L'intérieur d'une crypte, qui est à 2 lieues ouest de *Malaga*, et dont il va être parlé, contient un albâtre calcaire qui est très-beau lorsqu'il est travaillé. Il y en a dont le fond est blanc, veiné de diverses couleurs; mais ordinairement, lorsqu'il est poli, il est tantôt d'un gris agréable, mêlé de clair et d'obscur, avec des veines blanches; tantôt d'un gris simplement obscur, mêlé de veines d'un blanc parfait. Les environs de *Grenade* sont remplis de plusieurs sortes d'albâtres : les uns sont aussi blancs, brillans et transparens que les plus belles cornalines orientales blanches; mais ils sont très-mous, et se dissolvent aisément par l'acide le plus faible; les autres sont diversement colorés : on en trouve d'un blanc sale, d'autres moitié blancs et moitié couleur de cire, etc., etc.

On connaît, en Andalousie, quatre belles carrières

de jaspe : l'une dans le royaume de *Grenade*, les autres dans celui de *Séville*. La première est au cap de *Gate*, près de *Torre de las Guardas ;* elle contient du jaspe à fond blanc veiné d'un beau rouge ; les trois autres sont à *Rio Tinto*, à *Valverde*, l'une et l'autre à 6 lieues d'*Aracena ;* et la troisième dans le territoire de *Cogollos*, au-dessus de *Campo-Frio*, à une lieue du même *Aracena*, dans l'archevêché de Séville. Ces trois carrières sont de la même qualité ; mais il n'y a que celle de *Cogollos* qui soit fameuse : c'est un jaspe sanguin, veiné de blanc ; il est très-dur et fort beau ; on en a fait les belles colonnes du tabernacle qui orne le maître-autel de l'*Escurial*. Cette dernière carrière est précieuse ; elle appartenait à un particulier nommé Pierre Berrugan, qui la céda au roi en 1581, et qui n'en reçut que la modique récompense de 800 ducats, ou 2,200 francs. On négligea et on oublia même ce beau jaspe ; et on ignora enfin jusqu'au lieu où il est situé. On ne le retrouva que vers la fin du règne de Charles III, après des recherches dispendieuses faites par ordre du gouvernement.

On trouve aussi des pierres précieuses, assez variées, en Andalousie, surtout dans le royaume de Grenade, savoir : des émeraudes, dont la mine paraît épuisée, près de *Moron*, sur la *Sierra de Leyta*, au-dessus des vestiges d'une ancienne mine d'or dont on a parlé ; des saphirs blancs un peu opaques, et des agates, en divers lieux du cap de *Gate ;* une couche de cornaline blanche', sur un rocher près de la terre de *Nesse*, au cap de *Gate ;* beaucoup d'améthystes, dans une veine de quartz, sur un rocher appelé *Monte*

de las Guardas, près du port de la *Plata*, dans un précipice d'environ 20 pieds de profondeur; des grenats, dans une plaine qui est à moitié chemin de *Motril* à *Alméria;* ils y sont très-abondans, surtout dans le lit d'un ravin formé par les eaux des orages, au pied d'une petite colline, sur laquelle on en trouve aussi beaucoup. Les émeraudes sont dans le royaume de Séville, toutes les autres dans celui de Grenade. On a prétendu pendant long-temps qu'une crypte de la montagne de *Bujo*, au cap de *Gate*, renfermait beaucoup de pierres précieuses; mais on n'a pu en découvrir aucune, après des recherches longues et exactes qu'on y a faites depuis quelque temps.

Le royaume de Grenade renferme quelques cryptes intéressantes, deux grandes et belles, près d'*Antéquera*, distinguées par les noms de la *Cueva de Menga* et de la *Cueva de Camorca;* une autre, creusée dans la montagne de *Bujo*, au cap de *Gate*, et qui s'ouvre vers la mer par une ouverture d'environ 20 pieds de haut et de 14 à 15 de large. On y entre en barque: on a prétendu, sans fondement, qu'elle contenait beaucoup de pierres précieuses. Une autre crypte s'ouvre dans une plaine à 2 lieues est de *Malaga*, au-dessous d'un grand banc de roche de chaux, à 100 pas de la mer et environ 500 pas d'une chaîne de montagnes calcaires; c'est dans cette crypte qu'on trouve le bel albâtre blanc et gris dont il a été déja parlé.

On trouve un marais salant près de la *Torre de Xiména*, dans le royaume de Jaen; un autre près d'*Antéquera*, et des salines près de *Cadiz* et de *Puerto*

Réal; ces dernières s'étendent sur les bords de la baie de *Cadiz*, au nombre de 69, depuis le *Pontales* jusqu'au *Puerto de Santa-Maria:* on en extrait le sel par évaporation. Cinq de ces salines appartiennent à la couronne; les autres à des particuliers qui en vendent le sel aux étrangers, principalement aux Suédois, aux Danois, aux Anglais, aux Hollandais et aux Portugais; il leur est défendu d'en vendre aux Espagnols, le débit s'en faisant pour le compte de la couronne dans l'intérieur du royaume. On en évalue le produit à environ 21,300,000 quintaux tous les ans.

On observe, dit-on, un mouvement alternatif du flux et du reflux dans l'eau des fontaines, qui, par leur réunion, forment la rivière de *Guadalentin*, au-dessus de *Guadix*, dans le royaume de Grenade. Mais ce fait paraît improbable.

Les eaux minérales sont peu variées et peu multipliées dans les royaumes de Séville, de Cordoue et de Jaen; mais elles sont très-abondantes et très-diversifiées dans celui de Grenade.

On trouve des eaux minérales froides à *Chiclana* et à *Colona*, dans le comté de Niébla; à la *Coronada*, au royaume de Séville; à *Gonzalvillo* et au *Cuervo*, petit pays du royaume de Cordoue; à *Liseda* et à *Marmoles*, dans le royaume de Jaen; à la *Piedra,* village à 3 lieues de la ville d'*Antéquera* et 4 d'*Archidona;* dans le territoire de *Berchal*, village sur les montagnes *Alpuxarras;* à *Aldeire*, où la source porte le nom de *Baranco de la Luna;* dans le territoire d'*Adra*, village aussi placé sur les *Alpuxarras*, où il y a plusieurs sources appelées *Guardias Viejas;* sur la

partie blanche de la *Sierra Verméja*, dans un terrain abondant en mines de fer en grains; enfin, à *Brenabre :* toutes ces dernières sont dans le royaume de Grenade. On ne connaît la nature ou la qualité d'aucune de ces eaux; il n'en a été fait aucune analyse. Celles de la *Sierra Verméja* paraissent martiales; et celles de *Berchul* sont gazeuses.

Les royaumes de Cordoue et de Jaen n'ont aucune source thermale connue; celui de Séville n'en a qu'une; elle est à Bornos, à 2 lieues d'Arcos. La source est appelée *Fuente de la Sarna*, ou fontaine de la Gale: l'eau en est hépatique; on en use en boisson et sous forme de bains.

Le royaume de Grenade est au contraire très-riche en eaux minérales chaudes. On les trouve, 1° à *Alhama la Seca*, dans la Taha de Marchéna : la source en est dans le village; elle sert de boisson aux habitans, qui n'ont point d'autre eau à boire; elle n'est point fréquentée; il n'y a point de bains; 2° sur la partie rousse de la *Sierra Verméja ;* celles-ci sont sulfureuses; elles ne sont point fréquentées; il n'y a point de bains; 3° à *Ardalès*, près de Malaga; 4° à *Alhama de Grenada ;* la source est à un quart de lieue de ce village; 5° sur le flanc d'une montagne, à une lieue et demie d'Alméria; 6° dans le territoire de *Belerma*, village sur les *Alpuxarras*, entre *Alcolea* et *Paterna;* 7° dans le territoire et à une petite demi-lieue de *Graena*, à une lieue et demie de *Guadix* ; 8° à *Alcolea*, village de la *Taha de Andarax*, sur les *Alpuxarras* et à 2 lieues d'*Auxar :* il y a plusieurs sources sur les bords de la rivière, qui passe à ce village et

près de *Cherin ;* 9° au pied de la montagne de *Jabal-Col,* à 3 lieues de *Baza :* la source est très-abondante et très-chaude; elle porte, ainsi que les bains, tantôt le nom de *Jabal-Col,* qu'ils prennent de la montagne au pied de laquelle on les trouve; tantôt celui d'*Abenzalema*, du nom d'un village qui en était voisin, et qui fut détruit pendant le siége de *Baza* par Ferdinand v.

Toutes ces eaux sont sulfureuses, les unes gazeuses, les autres hépatiques; elles ont toutes des bains; et on en use sous cette forme, à l'exception de celles de la partie rousse de la *Sierra Verméja* et de celles d'*Alhama la Seca*. On se sert de toutes en boisson, à l'exception de celles de *Belerma*, où l'on se baigne seulement d'une manière très-incommode.

Celles d'*Alhama*, de *Grenade*, ont deux grands bassins bien voûtés pour l'usage des bains; elles étaient très-fréquentées sous les Maures, puisqu'on trouve qu'elles étaient affermées alors 500 ducats tous les ans. Celles qui sont près d'*Almméria* ont trois bassins destinés pour les bains; ils sont bien voûtés, garnis de siéges autour. Un des trois, qui est de construction moderne, est bâti en marbre : on y a pratiqué dix étuves ou bains de vapeur. Celles de *Jabal-Col* ou *Abenzalema* ont trois bassins pour les bains.

Une source qui fut célèbre sous les Romains, et dont la réputation s'est conservée, est située à 2 lieues d'*Antéquera*, au royaume de *Grenade ;* on lui attribue de grandes vertus contre les maladies de la vessie. On en a parlé.

En 1794, il a paru un ouvrage imprimé à *Baeza*,

concernant les eaux minérales de l'Andalousie, par don Juan de Dios Ayudo.

L'nAdalousie est sujette à beaucoup de vents, surtout sur les côtes. Il y en a un, entre autres, dont les effets sont pernicieux; il vient de l'Afrique, et est connu sous le nom de *solano :* il est brûlant; il dessèche les plantes en un clin-d'œil; il pénètre les corps; il y produit une effervescence des fluides, une raréfaction subite des humeurs; il porte surtout une impression dangereuse à la tête. L'imagination s'exalte; elle s'allume, elle bouillonne; beaucoup de personnes tombent dans un état peu différent d'une véritable frénésie : c'est le temps où les assassinats et les coups de poignard sont le plus fréquents dans ce pays. On voit même quelquefois, lorsque ce vent est violent et qu'il dure long-temps, des femmes tomber dans un état de fureur singulière. Les impressions de ce vent dangereux sont plus sensibles et plus fortes dans le voisinage de la mer que dans l'intérieur des terres; et les royaumes de Séville et de Grenade y sont plus exposés que les autres parties de l'Andalousie.

Mœurs, usages, coutumes, habillement et langue de l'Andalousie. Les Andalous sont les Gascons de l'Espagne; ils n'ont ni la réserve du Castillan, ni la fierté froide de l'Arragonais, ni la pétulance des Biscayens, ni la rudesse des Catalans, ni la nullité des Valentiens; ils parlent beaucoup, et surtout d'eux-mêmes, de leur mérite, de leurs richesses, des objets précieux ou agréables qu'ils possèdent. Ils ont une jactance naturelle; leurs discours en sont remplis; la tournure

de leurs phrases, leur ton, leurs manières, leurs gestes, leurs costumes, en portent l'empreinte.

Ces qualités cependant ne sont point également marquées dans toutes les parties de l'Andalousie : elles sont portées au plus haut degré dans le royaume de Séville, et bien plus encore dans le voisinage de la mer que dans l'intérieur des terres; elles sont assez fortes, quoique moins sensibles, dans le royaume de Grenade, et s'affaiblissent beaucoup à mesure qu'on pénètre dans les royaumes de Cordoue et de Jaen.

Leur pays est celui de ces fanfarons qui se distinguent des autres par leur costume, qui ont le verbe haut et menaçant, qui font les méchans quand on les craint, qui se radoucissent lorsqu'ils ne peuvent inspirer la terreur, qui sont toujours dangereux par les coups qu'ils portent lorsqu'ils peuvent frapper sans périls, en un mot, de cette espèce de petits-maîtres qu'on distingue sous le nom de *majos*.

Ce pays est également le pays des *majas*, de ces femmes dont le nom ne doit point les faire confondre avec l'espèce dont il vient d'être parlé. Elles sont aussi séduisantes que les *majos* peuvent être repoussans : un air dégagé, une tournure aisée, une démarche leste, un œil vif, attrayant, animé, un sourire fin et agréable, une taille svelte, une chaussure recherchée, un costume élégant et léger, des graces variées, un son de voix cadencé, une amabilité naturelle, des gestes expressifs, sont les attributs de ces femmes aussi dangereuses qu'aimables. Habiles dans l'art de séduire, elles connaissent tous les moyens d'y réussir;

elles les emploient avec adresse, le plus souvent avec succès : libres dans les propos, plus libres dans le maintien, elles agacent, elles attaquent, elles invitent; et il est difficile de leur résister.

L'Andalousie fut autrefois le refuge des *Gitanos*, de ces hommes sans feu ni lieu, sans foi ni loi, la vermine de l'Espagne, l'opprobre de la nation qui la souffrait, la terreur des chemins et des campagnes, et que le gouvernement espagnol a proscrits enfin par des lois sévères. Protégés par la noblesse andalouse, les *Gitanos* la protégeaient à leur tour. La noblesse leur donnait des asiles pour les soustraire, ainsi que leurs larcins, aux recherches de la justice; mais aussi, dans leurs incursions, ils épargnaient les terres, les propriétés, les personnes, les domestiques, les fermiers de la noblesse; ils servaient leur vengeance, et leur fournissaient autant de satellites qu'il y avait chez eux d'hommes en état de porter les armes.

Les Andalous étaient déja célèbres sous les Romains par leur adresse; ils brillèrent souvent sur les théâtres de Rome; plus souvent encore, les jeunes Andalouses y attirèrent la foule et les applaudissemens par leurs danses lascives : elles y captivèrent les cœurs des consuls, des tribuns, des préteurs, des sénateurs, sur lesquels elles exercèrent un empire presque absolu. Les Andalouses modernes n'ont point dégénéré : elles sont encore les danseuses les plus agréables et les plus séduisantes de l'Espagne. Elles sont en général bien tournées; leur peau est délicate, leur taille svelte, les traits de leur visage fins, leurs yeux noirs, vifs, pleins de feu; elles sont maniérées, mais remplies de graces.

Celles du royaume de Grenade sont les mieux faites, et, parmi celles-ci, les femmes de Malaga ont encore la supériorité.

L'Andalousie est le pays de l'Espagne où l'on a le plus l'habitude de fumer; les hommes s'y livrent avec une passion soutenue; et beaucoup de femmes se le permettent quelquefois.

Dans le royaume de Grenade, les hommes font peu de cas de leurs vins excellens, auxquels ils préfèrent le *mistela* et le *rossolis*, dont ils boivent avec excès; il ne paraît point cependant qu'ils en éprouvent aucun inconvénient.

L'Andalousie n'a point de langue qui lui soit particulière. On y parle le castillan; mais il y est altéré, corrompu, presque défiguré par un mélange prodigieux de mots arabes, et encore plus par une prononciation vicieuse, qui rend cette langue méconnaissable. Beaucoup plus gutturale que dans le reste de l'Espagne, elle y est encore fanfaronne et grasseyante: un Castillan a souvent de la peine à comprendre un Andalous.

ESTREMADURE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR CETTE PROVINCE.

L'ESTREMADURE est une des grandes provinces de l'Espagne ; elle serait peut-être aussi l'une des plus fertiles, si elle ne se trouvait pas la moins peuplée et la moins bien cultivée. Elle est enclavée entre le royaume de Léon, la vieille et la nouvelle Castille, l'Andalousie et le Portugal. Sa longueur est de 50 lieues du nord au sud ; sa largeur est de 40 lieues de l'est à l'ouest. Elle a le royaume de Léon au nord et au nord-est ; la nouvelle Castille à l'est ; le royaume de Séville, en Andalousie, au sud et au sud-est ; et les trois provinces d'Estremadure, de Beyra, et d'Alentéjo, en Portugal, à l'ouest.

Cette province mérita autrefois l'attention des Romains ; la beauté de son climat, la fertilité de son sol, la rendirent précieuse à leurs yeux ; ils la regardèrent comme une terre de promission. Les Maures eurent pour elle la même prédilection ; et ces derniers, auxquels on a prodigué

avec injustice le nom de barbares, connurent ce qu'elle valait, et accoururent en foule pour la peupler. Leur expulsion fut l'époque de l'abandon presque total de cette province; et, depuis ce temps, elle est restée dans un état qui la rend presque nulle pour l'Espagne.

L'Estremadure contient 3 évêchés : *Badajoz*, *Plasencia*, et *Coria*, et 3 chapitres de cathédrale, dans ces mêmes villes; 30 commanderies des ordres militaires, 415 paroisses, 172 maisons religieuses, 31 hôpitaux, 2 hospices, 2 colléges pour l'instruction de la jeunesse, 7 cités, 228 villes, 94 villages; 1 grand gouvernement militaire, 11 gouvernemens militaires particuliers; une intendance à Badajoz, et une royale audience à Cacerez. Les principales villes sont : *Badajoz*, qui en est la capitale, *Plasencia*, *Coria*, *Medellin*, *Mérida*, *Truxillo*, *Xeres-de-los-Cavalleros*, *Llerena*, *Alcantara*, *Zafra*, *Cacerez*, *Albuquerque*, *Olivença*.

On y trouve 2 grands fleuves susceptibles de navigation, *le Tage* et *la Guadiana*; 18 rivières; savoir : *l'Alagon*, *le Cuyar*, *le Sabor*, *le Savar*, *l'Allegrette*, *l'Alamonte*, *le Guyar*, *le Navazo*, *la Naluenga*, *le Lentrin*, *le Rivillo*, *la Guadajira*, ou *Guadajiera*, *la Caya*, *le Mutachel*, *le Guadarranque*, *la Gébora*, *l'Albarragena*, et *l'Abrilongo*. On y voit des montagnes très-élevées; les unes sont des rameaux considérables de la *Sierra*

de Constantina, qui, au centre du royaume de Séville, envoie aussi des rameaux dans le royaume de Cordoue, et se réunit, au nord, à la Sierra Moréna, dont il a été parlé. On y distingue aussi la *Sierra de Bejar*, et la *Sierra de Guadalupe*; celle-ci est remarquable par son élévation, sa grande étendue, et le grand nombre de rameaux qu'elle envoie dans différentes parties de l'Estremadure.

Cette province fut enlevée aux Maures en même temps que le royaume de Léon. Réunie depuis à celui de Castille, elle le fut ensuite à la monarchie espagnole.

Route depuis les frontières de la nouvelle Castille, *par* Talavéra de la Reyna, *jusqu'aux frontières du* Portugal, 38 lieues $\frac{3}{4}$.

La Calzada de Oropésa à	lieues.	
Naval Moral, *village*.	4	
Espadañal, *village*.	1	
Almaraz, *ville*.	1	
Le Tage, *fleuve*. } Pont d'Almaraz. }		$\frac{3}{4}$
Venta Nueva.	1	
Casas del Puerto.	1	
Jaraycejo, *ville*. } Alamonte, *rivière et pont*. }	2	
Puerto de Miravete, *quelques maisons*.	1	$\frac{1}{2}$
Reporté	12	$\frac{1}{4}$

	Report 12	$\frac{1}{4}$
Truxillo, *ville.*	2	
Puerto de Santa-Cruz.	3	
(Le Perates, *torrent* ou *ravin sans pont.*)		
Miajadas, *village.* Le Burdalo, *rivière et pont.*	3	
Venta de la Guia.	2	
San-Pedro, *village.*	3	
Trugillanos, *village.*	2	
Mérida, *ville.*	1	
Badajoz, *ville* [1]. La Guadiana, *rivière et pont.*	9	
La Caya, *rivière.* Frontière du Portugal.	1	$\frac{1}{2}$
	Total 38	$\frac{3}{4}$

Peu après être sorti de la *Calzada de Oropésa*, dernière peuplade de la nouvelle Castille, on entre dans l'Estremadure; et le terrain qu'on va parcourir est souvent en friche, plus souvent converti en pâturages, quelquefois cultivé, mais ordinairement d'une manière faible et languissante, généralement encore moins garni d'arbres que la vieille Castille, coupé fréquemment par des montagnes plus ou moins élevées.

On fait quatre lieues sans trouver aucune habitation. On passe alors à *Naval Moral*, village misérable; une heure après, à *Espadañal*, autre

[1] Deux routes différentes, chacune de 9 lieues, conduisent de Mérida à Badajoz; elles seront décrites l'une et l'autre séparément.

village aussi triste que le précédent. Au bout d'une heure et demie, on entre dans *Almaraz*, petite ville dont la population s'élève à peine à 1,000 habitans; elle a une église paroissiale dont le portail est orné de quatre colonnes doriques. A trois quarts de lieue de cette ville, on passe le Tage sur un pont nommé d'*Almaraz;* construit vers le milieu du 16e siècle, temps où la monarchie espagnole était dans l'état le plus brillant, il est d'une beauté et d'une solidité qui peuvent le faire comparer aux meilleurs ouvrages des Romains. Il est appuyé des deux côtés sur des rochers, et portés par des piliers énormes, qui sont comme des tours très-élevées. Le pilier du milieu est bâti également sur un rocher; plus élevé que les autres, il se termine sur les deux faces du pont, par une grande saillie demi-circulaire, qui forme une espèce de place. Ce pont a deux arcs d'une énorme grandeur: l'un, du côté du nord, sous lequel la rivière passe ordinairement, a 69 pieds d'élévation et 150 pieds d'ouverture; l'autre est élevé de 66 pieds, et son ouverture est de 119 pieds. Dans l'ensemble, il a 25 pieds et demi de largeur, 580 de longueur, et 134 d'élévation. On y voit, d'un côté, les armes de la ville de Plasencia, de l'autre, celles du roi; au-dessous est une inscription.

A une lieue du pont d'Almaraz, qui devrait plutôt se nommer de *Plasencia*, puisqu'on lit sur

l'inscription que c'est cette ville qui le fit faire, sous le règne de Charles-Quint, on trouve la *Venta Nueva*, et, à une distance pareille, *las Casas del Puerto*, réunion de quelques maisons. On traverse ainsi les montagnes; et, après deux lieues, on arrive à *Xaraycejo*, ou *Jaraycejo*, petite ville très-ancienne, qui fut habitée autrefois par 600 familles, et qui compte à peine aujourd'hui 900 habitans. Elle a une église paroissiale et un couvent de religieuses; elle est aussi la résidence d'un vicaire-général de l'évêque de Plasencia, et la patrie de Doña Louise de Carvajal, morte à Londres, dans le 17e siècle, en odeur de sainteté, et dont le corps, transporté en Espagne, fut déposé dans le couvent de l'Incarnation à Madrid, par ordre de Philippe III.

En sortant de Jaraycejo, on passe la rivière d'*Alamonte*, sur un pont de neuf arches. On s'enfonce encore plus dans des montagnes souvent rudes et dangereuses qui sont la continuité des fameuses montagnes de Guadalupe. Après avoir monté pendant deux heures, on arrive au *Puerto de Miravete*, passage regardé comme dangereux, pour les brigandages qui y ont été exercés contre les voyageurs : ces accidens ne sont plus aussi fréquens : quelques maisons, bâties çà et là, y ont un peu ramené la sécurité. On descend ensuite; de temps en temps, on aperçoit *Truxillo*; et on arrive dans cette ville,

située à deux lieues du Puerto de Miravete.

Truxillo est une ville ancienne; on n'a aucune certitude sur son origine et son antiquité. Si l'on en croit quelques historiens espagnols, elle existait long-temps avant Rome, sous le nom de *Scalabis;* elle perdit ce nom après la construction d'une tour, supposée bâtie par Jules-César, et qui en prit le nom de *Turris-Julia*, qu'elle donna ensuite à la ville. Selon d'autres auteurs, cette ville est l'ancienne *Castra Julia*, dont parle Pline, tandis que l'archevêque Don Rodrigue l'a appelée *Tur Gellum*. Les gens du pays attribuent sa fondation à Hercule, et s'appuient d'une inscription qui était autrefois placée sur une des pierres de la forteresse; mais cette inscription était trop moderne pour mériter aucune confiance.

Cette ville passa de la domination des Romains à celle des Goths; les Maures la prirent en 713, et la gardèrent pendant 520 ans; elle leur fut enlevée, en 1185, par Alphonse, roi de Castille; mais, ce prince ayant été vaincu, peu de temps après, à Sotillo, par les débris de l'armée des Almohades, elle retomba entre les mains des vainqueurs; elle fut enfin assiégée et conquise sur les Maures, en 1233, par les troupes réunies des ordres militaires d'Espagne et de l'évêque de Plasencia.

L'enceinte de cette ville annonce qu'elle a dû

être assez considérable par son étendue et sa population : cette dernière est réduite à présent à environ 4,000 personnes.

Truxillo est situé sur une montagne dont il occupe les hauteurs et les flancs du côté du midi. Il peut être divisé en trois parties : le château, la ville, et la cité.

Le château est sur la partie la plus élevée; on voit qu'il fut extrêmement fortifié; il était pourvu de beaucoup de citernes, dont plusieurs existent encore ; on y voit aussi un grand réservoir où l'on conserve une eau de source, et où l'on descend par un escalier tournant. Ce château est la partie la plus ancienne de Truxillo; c'est là que s'assemblaient *los hombres maduros*, c'est-à-dire les *prudhommes*, pour tenir conseil : on apprend cette circonstance des registres de l'hôtel-de-ville.

La seconde partie de Truxillo est la ville, bâtie aussi sur la montagne, et tenant au château; elle paraît d'une construction postérieure de très-peu à celle du château, et est entourée de murailles, flanquée de tours très-hautes, et garnie d'une place d'armes ; c'est cette partie qu'occupait anciennement la noblesse de la ville : on en voit encore les maisons; elles ont des tours, des sarbacanes, des créneaux, des embrasures, des meurtrières, et sont ornées du blason de leurs propriétaires. Les rues sont tortueuses et fort étroites.

La troisième partie, ou la cité, est d'une construction beaucoup plus moderne; elle s'étend, du côté du midi, sur la pente de la colline jusqu'à la plaine; les rues en sont plus régulières. Elle a une fontaine et beaucoup de puits; un de ceux-ci a 25 pieds d'ouverture. On y voit les maisons de la même noblesse qui abandonna la ville ancienne pour habiter celle-ci.

Truxillo fut la patrie de Gaspard de Meli, théologien du seizième siècle; de François Carrasco-del-Saz, jurisconsulte; de François Diaz de Vargas, qui publia, en 1580, une histoire de la guerre de Portugal; et de Jean-Pierre d'Aragon, connu par ses *Discursos de la razon*, publiés en 1629. Cette ville fut aussi le lieu de la naissance de deux célèbres guerriers, qui illustrèrent leur patrie par de grands exploits et de plus grands succès: l'un Francesco Pizarro, le conquérant du Pérou; l'autre, Diego Garzias de Paredes, qui, revenant de la guerre contre les Turcs, mourut à Bologne, âgé de 64 ans, et dont le corps fut transporté à Truxillo en 1545.

Truxillo a 5 paroisses, 4 couvens de religieux et 4 de religieuses: un de ces derniers exige des preuves de noblesse; 1 béguinage, où l'on élève des enfans; 4 hôpitaux, 1 corrégidor d'épée, 1 alcade mayor pour l'administration de la justice, une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors, et une société économique. Elle est le chef-lieu d'un bataillon de milices provinciales, et le lieu de la résidence d'un

vicaire de l'évêque de Plasencia pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique.

La cité a une place, construite en 1586, et qui est remarquable par sa beauté et sa régularité. Elle est carrée; ses quatre faces sont formées de portiques qui s'ouvrent par des arcs portés sur des colonnes d'ordres toscan, dorique et ionique, entremêlées. Un de ces arcs, appelé *del pan*, est surmonté des armes de la ville, placées entre deux pilastres d'ordre corinthien, et, au-dessus, de la statue symbolique de la Justice. Sur cette place se trouve une grande et belle maison, construite en 1651, qui appartient aux comtes del Puerto, et qui sert actuellement de casernes pour les milices. Elle présente une superbe façade; et la cour est ornée de deux galeries, l'une sur l'autre, supportées par 44 colonnes d'ordre dorique.

L'église paroissiale de Saint-Martin, située sur la même place, est construite en pierres de taille. On y entre par un beau portail, qui est orné de colonnes doriques et surmonté d'une attique; elle est grande et n'a qu'une nef. Elle contient deux tableaux: un saint Pierre dans la chapelle de *los Regodones*, et, près de la sacristie, une Adoration des rois: celui-ci fut envoyé de Rome par le cardinal Gaspard Cervantes de Gueta.

L'église de Saint-Jacques a un maître-autel de quatre colonnes corinthiennes, avec un couronnement demi-circulaire, et une belle statue de saint Jacques, exécutée par Grégoire Hernandez.

L'église de Sainte-Marie, située presque sur l'endroit le plus élevé de la ville, est dans le genre go-

thique; elle a une ancienne tour, qu'on prétend être la *Turris Julia.* Dans l'intérieur de cette église, on trouve le mausolée de Diego Garzias de Paredes.

La maison-de-ville a un très-beau salon, qui renferme d'assez bonnes peintures, entre autres un tableau historique représentant Alonzo Guzman-le-Bon, témoin du massacre de son fils par les Maures, à Tarifa.

En quittant la ville de Truxillo, on continue à parcourir des montagnes, qu'il faut gravir encore pendant 3 lieues; on passe *el Puerto de Santa-Cruz;* on descend et on traverse le *Perales,* torrent souvent à sec, mais dangereux dans le temps des pluies, par l'abondance de l'eau, ainsi que par la violence ou la rapidité de son cours. Trois heures après le Puerto de Santa-Cruz, on arrive à *Miajadas,* petit village pauvre, après lequel on traverse sur un pont la rivière de *Burdalo.* On passe à la *Venta de la Aguia,* qui est à deux lieues de Miajadas; trois lieues plus loin, au village de *San-Pedro,* et, deux heures après, à celui de *Truxillanos.* On commence bientôt à apercevoir *Mérida;* son développement devient plus sensible à mesure qu'on s'en approche : il annonce l'ancienne grandeur de cette ville, et présente les tristes vestiges des superbes monumens qu'elle renfermait. On y

arrive après une heure de marche depuis Truxillanos.

MÉRIDA. Cette ville, autrefois grande, peuplée et très-florissante, n'offre aujourd'hui qu'une faible image de ce qu'elle fut dans les temps reculés. Chérie des Romains, qui déployèrent dans son enceinte leur luxe et leur magnificence, elle est actuellement une des villes les plus négligées et les plus pauvres de la monarchie espagnole. Tout y retrace encore sa grandeur passée; tout y annonce la puissance de ses anciens maîtres: on ne peut y faire un pas sans marcher sur les restes de quelques monumens, sans y apercevoir de tout côté les déplorables vestiges de son antique splendeur. Enfin, en la parcourant, on gémit sur le sort des vicissitudes humaines, sur le dépérissement de tant de monumens, et sur la négligence qu'on a eue de veiller à leur conservation.

Cette ville, devenue colonie romaine sous l'empereur Auguste, après la guerre des Cantabres, fut peuplée par des soldats de la cinquième et de la dixième légion; elle prit le nom de ce prince, qui l'appela *Emerita Augusta*, et devint en même temps la capitale de la Lusitanie, c'est-à-dire de cette partie de l'Espagne qui comprenait le Portugal, le royaume de Léon, une partie de la vieille Castille, et une grande partie de l'Estremadure; ses habitans furent désignés sous

le nom d'*Emeritenses*. Sous la domination des Goths, elle conserva ses monumens; mais, assiégée et prise, en 713, par les Maures, elle ne conserva que ce que leurs mains destructives ne purent renverser. Reprise sur eux, par Alphonse IX, roi de Castille et de Léon, en 1230, elle fut le prix de la victoire qu'il remporta, avec 20,000 hommes, sur une armée de 80,000 Maures. Depuis cette époque, elle fit toujours partie du royaume de Castille.

Si les descriptions qu'on en a laissées sont vraies, peu de villes peuvent être comparées à celle-ci. Le Maure Albenterique lui donne une enceinte de 8 milles et une garnison de 80,000 hommes d'infanterie et de 10,000 de cavalerie. La Chronique du roi Don Rodrigue renchérit sur Albenterique, et entre dans des détails plus étendus : elle lui donne une enceinte de 6 lieues de circonférence, de 15 stades de longueur et de 10 de largeur; 84 portes, 3,700 tours, 5 palais, des rues droites, aboutissant sur la grande place, et garnies de conduits qui prenaient l'eau dans un réservoir principal, et la portaient dans toutes les maisons. Elle ajoute que le Maure Musa, qui la prit sur les Goths, s'effraya de sa grandeur. Ces détails sont sans doute fort exagérés : quoi qu'il en soit, il est de fait que cette ville a été d'une étendue immense, et la plus grande de l'Espagne sous les Romains.

Etendue. Mérida est dans cette partie de l'Espagne que les Romains avaient nommée *Vetonia.* Sa situation est au bord du Guadiana, sur une colline, d'où elle s'étendait au loin dans la plaine voisine; mais cette étendue est diminuée au point qu'aujourd'hui sa population s'élève à peine à 5,000 habitans.

Administration ecclésiastique. Sous les rois goths, cette ville fut le siége d'un archevêché; il y fut tenu alors quelques conciles provinciaux, parmi lesquels celui de l'an 666 est le seul connu: ses décrets tendirent à réprimer la tyrannie de quelques évêques. C'est encore sous ses archevêques que cette ville fut le foyer et le théâtre d'une conspiration qui devait faire périr le roi, écraser la religion catholique, et rendre l'arianisme dominant: elle y éclata en 587. Déja le sang commençait à couler sous le fer des ariens, lorsque le duc Claude accourut au secours du roi et des catholiques persécutés; et les ariens succombèrent à leur tour.

Le siége archiépiscopal de Mérida fut transféré à Compostelle par le pape Calixte II, sous le roi Alphonse VII, pendant le temps que cette ville était en la possession des Maures. Alphonse IX, l'ayant reconquise, la donna à l'ordre militaire de Saint-Jacques, qui pourvut à son gouvernement ecclésiastique, militaire et civil; elle appartient encore à cet ordre. Elle a un proviseur ecclésiastique, nommé par le prieur du couvent de Saint-Marc de Léon, du même ordre, qui exerce la juridiction ecclésiastique dans tout son arrondissement; un gouverneur militaire et civil pour

l'ordre de Saint-Jacques, et un alcade major qui administre la justice civile et criminelle.

Les armoiries de Mérida sont le revers d'une médaille frappée sous Auguste, pour consacrer son érection en colonie romaine : c'est une porte de ville formée par deux arcs et accostée de deux tours, une de chaque côté, avec une espèce d'enceinte demi-circulaire, qui va de l'une à l'autre.

Antiquités. Mérida offre des débris considérables de son antique illustration sous les Romains, et des magnifiques travaux de ce peuple : les pavés des rues, ceux des maisons, ceux des églises, sont autant de traces de leurs ouvrages. On en trouve aussi dehors, dans les jardins, dans les champs, sur les chemins, partout. Les inscriptions s'y multiplient; les débris de colonnes, de bases, de chapiteaux, de frises, de statues, de bas-reliefs, s'aperçoivent de toutes parts.

Mérida avait plusieurs aquéducs, dont les restes donnent une grande idée de leur beauté : on en reconnaît encore deux, ainsi que les vestiges d'une forteresse. Les bains sont un des monumens les mieux conservés.

Deux autres beaux ouvrages, qu'on attribue aussi aux Romains, existent encore à peu de distance de Mérida : ce sont deux très-grands réservoirs remplis d'eau, qui paraissent deux lacs; les gens du pays les nomment *Albufera* ou *Albuera*. L'un a 90 pieds de long et 51 de profondeur; il est entouré de murailles épaisses, et orné de deux belles tours; un escalier fort beau conduit au fond : ce réservoir est à une lieue de la ville. L'autre réservoir est à deux lieues; il est plus

petit; mais les murailles qui en contiennent les eaux, et la grande tour qui lui sert de soupirail, sont plus belles. Ces deux bassins sont remplis et entretenus par l'eau de la pluie et par des eaux vives. Le premier contient beaucoup de poissons. On y aperçoit quelques marches qui ont fait croire que ces réservoirs étaient destinés à des combats sur l'eau, et que ces marches servaient de siéges aux spectateurs; mais rien n'appuie cette conjecture. Ne pourrait-on pas supposer que ces bassins furent destinés à l'arrosement des terres? ne pourraient-ils pas être l'ouvrage des Maures, qui excellaient dans ce genre? On en trouve encore de pareils, construits par ces peuples, dans les royaumes de Murcie et de Valence.

Mérida fut la patrie du poète Decianus, qui florissait à Rome sous Auguste; de l'historien Jean-Antoine de Vera y Zuniga, mort en 1658; et de Balthazar Moreno de Vargas, connu par une histoire de sa patrie, quelques recherches sur la noblesse de l'Espagne, et plus encore par des notes sur l'ouvrage *de Vita et Miraculis patrum Emeritensium* de Paulus Diaconus.

Sur l'une des principales places de Mérida et sous l'ombrage de quelques arbres, on voit un monument d'une construction assez bizarre, appelé la *Colonne de Sainte-Eulalie :* c'est un pilier composé de trois autels antiques, rond, couronné d'un chapiteau d'ordre corinthien; le tout d'une belle forme, d'une belle exécution et d'un marbre choisi.

Ces autels sont surmontés d'une statue de sainte Eulalie, et reposent sur un socle carré, où on lit ces mots, *Concordiæ Augusti.* Sur le côté opposé, une

inscription espagnole apprend que cette pierre, portant les mots *Concordiæ Augusti*, a été trouvée dans la place de Santiago, en fouillant une ruine romaine, l'an 1646.

Les détails de cette colonne se composent du socle carré portant l'inscription rapportée ci-dessus, de trois autels ronds formant le fût, et d'un chapiteau.

Les deux autels supérieurs sont couverts d'ornemens finis et d'un très-bon goût, représentant des têtes de taureau et des vases liés par des guirlandes; les ornemens du troisième ne sont qu'ébauchés: c'est en cela qu'ils sont curieux, parce qu'ils montrent la manière dont les anciens préparaient leurs ouvrages: ce qui ressemble absolument à notre procédé. Le chapiteau, qui est également une pièce rapportée et d'un style très-pur. Ce petit monument, composé ainsi de pièces de rapport, a pourtant beaucoup d'élégance et de légèreté. Il se voit en entrant dans la ville de Mérida, et prévient en faveur du bon goût de ses habitans.

Au plafond de la petite chapelle dont nous parlons, on voit quatre bas-reliefs dont trois sont bien conservés, et offrent des détails fort curieux sur les armures des anciens. Au milieu du premier, un médaillon représente une Victoire en pied, tenant de la main droite un style, et de la gauche un bouclier sur lequel elle se dispose à écrire. Le milieu de chacun des deux autres bas-reliefs est occupé par un médaillon sur lequel sont figurés deux captifs attachés au tronc d'un arbre chargé de trophées militaires. A droite et à gauche de ces trois médaillons se voient

des boucliers couverts d'emblèmes ingénieux, des trompettes, des carquois, des glaives, des baudriers, et des animaux consacrés au dieu Mars, tels que des coqs et des sangliers; et une multitude d'armes défensives et offensives de toute espèce, parmi lesquelles on distingue un casque à visière, invention que l'on croyait appartenir aux siècles modernes, et qui ne se voit en général que sur quelques vases grecs, improprement nommés *vases étrusques*. Aucun monument antique, même la colonne Trajane, n'offre des renseignemens aussi précieux et aussi intéressans sur l'équipement militaire des Romains. La sculpture en est cependant assez médiocre, et semble appartenir à des temps postérieurs au reste de l'édifice.

Mérida avait aussi des aquéducs qui ne le cédaient ni en grandeur, ni en magnificence, à ceux de Rome même; et il est aisé de s'en convaincre à l'aspect de leurs ruines. Deux constructions de cette espèce portaient les eaux dans cette ville. Il reste le fragment de deux arches et de trois piles qui paraît avoir fait partie de celle qui était destinée à alimenter la naumachie dont nous parlerons bientôt. Il est certain du moins que le volume d'eau qu'il portait pouvait y suffire, à en juger par la largeur de la conduite dans laquelle il était contenu. Le reste de l'ancien aquéduc auquel ce fragment appartenait est détruit; on y a suppléé par des constructions modernes qui ne peuvent, sous aucun rapport, soutenir la comparaison avec les autres; mais qui, telles qu'elles sont, servent aujourd'hui à porter l'eau à Mérida. Une portion d'un ancien canal existe encore aux environs de cette ville,

où l'on avait exhaussé le terrain pour le mettre de niveau avec les aquéducs.

Rarement on rencontre des débris plus magnifiques que ceux de cet aquéduc : trente-sept piles, nommées dans le pays *los Milagros* (les Miracles), sont encore debout; et quelques-unes soutiennent trois rangs d'arches les unes au-dessus des autres. La conduite où coulait l'eau est, en plusieurs endroits, élevée de 70 pieds au-dessus du sol et du niveau des eaux de la rivière Albaregas, que l'aquéduc traverse. La matière de cet édifice, et de celui dont nous avons parlé auparavant, est un mélange de pierres et de ciment revêtu à l'extérieur de filets de briques, qui séparent des assises de belles pierres taillées en bossage, d'une symétrie parfaite et d'une grande dimension.

Les deux aquéducs de Mérida prenaient les eaux à deux étangs artificiels, situés à quelque distance de la ville. Ces antiques réservoirs, portant le nom d'*Albufera* ou *Albuera*, qui leur a été donné par les Arabes, existent encore aujourd'hui tout entiers, et offrent un système de construction dont la durée atteste la solidité. Le premier, éloigné d'une lieue de Mérida, est alimenté par les eaux pluviales et les ruisseaux des environs : on évalue à une lieue la circonférence de sa surface quand il est plein. Ce qui témoigne que cet établissement est d'origine romaine, c'est l'architecture d'une muraille énorme, haute de 45 pieds et longue de plus de 1,300, qui sert à retenir les eaux du côté de l'ouest. Deux grosses tours, accolées à cette muraille, contiennent entre elles l'écluse qui sert à mettre l'étang à sec quand on veut en faire la pêche. Il nourrit

en abondance des poissons d'un goût très-délicat. Quelques auteurs l'ont désigné sous le nom de *lac de Proserpine*, à cause d'une inscription votive à cette déesse, qui fut arrachée autrefois du mur que nous venons de décrire, et transportée sur celui d'une maison du voisinage, où on la lit encore aujourd'hui.

Le second de ces réservoirs, ou *Albuera*, se trouve à deux lieues environ à l'est de Mérida, dans un pâturage nommé de *Cornalvo*. Quoiqu'il ne soit pas aussi étendu que le premier, il lui est comparable par la beauté et la solidité de la muraille qui retient ses eaux. Sur le côté intérieur de ce mur, on voit des restes de degrés, qui pourraient faire conjecturer que le peuple s'y rassemblait pour voir de là quelque spectacle donné sur l'étang. On a découvert aux environs des aquédues souterrains, se communiquant entre eux au moyen de galeries, et si spacieux, qu'un homme peut y marcher à son aise. Il n'est pas douteux que ce lac n'ait été un de ceux qui alimentaient les aquédues de Mérida. L'eau qui en coule aujourd'hui donne naissance à la rivière Albaregas.

A la sortie de Mérida, vers le nord, on trouve un pont de construction romaine, connu sous le nom de *el Puente d'Albaregas*, sur lequel passe la chaussée qui conduisait anciennement à Salamanque : il est composé de quatre grandes arches et de deux petites, long de 400 pieds et large de 25. Ce monument, intact dans toutes ses parties, est d'un fort bon effet. Un bossage symétrique et très-saillant en compose le revêtement extérieur; le parapet n'a été que peu endommagé; les deux trottoirs se sont maintenus en

bon état, et le pavé est encore formé des pierres posées par les Romains : ce que l'on reconnaît à la grandeur de leurs dimensions, et à leurs formes représentant des polygones irréguliers enchâssés les uns dans les autres.

Le grand aquéduc que l'on voit à peu de distance forme un fond magnifique à ce paysage. Ces deux monumens, ainsi rapprochés, attestent le luxe et la profusion que les Romains mettaient dans tous les établissemens destinés à l'utilité publique.

On trouve à Mérida les restes d'un temple de Diane, offrant sur trois côtés dix-neuf colonnes cannelées, et d'ordre composite, autant que l'on en peut juger ; car il paraît que les chapiteaux n'ont été qu'ébauchés. La hauteur des colonnes restées entières est d'environ 40 pieds. Tout l'édifice est bâti avec une espèce de granit gris, nommé dans le pays *piedra perroquena*. Les assises qui composent la base et l'architrave sont d'une très-grande dimension ; et le monument, formant un carré long, présente encore dans ses ruines, malgré les constructions étrangères qui en dénaturent l'ensemble, un aspect noble et imposant. Quelques irrégularités que l'on remarque dans les détails de l'architecture prouvent que ce monument n'avait point été terminé : la corniche du piédestal n'a qu'un listel et une doucine ; et le profil des bases attiques est un peu lourd ; mais ces défauts sont difficiles à apercevoir ; et l'édifice conserve dans les masses cet air de noblesse et de grandeur qui caractérise toutes les constructions romaines.

Mérida avait aussi une naumachie et un théâtre.

Ces deux monumens, qui se trouvent aujourd'hui hors de cette ville vers l'orient, étaient jadis compris dans son enceinte : ils sont presque contigus ; et cette disposition, autant que la diversité de leur plan, indique la différence des usages auxquels ils étaient destinés. La naumachie est de forme elliptique, forme qui paraît avoir été particulièrement affectée à ces sortes d'édifices, et sans laquelle celui-ci serait méconnaissable, tant il est dégradé. Ce qui reste des constructions ne s'élève pas au-dessus du niveau du sol, en sorte qu'il est impossible de déterminer quelle fut leur hauteur depuis l'arène jusqu'aux degrés les plus élevés. Quant à la largeur de l'ellipse, elle est d'environ 232 pieds, mesurée sur le grand diamètre, et sur le petit, de 152. En examinant les massifs épars, et, qui paraissent avoir été déplacés par l'effort des hommes, on retrouve les huit rangs de degrés qui étaient destinés aux plébéiens, puis les trois rangs les plus élevés, où se plaçaient les esclaves, les courtisanes, et les individus qui n'appartenaient à aucun ordre de l'état. Au-dessous des degrés réservés aux plébéiens était un intervalle large de 8 pieds, intervalle qui, dans les naumachies, comme dans les théâtres et les cirques, séparait l'emplacement des plébéiens de celui de l'ordre équestre : il n'y avait que ces gradins, dont le dernier était au niveau de la surface de l'eau, qui avait ordinairement 4 pieds de profondeur. Avec quelques soins, on retrouve encore ici les quatre entrées principales ; mais il ne reste plus de traces des douze autres petites, lesquelles, avec celles-là, composaient les seize vomitoires qui entraient toujours dans le

plan des édifices de cette espèce. Il paraît que la naumachie de Mérida recevait l'eau de conduites descendant de la partie supérieure, et alimentées par les aquéducs voisins. Au-dessous de l'une des entrées principales, on découvre le canal par où les eaux s'écoulaient quand on voulait mettre l'arène à sec. Ce canal, dirigé vers la Guadiana, était assez spacieux pour que les galères y pussent trouver un abri. Il s'élève depuis le niveau de l'arène jusqu'à la dernière des banquettes réservées à l'ordre équestre.

Le théâtre que l'on aperçoit sur le second plan est le plus vaste et le plus beau de tous ceux dont on retrouve des vestiges en Espagne. Il fut construit sous le règne d'Auguste. La scène, le *proscenium*, l'orchestre, et les quatorze rangs de gradins destinés à l'ordre équestre, ont disparu sous les décombres et les terres rapportées; mais toute la partie supérieure existe dans son entier, à quelques déchiremens près, qui n'empêchent pas d'en reconnaître les détails.

La partie extérieure est enterrée jusqu'au-dessus de l'archivolte des principales entrées: deux de ces archivoltes se voient encore; les pieds droits qui les supportent sont couronnés d'une espèce de chapiteau dorique. Telle est à peu près la seule décoration qui se soit conservée, avec quelques pierres en bossage d'un relief extraordinaire, pareilles à celles qui ornent à Rome le monument nommé *Arco di Pontano*. A partir de l'architrave qui se trouve au-dessus des ouvertures, ou portes extérieures dont nous venons de parler, il ne reste que le massif du mur. La plupart des pierres qui servaient de revêtement ont été arra-

chées et enlevées pour les réparations que Philippe III fit faire au beau pont de la Guadiana. On n'aperçoit plus que deux ou trois assises de ces belles pierres dans l'intérieur du théâtre, au-dessus du bandeau qui marquait la séparation des deux ordres.

Dans les environs de l'église de Santiago, sur l'emplacement de laquelle furent trouvés les débris dont on a bâti la petite chapelle de Sainte-Eulalie, sont les restes d'un ancien monument qui, à en juger par son caractère et par ses dimensions, ne peut avoir été qu'un arc de triomphe : on l'appelle aujourd'hui *Arco de Santiago*. On reconnaît dès l'abord son origine à la grandeur et au bel assemblage des pierres qui le compose ; sa hauteur est d'environ 36 pieds sous clef ; son ouverture de 20 : il offre deux faces égales, et est recouvert par de grandes dalles d'environ 10 pieds de longueur qui portent d'une archivolte à l'autre. On distingue, au-dessous de ces archivoltes, quelques vestiges de petits pilastres ; mais, en général, ce qui reste du monument n'est, pour ainsi dire, que le squelette de ce qu'il fut autrefois ; car il était entièrement revêtu en marbre, ce que l'on reconnaît aux trous pratiqués dans toutes les pierres, et destinés à porter des crampons de fer dont quelques-uns subsistent encore. Plusieurs beaux fragmens, et entre autres deux chapiteaux de marbre blanc trouvés dans des fouilles faites au pied de l'arc de Santiago, attestent que sa décoration antique a dû être de la plus grande richesse. On prétend, et cela paraîtrait d'après la disposition de quelques fondations romaines découvertes dans la partie orientale de la ville, qu'il existait autre-

fois de ce côté un autre arc de triomphe semblable à celui que nous venons de décrire, et que ces deux monumens marquaient l'alignement d'une rue principale de l'ancienne Emerita.

Pour aller de Mérida à Badajoz, on a le choix de deux routes; elles sont également chacune de 9 lieues. L'une passe par *Lobon*, sur la gauche du Guadiana; l'autre par *Pueblo de la Calzada*, sur la droite.

Route de Mérida *à* Badajoz, *par la* Puebla de la Calzada, 9 lieues.

MÉRIDA, *cité*, à		lieues.
Un ruisseau *avec un pont.*		1/4
La Puebla de la Calzada, *village.*	3	3/4
La Guadiana, *rivière et pont.*	5	
BADAJOZ, *cité.*		

Sortant de Mérida, on côtoie la rive droite du *Guadiana*, jusqu'à la moitié du chemin de la Puebla, passant un petit ruisseau sur un pont d'une arche, construit en pierres de taille, ouvrage des Romains. On aperçoit, quelque temps après, à droite, et à peu de distance les uns des autres, les villages d'*Esparragalejo*, de *Garobilla* et de *Torre-Mayor*; et, à gauche, de l'autre côté de la rivière, ceux de *Lobon* et de *Talavera la Real.* Après 4 heures de marche, on arrive à la *Puebla de la Calzada*, ainsi nommée à cause de la chaussée ou voie mi-

litaire des Romains qui conduisait de Mérida à Lisbonne. Ce village contient environ 1,800 habitans. On peut voir, dans son église paroissiale, plusieurs beaux tableaux de Moralez.

A un quart de lieue, dans les terres, on découvre la petite ville de *Montijo*, située sur la Guadiana.

En avançant sur cette route, on trouve beaucoup de jardins; les arbres fruitiers s'y multiplient, des tapis de verdure se succèdent, se prolongent au loin; la plaine qu'on parcourt est d'ailleurs peu intéressante; et, lorsqu'on a traversé la rivière (la Guadiana), on arrive à Badajoz.

Autre route de Mérida *à* Badajoz, *par* Lobon, 9 lieues.

Mérida à	lieues.
Lobon, *village*.	4
Le Guadaxira, *torrent*.	
Talavera le Réal ou Talaveruela, *bourg*.	2
Le Lentrin, *rivière sans pont*.	
Le Revillo, *rivière sans pont*.	
Badajoz, *cité*.	3

En allant de Mérida à Badajoz, on entre dans une grande plaine sablonneuse, formée par le Guadiana; cette rivière, s'étendant diversement,

détruit insensiblement les collines, et forme dans son cours un grand nombre d'îles, où les troupeaux vont paître. Après avoir fait 4 lieues dans la plaine, on arrive au village de Lobon, situé sur les bords de la rivière; il a une église paroissiale et un couvent de Franciscains. On rencontre, quelque temps après, le *Guadaxira*, torrent qui est presque toujours à sec, mais impraticable, ou dangereux dans les temps de pluie, étant sans pont. On arrive de là au bourg assez important, nommé *Talavera le Real*, et aussi *Talaveruela*. Ensuite, on traverse un terrain uni, peu cultivé, et presque tout en pâturages. Ayant successivement passé les rivières de *Lentrin* et de *Revillo*, on arrive à Badajoz.

Badajoz fut une ville assez fameuse sous les Romains, qui lui donnèrent le nom de *Pax Augusta*. Les Maures l'appelèrent *Beledaix*, c'est-à-dire, *terre de sainteté*. Ce terme de prédilection ne changea point le nom qu'elle portait auparavant.

Cette ville était autrefois située dans la partie la plus élevée, où est aujourd'hui le château, dont l'enceinte est très-grande, et où l'on reconnaît, dans des fondations et des ruines, les divers genres de bâtisses des Romains, des Goths et des Maures: on y trouve aussi des églises abandonnées. Aujourd'hui la ville se trouve pla-

cée plus bas; et elle s'étend dans une belle plaine, sur le bord du Guadiana.

Elle a toujours été, depuis les Romains, une place forte; actuellement c'est une des barrières de l'Espagne, du côté du Portugal, dont elle n'est éloignée que d'une lieue et demie : aussi réunit-elle aujourd'hui toutes les fortifications qui peuvent contribuer à sa défense. Elle est en outre protégée par deux forts : le *château de San-Christoval*, à l'ouest, et celui de *las Pardaleras*, à l'est.

Badajoz éprouva le sort de sa province; son antique ville, soumise aux Romains, fut conquise par les Goths dans le 5e siècle, et par les Maures dans le 8e. Elle fut assiégée et arrachée aux Maures, en 1168, par Alphonse Henri, prince de la maison de Bourgogne, et fondateur de la monarchie portugaise. Ce siége donna lieu à un événement mémorable : les Maures, possesseurs de Badajoz, s'étaient mis sous la protection de Ferdinand II, roi de Léon, et lui payaient un tribut; ce prince accourut au secours de ses vassaux, et n'arriva qu'au moment où la ville venait d'être prise : aussitôt il en fait le siége; et Alphonse Henri, ne pouvant résister au roi de Léon, essaya de se sauver dans une sortie; mais il tomba de cheval, se cassa la cuisse et fut fait prisonnier. Ferdinand, usant de sa victoire en héros, consola ce prince, lui rendit

sa liberté, et remit la ville aux Maures. Mais, en 1181, Alphonse Henri assiégea de nouveau cette ville et l'enleva aux Maures, qui s'en emparèrent encore une fois par la trahison du gouverneur. Enfin, en 1230, selon les uns, les Maures en furent, pour toujours, expulsés par Alphonse IX, roi de Castille; et selon d'autres, en 1235, par les troupes de l'évêque de Plasencia, et celles des ordres militaires de l'Espagne.

En 1660, Badajoz résista à tous les efforts des Portugais, qui furent contraints à lever le siége. Il en fut de même pendant la guerre de la Succession, où elle fut fort inutilement assiégée, en 1705, par les troupes confédérées de Portugal et d'Angleterre.

Etendue et situation. Cette ville est percée de cinq portes. Ses rues sont étroites, souvent tortueuses. Elle manque absolument de fontaines. Elle a, au-dehors de la porte de las Palmas, sur le chemin du Portugal, un très-beau pont sur la Guadiana; il fut construit en 1596.

Administration ecclésiastique. L'évêché de Badajoz, suffragant de la métropole de Santiago, comprend dans son diocèse un chapitre de cathédrale, un archiprêtré, et 50 paroisses. Il y a de plus dans cette ville 5 paroisses, 7 couvens d'hommes, 5 de femmes, et 5 hôpitaux.

Administration militaire. Badajoz est la résidence du

capitaine-général et de l'intendant de la province de l'Estremadure, et le chef-lieu d'un bataillon de milices. Il y a un gouverneur militaire et civil, un lieutenant-de-roi, un major, un gouverneur militaire pour le château de Christoval, un alcade major pour l'administration de la justice, un contador principal de guerre, un auditeur militaire, 14 compagnies de milices attachées à la place, une garnison, plus ou moins nombreuse selon le besoin, et un arsenal, nommé *la Maestranza*, où l'on conserve toute sorte d'armes et d'instrumens de guerre.

Edifices publics. L'église cathédrale est le seul édifice considérable de cette ville; mais il mérite peu d'attention : il contient quelques tableaux assez bons.

Manufactures. Toute la ville n'offre qu'une seule manufacture : c'est une fabrique de chapeaux établie depuis fort peu d'années par un Français. Quant à la population, elle est au plus de 14 à 15 mille personnes.

Badajoz vit naître dans son sein, à la fin du 9e siècle, Abû-Mohamed-Abdalla, qui a laissé une méthode d'écrire où l'on trouve d'excellens préceptes de rhétorique et de poésie. Ce fut aussi le lieu de naissance du peintre Christophe Perez Moralez, et de Fernandez Bajara, médecin, dont il reste quelques écrits.

En supposant ici qu'on se rende en Portugal, on sort de Badajoz par la porte *las Palmas ;* on passe la Guadiana sur le pont dont on a parlé; on parcourt une lieue et demie de plaine ; et on vient passer à gué la petite rivière de *Caya*, après laquelle on se trouve en Portugal.

Route depuis Almaraz *jusqu'à* Talavera-la-Vieja, 3 lieues.

Almaraz à	lieues.
Belvis, *village.*	1 ½
Le Tage, *fleuve sans pont, bac.* / Talavera la Vieja.	1 ½

On quitte le grand chemin en sortant d'Almaraz; on s'enfonce dans les terres; on passe à Belvis, qui est dans une situation élevée, d'où l'on découvre une étendue immense de terres et la chaîne de montagnes qui sépare la vieille Castille de l'Estremadure. Belvis contient une église paroissiale et deux couvens de religieuses. Bientôt après avoir quitté cette ville, on retrouve le Tage, que l'on côtoie pendant près d'une lieue, parcourant des vallées et des collines agréables, arrosées de ruisseaux et de petites rivières. On laisse à gauche le hameau de *las Casas de Belvis*, et à droite un couvent de Franciscains; on passe le Tage dans un bac; et on arrive aussitôt après à Talavera la Vieja.

Talavera *la Vieja*, ou la vieille, fut une ville aimée des Romains : ils se plurent à y multiplier les monumens; et à peine en reste-t-il actuellement quelques légers vestiges. Cependant plusieurs débris attestent ce qu'elle a été : il n'y a presque point de maison où l'on n'en trouve;

soubassemens, colonnes, pilastres, fragmens plus ou moins considérables, chapiteaux de divers ordres, inscriptions enchâssées dans les murs: tout cela fait actuellement partie des bâtisses les plus médiocres.

Cependant il n'est pas une seule des maisons qui les composent dont les matériaux n'offrent des fragmens de constructions antiques. Une partie de la muraille qui formait autrefois l'enceinte de la ville s'est conservée sur une longueur d'environ 50 toises; non loin de ces murs, on voit aussi les restes d'un aquéduc du même temps. Le monument le plus remarquable de Talavera la Vieja est un temple, situé au nord du village; il en reste six colonnes de 3 pieds de diamètre, dont quatre exposées au midi et deux autres en retour, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, indiquent la direction des faces latérales dont il ne reste plus que le soubassement; mais il est si bien conservé, qu'il suffit pour achever de faire connaître le plan entier de l'édifice. Il dut être composé originairement de seize colonnes, savoir : quatre à l'une des faces, quatre à la face opposée et six de chaque côté, y compris celles des angles qui appartiennent aussi aux faces principales. Les six colonnes restées debout sont encore couronnées de leur architrave et d'une portion de corniche. Sur l'entre-colonnement du centre s'élève un arc

formé de treize douelles égales. Les colonnes sont cannelées et taillées dans les proportions de l'ordre corinthien; mais leurs chapiteaux sont d'un mauvais goût; ils forment une espèce de couronne sans cauricoles, sans volutes et sans aucun des ornemens appartenant aux ordres connus de l'architecture. Dans les cannelures des colonnes et sur l'architrave, on distingue des traces de bas-reliefs formés avec une espèce de stuc qui a résisté au temps et aux injures de l'air, mieux que la pierre même sur laquelle il est appliqué. La façade de cet édifice, vue dans l'exposition du midi, offre des masses légères et un ensemble agréable. Au nord de ce temple, on aperçoit aussi les restes d'un autre monument, qui sert aujourd'hui de greniers publics; il consiste en trois tronçons de colonnes d'environ 7 pieds de hauteur, engagées dans un pan de mur moderne; elles posent sur un stylobate plus élevé que celui du premier temple que nous venons de décrire, et précédé d'un massif de maçonnerie qui était probablement la base d'un escalier. Ces deux monumens, dans une situation superbe, dominaient une campagne fort étendue, semée de bois de chênes verts, traversée par le Tage qui y forme plusieurs replis, et terminée à l'horizon par des chaînes de hautes montagnes.

Les antiquités de Talavera ont été autrefois

l'objet d'une mesure administrative qui prouve l'admiration qu'elles inspiraient, et le prix qu'on attachait, il y a plusieurs siècles, à des monumens qui attestent l'ancienne splendeur du pays. Une ordonnance des régidors de Talavera, en date du 14 avril 1378, renouvelant les dispositions d'un acte antérieur tombé en désuétude, défend aux habitans du lieu et du voisinage de démolir ou dégrader en aucune manière les édifices antiques existant dans l'endroit; et ce sous peine d'une amende de 600 maravedis payables par les contrevenans.

Ces ordonnances, émanées d'un temps où une partie de l'Europe était encore plongée dans la barbarie, sont dignes du siècle où l'on se pique de porter le plus d'admiration et de respect aux monumens des arts et de l'antiquité.

Talavera est dans une position heureuse, sur la rive gauche du Tage, dans un terrain dont une partie est cultivée en grains et en vignes, et l'autre formée de pâturages ou couverte de chênes de la petite espèce. La population de cette ville est faible : on y compte environ 500 habitans.

Route depuis Almaraz *jusqu'à* Plasencia, Coria, Alcantara *et* Cacerez, *de là à* Mérida, 57 lieues.

Almaraz à	lieues.
Toril, *village.*	2
Le Tietar, *rivière sans pont, barque.*	2
Malpartida, *gros bourg.*	3
Plasencia, *cité.*	1
Villar, *village.*	3
Ambroz, *rivière et pont.*	3
Aldea Nueva, *village.*	
Ambroz, *rivière et pont.*	
Abadia, *village.*	1
Ambroz, *rivière et pont.*	1
La Granja, *village.*	
Ambroz, *rivière et pont.*	2
Caparra.	
Oliva, *village.*	1
Carcoboco, *village.*	2
Alde Guella, *village.*	1
Xerte, *rivière et pont.*	1
Gallisteo, *village.*	
Coria, *ville.*	4
Un pont sans rivière.	
L'Alagon, *rivière sans pont.*	2
Pescueza, *hameau.*	
Ceclavin, *village.*	3
Alcantara, *ville.*	3
Le Tage, *fleuve et pont.*	
A reporter	35

	Report 35 lieues.
Villa de Rey, *village.*	2
Brozas, *village.*	1
Arroyo del Puerto, *ville.*	4
CACEREZ, *cité.*	3
MÉRIDA, *cité.*	12
	Total 57 lieues.

On quitte la grande route du Portugal en sortant d'Almaraz; on parcourt des campagnes qui sont couvertes alternativement de chênes et de pâturages, avec des puits et des lagunes de distance en distance qui servent à abreuver les bestiaux. On arrive à Toril, village, en laissant, à la gauche, le village de *Cerrajon*, et, à la droite, ceux de *Saucerilla* et de *Casa-Tejada*. Deux lieues après Toril, on passe, à gué ou dans une barque, la rivière le Tiétar, dont les environs sont garnis de chênes verts et blancs, de rouvres, d'alcornoques, etc. Les campagnes deviennent ensuite désertes et incultes, couvertes de bruyères, à quelques chênes près qu'on aperçoit de temps à autre; et on arrive à Malpartida.

MALPARTIDA, gros bourg dont la population est d'environ 1,300 habitans. Elle est assez bien bâtie; son église paroissiale est assez belle et construite en granit, qu'on a tiré d'une carrière voisine, nommée des Cinq Frères. La façade a de la majesté.

La sortie de cette ville n'est rien moins qu'a-

gréable; on y trouve cependant des chênes et des arbustes de différentes espèces, semés de loin en loin. Bientôt la terre devient aride, stérile ou sans culture pendant plus d'une demi-lieue; mais, aux approches de Plasencia, on trouve le sol remis en valeur; et on arrive dans cette ville par une descente très-rapide.

Plasencia. Cette cité se trouve au milieu des montagnes, dans une vallée étroite, assez fertile, qui se prolonge en longueur dans une étendue de neuf lieues qu'arrose la rivière de Xerte; sur ses bords se trouve la ville, qui en est en partie entourée comme dans une presqu'île. Cette situation est embellie encore par une promenade agréable.

On a prétendu que cette ville est l'ancienne *Ambracia* des Romains; et on a fondé cette opinion sur ce que le territoire portait le nom d'*Ambroz* dans le douzième siècle, et aussi sur ce qu'une rivière, qui passe à quelques lieues, porte encore ce même nom, enfin sur quelques inscriptions antiques; mais il y a lieu de présumer que l'Ambracia des Romains était plutôt la *Caparra* de nos jours, dont il sera parlé bientôt.

Administration ecclésiastique. Plasencia est un évêché suffragant de Santiago. Son diocèse comprend un chapitre de cathédrale et 152 paroisses. L'évêque était vraisemblablement très-puissant autrefois, puisqu'on

trouve dans l'histoire qu'il leva plusieurs fois des troupes pour combattre les Maures, ainsi qu'il a été dit lorsqu'on a parlé de Truxillo et de Badajoz.

Administration civile. Cette ville est le chef-lieu d'un corrégidorat; elle a un corrégidor d'épée, un alcade mayor, et une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors.

Edifices. On y trouve 7 églises paroissiales, 3 couvens de religieux, 4 couvens de religieuses, et plusieurs chapelles ou oratoires. L'église des dominicains a une belle façade d'ordre composite. Parmi ses chapelles, celle de Saint-Jean renferme le mausolée de Martin Nieto, dont la statue, armée et à genoux, est remplie de noblesse et d'expression : beaucoup de personnes la désignent comme un des plus beaux monumens qui aient été exécutés en Espagne depuis la renaissance des arts.

L'église cathédrale, bâtie en granit, a été construite à plusieurs reprises; on y distingue facilement le goût des différens siècles et les diverses époques des progrès et de la décadence des arts. Le sanctuaire renferme le mausolée de Ponce de Léon, évêque de Plasencia : il est exécuté avec assez de goût. On y trouve également quelques beaux morceaux exécutés par le statuaire espagnol Grégoire Hernandez. La haute salle capitulaire renferme aussi quelques bons tableaux.

La maison du marquis de Mirabel est le principal édifice particulier de cette ville. On y trouve une grande cour entourée d'un double rang de portiques l'un sur l'autre soutenus par des colonnes; mais ce qu'il y a de plus intéressant est une belle collection d'antiques

qu'on y conserve dans une des galeries. On y voit des urnes, des têtes, des bustes, des autels, des inscriptions; on y remarque une tête colossale de Tibère; un pied, aussi colossal, chaussé d'un brodequin; une tête de Charles-Quint en marbre, de Léon Leoni, et de Pompée son fils; et un beau buste d'Antonin-le-Pieux.

Promenades. Les dehors de cette ville sont agréables du côté de Xerte; cette rivière y forme une sorte d'île couverte d'arbres qui ombragent de charmantes promenades. On voit aussi un très-bel aquéduc qui y transporte l'eau de deux lieues de distance; il est formé par plus de 80 arcs.

En quittant Plasencia, le chemin devient mauvais pendant une lieue : on suit cependant le vallon dans lequel cette ville est située. Après une demi-heure, on monte sur une colline assez garnie d'arbres; et, en redescendant, on entre dans un territoire appelé *Trasierra*, qui conduit à Villar. On aperçoit de loin une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la *Peña de Francia* jusqu'à la montagne de *Xalmaa* à la frontière de Portugal; outre ces deux montagnes, on y distingue celles *del Gamo* et *de los Angeles*. Villar est un village agréablement situé, où l'on rencontre des inscriptions romaines sur les murs de plusieurs maisons : les environs sont remplis de châtaigniers et d'arbres fruitiers; il est recommandable

par l'abondance et l'excellence des eaux qui naissent dans son territoire : les Romains les conduisaient à *Caparra* par un aquéduc dont on voit encore des vestiges. On trouve *Aldéa Nuéva*, village de 1,500 habitans; il est sur le flanc d'une montagne couverte de châtaigniers : on y passe la rivière d'*Ambroz* sur deux ponts; l'un est à l'entrée, l'autre à la sortie du village : celui-ci est appelé *de la Doncella*. On côtoie la rivière, apercevant à droite le *Puerto de la Gumilla;* et on arrive à *Abadia*, petit village qui appartient au duc d'Alba, dont les jardins sont ornés de superbes fontaines, bustes et statues de marbre, antiques et modernes. On repasse peu après l'Ambroz sur un mauvais pont; et on trouve un couvent de Franciscains; une demi-heure après, on aperçoit une colonne milliaire dégradée, et on arrive à la *Granja;* de là jusqu'à *Caparra*, on traverse toujours des bois de chênes verts et de robles; on laisse, à la gauche, le hameau de *Villeria*, et, à la droite, le village de *Lazarza*.

Caparra. Ce lieu, aujourd'hui dépeuplé, fut l'Ambracia des Romains; et il conserve des restes précieux des monumens qu'ils y construisirent. La ville était située sur une petite éminence, au bord de la rivière d'Ambroz, qu'on y passe sur un beau pont de quatre arches, aussi de construction romaine. Elle est actuellement réduite à un état au-dessous d'un chétif hameau;

mais des ruines intéressantes couvrent son ancien sol. On voit, à peu de distance, un arc de triomphe bâti en grosses pierres sur la voie militaire des Romains, avec quelques fragmens d'une inscription. Ce monument, ainsi isolé, au milieu d'un désert (*despoblado*), a un aspect imposant. En quittant cet endroit, on continue à traverser des bois de chênes verts; et on trouve *Oliva*, petit village d'environ 240 habitans, et qui fut la patrie du poète Juvencus; puis on rencontre dans une plaine un village tout aussi peu important, nommé *Carcaboso* et *Alde Huela*, qui fut comme abandonné et presque détruit, mais qu'on rebâtit, et qui se peuple de jour en jour. On passe ensuite la rivière de Xerte sur un beau pont de sept arches; on monte, et on arrive à *Galisteo* [1], autre village d'environ 1,200 habitans, et qui est dans une situation très-élevée. Cette route offre de toute part les traces de la dépopulation et des ravages du temps; mais elle ne laisse pas que de présenter un aliment à la curiosité des amateurs de l'antiquité: elle est presque couverte des débris de la grandeur romaine, qu'on reconnaît dans des restes de monumens, in-

[1] On peut y voir un palais d'une belle architecture, orné de beaucoup de colonnes; sa construction, d'un assez bon goût, paraît être du seizième siècle: il appartient au duc d'Arco.

scriptions, colonnes milliaires, et des fragmens de la voie militaire, toutes choses qui occupent les regards et la pensée du voyageur jusqu'à *Coria*, où l'on arrive par une plaine de 4 lieues qui longe la rive droite de l'Alagon.

Coria. Cette petite ville, située sur la rivière d'Alagon, existait du temps des Romains : c'est la *Cauria* et le *Caurium* de Ptolémée. Sa population actuelle est d'environ 1,500 habitans. L'enceinte des fortifications romaines existe encore; les murailles sont en grandes pierres placées avec régularité, ayant 28 pieds et demi d'élévation et 16 pieds 4 pouces d'épaisseur, flanquées, d'espace en espace, de grandes tours carrées de la même construction : on y voit 4 portes, chacune de 13 pieds 9 pouces de hauteur sur 12 pieds de largeur, et défendues par deux tours. Du reste, on y trouve aussi beaucoup d'inscriptions antiques.

Cette ville est aujourd'hui protégée par un fort très-médiocre, mais placé avantageusement; il fut bâti dans le 14e siècle : on y monte par un escalier de cent et quelques marches.

Coria est le siége d'un évêché suffragant de la métropole de Sant-Iago, dont le diocèse contient un chapitre de cathédrale et 199 paroisses. L'église cathédrale n'a qu'une nef; elle est grande et dans le genre gothique; mais elle n'est ni belle ni majestueuse ; elle contient cependant

quelques mausolées auxquels on peut faire attention : ils sont tous en marbre.

En sortant de Coria, on passe sur un beau pont de sept arches, sans rivière. Il était construit sur l'Alagon ; mais cette rivière a changé de lit : le pont est resté sans eau, en attendant qu'elle reprenne son ancien cours. On passe l'Alagon à gué; et, 2 lieues après, on arrive à *Pescueza*, hameau où on laisse à droite le village de *Cachorilla*. A peu de distance, le chemin est croisé par un autre, qui va à *Portozuelo*, petit village[1] éloigné de 2 lieues. La route, jusqu'à *Céclavin*, n'est couverte que d'arbustes inutiles.

Céclavin, petite mais ancienne ville, qui fut autrefois opulente, n'a plus qu'environ 3,000 habitans, qui s'adonnent à la culture des terres, et surtout des vignes ; ils ont quelques jardins qu'ils arrosent par des puits à roues. On marche au milieu des vignes pendant une lieue et demie ; le chemin se rétrécit et n'est plus ensuite qu'un

[1] Le conseil de ce village a le singulier privilége de donner des lettres de maîtrise pour l'exercice de différens arts mécaniques et de quelques arts libéraux, moyennant lesquelles on peut les exercer librement dans toute l'Estremadure : chaque maîtrise coûte 75 réaux de veillon (18 francs 75 centimes). Les villages de Pedrosa del Rey, de Madrigal, et de Santa Maria de la Nieva, en vieille Castille, jouissent d'un privilége semblable.

sentier qui passe au milieu de roches coupées inégalement ; il conduit, par une longue descente, au bord du Tage, qu'on traverse dans une mauvaise barque, pour arriver bientôt après à *Alcantara*.

Alcantara, selon quelques auteurs, est une ville ancienne, puisqu'ils prétendent qu'elle fut la *Norba Cæsarea* de Ptolémée, la *Norbensis Colonia* de Pline, la *Lancia* des Romains ; mais il est certain qu'elle n'existait point sous ces peuples : c'est une ville moderne, bâtie par les Maures ; elle est située sur le bord du Tage, et elle fut conquise sur eux, en 1218, par Alphonse IX, roi de Léon, et donnée à l'ordre militaire de Calatrava. Des chevaliers de cet ordre s'y établirent; et, dès l'année suivante, ils formèrent un ordre particulier, dont cette ville devint le chef-lieu et lui donna son nom. Les chevaliers de l'ordre d'Alcantara y ont une maison conventuelle dont la construction a duré pendant quatre règnes : elle commença, en 1505, sous Ferdinand V ; elle continua sous Philippe Ier et Charles Ier, et fut terminée sous Philippe II. L'église est grande, et a trois nefs ; elle n'est point encore finie ; on y voit, sur quelques autels et dans la sacristie, plusieurs beaux tableaux peints par Moralez.

Administration. Alcantara a un gouverneur particulier, militaire et civil pour l'ordre des chevaliers,

un lieutenant de roi, un major et un aide-major pour le même ordre; un alcade major pour l'administration de la justice. La population est d'environ 3,000 personnes. Cette ville est recommandable par un superbe pont construit sur le Tage, ouvrage magnifique des Romains : son élévation est de 175 pieds 8 pouces au-dessus du niveau ordinaire de l'eau, ou 211 pieds 10 pouces au-dessus du sol ou lit du fleuve; sa longueur est de 576 pieds 11 pouces; sa largeur de 27 pieds et demi. Il est formé de 6 arches inégales; les deux du milieu ont 94 pieds d'ouverture, et leurs piliers 32 pieds 8 pouces d'épaisseur. Un arc de triomphe est placé au milieu du pont sur toute sa largeur; il a 40 pieds et demi d'élévation; et il est bâti en grandes pierres de granit ayant toutes 3 pieds et demi de long, sur 1 pied 3 quarts de large. A l'extrémité de ce pont, du côté de la ville, se voit un petit temple de même construction : il a 20 pieds de haut sur 12 et demi de large; il est bâti d'un petit nombre de pierres énormes. Dans son intérieur est le tombeau qui renfermait les cendres de Caius Lucius Lacer, architecte de tout cet ouvrage. Ce petit monument est devenu depuis une chapelle sous l'invocation de saint Julien.

Les Maures, assiégés dans Alcantara, abattirent, pour leur défense, la plus petite arche de ce pont; Charles I la fit reconstruire dans le seizième siècle. A la paix d'Utrecht, les Portugais, obligés d'évacuer cette ville, firent sauter deux arches de ce pont : elles ont été rétablies sous Charles III.

Cette construction, étonnante par sa hardiesse,

offre en même temps cet air de solidité, première convenance que l'on recherche dans un édifice de cette espèce. Ce système de voûte à plein cintre, dont la poussée se fait sur l'axe des pieds droits, satisfait à la fois l'œil et la réflexion; et l'expérience des siècles démontre l'avantage de cette courbe sur toutes celles que l'on a été tenté de lui substituer. Les arches de ce pont que les Maures ont fait sauter n'ont point ébranlé les autres; et il eût été téméraire de prétendre à une telle stabilité, si les mêmes voûtes eussent été formées de ces arcs surbaissés, employés dans l'architecture actuelle. Les restaurations, au surplus, ont été faites avec tant d'art et de soin, qu'il est presque impossible de distinguer, à la seule inspection, les ouvrages modernes des constructions antiques. Les piles et les culées du pont sont d'inégales hauteurs, et assises, pour la plupart, sur les rochers dans lesquels le Tage est encaissé.

Le petit temple dont nous avons parlé n'est autre chose qu'un oratoire élevé par l'architecte du pont d'Alcantara, avec des matériaux de la même espèce. Il s'est conservé sans la moindre altération; et il doit surtout sa stabilité à la grandeur et au bel assemblage des pierres qui le composent. Malgré le grand nombre de siècles qui se sont écoulés depuis qu'il est bâti, on reconnaît qu'il n'a pas pénétré une goutte d'eau dans son intérieur.

En quittant Alcantara, on traverse, pendant trois heures, un terrain presque tout inculte et en pâturages; et on passe à *Villa de Rey*, petit

village, et ensuite à *Brozas*, petite ville, qui contient environ 2,500 habitans, avec 2 églises et 2 couvens; elle a un alcade major pour l'administration de la justice : c'est le lieu de naissance de François Sanchez, connu par ses écrits sur la grammaire, l'art poétique et l'art oratoire. On entre ensuite dans un bois très-épais, planté en chênes, où l'on marche pendant près de quatre heures; il conduit à *Arroyo del Puerco*, ville d'environ 5,000 habitans, qui a quelques bonnes fabriques de draps. Son église paroissiale est décorée de seize bons tableaux peints par Moralez. On fait encore 2 lieues à travers des plantations de chêne; et on trouve un beau lavoir de laines pour les fabriques d'Arroyo. Bientôt après, les terres commencent à être cultivées et soignées; les campagnes paraissent mieux tenues, à proportion qu'on s'approche de *Cacérès*, où l'on arrive, après trois heures et demie de marche, depuis Arroyo del Puerco.

CACÉRÈS. Cette ville est ancienne; elle fut une colonie romaine sous le nom de *Castra Cæcilia;* on attribue sa construction à Quintus Cecilius Metellus. La ville de *Cacérès* est située sur une éminence : elle a 4 paroisses et 7 maisons religieuses ; elle est la résidence d'un vicaire-général de l'évêque de Coria pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique ; elle est aussi le siége d'une royale audience, qui comprend l'Estremadure

dans son ressort, et qui n'est établie que depuis 1791. Chef-lieu d'un corrégidorat, elle a un corrégidor d'épée et un alcade major. Sa population èst d'environ 8,000 personnes. Cette ville n'est ni grande ni bien bâtie; aucun édifice ne mérite l'attention du voyageur : on peut y remarquer cependant la cour de l'hôpital de la Pitié qui est entourée d'un double portique, placés l'un au-dessus de l'autre, soutenus par des colonnes d'ordre dorique. Outre plusieurs vestiges d'inscriptions romaines, on y trouve quelques antiquités, entre autres, sur la place, une statue de marbre plus grande que nature ; elle a une corne d'abondance à la main gauche; et sa tête est couverte de son manteau. On peut aller de Cacérès à Mérida par un chemin de traverse ; le trajet en est de 12 lieues.

Nous ne quitterons pas l'Estremadure sans entretenir nos lecteurs du couvent de Guadalupe : à 20 lieues de Calatrava, sur la lisière orientale de cette province, et au pied d'une chaîne de montagnes qui la traverse de l'est à l'ouest de Tolède, on trouve le monastère de Guadalupe, couvent des Hiéronimites, non moins fameux par la possession de sa Vierge miraculeuse, que le fut celui de Just, autre couvent du même ordre, par la retraite de l'empereur Charles v ; il l'emporte de beaucoup sur ce dernier, par sa grandeur, sa richesse et les agrémens de sa si-

tuation. Il est vrai qu'outre le talisman qui lui attire les pieuses offrandes de l'Espagne et du Portugal, cette maison jouit encore de l'avantage d'être située sur un sol très-fertile et très-bien cultivé : elle a été comblée des offrandes de deux royaumes, dotée par plusieurs souverains; et elle est devenue assez riche, dit un auteur italien, pour faire l'aumône à ses bienfaiteurs.

Quelques auteurs prétendent qu'il exista jadis, au lieu où est aujourd'hui la petite ville de Guadalupe, une colonie romaine, appelée *Cœcilia Germelina*. Son nom moderne est arabe. Le couvent fut fondé dans le 14e siècle, par ordre d'Alphonse XII, à l'occasion d'une image de la Vierge trouvée dans ce lieu; son clocher domine la plaine fertile dont nous avons parlé, et s'élève avec grace et majesté au milieu d'elle. Des moines, gardiens de ce temple, semblables aux prêtres de l'antiquité, entourent jour et nuit ses autels, accueillent les fidèles qui les visitent, et exercent envers eux l'hospitalité. De toute part on accourt chercher, dans ce lieu saint, la consolation du malheur, le rétablissement de la santé, ou le pardon des fautes.

La tradition rapporte que la statue de la Vierge de Guadalupe est un ouvrage du ciseau de saint Luc, qui avait été donné par saint Grégoire-le-Grand à saint Léandre, archevêque de Séville, dans un voyage qu'il fit à Constantinople; que

ce dernier prélat la rapporta dans sa patrie, d'où elle fut transférée et cachée dans les montagnes de Guadalupe, à l'époque de l'invasion des Maures. Une apparition miraculeuse la découvrit, 600 ans après, à un chevrier, qui révéla, à son tour, à toute la contrée, ce qu'il venait d'apprendre. De là l'inauguration, le culte, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la fortune de Nuestra Senora de Guadalupe, la Vierge la plus riche de toute la chrétienté.

Le culte de la Vierge, en Espagne, est le plus usité parmi toutes les classes de la société.

Les Espagnols y trouvent une consolation que ne leur donnent pas les autres pratiques religieuses. C'est à la Vierge qu'ils s'adressent, dans tous leurs plaisirs, comme dans toutes leurs peines : *Nuestra Senora*, est leur expression favorite. La Vierge a, dans toutes les maisons, une salle qui lui est particulièrement attachée, et où son image est placée, sous le nom de la *Purissima*. La plupart des noms de baptême des femmes sont relatifs à quelques circonstances de sa vie : *Dolores*, *Rosario*, *Concepcion*, *Soledad*, sont les dénominations les plus ordinaires. Il est peu d'Espagnols, même de militaires, qui n'aient, sur leur poitrine ou dans leur portefeuille, quelque petite image de la Vierge, qu'ils invoquent en certaine circonstance, qu'ils baisent souvent, et dont ils ne se séparent jamais.

Une institution particulière aux Espagnols est celle qui préside à l'enterrement de leurs enfans. On les habille du vêtement d'un ordre religieux : celui auquel les parens sont le plus attachés ; on les couronne de fleurs ; on les expose ainsi pendant une journée, auprès de leur berceau, au milieu de leur famille ; c'est dans cet état qu'on les transporte à l'église et au tombeau.

L'habitation conventuelle de Guadalupe est plus remarquable par son étendue que par son architecture : elle est composée de plusieurs cloîtres, bâtis en différens temps. Quelques tours dont elle est flanquée attestent qu'à l'époque où elle fut bâtie, en 1330, on songea à en faire une retraite sûre contre les incursions des Maures. Depuis cette époque, on y a ajouté ou on en y a retranché, suivant les besoins ou les caprices du moment : ce qui a produit l'irrégularité que l'on remarque dans son ensemble. Malgré ce défaut d'unité, cet édifice en impose par sa masse et son développement. Le cloître est remarquable par le genre d'architecture qui y règne : c'est un mélange de gothique et d'arabe, comme presque tous les édifices de cette espèce en Espagne ; la fontaine du milieu est surtout d'un aspect élégant et riche. L'intérieur du couvent offre, à l'amateur des arts et de l'histoire, des tableaux, des statues, des inscriptions et des monumens précieux. Le naturaliste trouve, dans les

environs, les objets les plus intéressans sous les rapports de la botanique et de la minéralogie : il n'est pas de solitude qui offre plus d'alimens à la curiosité des voyageurs.

ABRÉGÉ DE LA STATISTIQUE PARTICULIÈRE DE L'ESTREMADURE.

Population. La population de l'Estremadure fut considérable sous les Romains ; elle se soutint sous les Maures, et déchut insensiblement sous leurs vainqueurs : enfin elle diminue tous les jours sous leurs successeurs. Selon le dénombrement de 1787 et 1788, elle ne contient que 416,922 habitans ; elle a cependant 2,000 lieues carrées. On sera étonné de la différence énorme, si on la compare avec la Galice, dont elle n'est point éloignée ; celle-ci, qui n'a que 1,660 lieues carrées, compte 1,345,803 habitans ; et, cependant, elle éprouve une émigration continuelle. Aussi parcourt-on dans l'Estremadure des espaces immenses sans rencontrer une peuplade, une maison, un homme, et sans apercevoir un arbre et un lambeau de terre cultivée.

On attribue assez généralement la dépopulation de cette province à *la mesta*, c'est-à-dire à l'usage où l'on y est de recevoir en hiver les troupeaux voyageurs de quelques provinces de l'Espagne, et d'envoyer les propres troupeaux de l'Estremadure voyager ailleurs en été. On porte à 40,000 hommes le nombre de ceux qui y sont employés : ils voyagent continuellement,

ne se marient point, et sont ainsi enlevés à l'agriculture et à la population.

D'un autre côté, les propriétaires qui vendent ou qui afferment leurs pâturages trouvent plus agréable d'en retirer un revenu sans être obligés de faire travailler les terres; de là l'abandon de la culture; les journaliers ne trouvent point de travail; les productions sont extrêmement bornées; par conséquent elles se vendent fort cher. Le paysan, qui d'ailleurs ne trouve point à s'employer, ne peut se pourvoir de ce qui lui est nécessaire; il languit dans la misère; il se dégoûte de son pays, s'en éloigne, et va chercher dans un autre le travail qui peut fournir à sa subsistance. Aussi cette province éprouve tous les jours une nouvelle perte de ses habitans.

Quelques autres causes ont concouru aussi à produire le même effet. Les Maures habitaient en grand nombre dans l'Estremadure; leur dernière expulsion, en 1614, laissa beaucoup de maisons et des villages entiers déserts. Les guerres lointaines pendant deux siècles arrachèrent un grand nombre de soldats du sein de leur patrie. La découverte de l'Amérique nuisit presque autant à la population de l'Estremadure. Les conquérans du Nouveau-Monde étaient de cette province; ils enflammèrent l'ambition de leurs concitoyens; ils s'empressèrent d'aller combattre sous leurs drapeaux, et conquérir des richesses dans le pays qu'ils avaient soumis. Cette émigration fut la plus nombreuse de toutes les autres provinces de la monarchie espagnole.

Sans doute que la suppression de la mesta, ou au

moins des modifications apportées à son régime, procurerait le défrichement des terres; et, le rétablissement de l'agriculture faisant renaître l'émulation et l'industrie, ces moyens serviraient à repeupler une province qui pourrait, à elle seule, nourrir un tiers de l'Espagne.

Agriculture. Les Romains avaient senti tout le prix de l'Estremadure, et les Maures en avaient fait un jardin. La terre la plus fertile forme son sol; elle contient le principe abondant d'une végétation heureuse qui se développe avec la plus grande activité; la chaleur du climat en favorise l'essor; les rivières nombreuses qui parcourent cette province y porteraient un surcroît de fécondité, et y répandraient la plus riche abondance; mais cette terre est comme abandonnée à elle-même; si elle donne quelques productions, elle ne les doit point à l'industrie des hommes: c'est elle seule qui agit; et, souvent contrariée par le cultivateur ignorant, elle voit étouffer dans son sein le germe naturel qui pouvait l'embellir. Elle est presque entièrement réduite au triste état d'un pâturage forcé. Zavala compte dans le district de Badajoz 26 lieues en longueur de terre inculte, sur une largeur de 12 lieues.

Dans toute la province, on ne trouve presque point de jardins et de vergers; ni fruit, ni mûriers, ni chanvre; le blé et le seigle en sont presque les uniques productions. Ces grains suffisent ordinairement pour nourrir la population, parce que, comme on l'a dit, elle est infiniment petite, et que la majeure partie des gens des campagnes mange fort peu.

Les oliviers y sont clair-semés ; les vignes n'y sont guère plus abondantes ; les châtaigniers y sont plus nombreux, heureusement pour l'habitant de la campagne, qui en tire une partie de sa subsistance. C'est l'état languissant de l'agriculture qui y ruine la population. Les propriétaires trouvent fort commode de ne faire travailler ni ensemencer leurs terres, et de ne point courir les risques de mauvaises récoltes : leur revenu est toujours le même, toujours également certain en tenant leurs terres en pâturages ; ils les afferment pour servir aux troupeaux nombreux qui s'y rendent tous les ans vers l'automne et qui y passent l'hiver : on en estime la quantité à 4 millions de têtes. Il est aisé de concevoir quelle énorme étendue de terrain leur est nécessaire. Mais ce qui paraîtra étonnant, c'est que, dans ce nombre considérable de troupeaux que la province nourrit pendant six mois, elle n'en ait point à elle une quantité suffisante pour bonifier ses terres.

Il est cependant des cantons qui fournissent abondamment diverses sortes de productions ; on trouve, par exemple, beaucoup de jardins et d'arbres fruitiers entre la Puebla de la Calzada et Montijo, dans la Véga de Plasencia, etc., beaucoup d'oliviers à Baños, beaucoup de vignes à Talavéra la Vieja et à Baños, des plantations nombreuses en chênes, châtaigniers, et autres espèces d'arbres aux environs de Talavéra, entre las Brozas et Arroyo del Puerco, dans la Véga de Plasencia et sa vallée ; enfin, près d'Ervas, de Baños et de Bejar. Les flancs de la montagne de Guadalupe,

aux environs du monastère de ce nom [1], sont couverts d'arbres, et surtout de plantes médicinales. C'est dans cette chaîne de montagnes qu'est situé le couvent de Saint-Just, où Charles-Quint se retira, lorsqu'il eut abdiqué la couronne, et où il finit ses jours. Il est également quelques cantons où l'on trouve une culture dirigée avec plus de soin et d'intelligence; tels sont les environs de Cacérès, de Plasencia, la vallée où la ville est située, la Véga, qui est séparée de cette vallée par des montagnes où se trouvent partout en abondance des vignes, des oliviers, des mûriers, des citronniers, des cédrats, et toutes sortes d'autres arbres fruitiers. Dans la vallée de Béjar, on se livre à l'agriculture avec une activité même pénible : le terrain y présente des obstacles difficiles à surmonter; ce sont des montagnes, des collines et des ravins; on y voit partout des champs élevés au-dessus les uns des autres, et formant autant de terrasses soutenues par des murailles; à ce spectacle, on se croit transporté sur les montagnes du royaume de Valence; mais ces cantons privilégiés, qui forment une exception, offrent aussi un contraste frappant avec le reste de l'Estremadure.

[1] Dans le trésor de ce riche monastère, en outre d'un trône d'argent pour la Sainte-Vierge, de deux grands anges du même métal, de quantité de châsses et de reliquaires d'or et d'argent enrichis de pierres précieuses, il s'y trouve une cassette de vermeil avec de beaux bas-reliefs en émail, un tabernacle d'argent du poids de 240 marcs, et un crucifix d'or du poids de 4 marcs, etc.

Manufactures et commerce. L'excellence du sol ayant attiré principalement l'attention des Maures, leur industrie se porta plus sur cet objet que sur les manufactures. On ne voit pas que cette province ait jamais eu de grands établissemens de ce genre : elle eut cependant, durant plusieurs siècles, quelques bonnes manufactures de gros draps et autres lainages ; on distinguait surtout celles qui s'étaient établies à Alhanchel, et qui sont ruinées depuis long-temps par le manque d'ouvriers, et par le défaut de débouchés. Quelques manufactures qui existent encore sont de si peu d'importance, qu'elles ne méritent presque point d'être citées. Elles se réduisent à une fabrique de chapeaux établie depuis dix ans à Badajoz par un Français ; deux fabriques pareilles à Zafra ; un grand nombre de tanneries aussi à Zafra et au casar de Cacérès ; une manufacture de gros draps à Arroyo del Puerco ; il y a encore quelques métiers isolés de draps demi-fins à Ervas, et de draps ordinaires à Béjar. Ce dernier établissement est le plus considérable ; il fournit une certaine quantité de ses draps en Castille et en Andalousie.

Une province qui produit peu de chose, qui fabrique encore moins, qui doit recevoir tout des autres pays, ne saurait offrir l'idée d'un commerce avantageux ; tout doit y être passif ; tout doit lui être onéreux ; son appauvrissement doit augmenter de jour en jour. D'après des défrichemens considérables, et une agriculture raisonnée, qui multiplieraient les productions des meilleures qualités, afin d'en exporter, ou d'obtenir les matières premières propres à différentes manufactures, on pourrait penser que le com-

merce serait dans le cas d'y fleurir avec une certaine vigueur; cependant, il faut l'avouer, un obstacle s'opposerait à un grand succès : c'est la difficulté de l'exportation. L'Estremadure est dans le milieu des terres, loin de la mer et de toute navigation intérieure; les marchandises ne peuvent y être transportées que sur de petites charrettes, et en beaucoup d'endroits à dos de mulet. Cet obstacle n'est pas toutefois insurmontable : on est à côté du Portugal, qui fournirait un débouché; et du royaume de Séville, où l'on pourrait transporter les marchandises et les denrées, et ensuite les embarquer.

Ce commerce, qui ajouterait aux grandes ressources de l'Espagne, prendrait une grande énergie, si le Tage, qui traverse l'Estremadure, et le Guadiana, qui parcourt cette province, étaient à la fois navigables; le dernier le deviendrait aisément; le premier le fut autrefois : des bateaux assez grands le descendaient et le remontaient depuis Tolède jusqu'à Lisbonne; cette entreprise utile fixera sans doute les regards du nouveau gouvernement. Une société économique, établie à Truxillo, paraîtrait devoir s'occuper des moyens d'encourager l'agriculture, les manufactures et le commerce; mais, jusqu'ici, on ne remarque point qu'elle ait rien fait qui réponde au but de son institution.

Chemins, charrois, et auberges. La nature a fait, presque seule, les chemins de l'Estremadure; l'art y a à peine contribué. Le grand chemin qui conduit en Portugal est le mieux tenu; il a été réparé toutes les fois que des personnes des maisons royales d'Espagne et de Portugal ont dû y passer; et cela est arrivé plus souvent depuis que

ces deux maisons ont pris l'habitude de s'allier par des mariages. Ce chemin n'est ni beau, ni mauvais; et, à l'exception de quelques passages plus difficiles, il est assez praticable; il est même d'autant plus agréable, qu'on y trouve des ponts sur toutes les rivières jusqu'à Mérida. Des deux routes qui eonduisent de cette ville à Badajoz, eelle qui passe par Lobon est la plus agréable dans la belle saison; mais elle est quelquefois dangereuse en hiver dans les temps des pluies, à eause d'un torrent, et de deux rivières qu'on doit passer et où il n'y a point de ponts. Les autres chemins de l'Estremadure sont plus mal tenus ou plus négligés; il y en a même beaucoup qui sont presque impraticables, et d'autres où il ne serait pas possible de passer en voiture.

Mais c'est en Estremadure que le voyageur doit s'armer de eourage et de patienee; les désagrémens qu'il a éprouvés dans les posadas des autres parties de l'Espagne ne sont rien, comparés à ceux qui l'attendent dans eette provinee. Ces maisons, où le voyageur eherehe un asile et un lieu de repos, ressemblent, pour la plupart, à de mauvaises éeuries; la malpropreté règne dans les chambres, dans les euisines, et sur les personnes qui les habitent: on y est quelquefois à eôté d'un eochon, d'un âne ou d'une mule. Les châlits n'y valent point un sae de paille; on n'y trouve rien à manger, et souvent rien à acheter dans les lieux où elles sont situées.

Les attelages ordinaires sont formés par des bœufs; à peine y voit-on quelques charrettes traînées par des

mules : on n'y voit guère de carrosses que ceux qui viennent de Madrid pour aller en Portugal.

Histoire naturelle. Les montagnes de l'Estremadure fourniraient une carrière intéressante à un naturaliste, si elles étaient parcourues avec soin. Elles ont été négligées jusqu'ici ; Bowles est le seul qui en ait observé une partie. Les détails connus sur leurs productions naturelles se bornent à un très-petit nombre d'objets, qu'on peut réduire aux suivans :

Des mines de cuivre dans diverses parties de l'Estremadure : on en distingue une sur la montagne de Guadalupe, au sud du village de Logrosen ; elle est dans une pierre mêlée de bleu et de vert ;

Une mine de plomb sur une éminence appelée *Vadija* ou Valle de las Minas, à deux lieues et demie de Logrosen, vers le chemin de Zalaméa : elle a été exploitée ;

Une autre mine de plomb, à une lieue à l'est d'Alcocer, dans une plaine traversée de bancs de pierre calcaire et d'ardoise : elle n'a jamais été exploitée ;

De l'hématite, près de Naval Villar ;

Une veine de pierre phosphorique, qui traverse obliquement le chemin du nord au sud, au sortir du village de Logrosen, au pied de la Sierra de Guadalupe : cette pierre est blanchâtre, sans saveur ; écrasée et mise sur des charbons ardents, elle s'enflamme et donne une flamme bleue sans aucune odeur ;

Une terre noire, sur une montagne très-escarpée, qui est sur le chemin d'Alcocer à Naval Villar ; elle devient luisante lorsqu'on la frotte entre les mains :

c'est une mine de fer réfractaire dont on ne peut rien tirer;

Des pierres sanguines sur la même montagne; une mine de fer entre Alcocer et Orellona : elle est en pierre sablonneuse qui contient une ocre rougeâtre extrêmement fine;

Une mine noirâtre si dure qu'elle donne du feu au briquet. M. Bowles la regarde comme un composé de fer infusible : elle contient un vrai émeri. Elle est sur la montagne de Larès, située à une heure de la plaine dont il a été parlé, qui est à une lieue d'Alcocer. Cette montagne, sur laquelle on voit encore les ruines d'une forteresse des Maures, est composée de grès mêlé de quartz : cette mine fut exploitée par les Maures;

Un émeri lisse, sans grains, près d'Alcocer; il contient un peu d'or : il fut aussi exploité par les Maures;

Des mines d'argent sur la montagne qui est au nord de Logrosen, faisant partie de la Sierra de Guadalupe, et sur une éminence appelée *Chantce*, vers Zalaméa, à deux lieues de l'éminence dont il a été parlé sous le nom de Vadija, en tirant vers le sud. La première est dans une pierre blanchâtre, avec un mica blanc. La dernière est sans plomb, dans un rocher de granit coupé contre sa direction naturelle; la veine contient aussi du spath, du quartz, des pyrites blanches et jaunes, et une matière noire, luisante, friable et pyriteuse. Celle-ci a été exploitée; mais, s'étant remplie d'eau, elle fut abandonnée : il paraît qu'il ne serait pas difficile de la dessécher.

On trouve une fontaine intermittente à un quart de

lieue d'Acebo, dans le diocèse de Coria, au milieu des vignes, près d'un couvent de franciscains. Elle est sans périodes réglées.

Plusieurs montagnes de l'Estremadure, surtout celle de Guadalupe, sont couvertes de plantes médicinales de toutes les espèces ; on y trouve divers animaux ; la montagne de Guadalupe, entre autres, a beaucoup de cerfs et de chevreuils.

On y connaît cinq sources principales d'eaux minérales ; quatre sont froides ; la cinquième est thermale. Les premières sont celles de Cheles, à neuf lieues de Talavéra-la-Réal ; la Fuente del Carasco, près du village d'Almahaurin ; la Fuente de las Aguzaderas, près de Zafra, sur la montagne del Castellar ; et la Fuente de Bernardo Estevan, près de Barcarrota, petite ville à sept lieues de Badajoz, à un quart de lieue de chemin de Xerez de los Cavalleros : il paraît que celle-ci est ferrugineuse. La dernière est thermale ; elle est à côté de l'ermitage de Saint-Barthélemi, près d'Alange, ville à trois lieues de Mérida et à l'est de cette ville. Elle est très-abondante, et possède des bains qui ont été très-fréquentés sous les Romains : on y voit encore les restes d'un bassin et d'un édifice ovale, avec quatre niches et quatre escaliers qui conduisent au bain.

Des arts et des sciences en Estremadure. C'est la province de l'Espagne la plus négligée et la plus reculée dans les sciences et les arts ; elle peut, à cet égard, être placée à côté de la Manche. Elle n'a ni écoles ni établissemens d'aucun genre ; on y vit dans l'ignorance de tout ce qui se fait relativement à ces diverses parties. Elle est insouciante pour acquérir des connais-

sances et indifférente pour apprécier les productions des beaux-arts. Les habitans de cette province, plus amateurs de la guerre que des sciences, ont toujours méprisé ou négligé l'étude; et, si quelques-uns ont mérité d'être distingués avec éclat, c'est comme guerriers et non comme savans. Cependant, du côté des lettres, cette province a produit quelques personnages qu'on doit faire remarquer; savoir, Gaspard de Melo, théologien; François Carrasco del Suz, jurisconsulte; l'historien Francoz-Iq-Dias de Vargas, le métaphysicien Jean Pizarro de Arayon, tous nés à Truxillo; le poète Decianus, les historiens Jean-Antoine de Vera y Zuñinga et Balthasar Moreno de Vargas, tous de Mérida; le polygraphe François Sanchez de las Brozas; le médecin Matthieu Fernandez Bejara, et le peintre Christophe Perez Morales, l'un et l'autre de Badajoz. Dès la fin du neuvième siècle, cette dernière ville avait déja donné le jour au Maure Abu-Mohamad Abdalla, qui donna des préceptes de rhétorique. On peut encore citer un habile jurisconsulte du seizième siècle, Grégoire Lopez, natif de Guadalupe, dont il reste un commentaire du code des lois de *las siete partidas;* enfin, le poète comique Barthélemi Naharro, prêtre, né à Torre.

Caractères, mœurs, coutumes et usages. Les habitans de l'Estremadure sont placés dans un pays qui semble être isolé de tout autre, et où les occasions de communiquer avec les différentes parties de la monarchie espagnole ne sont pas fréquentes. Aussi cette province paraît se concentrer en elle-même et s'abandonner à sa propre existence. Ces peuples ne

connaissent ni les agrémens des commodités de la vie, ni les moyens de se les procurer. Le peu d'usage du monde leur en fait redouter la fréquentation, et les éloigne de la société. De là vient qu'ils paraissent taciturnes, et qu'ils sont peut-être les plus sérieux de tous les Espagnols. Ils craignent l'abord des étrangers, fuient leur compagnie, et se plaisent à rester, toute leur vie, confinés dans leur province. Un certain dégoût pour l'occupation et le défaut d'instruction les éloignent du travail et les retiennent constamment dans l'oisiveté.

Ils ont d'ailleurs des qualités excellentes : ils sont francs, sincères, remplis d'honneur et de probité, difficiles à former des entreprises, mais fermes dans leurs projets et constans dans leurs idées. Ils ont toujours été d'excellens guerriers : forts, vigoureux et robustes, ils supportent sans murmure les fatigues et bravent les dangers de la guerre, dans laquelle ils ont toujours développé un courage étonnant : ils préfèrent la cavalerie à l'infanterie.

Cette province a produit plusieurs grands capitaines qui ont honoré leur pays par les plus brillans exploits. Elle donna le jour au fameux Garcias de Paredes, et surtout à plusieurs des conquérans de l'Amérique : Ferdinand Cortez, François Pizarro, le marquis del Valle de Goanaca, et à quelques-uns de leurs compagnons d'armes.

On accuse aussi d'une paresse excessive les journaliers ou manœuvriers de cette province. Le reproche est fondé; mais on est disposé à les traiter avec plus d'indulgence, lorsqu'on sait qu'ils sont nécessairement

plongés dans l'habitude de la nonchalance, se trouvant malgré eux sans travail, sans ressource pendant les deux tiers de l'année, et sans aucun moyen d'industrie pour soutenir leur existence. Payés de leurs travaux à un prix très-modique, vivant dans un pays où les denrées sont fort chères et au-dessus de leurs facultés pécuniaires, sans espoir d'améliorer leur état et leur sort, ils tombent dans le découragement. Il suffit de les observer, lorsqu'ils trouvent à s'employer: on les voit alertes, infatigables, travailler sans relâche en plein midi, dans un climat brûlant, sous le soleil le plus ardent.

On ne connaît dans l'Estremadure aucun genre de dissipation et de plaisirs; tout y est monotone, compassé et triste. Les personnes bien nées, celles qui ont de la fortune ou de l'aisance, se fréquentent à peine et accidentellement.

Pour le peuple, c'est encore pire: il y est si pauvre, qu'il éprouve à chaque instant tous les besoins, et manque souvent du nécessaire, sans espérer aucun changement favorable à cette pitoyable position. Cet excès de misère, qui se succède de famille en famille, opprime l'ame et énerve le corps. Dans cette situation, peut-on rechercher le plaisir, peut-on être susceptible de se livrer à la gaieté, qui en est la suite!

On trouve dans cette province un exemple singulier de cette constitution, véritablement démocratique, qui exclut toute supériorité des hommes les uns sur les autres. Les habitans de la petite ville de Casar de Caceres, à deux lieues de Caceres, et qui sont au nombre d'environ 5,000 personnes, se réputent entre

eux *tous égaux* en grade, qualité et condition; ils veillent avec le plus grand soin à ce que cette égalité ne soit jamais altérée par aucun signe extérieur d'honneur ou de distinction. Enfin, ils ont porté à cet égard leur vigilance si loin, qu'ils firent enlever, il y a quelques années, une inscription qu'on avait placée sur la sépulture d'un de leurs concitoyens, quoiqu'il fût généralement estimé et regretté.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME

DE L'ITINÉRAIRE DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME DE L'ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.